y Année. N° 23. 1er Décembre 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
DEC 30 1929

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ul Morand	*New-York.* — I	481
néral Serrigny	*Formation des Élites militaires*	506
an Giraudoux	*Amphitryon 38* (fin)	520
David-Neel	*Les Phénomènes psychiques au Thibet*	566
Drieu La Rochelle	*Une Femme à sa fenêtre.* — III	595
erre Lyautey	*En observant l'Amérique*	631
aude Berton	*Réflexions sur le Music-hall*	653
arcel Lucain, mte de Fels	*Notre Enquête sur la « Concentration »*	676
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	687
aurice Muret	*M. Thomas Mann*	699
enry Bidou	*Parmi les Livres*	706

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; J. Poirier.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement***

La Société en France au début du XXe siècle

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

Étude sur la Correspondance de Prosper Mérimée et de la Comtesse de Montijo

par GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie française

Les Premiers temps de la Littérature chrétienne

par CAMILLE JULLIAN

de l'Académie française

L'Assassin

par MAURICE GENEVOIX

La *Provence* devant Alger

(3 Août 1829)

par le Prince SIXTE DE BOURBON

La vie du général Yusuf

par MAURICE CONSTANTIN-WEYER

NEW-YORK

I

LA VILLE BASSE

Ouverture.

Silence.

Les dernières vagues atlantiques se jettent sur une pointe de rochers brun pourpre et s'y déchirent.

Un cri de mouette.

De chaque côté du promontoire, la marée gonfle et remonte les estuaires. A droite, la nuit commence à cacher les collines. A gauche, descend un soleil jaune soufre.

L'Amérique est grande, déjà. D'une grandeur anonyme, d'une immensité sidérale. Immobiles, repliés sur eux-mêmes comme un germe, ces lieux qui seront New-York attendent de naître.

La lune se lève. Elle éclaire sans agrément des solitudes où il ne se passe rien depuis des millions d'années...

Silence de commencement du monde. Mer vide, sans une voile. Les voiles s'en vont plus au nord, vers l'Amérique française ou anglaise, plus au sud, vers l'Amérique suédoise ou espagnole. Jamais elles ne s'abaissent ici.

Près d'un siècle auparavant, le Gênois Verrazzano, envoyé par le roi de France pour chercher une route septentrionale des Indes et découvrir des terres nouvelles, a passé cependant devant ces rochers. Dans sa lettre du 8 juillet 1542, datée de Dieppe, il décrit à François Ier des lieux qui semblent bien être ceux-ci. Mais il ne s'est pas arrêté...

Henry Hudson.

Un matin de septembre 1609, un bruit de chaînes trouble enfin ce repos qui semblait éternel. Des ancres tombent au fond de l'eau. La *Demi-Lune*, envoyée par des marchands hollandais à travers l'Atlantique, vient de mouiller. Son capitaine, l'Anglais Hudson, debout sur la poupe pontée, scrute l'horizon; à bâbord et à tribord, il voit la mer s'enfoncer dans les terres; sont-ce là des fleuves ou le passage maritime qu'il cherche depuis si longtemps et qui, unissant l'Atlantique au Pacifique, lui permettra d'atteindre enfin la Chine? Hudson se décide pour le bras de mer du Sud-Ouest. Il remontera la rivière qui porte son nom, et qu'il croit être la vraie route de la soie, objet de sa mission comme de toutes les explorations européennes.

Sur les rives, c'est la forêt, la grande sylve préhistorique. L'eau seule arrête les arbres qui couvrent tout le continent d'un pelage rougi par l'automne... Au bout de trois mois, Hudson s'aperçoit qu'il râcle le fond. Son bateau fait demi tour et revient aux bords de l'Atlantique.

Indiens.

— *A wénik yúlil swának! manito ci maxtán towx...?* (Quel est ce peuple de la mer? de bons ou de mauvais esprits?)

En surveillant le rivage, du haut de la hune, les gabiers hollandais ont aperçu, cachés dans les rochers, des hommes rouges, couleur du sol. On voit même quelques huttes rondes et de la fumée s'élever d'un trou central. Bientôt, les indigènes se risquent à la nage autour du bateau européen; d'autres poussent à l'eau des barques de paille; ils sont nus, une arête de poisson dans le nez, les reins ceints de peaux de blaireau. Ils font comprendre qu'ils habitent une île nommée Manhatte ou Manhattan. Les Hollandais descendent à terre et vont au chef assis devant sa maison d'écorce; ils échangent avec lui le message de paix, « wampun », où les mots sont représentés par des perles enfilées. Aussitôt, les femmes à bandeaux plats et luisants, qui s'étaient enfuies, recommencent à piler le maïs; les vieillards taciturnes reprennent leur tricotage, les hommes abattent des arbres avec leurs haches de pierre, les filles grattent la terre, les

enfants ramassent de grosses huîtres et le rivage, par endroits, est blanc de coquilles ouvertes. Les Faces Pâles, au corps couvert, offrent quelques pipes, une bouteille d'eau-qui-fait-rire. Le vieux chef ou sachem, ayant revêtu son manteau de plumes, fait de son côté hommage de tabac et de peaux de renards, de loutres, d'ours. Fêtes indiennes où l'on enterre le tomahawk, en signe de paix. Premiers échanges.

La Compagnie des Indes Occidentales.

— *Hoeweel* — Combien?

Les explorateurs hollandais rentrent chez eux. D'Amsterdam à Rotterdam, on sait bientôt que, s'ils n'ont pas trouvé la route du Cathay, ils ont découvert des terres nouvelles, couvertes de forêts, où des indigènes nus, nommés Algonquins, donnent pour rien des fourrures; ces sauvages adorent le diable et « ne connaissent ni ne désirent les richesses... »

Les hommes à collerette et à grand chapeau noir rapprochent leurs têtes autour d'une table, comme dans la *Leçon d'anatomie.* Ils vont disséquer le Nouveau Monde. Pendant trois ans, on prépare une nouvelle expédition, mais en secret, pour ne pas attirer l'attention des Anglais. Enfin, au printemps de 1613, un nouveau bâtiment, court et ventru comme un marchand, le *Tigre,* pousse au large, avec Adrien Block pour capitaine.

Adrien Block.

Block arrive en Amérique; il continue ce qu'Hudson avait commencé. Mais son bateau prend feu, est détruit. Avec des arbres de la forêt, il en reconstruit un autre et le baptise *Inquiétude* (*Onrest*).

Il ne faut pas voir dans tout ceci d'inertes détails; ces faits épiques sont aux États-Unis ce que le Vase de Soissons et le Cor de Roland sont à la France. Mais nos manuels d'histoire nous ont-ils jamais parlé de l'Amérique?

A la pointe du promontoire rocheux, apparaissent maintenant quelques baraques en planches, où l'on achète aux Indiens des pelleteries; le soir, les Hollandais se retirent et se barricadent, le dos à la mer, dans un fortin en terre battue.

Décidément, les affaires des deux dernières années n'ont

pas été mauvaises. Aux Pays-Bas, les marchands au grand chapeau sourient dans leur barbe rousse... Bientôt, avec une criante plume d'oie, ils signent leur nom en carmin au bas de l'acte constitutif d'une nouvelle Société, dite *Compagnie Commerciale de la Nouvelle Hollande,* pour laquelle ils obtiennent le monopole des fourrures... Leur société s'agrandit. Elle devient une affaire nationale et prend le titre de *Compagnie des Indes Occidentales*; les États Généraux étendent encore son privilège en lui octroyant l'exclusivité de tout le commerce avec l'Amérique.

De quelques Français.

Le Gouvernement hollandais voudrait faire maintenant de sa nouvelle colonie quelque chose de mieux qu'un comptoir, mais pour cela il ne faut plus envoyer seulement des marins dont le séjour est précaire, mais des colons qui se fixeront sur place. Qui veut partir? Voici justement qu'arrivent de Wallonie, de Flandre, de Picardie, d'Artois, des huguenots français. Les gens des Provinces Unies les considèrent comme des frères, à cause de leur religion; pauvres et durs au travail, ces petites gens, drapiers, tisserands, teinturiers, ont préféré quitter les terres du roi de France plutôt que d'abjurer la foi protestante. On embarque une trentaine de familles sur un brick, la *Nouvelle Hollande.* Le nom de ces braves Français est aujourd'hui perdu, mais leur noblesse américaine vaut bien celle du *Mayflower*; au cours des siècles qui vont venir, on peut les suivre, eux et leur descendance, à New-York, où, avec les Anglais, ils ont formé une aristocratie respectée pour ses vertus. Dans son beau livre sur New-York, Roosevelt nous le dit : « Les Huguenots français constituaient ici, comme dans toute l'Amérique, les meilleurs éléments de l'immigration ».

Une affaire.

En 1626, Peter Minuet, d'origine française, achète aux Indiens leur île de Manhattan pour vingt-quatre dollars, payables en perles de verre.

Fondation de la Nouvelle-Amsterdam.

Le fort, à l'extrémité du promontoire, reçoit quelques canons et devient Fort-Amsterdam. La ville prend le nom de

Nouvelle-Amsterdam. Un mur de pieux traverse maintenant l'île de part en part, protégeant le bétail contre les incursions des ours et des loups. De ce mur (*wall*), il ne reste qu'un nom : *Wall Street*; aujourd'hui le mur est démoli et les loups peuvent entrer.

La Nouvelle-Hollande.

Les Hollandais organisent.

D'immenses domaines sont distribués aux premiers membres de la Compagnie des Indes qui s'installent en Amérique. Ces patrons (*patroons*) doivent amener avec eux cinquante personnes, au moins; ceux qui composent leur suite ne sont pas libres : ce sont des serfs, des vassaux de la Compagnie; ils se groupent autour de leur chef. La démocratie new-yorkaise commence par une féodalité.

Ces patriarches protestants ont reçu en bordure de la mer et de la rivière des concessions qui, faute de frontières, s'étendent idéalement vers l'intérieur : d'où des difficultés avec les voisins anglais au sud et des guerres contre les Indiens. A l'époque où, chez nous, Corneille donne le *Cid*, les hommes rouges, *Algonquins* ou *Mohawks*, pénètrent parfois dans Broadway pour y massacrer les habitants.

Gravure sur bois.

Hors du mur de défense se risquent, parmi les arbres défrichés, quelques fermes, quelques moulins. Nous savons qu'un Huguenot français, le père Jogues, y a vu « un fort en étoile, un moulin, une vingtaine de maisons, des canots indiens... »... « Le logis du Gouverneur, dit-il, est bâti de briques, assez gentiment. Il peut bien y avoir dans cette *Isle de Manhatte* quatre à cinq cents hommes de différentes sectes et dix-huit sortes de langues. Il n'y a de religion que la calviniste et les ordres portent de n'admettre autre personne que calviniste... »

Who is who.

Les Hollandais qui ont débarqué ici n'ont pas commandé : « Feu!... » comme, aux Antilles, les Espagnols. Ils n'ont pas, à genoux, remercié Dieu, ainsi que les Quakers de Pensyl-

vanie. Ils ont dit : « *Hoe weel?* — Combien? » Derrière eux sont venus quelques catholiques irlandais, des Allemands fuyant la conscription, des Juifs d'Amsterdam, d'autres chassés d'Espagne, enfin des esclaves africains amenés du Brésil. Ainsi, du premier coup, New-York s'affirme ce qu'il ne cessera d'être : une place de commerce et une ville d'étrangers.

Un agent commercial, représentant la Compagnie, ensuite des gouverneurs nommés par les États-Généraux, règnent sur ce mélange de bourgeois, d'honnêtes marchands, de flambarts, de trappeurs et de bandits. Tout ce monde marche droit sous l'œil sévère des fonctionnaires vêtus de noir, dont le plus célèbre, dans l'histoire américaine, est l'aristocrate Stuyvesant, l'homme à la jambe de bois, type de riche pionnier et de Juste selon l'Écriture.

The King, gentlemen!...

Ce Stuyvesant sera le dernier gouverneur hollandais. En septembre 1664, des frégates de ligne mouillent à l'improviste dans l'estuaire de l'Hudson. Sous les ordres du colonel Nicolls, sans déclaration de guerre, sans un coup de feu, les Anglais s'emparent de la Nouvelle-Amsterdam et du territoire de la Nouvelle-Hollande. L'instigateur de l'expédition a été le frère du roi Charles II, le duc d'York, plus tard Jacques II. Désormais, de la Floride à l'Acadie, le Nouveau Monde appartient au roi d'Angleterre.

New-York.

Les Hollandais de Hollande font la grimace, mais ceux de la Nouvelle-Amsterdam prennent leur parti de voir leur ville s'appeler maintenant New-York. Les hautes classes, anglaise et hollandaise, qui ont tant de liens communs, si loin des métropoles se rapprochent aisément; de même qu'à cette époque, il est assez difficile de distinguer un meuble anglais d'un meuble hollandais, de même ici se confondent les deux peuples. Les Hollandais essaient de reprendre leur ville, mais un traité la rend, un peu plus tard, aux Stuarts. Ces Stuarts, bien que catholiques, laissent leurs colonies observer en paix la religion réformée et se gouverner assez librement.

Quand le protestant hollandais Guillaume d'Orange montera sur le trône d'Angleterre, la fusion deviendra plus complète encore. Cette religion est sœur du commerce; lorsqu'il s'agira de faire front contre le roi de France, les Huguenots français de New-York ne seront pas les derniers à demander des lettres de marque. New-York, qui vit de la mer, trouve son compte à armer en course contre les Espagnols et les Français catholiques, à s'emparer de leurs galions et des esclaves guinéens; embusquées aux Bermudes, auxBahamas, ou derrière le cap Hatteras, ses frégates se laissent glisser, comme des squales, dans les eaux chaudes des Antilles. Le trésor du capitaine Kidd, de célèbre mémoire, l'or en barils, rapporté du Sud et caché dans Long Island où il se trouve encore, est bien l'expression de cette époque rude.

New-York s'allonge.

A l'intérieur des terres, sous le mur de New-York, à part quelques vergers, ce ne sont qu'impénétrables forêts que la hache abat peu à peu et qu'elle continuera d'abattre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un arbre. A l'heure où les seigneurs français coupent leurs futaies pour se tailler des parterres dans le goût de Versailles, les rustres américains déboisent à la cognée pour planter du blé. Après les trappeurs, les paysans. Les moulins tournent. Les armes actuelles de New-York portent des barils de farine sur une volée de quatre ailes, en souvenir de la loi anglaise qui donna à la ville le monopole de la mouture et assura ainsi sa première prospérité. La cité qui comptait quinze cents habitants à la fin de l'occupation hollandaise, en atteint vingt mille sous les Anglais. Une large avenue plantée d'arbres la coupe désormais en deux dans le sens de la longueur : c'est l'ancien *Breetweg* hollandais, dont les Anglais font *Broadway*. Le fort en demi-lune, à sept canons, qui protégeait les premières transactions, est devenu un gros ouvrage avec une batterie de cinquante bouches à feu, qui défend l'entrée des deux rivières. Autour de lui se groupent de charmantes maisons hollandaises au toit en escalier, à tuiles brillantes en écailles de poisson, comme on pourra en voir, non seulement à Amsterdam, mais bien loin de la Hollande, de

Curaçao aux bords de la Néva. L'intérieur, tels que nous l'ont conservé tant de musées et de milliardaires américains, est sombre; une grande pièce commune au rez-de-chaussée, enfumée, avec des clairs-obscurs à la Rembrandt, des bancs, des tables massives et un rayon de soleil sur les casseroles de cuivre rose; au premier, lorsque s'ouvrent les volets de bois, on aperçoit un luxe caché importé d'Europe, argenterie, vaisselle de Delft, beau linge et soies de Chine, lits de plume encastrés dans les boiseries des alcôves. C'est la Hollande, moins les vaches et les polders, — la Hollande, avec ses canaux. Le samedi, on lave les seuils...

La Révolution.

A part une révolte des esclaves nègres, qui formaient alors près de la moitié de la population, à part les guerres contre les Français et contre les Indiens, rien ne vient troubler dans son développement ce New-York anglais de la première moitié du XVIIIe siècle. Cependant, la vieille tradition européenne d'exploitation des colonies au seul bénéfice de la métropole prévaut encore, à Londres comme à Madrid : cela va coûter presque toute l'Amérique à la Cour de Saint-James. En 1765, le Parlement britannique commet l'erreur de voter le fameux Acte du Timbre. Un congrès se réunit à New-York où, déjà, neuf des treize colonies sont représentées et envoient à S. M. le roi George III une adresse de protestation. La Société secrète des Fils de la Liberté prépare l'insurrection. Le premier sang répandu en Nouvelle-Angleterre l'est en 1770, à New-York.

Le 8 juillet 1776, la Déclaration d'Indépendance est lue dans le parc de l'Hôtel de Ville. Le lendemain, la statue équestre du roi d'Angleterre est jetée à bas. C'est la guerre. Mais New-York est aussi vulnérable qu'un gros galion et ses marchands ne sont pas des soldats. Les Anglais font un sérieux effort pour conserver cette base importante, dont la perte risquerait de les précipiter à la mer. Lord Howe et ses mercenaires hessois occupent Long Island. Le général Washington doit battre en retraite et évacuer New-York le 4 septembre de la même année. Sa victoire sur les hauteurs de Harlem n'empêche pas les frégates anglaises de remonter l'Hudson après en

avoir forcé les lignes de défense, et pendant sept ans, alors que le reste des États-Unis se libère, les Anglais continuent d'y tenir garnison. New-York attend. Un incendie l'a presque entièrement détruit en 1776; sur ces ruines, les officiers de l'armée anglaise dansent, désireux de montrer à ces provinciaux qu'on peut se battre vaillamment tout en continuant à donner des bals et la comédie. Du haut du Fort George, les Habits Rouges surveillent l'Hudson et la rive rocheuse de New-Jersey. Ils pointent leurs pièces de bronze sur les maisons et les vergers de Manhattan, sur la banlieue aux chaumières de bois, où vivent les mulâtres et les nègres, sur les fermes de Chelsea et de Greenwich. L'hiver arrive. Entre ses deux fleuves glacés, New-York, tout calciné, rasé, détruit par les boulets, attend sa libération.

Enfin, le 25 novembre 1783, les troupes anglaises se rembarquent.

Le général Washington fait son entrée dans une ville à demi morte.

***

Battery.

Le plaisir que l'on trouve à venir s'asseoir sur un des bancs de la *Batterie* est fait en grande partie de ces premiers souvenirs coloniaux.

La Batterie, qui doit son nom à l'ancien fort, sur l'emplacement duquel est aujourd'hui bâtie la Douane, est la proue de ce Manhattan effilé qui, plus que Paris, devrait avoir dans ses armes une nef. Les maisons de cette partie de New-York qu'on nomme la Ville Basse, au sortir de Broadway, se sont arrêtées tout d'un coup et, avant la mer, ménagent à l'œil l'espace d'une vaste esplanade en demi-lune. Sur ce terrain découvert, j'aime à recevoir, l'été, de plein fouet, le vent de l'Atlantique et, l'hiver, hors des tranchées glacées des rues, à m'y chauffer au soleil. Un seul de nos paquebots de 1930 suffirait à encombrer le vieux môle, aussi n'est-ce plus ici, au sud, mais à l'ouest, dans l'Hudson, ou encore à l'est, que les grands bateaux vont aujourd'hui docker. Mais c'est sur ces appontements de bois usé que débarqua Lafayette et que débarquent encore, à l'occasion, les héros du Pôle, les avia-

teurs victorieux et les champions de la traversée de la Manche à la nage, dont les voitures, dételées par des fanatiques, remonteront ensuite Broadway. Cette Batterie a conservé son cachet « vieille Amérique ». Sur ces pontons d'un blanc sale, où des aigles d'un or rouillé prennent leur essor, les citadins s'embarquent l'été pour les plages populaires voisines de Long Island, Coney Island, Rockaway Beach ou pour Staaten Island, Governor Island, etc. Chaque pied carré de ce gazon noir est un souvenir historique : c'est le monument à Verrazzano offert par la colonie italienne; ce sont des canons du XVIIe siècle, ou encore le mât d'acier du yacht *Constitution*; ce mât remplace celui au haut duquel flottaient jadis les couleurs anglaises : les Habits rouges, dans leur rage, le jour de leur évacuation, l'avaient graissé, ce qui n'empêcha pas Van Arsdale d'y grimper pour arracher l'emblème de la tyrannie et le remplacer par les étoiles américaines. Au nord de la place est une pelouse ovale enfermée dans une délicate grille anglaise du XVIIIe siècle, dont on a fait sauter les couronnes royales : c'est Bowling-Green (dont, en d'autres siècles, nous fîmes boulingrin), le plus vieux des parcs de New-York, la matrice d'où sort Broadway. C'est là que Manhattan fut achetée aux Indiens, c'est là que se tenait l'ancien marché aux bestiaux, là encore que fut abattue la statue en bronze de George III, dont les révolutionnaires firent des balles.

Entre l'esplanade et les premiers gratte-ciel de Broadway et de Wall Street, aux numéros 6, 7 et 9, quelques vieux immeubles à trois étages ont été épargnés. Derrière, s'ouvrent les quartiers orientaux, syriens et grecs, où nous passerons plus tard. Non loin de là est la jolie maison à encorbellement de la Mission des Filles Irlandaises, avec son ancienne colonnade de bois, sa marquise et son balcon de fer forgé. Quel contraste avec le New-York d'aujourd'hui qui dresse au-dessus, menaçants, ses premiers gratte-ciel comme des escaliers sans rampe sur le bleu implacable d'un ciel d'hiver indien. Vus de profil ils semblent découpés dans du carton et sans épaisseur. Entre eux, à la hauteur du premier étage, souple comme une vipère orangée, se faufile le chemin de fer aérien. D'ici, les bruits commerciaux de la Ville Basse s'atténuent au profit des bruits marins : sirènes, treuils, cris de

mouettes, battements de la roue à aubes des transbordeurs. Face à la mer et au soleil, un contre-jour d'argent m'aveugle, d'où émerge la statue de la Liberté, tandis qu'à l'horizon, caché dans le brouillard, un grand paquebot pressé d'arriver avant la nuit demande le pilote avec des rugissements de bête amoureuse.

Douane.

Aussi rébarbatif qu'un douanier américain, le monument de la Douane, quadrilatère neuf et pourpre dans le style de la Renaissance française, me ferme le paysage à droite et cache à ma vue les immeubles et bureaux d'un certain nombre de Compagnies de navigation, qui travaillent à pied d'œuvre, au bord de la mer; j'aperçois le pavillon de notre Compagnie Transatlantique. Custom House, c'est la première administration américaine que le voyageur rencontrera; il doit y entrer pour comprendre qu'une bureaucratie n'est pas nécessairement quelque chose de sale, d'obscur, d'inhumain et d'anonyme. Aux États-Unis les fonctionnaires ne sont pas cachés derrière des guichets, mais présents derrière des comptoirs de marbre. On voit leur figure. Ils demeurent accessibles, même par téléphone.

Des marches extérieures de la Douane nous repartirons dans un instant pour entrer dans ce Broadway, dont l'œil aperçoit dès à présent, en coupe, le canyon profond. Ici, à l'hôtel Washington (devenu Mercantile Marine C°) habitait Talleyrand.

C'est sur cette Batterie, aujourd'hui presque déserte, que se ruèrent les premières vagues de l'émigration européenne, au milieu du XIXe siècle, avant qu'on eut choisi pour la filtrer le séjour voisin d'Ellis Island. C'est là, sur la gauche, à la place de ce bâtiment blanc qui est aujourd'hui l'Aquarium, dans un ancien fortin, alors séparé du rivage, que se tenait jadis, l'Opéra, Castle Garden Opera House, auquel succéda Barnum, en 1850.

La maison des Poissons.

L'*Aquarium.* C'est une des beautés de New-York que la navigation silencieuse des longs esturgeons noirs, que l'envol

monstrueux des grands turbots. Dans chaque réservoir, comme la maquette d'un ballet mythologique et sous-marin, avec son décor d'herbes et de rochers, les bulles d'eau tirent des feux d'artifice vers la surface. Poissons colorés des tropiques, truites des Grands Lacs glacés, pareilles à des truites au bleu, poissons-chat rayés, déjà équatoriaux, poissons-porc, phoques et requins. Le plus monstrueux, c'est le *june-fish* ou poisson de juin. Je l'ai connu il y a quatre ans quand il se nommait *jew-fish*, le poisson-juif : chauve, gras, oriental, la bouche ouverte, agitant ses nageoires comme des bras très courts, il regardait Wall-Street de son petit œil hagard, éveillé, dur comme marbre; sa laideur était telle que les Juifs de New-York exigèrent qu'on le débaptisât... Plus loin, un grand tableau synoptique m'émerveille : il porte les noms de tous les poissons, avec l'époque de leur fret et leur nombre d'œufs. Saviez-vous que la langouste recherche le mâle en juillet et donne dix mille œufs, que la truite dorée attend novembre pour faire l'amour, par une température de neuf degrés?

La Batterie est un des endroits les plus poétiques de Manhattan; je n'en connais pas de plus doux, de plus essentiel, si ce n'est Washington Square. On projette de dépenser beaucoup d'argent pour l'embellir et y élever un monstrueux autel à l'Immigration. La Batterie devrait être conservée telle quelle, comme un trait d'union sentimental entre l'Europe et l'Amérique.

Au moment de m'enfoncer dans la gorge glacée de Broadway, je ne pus m'y résigner, tant il était bon de se chauffer au soleil. Un bateau allait partir pour Ellis Island et pour la statue de la Liberté. J'avais justement sur moi une lettre pour le Directeur de l'Immigration; je franchis la passerelle.

New-York, vu de la mer.

Je m'éloignai du rivage sur le vieux rafiot en bois, peint de vert, avec un pilote ivre, des fenêtres battant au vent et une porte ouverte qui laissait entrevoir les plus antiques cabinets d'Amérique, aussi sales que ceux d'Europe. New-York s'éloignait. A ma gauche s'ouvrait l'Hudson (ou rivière du Nord),

sans ponts; à ma droite, la rivière de l'Est enjambée par l'arche métallique de Brooklyn qui, dans la brume, s'augmentait comme un arc-en-ciel double, d'un second pont, celui de Manhattan; devant moi, les gratte-ciel s'étageaient, montaient, à mesure que je prenais du champ. La Standard Oil dominait de son campanile conique à quatre obélisques toutes ces tours carrées. Vieux gratte-ciel cubiques, pareils à des piles de planches dans les scieries mécaniques au bord des rivières et les nouveaux, avec leurs étages en retrait, comme pour escalader les nuages. Je conserve un souvenir lumineux et fortifiant de la pyramide du Banker's Trust, de la tour Singer, de l'Équitable, de l'American Telegraph and Telephone, du Woolworth, donjons d'une féodalité nouvelle. Je ne leur trouve pas seulement une beauté décorative : ils me donnent une satisfaction profonde; ils n'ont pas grandi ainsi pour le plaisir d'étonner les étrangers, d'effrayer les immigrants; s'ils ont monté à de telles hauteurs, c'est qu'il fallait utiliser les dernières parcelles d'un roc qui allait faire défaut; ils se sont élevés naturellement, comme le niveau d'un fleuve à mesure qu'il se rétrécit, dans l'encaissement de ses rives. Je comprenais ce qu'Emerson avait voulu dire en écrivant que la beauté n'est que l'expression de l'efficacité.

Cet après-midi, ce n'était plus cette brume de chaleur mauve qui jusqu'au dernier moment, un matin de juillet 1925, m'avait caché, puis révélé soudain ce New-York que j'attendais depuis des heures du haut du pont du *Majestic*; c'était un de ces brouillards d'hiver, stagnant, très gris, non pas suspendu mais couché à plat sur l'eau. Flots verts, ponctués des blancs délicats d'une aile de mouette, d'une fumée, d'une voile, relevés de la touche d'une crête d'écume, tandis que, plus loin, les docks noirs apparaissent, soulignés lourdement, et que le rouge violent de la cheminée d'un paquebot vient redonner soudain du ton à ce paysage décoloré.

Nous croisions, manquant de peu l'abordage, des bacs à aubes, des bateaux-citernes trop chargés à l'arrière et qui relèvent le nez, des ferries, si beaux à voir, le soir, avec leur étage de vitres illuminées comme des tramways aquatiques, des transbordeurs chargés de plusieurs wagons en équilibre, des barcasses bourrées d'ordures municipales. Au milieu de la

navigation pénible des remorqueurs aux muscles tendus, se faufilaient les avisos de la Santé ou les vedettes des pilotes. La mer, à New-York, est aussi habitée que la terre. J'oubliais les touchantes gravures des temps passés, où quelques frégates dorment dans les eaux désertes de la Nouvelle-Amsterdam. Cet avant-port, je le voyais tel qu'il existe depuis bientôt un siècle, depuis que New-York est devenu grande métropole, tel que déjà Walt Whitman l'a chanté :

Un poète parle.

« *... Moi aussi, nombre et nombre de fois je passai la rivière, suivis du regard les mouettes de décembre...*
regardai du côté de la baie les bateaux qui arrivaient...
vis les voiles blanches des goëlettes et des sloops;
vis les navires à l'ancre;
les matelots au travail dans le gréement ou à cheval sur les vergues,
les mâts arrondis, le balancement des coques, les minces flammes serpentant...
les grands et petits steamers en mouvement,
les pilotes dans leur cabine et les blancs sillages laissés par le passage, le tournoiement rapide et tremblé des roues;
les pavillons de tous les pays, leur chute au coucher du soleil...
les murs gris des entreponts en granit contre les docks...
le grand remorqueur flanqué de péniches...
le bateau à foin,
la gabare attardée;
sur la rive voisine, les feux qui des cheminées des fonderies hauts dans la nuit flambent avec éclat,
projetant leurs noirs contrastes de lumières rouges et jaunes, par dessus les maisons et, au bout, la fente des rues[1]... »

Dreiser, Dos Passos et bien d'autres ont, depuis lors, chanté le port de New-York, mais ils n'ont fait que paraphraser ce poème de Whitman.

Le purgatoire de New-York.

A *Ellis Island*, tous les passagers de troisième classe des

1. Traduction Fabulet.

paquebots et tous les voyageurs dont les papiers ne sont pas en règle, attendent, pour entrer, la décision des autorités américaines. Je me réjouissais de voir, concentrée sur quelques pieds carrés, une Europe déguenillée et pittoresque : Ukrainiens en blouse, Polaks en touloupe et en melon vert, Albanais en fustanelle, Tyroliens à collet de drap oseille et à pipes de porcelaine, Hongrois en bottes molles, Italiens en terre cuite et paysans espagnols à la bouche couverte, quand souffle le vent, de leur châle, comme les Arabes de leur burnous. A ma grande surprise, je trouvai cette immense gare de triage à peu près déserte et vide de son bétail; on m'expliqua que, depuis la nouvelle loi de 1921, dite *loi du Quota*, le ministère du Travail fait examiner dans chaque consulat américain d'Europe les candidats à l'immigration; le visa ne leur est accordé que lorsqu'ils ont été reconnus dignes d'entrer, ce qui évite les voyages inutiles et les frais de rapatriement. Dans une sorte de tennis couvert, tendu de drapeaux américains, quelques individus en quarantaine espéraient l'accès du paradis, de ce New-York, qu'à travers les baies vitrées on apercevait, posé sur le brouillard, comme un décor peint sur gaze. Une paysanne slovaque, couleur de seigle, courte comme un porc, avec toutes les fleurs de l'Europe centrale brodées sur sa peau de mouton, prenait son billet pour l'Ouest et l'attachait à son corsage; deux mannequins de notre rue de la Paix, en larmes, leur fard déteignant, — (malheur aux étrangères isolées, en Amérique), — n'ayant pas été réclamées par une maison de la Cinquième Avenue, attendaient que le bateau qui les avaient amenés le matin même les ramenât au Havre; placidement, des Arméniens se préparaient à passer leur examen, se demandant dans quel idiome ils choisiraient de lire un de ces versets de la Bible qui sont ici traduits, à votre disposition, en cinquante langues; comme des élèves punis, patientaient dans un coin des refoulés politiques qui avaient refusé de s'engager par écrit à respecter la Constitution américaine, et des expulsés qui allaient en appeler au tribunal spécial de Washington, de la décision qui les frappait. Enfin, la clientèle habituelle des déserteurs de bateaux et des « sauteurs de frontières », bien décidés à recommencer à la prochaine occasion.

Ellis Island n'a rien d'un enfer. C'est un grand hôtel administratif, avec des jouets pour les enfants, des douches et des vêtements gratuits, le cinéma, le soir, pour les grandes personnes. Au réfectoire, une nourriture abondante; on a même prévu une table spéciale pour les Israélites avec de la viande rituellement préparée par des cuisiniers juifs. Cette table-là, jusqu'en 1907, a dû être fort grande; aujourd'hui, l'Amérique s'épure. Elle s'est fermée aux Orientaux, tout comme un grand club. En ce début du xxe siècle, ceux qu'on accueillait hier sont devenus des indésirables et les États-Unis raisonnent comme le vieux pêcheur de *Manhattan Transfer* :

— *J'donnerais bien un million de dollars, dit le vieil homme, pour savoir ce qu'ils viennent chercher ici...*

— *Juste ça, vieux père; est-ce que nous ne sommes pas dans le pays de la chance?*

— *En tout cas, ce que j'sais bien, c'est que, quand j'étais jeune, il n'y avait que les Irlandais qui venaient au printemps, avec les premiers bancs d'aloses. Maintenant il n'y a plus d'aloses, et ces gens-là, Dieu sait d'où ils viennent...*

La Liberté éclairant le monde.

Cette dame enceinte, dans sa robe de chambre à plis de bronze, un bougeoir à la main, c'est la Liberté, de Bartholdi. Elle tourne légèrement son flambeau vers l'Europe; comme pour l'éclairer. Singulière fortune américaine que celle de ce Bartholdi, Alsacien, praticien glacial de l'atelier d'Ary Scheffer, médaille d'honneur des Salons... Sa statue est exilée en mer sur une petite île; a-t-on peur qu'elle mette le feu avec sa torche, en plein vent? D'en bas et de tout près, la figure verte et abstraite me terrifia. Je pénétrai sous ses jupes par des casemates de fort. Rien ne ressemble plus à cette Liberté qu'une prison. On m'éleva dans un monte-charge grillé, semblable à la cage du cardinal La Balue, jusqu'à un escalier en ressort à boudin. Sur la bobèche du flambeau, on peut faire une promenade circulaire; au premier plan, l'ancien fort Wood, sur lequel le monument a été posé, dessine une étoile. Une rampe de projecteurs accuse les contours, les nuits de fête nationale. Dans la tête de la Liberté, qui est vide, des Sociétés philanthropiques donnent des banquets.

Ce soir, au soleil couchant, cette Liberté faisait une grande ombre sur la mer... New-York s'anéantissait en noir et en bleu, l'air était si doux que je laissai repartir sans moi le bateau. Les gratte-ciel de Wall Street ressemblaient de loin à ces piles de plaques nacrées qui s'accumulent sur les tapis verts, devant les joueurs heureux... En face, l'Ile du Gouverneur flottait sur l'eau comme une feuille de lotus, ayant pour bouton central, rond et rose, le vieux fort Jay. Je pensais à 1917 et 1918, à tous les beaux soldats américains qui s'y embarquèrent à destination de la France. Comme les nouveaux gratte-ciel de Brooklyn avaient grandi depuis quelques années! Derrière moi, l'entrée des détroits, les *Narrows*, qui ferment la baie extérieure de New-York, s'enfonçaient déjà dans quelque chose de si tiède qu'on n'osait croire à une nuit d'hiver. Puis, le feu blanc de *Sandy Hook*, la seconde lumière qu'aperçoivent les transatlantiques venant d'Europe après le bateau-phare de *Nantucket*, apparut, en même temps que les premières étoiles.

Je revoyais des fins de journées non moins grises, au Point-du-Jour, où une toute petite Liberté, fille de celle-ci, faite à l'échelle d'un tout petit Paris, s'efforce d'éclairer par dessus la Seine le crépuscule qui descend des collines de Clamart...

Gratte-ciel.

Devant moi s'ouvre une avenue qui serait large si elle était bordée de maisons européennes; dominée par des édifices de trente et quarante étages, elle ne semble plus qu'une ruelle. Le soleil ne la pénètre qu'un moment, lorsqu'il se trouve dans son axe et l'on aperçoit mieux alors, au fond de ce défilé géométrique, un fleuve humain qu'une fonte instantanée des sommets ira gonfler trois ou quatre fois par jour. La masse de ces constructions pèse sur le passant et, si elle ne l'écrase pas, il s'en faut de peu. Ces gratte-ciel liés par une sympathie de géants se soutiennent pour s'aider à monter, s'arc-boutent, se prolongent jusqu'à l'épuisement des perspectives. On essaie d'en compter les étages un par un, puis, lassé, l'œil se met à les gravir par dizaine; on lève la tête, à se scier le cou, et le dernier étage qu'on aperçoit n'est en réalité que le premier d'une série de terrasses en retrait, qu'une vue de profil seule, ou un vol d'oiseau, pourraient révéler.

Les gratte-ciel! Il y en a qui sont des femmes et d'autres des hommes; les uns semblent des temples au Soleil, les autres rappellent la Pyramide aztèque de la Lune. Toute la folie de croissance qui étend sur les plaines de l'Ouest les villes américaines et fait bourgeonner à l'infini les banlieues vivipares s'exprime ici par une poussée verticale. Les gratte-ciel donnent à New-York sa grandeur, sa force, son aspect de demain. Sans toits, couronnés de terrasses, ils semblent attendre des ballons rigides, des hélicoptères, les hommes ailés de l'avenir. Ancrés dans la chair vive du roc, descendant sous terre de quatre ou cinq étages, portant au plus profond d'eux-mêmes leurs organes essentiels, dynamos, chauffage central, etc..., rivetés au fer rouge, amarrés par des câbles souterrains, des pylones d'acier, ils s'élèvent, tout vibrants du ballant formidable des étages supérieurs; la rage des tempêtes atlantiques en tord souvent le cadre d'acier, mais, par la flexibilité de leur armature, par leur maigreur ascétique, ils résistent. Les murs ont disparu, ne jouant plus aucun rôle de soutien; ces briques creuses dont la construction est si rapide qu'on peut monter d'un étage par jour, ne sont qu'un abri contre le vent et ces granits, ces marbres qui ornent la base des édifices n'ont que quelques millimètres d'épaisseur et ne constituent plus qu'un décor; tout l'effort, accru par l'altitude, est supporté par ces cages ignifugées que traversent une vingtaine d'ascenseurs et tant de faisceaux de fils électriques qu'on dirait des chevelures... Lorsque j'écris ces lignes, ayant depuis longtemps quitté New York, j'ai encore dans les oreilles les bruits de la perceuse qui, dans le fer, perfore le trou du boulon, maniée par un ouvrier ganté, à cheval sur l'échafaud aérien, sans autre outil qu'un fil électrique.

Ceux qui ont connu New York il y a trente ans sont surpris de ce qu'ils voient aujourd'hui. Les gratte-ciel étaient des constructions d'une dizaine d'étages, isolées les unes des autres, très laides. Claudel, qui fut élève-consul à New-York, m'en a dit bien souvent la hideur et le vilain coloris. (La ville, alors, était brune, aujourd'hui elle est rose). Stevenson qui, misérable et inconnu, y débarqua en 1879, la décrit ainsi : « une ville plate qui ressemble à Liverpool ». Demain, ces immeubles que nous admirons ne nous déplairont peut-

être pas moins; New-York apparaît plus beau à mesure qu'il est plus neuf.

De ce que le gratte-ciel est pour nos artistes modernes le symbole de l'Amérique, on conclut trop aisément qu'il a toujours existé; or le premier date de 1881. Il naquit à Chicago, élevant timidement ses dix étages sur les boues du Michigan. Le *Home Insurance Building*, terminé en 1885, pour la première fois s'édifiait sans l'aide des murs, ces béquilles... Le progrès, d'un coup, était énorme; sans doute le plus grand pas que l'architecture ait fait depuis les Assyriens. Pourquoi le gratte-ciel avait-il tant attendu pour apparaître? Il fallut, pour qu'il pût exister, que l'Europe intervînt de tout son esprit inventif; il fallut, d'abord, la découverte du ciment, dit de Portland, importé d'Angleterre, ensuite, celle de l'acier Bessemer, procédé allemand; enfin, et surtout, l'audacieux génie d'un architecte français, Le Duc, qui, bien avant 1880, avait écrit dans un essai sur l'architecture « qu'on pouvait concevoir un édifice dont l'armature serait en fer et dont l'enveloppe de pierre ne servirait qu'à l'enclore et à la préserver ». Cette divination géniale, perdue pour nous, ne le fut pas pour les élèves américains de notre École des Beaux-Arts. Notamment pour W. L. B. Jenney, qui travaillait à Paris au milieu du XIXe siècle. W. C. Starrett nous l'apprend, dans son livre si intéressant sur les « Gratte-ciel et leur Construction », qui vient de paraître. Jenney, qui aima Paris et y fut l'ami de Whistler, continuait d'ailleurs une tradition qui date du XVIIIe siècle et qui amène à notre école d'architecture un Thomas Jefferson, un Strickland, un Richard Hunt.

Le gratte-ciel pouvait donc s'élever désormais aussi haut que l'on voudrait. Mais comment y grimper? C'est alors que l'ascenseur qui, à l'émerveillement de tous, avait, en 1850, fait son apparition dans le nouvel hôtel de la Cinquième Avenue, d'hydraulique ne tarda pas à devenir électrique, et put suivre le bâtiment dans sa montée.

En 1916, sous l'influence de l'urbanisme européen, la municipalité de New-York se préoccupa pour la première fois de l'esthétique, et une loi, dite *zoning law*, fut adoptée, qui obligeait les nouvelles constructions à s'effacer à une certaine

hauteur et à développer des terrasses en retrait pour que la lumière pût pénétrer dans la rue. L'effet en fut merveilleux, surtout lorsque des rehauts d'or et des éclairages électriques invisibles (sinon les ornements de céramique et de terre cuite, encore discutables) vinrent orner leurs tours. Les gratte-ciel ne doivent rien, quoi qu'on en dise, à Babylone ni aux pueblos indiens. Si un style, c'est l'expression de la vie à un moment donné, l'Amérique a le droit de dire maintenant qu'elle a un style. Emerson nous enseigne que la vraie beauté nous fait oublier la surface pour nous amener à ne penser qu'à la structure interne; l'âme de ces édifices, c'est le succès; ils sont les tabernacles de la réussite; réussite financière, aussi agréable au Dieu des Puritains qu'une prière. Comme une flèche de cathédrale, ils tendent vers le ciel d'un élan à la fois mystique et économique. C'est cette beauté organique et profonde que nous offrent ces « maisons des nuages », comme dit Ford Madox Ford. Ce matin, à mesure que j'avance dans Broadway, je me dis qu'un homme d'aujourd'hui doit les approuver, comme un Grec le Parthénon.

Broadway!

Même à ceux qui ne connaissent pas New-York, deux noms sont familiers; l'un est Manhattan, l'autre est Broadway. Or, si Manhattan, c'est New-York proprement dit, le cœur de Manhattan, c'est Broadway. Cette artère maîtresse donne à l'île son unité; nous l'avons vue sortir de Bowling Green comme d'un bulbe. En ligne droite, s'infléchissant à peine deux fois, Broadway s'en va se perdre idéalement Dieu sait où, à 30 kilomètres d'ici, peut-être dans l'océan Pacifique! A vrai dire, lorsqu'on écrit de quelqu'un qu'il a « l'esprit Broadway », d'une femme qu'elle est « adorée de Broadway », expressions qui correspondent à peu près à « célèbre sur le Boulevard », on veut surtout parler du Broadway nocturne, vulgaire, illuminé, qui est celui de la Ville moyenne et que nous verrons plus tard. Le bas Broadway où nous voici déverse trois fois par jour son flot dans les réservoirs carrés que sont les gratte-ciel, où les ascenseurs classent cette matière humaine que lui ont apportée les tramways et les métros, et la répartissent par étages. Broadway, c'est

la voie triomphale par où rentrent les armées et les généraux victorieux, où paradent les troupes prohibitionnistes, les Loges maçonniques et ces sociétés d'assurances mutuelles, si nombreuses en Amérique, qui portent des noms d'animaux sauvages et déguisent leurs membres de défroques théâtrales. Le canyon du bas Broadway a ce bruit spécial des rues à gratte-ciel qui sont plus creuses, plus chantantes que les autres et dont la couleur aussi est différente, traversée par un jour avare où des faisceaux de soleil brisés pénètrent avec peine la poussière suspendue dans l'air. Ces falaises, droites comme des cris, rejetées en arrière par une perspective outrée, doit-on les appeler des maisons? Dès que l'on pénètre entre elles, il semble que les perpendiculaires, de plus en plus serrées, se plissent en accordéon, que les parallèles descendent vertigineusement et finissent par se souder.

Les Compagnies de navigation.

C'est le quartier des grandes Compagnies de navigation et des assurances. Les dix pieds carrés valent ici le prix d'un château au bord de la Loire. Les ciceroni qui promènent les étrangers dans des autocars au toit de verre peuvent décrire ces boîtes monstrueuses et articulées en disant que chacune d'elles a trois mille portes, deux mille six cents fenêtres, deux mille trois cent soixante radiateurs, cinq mille téléphones et treize millions de bougies : ils n'expliquent rien. Soyons plus patients.

Cunard Building.

Pénétrons par exemple au numéro 25, dans le Cunard Building. Dans son hall de grès et de marbre, aux grands comptoirs discrètement éclairés, regardons les mosaïques des coupoles du plafond et les compositions murales d'Ezra Winter représentant les voyages des plus fameux explorateurs, les grandes cartes peintes, aux océans si bleus, la frise circulaire de bronze aux allégories aquatiques : ce Cunard Building est un des monuments les plus importants de l'art décoratif d'aujourd'hui. L'impression qu'il laisse dans l'esprit s'équilibre avec celle que donne l'aspect extérieur de ces grandes orgues basaltiques. En face, sur l'emplacement des premières

maisons hollandaises, voici la citadelle du capitalisme, la Standard Oil. A côté, la Hamburg Amerika, où les étages sont gradués comme les lignes d'une éprouvette, où la surface n'est plus que du verre et où les vides ont définitivement triomphé des pleins. Toujours des compagnies de navigation, la Red Star, la Royal Mail, tracées au tire-ligne, pareilles à des projections graphiques. Il est quatre heures de l'après-midi. La rue est déserte et les maisons paraissent plus hautes encore (il faut voir la Ville Basse aux heures d'assaut et, par contraste, le dimanche, alors qu'on y circule librement et qu'on peut mieux jouir des effets de recul). Au numéro 42, c'est la Banque de Julius Bache, l'animateur de Chrysler, une des grosses fortunes de ces dernières années. Un peu après l'Equitable Building, arrêtons-nous à l'American Telegraph and Telephone. J'ai dit la beauté de la robe rose et or de ce nouveau gratte-ciel, quand on le voit de l'extérieur, du pont des paquebots qui entrent dans l'Hudson; à l'intérieur, son hall aux pures colonnes grecques, d'une harmonie si calme, ne révèle rien de l'activité de cette Société arachnéenne qui étend sur le monde ses dix millions de kilomètres de fils électriques.

Trinity Church.

Au coin de Rector Street, se trouve Trinity Church, la plus vieille église de New-York. Cette église du XVIIe siècle, détruite dans le grand incendie, fut rebâtie à la fin du XVIIIe. Un cimetière à l'anglaise l'entoure, mais les tombes, au lieu d'être cachées dans un épais gazon du Kent, pataugent dans une boue grise. Au XVIIIe siècle ce petit clocher rouge dominait New-York; aujourd'hui, tout noirci, avec son horloge d'or qui se découpe si heureusement sur la Bourse des valeurs secondaires, le Curb Market, il disparaît, étouffé par les banques et n'est que le plus petit et le plus sombre des monuments de la Ville Basse; la religion n'a plus rien à faire ici... Trinity Church, où se trouvait, nous disent les vieux voyageurs français, un orgue « fort bien touché », fut jusqu'à la Révolution le lieu de réunion des gens de qualité. On y prêchait encore en hollandais et les officiers anglais à uniforme rouge, comme des Raeburns, « beaux » à perruque, y lorgnaient

les épouses des marchands suivies de leurs esclaves nègres habillés de rayures vives, « indolents, exigeants et fantasques... » Tout comme une église anglaise, Trinity possède des richesses immenses. Elle est propriétaire d'une grande partie de Greenwich Village, que lui donna la Reine Anne. Les vieilles familles américaines tiennent encore à honneur d'y conserver leurs bancs, mais ne viennent plus à Trinity; aujourd'hui les ouvriers italiens et les dactylos déjeunent l'été sur les bancs, parmi les tombes aux antiques inscriptions, profitant de ce rayon de soleil qui à midi réussit parfois à percer l'obscurité du canyon. Lorsqu'on passe devant l'église, on ne voit pas l'autel, mais une porte vitrée renvoie les images de la rue, de sorte que, par un jeu de glaces, le chœur semble être plein de gens pressés et d'omnibus...

Un peu plus haut, à l'intersection de Cedar Street et de Broadway, il faut s'arrêter encore. A cet endroit, d'ouest en est, l'œil peut prendre tout Manhattan en enfilade et de chaque côté apercevoir les docks; on saisit d'un coup l'extrême étroitesse de cette fin de l'île. Plus haut, une autre vieille église, la chapelle Saint-Paul, copie de ce charmant Saint-Martin-des-Prés, nous rappelle Londres.

Une cathédrale laïque.

Un nouvel arrêt au coin de Fulton Street permet d'embrasser dans toute sa hauteur celui qui fut si longtemps le roi des gratte-ciel newyorkais, le Woolworth Building et sa tour gothique. Le Woolworth est une sorte de cathédrale pour gens d'affaires, avec soixante étages de bureaux. Il date de l'époque où les Américains avaient honte de leurs constructions et s'efforçaient de les cacher sous des revêtements compliqués et sous des allusions aux époques anciennes. A ce titre, il est d'un style de transition. Construite par le roi des bazars, cette tour Eiffel de New-York est la joie des étrangers et des provinciaux; dès que nous avons pénétré dans le hall de marbre et de granit poli, de jeunes amazones en livrée amarante nous ouvrent la porte en cuivre lisse d'un coffre-fort qui se trouve être un des vingt-huit ascenseurs. Ce chemin de fer vertical, en moins d'une minute, me dépose au cinquante-sixième étage; New-York apparaît d'ici

comme cette ville miniature que le roi de Siam s'amusait à édifier au centre de ses jardins. Aveuglé par l'Atlantique ensoleillé, je me trouve en plein ciel, à une hauteur telle qu'il me semble que je devrais voir l'Europe; le vent me gifle, s'acharne sur mes vêtements; près de moi des amoureux s'embrassent, des Japonais rient; des Allemands achètent des vues. Comment décrire de si haut cette métropole en réduction? C'est de la topographie, de la triangulation, non de la littérature. Devant moi se déroule la rivière de l'Est enjambée par les ponts d'une souplesse métallique, qui retombent dans l'immensité informe de Brooklyn. En bas, ces surfaces planes, ces damiers ne sont pas les rues mais les terrasses des plus hautes maisons, surmontées de tours pareilles à des contre-marches, vrais paliers où souvent se reposent les nuages; les cheminées sont remplacées par des réservoirs à eau. Fumées, vapeurs couronnent chaque sommet, plume au cimier d'un casque. Des yeux, je descends le long de ces rangées d'alvéoles, au bas desquelles la petite chenille jaune du tramway s'avance sur deux fils d'acier. Au-dessus, dans le ciel éclatant et pur d'hiver, la Ville Moyenne dresse ses cages carrées, au delà des vieux quartiers à maisons basses, couleur grenat, bistre, sang séché. Je distingue à peine la coupole dorée de la gare du Great Central, le Paramount et son globe terrestre, la Tour du Ritz; le plan de New-York se lit d'ici aisément, simplicité de ce grillage énorme, où les avenues sont ensoleillées et les rues transversales pleines d'une ombre bleue et glacée. Je surmonte mon vertige et me penche vers la rivière du Nord, couleur d'acier, toute sillonnée d'embarcations, et dont l'eau se perd au loin dans les indécises fumées de cette cité de Vulcain qui a pris naissance sur la rive de New-Jersey. Voici Bayonne, la ville bâtie par les Rockefeller pour raffiner leur pétrole. Par dessus les maisons de l'Ouest dominent les cheminées des grands paquebots. Les photographies aériennes de cette pointe de New-York sont d'une extraordinaire beauté; loin d'avoir la sécheresse des cartes, elles montrent Manhattan dans son cadre d'eau, rayé de hachures, orné par les lignes perpendiculaires de ses docks, qui l'entourent comme les rayons d'une gloire... A nouveau, les portes des coffres-forts se referment sur moi, silencieuses. L'ascenseur

se laisse tomber, amortit sa chute sur des coussins d'air comprimé qui gémissent sous la pression; les oreilles bourdonnantes, me voici rejeté dans cette foule qui coule au fond de Broadway. Levant la tête, j'essaie de retrouver l'endroit où je me trouvais l'instant d'avant, mais je ne vois que des monuments obliques qui glissent en arrière, et perdent leur aplomb.

City Hall.

Broadway s'élargit maintenant en un square harmonieux, au centre duquel on découvre un délicieux palais dans le goût Louis XVI, City Hall Park. Les gratte-ciel eux-mêmes ne sont hauts que par contraste, et pour mieux comprendre l'élan sauvage du Woolworth Building, il faut situer au premier plan cette petite résidence dont les fenêtres, ce soir, s'empourprent. Ce n'est pas du faux Louis XVI, comme le Woolworth est du faux gothique. City Hall fut construit tout au début du XIXe siècle par Joseph Mangin, architecte français, associé à l'Ecossais Mac Comb (le Français était évidemment l'artiste, et l'autre, l'entrepreneur, car ce hall est d'un goût si pur qu'il ne peut être que de chez nous). New-York peut rire à son tour de notre Hôtel de Ville parisien, en fausse Renaissance. City Hall, qui est la troisième mairie de New-York, possède de grands souvenirs historiques; — c'est ici que Lafayette fut reçu triomphalement et qu'un peuple défila devant le cadavre de Lincoln, assassiné. Le style en est authentique, depuis la courbure des voûtes, la grâce des colonnes, les proportions de la coupole, la nudité antique du vestibule, le classicisme de la rotonde, jusqu'aux galeries où les effigies des premiers magistrats de New-York contemplent le visiteur avec une majesté de lord-Mayors anglais. Au second étage, l'appartement du Gouverneur a encore son mobilier ancien, acajous de l'époque coloniale et argenteries du XVIIIe siècle; on y voit la table et le fauteuil à écrire de Washington; l'ensemble a un parfum de bonne époque, une tenue silencieuse, une odeur de tradition qui ne sont pas le privilège habituel des municipalités.

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

FORMATION

DES

ÉLITES MILITAIRES

L'élite militaire qui jadis était une et indivisible, apparaît aujourd'hui sous de multiples formes. Les organismes se développent avec les progrès de la science; l'Armée, devenue une immensité, devait naturellement se plier comme les autres à cette loi. Nous sommes loin de l'époque où l'ascendant personnel d'un Bayard ou d'une Jeanne d'Arc suffisait à entraîner la victoire! En temps de guerre, l'armée emploie les matériels les plus divers et fait appel à la collaboration de l'industrie sous toutes ses formes; dès le temps de paix, elle touche à toutes les branches de la vie nationale. Stratégie et tactique basées sur l'emploi intensif des ressources du pays prennent ainsi une ampleur technique inconnue jusqu'ici.

Cette complication du problème matériel ne supprime pas pour autant le problème moral... Au contraire, et c'est pourquoi la direction de la guerre est peut-être la plus compliquée des affaires humaines. Sans doute, aucun chef d'entreprise soucieux d'éviter la contamination des mauvais bergers et d'assurer la cohésion du travail, ne s'en désintéresse, mais son action ne se fait guère sentir que sur le plan de la défense sociale et sa tâche se limite au maintien du calme et de la bonne humeur parmi ses ouvriers. Pour le chef militaire cette besogne de préservation, si intéressante qu'elle soit, ne constitue que le premier stade de ses efforts. Il ne suffit pas

que le soldat travaille, il faut qu'il s'expose délibérément à la mort. La supériorité des engins de guerre que l'on mettra entre ses mains contribuera certainement à élever son moral, mais il ne bravera en réalité le danger que s'il porte en lui, par surcroît, le sentiment d'un devoir suprême à accomplir. C'est le Chef qui, sachant manier l'âme humaine, possédant lui-même au plus haut degré l'esprit de sacrifice, doit faire passer son élan dans le cœur de ses subordonnés et entraîner ainsi la victoire.

Culture morale, préparation technique sont donc à la base de la formation de nos élites dans des proportions différentes suivant le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans l'édifice militaire.

***

Au sommet de cet édifice se trouve le Chef suprême destiné à assurer avec son État-major la conduite de la guerre. Même au lendemain de la grande crise que nous venons de traverser, le public se le représente encore volontiers penché sur des cartes et combinant des batailles. En réalité, les actions militaires sont pour lui la conclusion d'un long labeur et constituent peut-être la partie la plus facile de son œuvre. Elles résultent de toute une série de combinaisons fort éloignées géographiquement et intellectuellement de la zone de combat. Organisation industrielle destinée à ravitailler les armées; choix des théâtres d'opérations; réunion des moyens de transport nécessaires, flottes, chemin de fer, automobiles; aménagement des ports; exploitation des ressources nationales et coloniales; achats à l'étranger; liberté des mers; blocus; maintien du moral de la nation et de l'armée; mesures internationales à prendre pour assurer la cohésion de l'ensemble, tels sont en réalité les objets de ses préoccupations journalières.

La manœuvre militaire proprement dite intervient seulement pour couronner l'ensemble. Sans doute, c'est au gouvernement qu'incombe le soin de diriger la guerre; la loi sur l'organisation de la Nation pour le temps de guerre encore en suspens devant les Chambres l'a heureusement précisé. Le général en chef n'en demeure pas moins l'animateur. Son

contact avec les Ministres doit être aussi intime que permanent et c'est pourquoi on ne l'a jamais vu dans la dernière guerre, on le verra moins encore dans l'avenir s'éloignant de la capitale pour aller escadronner à la tête des armées.

Pour être à la hauteur d'une pareille tâche, le Généralissime moderne doit posséder, sinon une culture encyclopédique, du moins la possibilité de traiter les questions les plus diverses et d'apprécier dans un domaine quelconque la répercussion d'une décision sur les autres éléments de la guerre. L'entourage chargé de la documenter et appelé à traduire ses instructions aura de ce fait une composition fort différente de celle d'autrefois. Les compétences civiles y voisineront avec les officiers; ceux d'entre eux qui seront chargés de diriger les bureaux, devront eux aussi posséder une formation qui ne saurait s'improviser. L'embryon de cet État-Major spécial doit exister dès le temps de paix, et il existe en fait depuis 1921, grâce à la création, sous l'égide du Président du Conseil, du Secrétariat Général de la Défense Nationale qui embrasse l'ensemble de ces problèmes. Pour le Généralissime comme pour ses collaborateurs immédiats, une culture générale étendue dépassant le domaine militaire est indispensable.

***

Les grands chefs subordonnés, commandants de théâtres d'opérations, commandants d'armée ou de corps d'armée, coordinateurs du champ de bataille, metteurs en scène de l'acte militaire, constituent la deuxième élite. Ils nous apparaissent plus spécifiquement stratèges ou tacticiens. Peu leur importe en effet de savoir ce qui se passe derrière eux; toute leur attention est tournée vers le front. Ils ont une tâche bien définie à remplir, battre l'ennemi; à aucun prix, ils ne sauraient s'en écarter.

Leur formation semblerait donc *a priori* devoir être exclusivement militaire. N'oublions pas cependant que le Général en chef est choisi dans leurs rangs et que le choix du Gouvernement pour ces hautes fonctions doit pouvoir s'exercer dans un champ aussi vaste que possible. A ce seul point de vue, il y aurait déjà tout intérêt à faire une large place à la culture

générale dans la préparation de l'esprit de nos futurs grands chefs. Mais celle-ci ne leur servira pas moins dans l'exercice de leur commandement. L'imagination, par exemple, leur sera nécessaire sur le champ de bataille pour trouver les combinaisons nouvelles qui emportent la victoire; cette faculté se développe surtout par la lecture d'ouvrages très variés. La philosophie enfin a bien sa part; en juin 1917, nous possédions des unités déjà fort bien dotées au point de vue matériel, et peut-être cependant aurions-nous subi un désastre, si le général Pétain n'avait trouvé dans son esprit les remèdes à la maladie morale dont souffrait l'Armée. Pour remplir le rôle de médecin des âmes qui souvent lui échoit, l'officier doit donc se doubler d'un psychologue.

La culture scientifique n'en demeure pas moins la pierre de touche du développement de cette élite. Tout le monde en convient, mais sans s'entendre sur les limites à lui assigner, parce que l'on évite trop souvent de définir exactement le rôle spécial dévolu aux officiers. Ceux-ci sont en réalité appelés à mettre en œuvre des matériels fort variés, mais ils ne devraient être jamais chargés de les construire. Toute la différence est là et cette distinction capitale tranche le débat.

Elle n'est pas spéciale à l'Armée. L'ingénieur d'une usine quelconque se cantonne de plus en plus aujourd'hui dans sa sphère d'étude et de réalisation du matériel, tandis que l'administrateur assure le fonctionnement de l'ensemble et poursuit la politique commerciale de la maison. Pour mener à bien la tâche qui lui incombe, ce dernier n'a besoin que de notions techniques plus générales, mais aussi d'une culture beaucoup plus large. Il en est de même du chef militaire.

Si l'on suppute en effet l'étendue des connaissances qui lui sont nécessaires en vue de la conception et de l'exécution d'un plan d'opérations, on constate qu'elles doivent lui permettre de traiter toutes questions générales concernant les moyens matériels :

de destruction de l'adversaire;
de protection du combattant;
d'entretien de ce dernier.

Cette aptitude sera chez lui le fruit d'une première éducation scientifique solide, mais non spécialisée. Elle n'exigera

pas l'étude approfondie de telle ou telle partie des sciences exactes ou appliquées, mais devra conduire à la possession de certaines notions d'ordre philosophique autant que scientifique, telles que celles d'infiniment petit, de continuité, etc... qui sont à la base de la formation rationnelle d'un cerveau militaire. Le Maréchal Foch était remarquablement doué à cet égard. A l'époque lointaine où j'étais son disciple à l'École Supérieure de Guerre, il ne cherchait nullement à mettre la guerre en équations et discutait au contraire volontiers avec ses élèves, mais lorsque, dans l'examen d'un cas toujours concret, les esprits commençaient à s'embrumer, il les ramenait à la réalité par un : « De quoi s'agit-il, messieurs? » assez rude qui est resté légendaire parmi nous. C'était là le rappel inconscient du passé.

Quelle que soit celle de nos grandes écoles militaires dont sera issu l'officier destiné à exercer un commandement supérieur, il devra donc avoir reçu avant son entrée à cette École, et éventuellement sur ses bancs, une formation scientifique rationnelle.

***

Les officiers qui travaillent à la satisfaction des besoins militaires, créent les engins de destruction et de protection nécessaires à l'Armée et les entretiennent, constituent une troisième élite absolument indépendante des deux premières. Ce sont de véritables ingénieurs, aussi spécialisés que leurs collègues de l'industrie civile. Les Ferrié, les Deport, les Sainte-Claire-Deville, les Rimailho, bien que revêtus d'un uniforme de troupe font chez nous figure de techniciens. Ils ne sont arrivés à leurs réalisations parfois géniales que grâce à une culture technique des plus complètes et à une spécialisation plus ou moins précoce de leurs facultés. Ils possèdent toutes les qualités qui font les grands savants et les puissants réalisateurs.

Le rôle dévolu à de pareils hommes est peut-être plus considérable dans l'Armée que partout ailleurs. Chaque année le bilan d'une industrie privée souligne la valeur des procédés employés; le matériel à peine sorti de l'usine est mis en

consommation; on se rend compte très vite de ses qualités et de ses défauts, et il est possible d'effectuer les redressements nécessaires. Chez nous, il n'en est pas de même; les expériences de polygones ou de manœuvres correspondent tout juste à celles des laboratoires qui sont fort peu concluantes; elles ne nous donnent en tout cas aucune indication sur la valeur de notre matériel par rapport à celui de l'ennemi. La guerre seule pourrait nous fournir l'épreuve décisive, mais il serait trop tard alors pour s'apercevoir des fautes commises. La défense victorieuse d'un pays repose donc en grande partie sur le génie de ses ingénieurs.

On peut en tout cas éviter bien des erreurs en maintenant toujours utilisateurs et constructeurs en liaison intime. Se plaçant à ce point de vue spécial, de bons esprits sont encore enclins à demander le maintien de ces derniers dans les cadres de l'artillerie et du génie, et s'opposent à toute réforme. Ils invoquent les enseignements du passé. Ne sont ce pas, disent-ils, les mêmes hommes qui ont inventé le canon de 75, dont les dispositifs sont si parfaits que, trente ans après, ils ne sont pas périmés, et ses méthodes d'emploi, qui ont affirmé leur valeur au cours de la lutte? C'est exact, mais n'est-il pas vrai, également, que, lorsque l'Armée possède un brillant constructeur, elle se garde bien de l'enlever en cas de guerre à son usine ou à son laboratoire où il rend plus de service que partout ailleurs. Prétendre assurer l'unité et l'interchangeabilité des élites, c'est donc jouer quelque peu sur les mots. Constructeurs et tacticiens peuvent porter le même titre et le même uniforme; leurs carrières n'en resteront pas moins radicalement séparées. La création d'un corps d'ingénieurs militaires doté d'une hiérarchie propre, recruté partie dans les grandes écoles techniques, partie dans les rangs de l'Armée parmi les compétences qui s'y révèlent, semble donc s'imposer[1]. Largement payés et honorés pour le travail fécond et obscur qu'ils sont obligés d'accomplir au bénéfice de la Défense Nationale, ils seront, à l'heure du péril, les bons artisans de la Victoire.

1. Elle a déjà été envisagée plusieurs fois. Un projet de loi fut déposé à cet effet devant les Chambres en 1911. La question n'ayant pas reçu de solution fut reprise après l'armistice dans le sein du Ministère de la guerre, mais aucun texte législatif n'en est sorti.

Pareille spécialisation ne constituerait nullement une innovation. Elle existe déjà pour les Poudres; elle donne les meilleurs résultats dans la Marine; le ministère de l'Air s'y est converti il y a quelques mois. Pour qu'elle porte ses fruits, il convient seulement qu'une liaison intime existe entre les deux branches. Les ingénieurs du Génie maritime, ceux de l'Artillerie navale, sont fréquemment embarqués de façon à apprécier les possibilités de leur matériel et à connaître les nécessités pratiques auxquelles ils doivent se plier. Les futurs commandants de navires prennent possession de leurs bâtiments bien avant qu'ils soient terminés, afin de se familiariser avec leur machinisme et d'indiquer aux techniciens les améliorations pratiques nécessaires. Des mesures analogues seraient faciles à prendre dans l'Armée.

***

La nécessité de la spécialisation de nos futures élites étant établie, il convient de rechercher maintenant, pour chaque catégorie, les conditions de formation les meilleures à leur imposer, et d'examiner tout d'abord à ce point de vue les techniciens dont nous venons de voir l'importance en temps de paix.

A la base de leurs études se trouve naturellement la culture mathématique qui leur fournit un instrument de travail mais ne suffit pas pour leur permettre de remplir leur rôle. Leurs connaissances doivent s'étendre bien au delà. Mécanique, physique, chimie, sciences de la matière constituent en réalité leur futur royaume, pour l'entrée duquel les mathématiques ne leur fournissent guère qu'un passeport. L'emploi de plus en plus fréquent de matériaux chimiquement complexes et provenant du règne animal aussi bien que végétal, les obligera à pénétrer dans le domaine de la chimie organique. La biologie leur sera indispensable pour étudier l'influence des êtres vivants sur les matériaux mis en œuvre. Leurs études doivent donc largement dépasser l'enseignement actuellement en vigueur à l'École Polytechnique, toute désignée d'ailleurs pour assurer leur recrutement.

On ne saurait demander à cette École d'étendre encore

ses programmes déjà fort chargés. « Elle constitue d'ailleurs, comme l'écrit un de ses éminents professeurs M. Lévy dans la Préface de son *Cours d'Analyse* qui paraîtra prochainement, « une École d'enseignement scientifique supérieure... Elle n'a « pas la prétention de conduire ses élèves à la porte de l'usine. « Mais il est certainement utile pour le pays qu'un certain « nombre de jeunes gens continuent leurs études deux ans « après la sortie du lycée et ne s'occupent qu'ensuite d'ac- « quérir les connaissances techniques qui leur seront néces- « saires ». Depuis longtemps les grands corps civils des Mines, des Ponts-et-Chaussées, etc., ont compris la nécessité de créer des Instituts spéciaux où les nouveaux venus reçoivent le complément d'instruction nécessaire à leur spécialité. L'exemple est à suivre. Prétendre utiliser à cet effet les écoles d'application d'armes qui existent à Fontainebleau et à Versailles serait une utopie, et c'est pourquoi, à juste titre, on a maintenu à Saint-Thomas d'Aquin, absolument indépendante, l'École supérieure technique de l'artillerie qui assure actuellement les services constructeurs de cette arme, en attendant qu'elle possède ses ingénieurs. Cet institut, où le niveau des études est d'ailleurs fort élevé, se recrute dans le sein de l'Armée et non directement à Polytechnique; aussi ne présente-t-il pas, pour certains de ceux qui en sortent et qui redoutent avant tout la vie de régiment, le même attrait qu'un corps autonome; il serait tout désigné en tout cas pour servir de cellule au nouvel organisme indépendant dont il paraît nécessaire d'envisager la création. Une école analogue pour le Génie serait établie à Versailles. Pour d'autres spécialités, enfin, il suffirait comme on a déjà commencé à le faire, de détacher des élèves militaires dans les écoles civiles adéquates, comme l'École supérieure d'Électricité, l'Institut de Chimie et l'École supérieure d'Aéronautique.

Une fois sorti de ces écoles, l'ingénieur resterait en contact immédiat avec l'Armée où il devrait vivre à certaines heures dans l'ambiance même des corps de troupe. On le voit appelé obligatoirement aux écoles à feu pour l'artillerie, à des exercices techniques pour le génie, même à des manœuvres. De ce fait, on éviterait des désaccords entre constructeurs et utilisateurs, qui se traduisent trop souvent par l'apparition

de « monstrueux » appareils, théoriquement parfaits, mais pratiquement incapables de rendre le moindre service.

Nos ingénieurs posséderaient ainsi un excellent bagage mais qui ne serait en réalité qu'un acquis d'école. Ils seraient capables d'appliquer ce qu'on leur aurait enseigné; ils travailleraient utilement dans le sillage de leurs maîtres mais se trouveraient peut-être un peu embarrassés en présense des problèmes nouveaux qu'ils auraient à résoudre. Or, c'est en innovant qu'ils rendront les services les plus signalés à la Défense Nationale, et en innovant, comme nous l'avons déjà vu, sans être poussés par l'aiguillon de la lutte journalière pour la vie économique, c'est-à-dire dans les conditions les plus mauvaises pour l'esprit humain naturellement paresseux.

L'invention ne s'apprend pas. Aucune modification des programmes ne donnera du génie à ceux qui n'en ont pas. C'est en lui-même, et par son travail personnel, que l'ingénieur trouvera les combinaisons voulues. Mais, pour y parvenir, il a besoin de matériaux et c'est le devoir de l'État de mettre à sa disposition les bibliothèques, les laboratoires, les ateliers nécessaires à ses recherches. Nous aurions peut-être à ce point de vue quelques leçons à prendre auprès de l'industrie privée où des firmes comme Saint-Gobain dépensent chaque année des sommes considérables en vue du développement de cet outillage spécial. Un retard dans le domaine des inventions peut entraîner la défaite d'un pays, ne l'oublions pas, et montrons par conséquent quelque largesse en vue de l'équipement intellectuel de ceux dont le cerveau assure à un si haut degré la Défense Nationale.

***

A la base, les deux autres élites n'en forment en réalité qu'une seule. Il est impossible en effet de prétendre juger dès le début d'une carrière les sommets auxquels un homme pourra accéder ultérieurement. Tel, qui paraît fort remarquable à vingt ans, a perdu aux environs de la quarantaine la moitié de sa valeur, tel autre qui dans sa jeunesse ne présentait que des possibilités médiocres, se développe au contraire avec le temps et par suite de la continuité de son travail, au

delà de toute espérance. Que chacun d'entre nous regarde autour de lui. Trente ans après notre sortie du collège, le classement universitaire de nos camarades n'est-il pas complètement bouleversé?

Les études imposées à notre jeunesse militaire doivent donc être progressives et marcher de pair en quelque sorte avec son développement intellectuel.

Une première base scientifique lui sera nécessaire à l'entrée dans la carrière, mais doublée de connaissances historiques, géographiques et surtout philosophiques sérieuses. Très souvent, au cours de la guerre, il est apparu que ceux qui ne possédaient pas cette dernière formation étaient peu aptes à entraîner les hommes. A côté d'un Joffre, d'un Hirschauer, d'un Buat, ou d'un Nudant, pour ne parler que des polytechniciens qui excellaient à manier l'âme du soldat, combien d'autres, même parmi les plus grands, ont commis à cet égard des erreurs regrettables.

Depuis fort longtemps, nos élites se recrutent à Saint-Cyr et à Polytechnique pour s'aiguiller ensuite vers les instituts spéciaux à chaque arme. On ne voit guère de changement à apporter à cette méthode qui donne à chacun l'empreinte voulue. Peut-être pourrait-on demander aux écoles d'application de l'artillerie et du génie, qui préparent comme Saint-Cyr des chefs de troupe, de faire une place plus grande à l'enseignement général de façon à contrebalancer la spécialisation mathématique de l'École Polytechnique qu'on ne saurait modifier, étant donné les autres carrières auxquelles elle donne accès. Peut être devrait-on, à Saint-Cyr même, accroître la culture scientifique des élèves, comme on le fait déjà pour ceux qui paraissent particulièrement doués à cet égard. Aujourd'hui, tous les officiers d'infanterie, de cavalerie, ou de chars ont en effet des instruments mécaniques à manipuler; certains d'entre eux dirigent des ateliers de réparations importants; ceux qui s'élèvent dans la hiérarchie auront enfin à mettre en œuvre au cours de leur carrière des matériels de toutes armes. Tous doivent être à même de s'adapter à leurs fonctions.

L'artillerie, en tout cas, n'apparaît pas aujourd'hui comme une arme beaucoup plus compliquée que l'aviation ou les

chars. En fait, c'est plutôt par tradition que par nécessité qu'elle a toujours recruté ses élites à Polytechnique et surtout en raison de sa prétention d'assurer elle-même la construction de son matériel. Du point de vue du maniement de l'arme proprement dit, nos Saint-Cyriens vaudraient probablement leurs savants camarades; les résultats obtenus par ceux qui sont passés dans les régiments d'artillerie après la guerre semblent bien le prouver. Il n'en est pas moins désirable que notre recrutement par le canal de Polytechnique ne se tarisse pas. Toutes les élites comme toutes les classes de la société doivent se coudoyer dans l'armée, pour lui donner sa vraie figure. Les maréchaux Joffre et Foch nous honorent aussi bien que Pétain et Franchet d'Espèrey; les uns étaient de formation mathématique, les autres avaient plus particulièrement poussé leurs études littéraires; ils se sont montrés égaux au moment du danger et ont su manier avec la même maîtrise les forces immenses placées sous leurs ordres. S'il est toutefois permis d'établir une différence technique entre ces grands chefs, on peut affirmer, sans trop de paradoxe, que le plus artilleur des quatre était sans doute le maréchal Pétain, qui a su trouver en maintes occasions, au cours de la guerre, de nouvelles et judicieuses méthodes d'emploi de ses canons. Qu'il soit regrettable de voir nos polytechniciens renier l'armée, nul ne le conteste; qu'on fasse l'impossible pour les retenir, c'est parfait; il ne faudrait pas croire cependant que notre défense nationale perdrait toute valeur du fait de leur disparition[1].

De toutes façons, Saint-Cyr et Polytechnique ne constituent que des bases de départ. Lorsque les élèves en sortent, ils possèdent des rudiments; ils ne sont pas encore des chefs, mais ils ont les capacités requises pour le devenir; ils ne se trouvent même, pour la plupart, confirmés dans leur arme propre qu'après leur passage dans les écoles d'application de l'artillerie, du génie, de la cavalerie et des chars qui jouent au bénéfice des officiers le rôle dévolu aux instituts spéciaux dont nous demandions tout à l'heure la création pour les ingénieurs.

1. Il y aurait intérêt dès maintenant à recruter une partie de nos officiers d'artillerie par Saint-Cyr. Cette école fournit actuellement quelques recrues à l'artillerie coloniale.

L'avenir s'ouvre dès lors devant eux, mais leur instruction est encore bien insuffisante pour leur permettre d'accéder aux échelons élevés de la hiérarchie; elle ne dépasse guère celle que doit posséder un officier de troupe. Ceux qui prétendront parvenir au haut commandement devront donc, en principe[1], passer par l'École supérieure de Guerre dont l'enseignement a reçu au cours de la lutte mondiale la sanction de l'expérience. Les Allemands reconnaissent eux-mêmes que ses professeurs et ses élèves ont gagné la guerre. De tout temps, elle a réuni dans son sein une élite. A l'époque lointaine où je m'asseyais sur ses bancs, j'étais déjà frappé de l'étendue des connaissances dont faisaient preuve la plupart de mes camarades. Le niveau des élèves, après avoir un peu baissé au lendemain de la paix, s'est heureusement relevé. Les postulants actuels doivent aux examens d'entrée faire preuve d'une culture étendue aussi bien dans l'ordre militaire que dans la sphère de l'histoire et de la géographie. A l'École même, les plus brillants de nos jeunes officiers supérieurs sont appelés à professer et continuent heureusement les traditions de leurs illustres devanciers; de hautes compétences civiles se chargent de compléter leur enseignement par des conférences appropriées de droit, d'histoire diplomatique et d'économie politique. En sortant de son sein, les élus constituent vraiment une élite.

A ce moment de leur carrière cependant, un danger les menace : l'engourdissement des bureaux. Sortis de l'École, ils sont en effet versés dans l'état-major où ils devront dorénavant servir jusqu'à leur accession aux étoiles, sauf pendant les stages qu'ils feront comme commandant et colonel dans un corps de troupe. Les bureaux étriquent l'esprit et dépriment le caractère. Un homme qui passe sa vie dans leur atmosphère est bien vite amené à considérer les ordres et les circulaires qu'il établit comme des buts, alors que ces papiers constituent simplement des moyens; il méconnaît les conditions d'application, ignore les corps de troupe et se renferme de plus en plus dans sa tour d'ivoire, où il plane au-

1. Une restriction s'impose, car dans l'Armée, comme dans toutes les autres branches de l'activité humaine, on trouve heureusement des hommes qui se forment eux-mêmes; ce ne sont généralement pas les plus mauvais,

dessus des réalités. Le réveil sur le champ de bataille est parfois terrible; la guerre l'a, hélas, parfois démontré!

Le contrepoison à cette lente intoxication se trouve, comme pour toutes les autres, dans la vie au grand air. Les commandements de bataillons de chasseurs dans la montagne, les colonnes au Maroc et en Syrie, les voyages et les missions à l'étranger sont tout indiqués pour revivifier les cerveaux fatigués. Fort heureusement le général Debeney a depuis quelques années aiguillé l'armée dans cette voie; si l'on y persévère, nul doute que notre État-Major et notre haut Commandement futur n'en retirent de larges bénéfices.

Plus peut-être que par le passé nos officiers garderont ainsi en vieillissant l'intégrité de leur caractère et la fraîcheur de leur intelligence. Seul, malgré tout, un travail personnel intense permettra encore une fois aux plus dignes de s'élever jusqu'aux échelons suprêmes. L'armée a le devoir de faciliter à ceux-là la mise au point de leurs connaissances et c'est pourquoi le ministre de la Guerre a créé, après la paix, le Centre des Hautes Études Militaires. Ce Centre n'est pas une école mais un point de rendez-vous où sont appelés les généraux de brigade et les colonels d'avenir. Des conférences leur rappellent les notions générales qui leur sont nécessaires; ils traitent eux-mêmes, sous la direction éclairée du général Weygand, les plus hauts problèmes de tactique et de stratégie. L'enseignement n'a rien d'abstrait; il jaillit de lui-même, pour ainsi dire, grâce au frottement journalier des esprits, et trouve sa confirmation sur le terrain au cours de nombreux voyages d'études. Nos futurs grands chefs en sortent en pleine possession de leurs moyens.

La réorganisation intellectuelle de l'Armée semble donc aujourd'hui à peu près terminée. Elle donnera de bons résultats si les jeunes élites qu'elle doit former, frappent en nombre suffisant à la porte de ses écoles. Il est, hélas, regrettable de constater que depuis la guerre une certaine désaffection s'est produite en France pour le métier des armes. Polytechnique surtout a vu se réduire considérablement le nombre des candidats militaires. En 1929, celui des élèves sortants dans l'artillerie est tombé à 18, dans le génie à 28, et bon nombre manifestent l'intention de quitter prématu-

rément l'Armée; ils ne sauraient donc entrer en ligne de compte pour le recrutement de nos élites.

Cette crise s'explique un peu par la versatilité de notre caractère national. Pendant quatre années de guerre tous les regards du pays avaient été tournés vers l'Armée, tous les cœurs avaient battu pour elle; à l'arrière même, chacun se découvrait une âme de soldat et prétendait revêtir un uniforme. Après une telle vague d'enthousiasme, une réaction s'imposait; elle s'est manifestée avec d'autant plus de violence que la paix apportait plus de désillusions aux vainqueurs. Les familles militaires mouraient littéralement de faim, tandis qu'ailleurs les traitements civils, tenant compte de la dévalorisation de la monnaie, procuraient aux ingénieurs de l'industrie privée une existence relativement facile. Actuellement le taux des soldes d'avant guerre, qui n'est déjà plus en rapport avec le prix de la vie, n'est même pas atteint. On s'explique la persistance de la crise.

Elle s'atténuera, il faut l'espérer, avec le vote par le Parlement des crédits nécessaires. Au surplus, le public quelque peu malmené par de multiples krachs financiers, commence à se détourner des affaires et considère avec une faveur grandissante les placements à revenus fixes. La jeunesse, à son tour, après avoir éprouvé quelques mécomptes dans les aventures industrielles ou financières, reviendra probablement, en partie du moins, aux carrières de l'État moins brillantes mais plus sûres.

Le métier militaire n'a-t-il pas toujours fasciné notre esprit gaulois? Au lendemain des traités et des premières effusions de Genève il était permis de croire peut être à l'inutilité des forces de défense nationale. Aujourd'hui, sur ce terrain lui-même bien des illusions ont disparu. L'Armée, nul ne le conteste, reste nécessaire et, puisqu'il en est ainsi, ceux qui prendront place dans ses rangs avec la ferme volonté d'y travailler, trouveront sans doute encore dans l'avenir de nombreuses occasions d'y servir utilement leur pays.

GÉNÉRAL SERRIGNY

AMPHITRYON 38[1]

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Obscurité complète. MERCURE *seul rayonnant à demi étendu sur le devant de la scène.*

MERCURE. — Ainsi posté devant la chambre d'Alcmène, j'ai perçu un doux silence, une douce résistance, une douce lutte. Alcmène porte en soi maintenant le jeune demi-dieu. Mais auprès d'aucune autre maîtresse, Jupiter ne s'est ainsi attardé. Je ne sais si cette ombre vous paraît lourde; pour moi, la mission de prolonger la nuit en ces lieux commence à me peser, si je pense surtout que le monde entier baigne déjà dans la lumière... Nous sommes au cœur de l'été, et il est sept heures du matin. La grande inondation du jour s'étale, profonde de milliers de lieues, jusque sur la mer, et seul entre les cubes submergés de rose, le palais reste un cône noir... Il est vraiment l'heure de réveiller mon maître, car il déteste être pressé dans son départ, et sûrement il tiendra, comme avec toutes ses amies, dans les propos de saut de lit, à révéler à Alcmène qu'il est Jupiter, pour jouir de sa surprise, et de sa fierté. J'ai d'ailleurs suggéré à Amphitryon de venir surprendre sa femme à l'aurore, de façon à ce qu'il soit le premier témoin et le garant de l'aventure. C'est une prévenance qu'on lui doit et j'éviterai ainsi toute équivoque. A cette heure notre général se met secrètement en route, au galop de son cheval, et il sera avant une heure au palais. Montre-moi donc tes rayons, soleil, que je choisisse celui qui embrasera ces ténèbres... (*Le soleil échantillonne un à un ses rayons.*) Pas celui-là! Rien de sinistre comme la lumière verte sur les amants qui s'éveillent. Chacun croit tenir un noyé en ses bras. Pas celui-là! Le violet et le pourpre sont les couleurs qui irritent les sens. Gardons-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

les pour ce soir. Voilà, voilà le bon, le safran! Rien ne relève comme lui la fadeur de la peau humaine... Vas-y, soleil!

(*La chambre d'Alcmène apparaît dans une lumière de plein soleil.*)

SCÈNE DEUXIÈME

ALCMÈNE *déjà debout.* JUPITER *en* AMPHITRYON *étendu sur la couche et dormant.*

ALCMÈNE. — Lève-toi, chéri. Le soleil est haut.

JUPITER. — Où suis-je?

ALCMÈNE. — Où ne se croient jamais les maris au réveil : simplement dans ta maison, dans ton lit, et près de ta femme.

JUPITER. — Le nom de cette femme?

ALCMÈNE. — Son nom du jour est le même que son nom de la nuit, toujours Alcmène.

JUPITER. — Alcmène, la grande femme blonde, grasse à point, qui se tait dans l'amour?

ALCMÈNE. — Oui, et qui bavarde dès l'aube, et qui va maintenant te mettre à la porte, tout mari que tu es.

JUPITER. — Qu'elle se taise, et revienne dans mes bras.

ALCMÈNE. — N'y compte pas. Les femmes grasses à point ressemblent cependant aux rêves, on ne les étreint que la nuit.

JUPITER. — Ferme les yeux et profitons de ces ténèbres.

ALCMÈNE. — Non, non, ma nuit n'est pas la nuit. Lève-toi, ou j'appelle.

(*Jupiter se redresse, contemple le paysage qui étincelle devant les fenêtres.*)

JUPITER. — Quelle nuit divine!

ALCMÈNE. — Tu es faible, ce matin, dans tes épithètes, chéri.

JUPITER. — Je dis divine!

ALCMÈNE. — Que tu dises un repas divin, une pièce de bœuf divine, soit, tu n'es pas forcé d'avoir sans cesse de l'invention. Mais, pour cette nuit, tu aurais pu trouver mieux.

JUPITER. — Qu'aurais-je pu trouver de mieux?

ALCMÈNE. — A peu près tous les adjectifs, à part ton mot divin, vraiment hors d'usage. Le mot parfait, le mot charmant. Le mot agréable surtout, qui dit bien des choses de cet ordre : quelle nuit agréable!

JUPITER. — Alors la plus agréable de toutes nos nuits, n'est-ce pas, de beaucoup?

ALCMÈNE. — C'est à savoir.

JUPITER. — Comment, c'est à savoir?

ALCMÈNE. — As-tu oublié, cher mari, notre nuit de noces, le faible fardeau que j'étais dans tes bras, et cette trouvaille que nous fîmes de nos deux cœurs au milieu des ténèbres qui nous enveloppaient

pour la première fois ensemble dans leur ombre. Voilà notre plus belle nuit.

JUPITER. — Notre plus belle nuit, soit. Mais la plus agréable, c'est bien celle-ci.

ALCMÈNE. — Crois-tu? Et la nuit où un grand incendie se déclara dans Thèbes, d'où tu revins dans l'aurore, doré par elle, et tout chaud comme un pain. Voilà notre nuit la plus agréable, et pas une autre!

JUPITER. — Alors, la plus étonnante, si tu veux!

ALCMÈNE. — Pourquoi étonnante? Oui, celle d'avant-hier, quand tu sauvas de la mer cet enfant que le courant déportait, et que tu reparus, luisant de varech et de lune, tout salé par les dieux et me sauvant toute la nuit à bras le corps dans ton sommeil. Cela était assez étonnant... Non, si je voulais donner un adjectif à cette nuit, mon chéri, je dirais qu'elle fut conjugale. Il y avait en elle une sécurité qui m'égayait. Jamais je n'avais été aussi certaine de te retrouver au matin bien rose, bien vivant, avide de ton petit déjeuner, et il me manquait cette appréhension divine, que je ressens pourtant toutes les fois, de te voir à chaque minute mourir dans mes bras.

JUPITER. — Je vois que les femmes aussi emploient le mot divine?...

ALCMÈNE. — Après le mot appréhension, toujours.

(*Un silence.*)

JUPITER. — Quelle belle chambre!

ALCMÈNE. — Tu l'apprécies surtout le matin où tu y es en fraude.

JUPITER. — Comme les hommes sont habiles! Par ce système de pierres transparentes et de fenêtres, ils arrivent sur une planète relativement si peu éclairée, à voir plus clair dans leurs maisons qu'aucun être au monde.

ALCMÈNE. — Tu n'es pas modeste, chéri. C'est toi qui l'as inventé.

JUPITER. — Et quel beau paysage!

ALCMÈNE. — Celui-là, tu peux le louer, il n'est pas de toi.

JUPITER. — Et de qui est-il?

ALCMÈNE. — Du maître des Dieux.

JUPITER. — On peut savoir son nom?

ALCMÈNE. — Jupiter.

JUPITER. — Comme tu prononces bien les noms des dieux! Qui t'a appris à les mâcher ainsi des lèvres comme une nourriture divine? On dirait une brebis qui a cueilli le cytise et, la tête haute, le broute. Mais c'est le cytise qui est parfumé par ta bouche. Répète... On dit que les dieux ainsi appelés répondent quelquefois par leur présence même.

ALCMÈNE. — Neptune! Apollon!

JUPITER. — Non, le premier, répète!

ALCMÈNE. — Laisse-moi brouter tout l'Olympe... D'ailleurs j'aime surtout prononcer les noms des dieux par couples : Mars et Vénus. Jupiter et Junon... Alors je les vois défiler sur la crête des nuages, éternellement, se tenant par la main... Cela doit être superbe!

JUPITER. — Et d'une gaîté... Alors tu trouves beau cet ouvrage de Jupiter, ces falaises, ces rocs?

ALCMÈNE. — Très beau. Seulement l'a-t-il fait exprès?

JUPITER. — Tu dis?

ALCMÈNE. — Toi, tu fais tout exprès, chéri, soit que tu entes tes cerisiers sur tes prunes, soit que tu imagines le sabre à deux tranchants. Mais crois-tu que Jupiter ait su vraiment, le jour de la création, ce qu'il allait faire?

JUPITER. — On l'assure.

ALCMÈNE. — Il a créé la terre. Mais la beauté de la terre se crée elle-même, à chaque minute. Ce qu'il y a de prodigieux en elle, c'est qu'elle est éphémère : Jupiter est trop sérieux pour avoir voulu créer de l'éphémère.

JUPITER. — Peut-être te représentes-tu mal la création.

ALCMÈNE. — Aussi mal, sans doute, que la fin du monde. Je suis à égale distance de l'une et de l'autre et je n'ai pas plus de mémoire que de prévision. Tu te la représentes, toi, chéri?

JUPITER. — Je la vois... Au début régnait le chaos... L'idée vraiment géniale de Jupiter, c'est d'avoir pensé à le dissocier en quatre éléments.

ALCMÈNE. — Nous n'avons que quatre éléments?

JUPITER. — Quatre, et le premier est l'eau, et ce ne fut pas le plus simple à créer, je te prie de le croire! Cela semble naturel, à première vue, l'eau. Mais imaginer de créer l'eau, avoir l'idée de l'eau, c'est autre chose!

ALCMÈNE. — Que pleuraient les déesses à cette époque, du bronze?

JUPITER. — Ne m'interromps pas. Je tiens à bien te montrer ce qu'était Jupiter. Il peut t'apparaître tout d'un coup. Tu n'aimerais pas qu'il t'expliquât cela lui-même, dans sa grandeur?

ALCMÈNE. — Il a dû l'expliquer trop souvent. Tu y mettras plus de fantaisie.

JUPITER. — Où en étais-je?

ALCMÈNE. — Nous avions presque fini, au chaos originel...

JUPITER. — Ah oui! Nous en étions à l'eau. Jupiter eut soudain l'idée d'une force élastique et incompressible, qui comblerait les vides, et amortirait tous les chocs d'une atmosphère encore mal réglée.

ALCMÈNE. — L'idée de l'écume, des vagues, elle est de lui?

JUPITER. — Non, mais, l'eau une fois née, il lui vint à l'esprit de la border par des rives, irrégulières, pour briser les tempêtes, et de semer sur elle, afin que l'œil des dieux ne fût pas toujours agacé par un horizon miroitant, des continents solubles ou rocailleux. La terre était créée, et ses merveilles...

ALCMÈNE. — Et les pins?

JUPITER. — Les pins?

ALCMÈNE. — Les pins parasols, les pins cèdres, les pins cyprès, toutes ces masses vertes ou bleues sans lesquelles un paysage n'existe pas... et l'écho?

JUPITER. — L'écho?

ALCMÈNE. — Tu réponds comme lui! Et les couleurs, c'est lui qui a créé les couleurs?

JUPITER. — Les sept couleurs de l'arc-en-ciel, c'est lui.

ALCMÈNE. — Je parle du mordoré, du pourpre, du vert lézard, mes préférées?

JUPITER. — Il a laissé ce soin aux teinturiers. Mais, recourant aux vibrations diverses de l'éther, il a fait que, par les chocs de doubles chocs moléculaires, ainsi que par les contreréfractions des réfractions originelles, se tendissent à travers l'univers mille réseaux différents de son ou de couleur, perceptibles ou non (après tout il s'en moque!) aux organes humains.

ALCMÈNE. — C'est exactement ce que je disais.

JUPITER. — Que disais-tu?

ALCMÈNE. — Qu'il n'a rien fait! Que nous plonger dans un terrible assemblage de stupeurs et d'illusions, où nous devons nous tirer seuls d'affaires, moi et mon cher mari.

JUPITER. — Tu es impie, Alcmène, sache que les dieux t'entendent!

ALCMÈNE. — L'acoustique n'est pas la même pour les dieux que pour nous. Le bruit de mon cœur couvre sûrement pour des êtres suprêmes celui de mon bavardage, puisque c'est celui d'un cœur simple et droit. D'ailleurs pourquoi m'en voudraient-ils? Je n'ai pas à nourrir de reconnaissance spéciale à Jupiter sous le prétexte qu'il a créé quatre éléments au lieu des vingt qu'il nous faudrait, puisque de toute éternité c'était son rôle, tandis que mon cœur peut déborder de gratitude envers Amphitryon, mon cher mari, qui a trouvé le moyen, entre ses batailles, de créer un système de poulies pour fenêtres et d'inventer une nouvelle greffe pour les vergers. Tu as modifié pour moi le goût d'une cerise, le calibre d'un rayon : c'est toi mon créateur... Qu'as-tu à me regarder, de cet œil? Les compliments te déçoivent toujours. Tu n'es orgueilleux que pour moi. Tu me trouves trop terrestre, dis?

JUPITER, *se levant; très solennel.* — Tu n'aimerais pas l'être moins?

ALCMÈNE. — Cela m'éloignerait de toi.

JUPITER. — Tu n'as jamais désiré être déesse, ou presque déesse?

ALCMÈNE. — Certes non. Pourquoi faire?

JUPITER. — Pour être honorée et révérée de tous.

ALCMÈNE. — Je le suis comme simple femme, c'est plus méritoire.

JUPITER. — Pour être d'une chair plus légère, pour marcher sur les airs, sur les eaux.

ALCMÈNE. — C'est ce que fait toute épouse, alourdie d'un bon mari.

JUPITER. — Pour comprendre les raisons des choses, des autres mondes.

ALCMÈNE. — Les voisins ne m'ont jamais intéressée.

JUPITER. — Alors, pour être immortelle!

ALCMÈNE. — Immortelle? A quoi bon? A quoi cela sert-il?

JUPITER. — Comment, à quoi? Mais à ne pas mourir!

ALCMÈNE. — Et que ferai-je si je ne meurs pas?

JUPITER. — Tu vivras éternellement, chère Alcmène, changée en astre; tu scintilleras dans la nuit jusqu'à la fin du monde.

ALCMÈNE. — Qui aura lieu?

JUPITER. — Jamais.

ALCMÈNE. — Charmante soirée! Et toi, que feras-tu?

JUPITER. — Ombre sans voix, fondue dans les brumes de l'enfer, je me réjouirai de penser que mon épouse flamboie là-haut dans l'air sec.

ALCMÈNE. — Tu préfères d'habitude les plaisirs mieux partagés... Non, chéri, que les dieux ne comptent pas sur moi pour cet office... L'air de la nuit ne vaut d'ailleurs rien à mon teint de blonde... Ce que je serais crevassée, au fond de l'éternité!

JUPITER. — Mais que tu seras froide et vaine, au fond de la mort!

ALCMÈNE. — Je ne crains pas la mort. C'est l'enjeu de la vie. Puisque ton Jupiter, à tort ou à raison, a créé la mort sur la terre, je me solidarise avec mon astre. Je sens trop mes fibres continuer celles des autres hommes, des animaux, même des plantes, pour ne pas suivre leur sort. Ne me parle pas de ne pas mourir tant qu'il n'y aura pas un légume immortel. Devenir immortel, c'est trahir, pour un humain. D'ailleurs, si je pense au grand repos que donnera la mort à toutes nos petites fatigues, à nos ennuis de second ordre, je lui suis reconnaissante de sa plénitude, de son abondance même... S'être impatienté soixante ans pour des vêtements mal teints, des repas mal réussis, et avoir enfin la mort, la constante, l'étale mort, c'est une récompense hors de toute proportion... Pourquoi me regardes-tu soudain de cet air respectueux?

JUPITER. — C'est que tu es le premier être vraiment humain que je rencontre...

ALCMÈNE. — C'est ma spécialité, parmi les hommes; tu ne crois pas si bien dire. De tous ceux que je connais, je suis en effet celle qui approuve et aime le mieux son destin. Il n'est pas une péripétie de la vie humaine que je n'admette, de la naissance à la mort; j'y comprends même les repas de famille. J'ai des sens mesurés, et qui ne s'égarent pas. Je suis sûre que je suis la seule humaine qui voie à leur vraie taille les fruits, les araignées, et goûte les joies à leur vrai goût. Et il en est de même de mon intelligence. Je ne sens pas en elle cette part de jeu ou d'erreur, qui provoque, sous l'effet du vin, de l'amour, ou des excursions en montagne, le désir de l'éternité.

JUPITER. — Mais tu n'aimerais pas avoir un fils moins humain que toi, un fils immortel?

ALCMÈNE. — Il est humain de désirer un fils immortel.

JUPITER. — Un fils qui deviendrait le plus grand des héros, qui, dès sa petite enfance, s'attaquerait à des lions, à des monstres?

ALCMÈNE. — Dès sa petite enfance? Il aura, dans sa petite enfance, une tortue et un barbet.

JUPITER. — Un fils qui tuerait des serpents énormes, venus pour l'étrangler dans son berceau?

ALCMÈNE. — Il ne serait jamais seul. Ces aventures n'arrivent qu'aux fils des femmes de ménage... Non, je le veux faible, gémissant doucement, et qui ait peur des mouches... Qu'as-tu, à t'agiter ainsi?

JUPITER. — Parlons sérieusement, Alcmène. Est-il vrai que tu préférerais te tuer, plutôt que d'être infidèle à ton mari?

ALCMÈNE. — Tu n'es pas gentil d'en douter!

JUPITER. — C'est très dangereux de se tuer!

ALCMÈNE. — Pas pour moi, et je t'assure, mari chéri, qu'il n'y aura rien de tragique dans ma mort. Qui sait? Elle aura peut-être lieu dans quelques heures, en ce lieu même, si le dieu de la guerre t'atteint, ou pour toute autre raison; mais je veillerai à ce que les spectateurs emportent de son spectacle, au lieu d'un cauchemar, une sérénité. Il y a sûrement, pour les cadavres, un moyen de sourire ou de croiser les mains qui arrange tout.

JUPITER. — Mais tu pourrais entraîner dans la mort un fils conçu de la veille, à demi-vivant?

ALCMÈNE. — Ce ne serait pour lui qu'une demi-mort. Il y gagnerait sur son lot futur.

JUPITER. — Et tu parles de tout cela si simplement, si posément, sans y avoir réfléchi?

ALCMÈNE. — Sans y avoir réfléchi? On se demande parfois à quoi pensent ces jeunes femmes toujours riantes, gaies, et grasses à point, comme tu l'assures. Au moyen de mourir sans histoire et sans drame, si leur amour est humilié ou déçu...

JUPITER *se lève majestueusement.* — Écoutez bien, chère Alcmène. Vous êtes pieuse et je vois que vous pouvez comprendre les mystères du monde. Il faut que je vous parle...

ALCMÈNE. — Non, non, Amphitryon chéri! Voilà que tu me dis vous. Je sais trop à quoi mène ce vous solennel. C'est ta façon d'être tendre. Elle m'intimide. Tâche plutôt, la fois prochaine, de trouver un tutoiement à l'intérieur du tutoiement lui-même.

JUPITER. — Ne plaisantez pas. J'ai à vous parler des dieux.

ALCMÈNE. — Des dieux!

JUPITER. — Il est temps que je vous rende clairs leurs rapports avec les hommes, les hypothèques imprescriptibles qu'ils ont sur les habitants de la terre et leurs épouses.

ALCMÈNE. — Tu deviens fou! Tu vas parler des dieux au seul moment du jour où les humains, ivres de soleil, lancés vers le labour ou la pêche, ne sont plus qu'à l'humanité. D'ailleurs l'armée t'attend. Il te reste juste quelques heures si tu veux tuer les ennemis à jeun. Pars, chéri, pour me retrouver plus vite; et d'ailleurs la maison m'appelle, mon mari. J'ai ma visite d'intendante à faire... Si vous restez, cher monsieur, j'aurai à vous parler aussi de façon solennelle, non des dieux, mais de mes bonnes. Je crois bien qu'il va falloir me séparer de Nenetza. Outre sa manie de ne nettoyer dans les mosaïques que les carreaux de couleur noire, elle a cédé, comme vous le dites, aux dieux, et elle est enceinte.

JUPITER. — Alcmène! chère Alcmène! Les dieux apparaissent à l'heure précise où nous les attendons le moins.

ALCMÈNE. — Amphitryon, cher mari! Les femmes disparaissent à la seconde où nous croyons les tenir!

JUPITER. — Leur colère est terrible. Ils n'acceptent ni les ordres ni la moquerie!

ALCMÈNE. — Mais toi, tu acceptes tout, chéri, et c'est pour cela que je t'aime... Même un baiser de loin, à la main!... A ce soir... Adieu... (*Elle sort. Mercure entre.*)

SCÈNE TROISIÈME

JUPITER, MERCURE.

MERCURE. — Que se passe-t-il, Jupiter? Je m'attendais à vous voir sortir de cette chambre dans votre gloire, comme des autres chambres, et c'est Alcmène qui s'évade, vous sermonnant, et nullement troublée?

JUPITER. — On ne saurait prétendre qu'elle le soit.

MERCURE. — Que veut dire ce pli vertical entre vos yeux? C'est un stigmate de tonnerre? C'est l'annonce d'une menace que vous nourrissez contre l'humanité?

JUPITER. — Ce pli?.. C'est une ride.

MERCURE. — Jupiter ne peut avoir de rides, celle-là vous reste du corps d'Amphitryon.

JUPITER. — Non, non, cette ride m'appartient et je sais maintenant d'où les hommes les tirent, ces rides qui nous intriguaient tous, de l'innocence et du plaisir.

MERCURE. — Mais vous semblez las, Jupiter, vous êtes voûté.

JUPITER. — Cela est lourd à porter, une ride!

MERCURE. — Éprouveriez-vous enfin le célèbre délabrement que procure aux hommes l'amour?

JUPITER. — Je crois que j'éprouve l'amour.

MERCURE. — Vous êtes connu pour l'éprouver souvent!

JUPITER. — Pour la première fois, j'ai tenu dans mes bras une créature humaine sans la voir, et d'ailleurs sans l'entendre... Aussi, je l'ai comprise.

MERCURE. — Que pensiez-vous?

JUPITER. — Que j'étais Amphitryon. C'est Alcmène qui avait remporté sur moi la victoire. Du coucher au réveil, je n'ai pu être avec elle un autre que son mari. Tout à l'heure, j'ai eu l'occasion de lui expliquer la création. Je n'ai trouvé qu'un langage de pédagogue, alors que devant toi tout mon langage divin afflue. Veux-tu que je te l'explique, tiens, la création?

MERCURE. — Que vous la refassiez, à la rigueur, j'accepte. Mais je n'irai que jusque-là.

JUPITER. — Mercure, l'humanité n'est pas ce que pensent les dieux. Nous croyons que les hommes sont une dérision de notre nature. Le spectacle de leur orgueil est si réjouissant, que nous leur avons

fait croire qu'un conflit sévit entre les dieux et eux-mêmes. Nous avons pris une énorme peine à leur imposer l'usage du feu, pour qu'ils croient nous l'avoir volé; à dessiner sur leur ingrate matière cérébrale des volutes compliquées pour qu'ils inventent le tissage, la roue dentée, l'huile d'olive, et s'imaginent avoir conquis sur nous ces otages... Or, ce conflit existe, et j'en suis aujourd'hui la victime.

MERCURE. — Vous vous exagérez le pouvoir d'Alcmène.

JUPITER. — Je n'exagère pas. Alcmène, la tendre Alcmène, possède une nature plus irréductible à nos lois que le roc. C'est elle le vrai Prométhée. Nos armes habituelles, vanité, cupidité, envie, ou simplement paresse, ou simplement désir, sont émoussées sur elle.

MERCURE. — Elle manque simplement d'imagination. C'est l'imagination qui illumine pour notre jeu le cerveau des hommes.

JUPITER. — Alcmène n'illumine pas. Elle n'est sensible ni à l'éclat, ni à l'apparence. Elle n'a pas d'imagination, et peut-être pas beaucoup plus d'intelligence. Mais il y a justement en elle quelque chose d'inattaquable et de borné qui doit être l'infini humain. Son esprit est un prisme où le patrimoine commun aux dieux et aux hommes, courage, amour, passion, se mue en qualités proprement humaines, constance, douceur, dévouement, sur lesquelles meurt notre pouvoir. Elle est la seule femme que je supporterais habillée, voilée; dont l'absence égale exactement la présence; dont les occupations me paraissent aussi attirantes que les plaisirs. Déjeuner en face d'elle, je parle même du petit déjeuner, lui tendre le sel, le miel, les épices, dont son sang et sa chaleur s'alimentent, heurter sa main, fût-ce de sa cuiller ou de son assiette, voilà à quoi je pense maintenant! Je l'aime, en un mot, et je peux bien te le dire, Mercure, son fils sera mon fils préféré.

MERCURE. — C'est ce que l'univers sait déjà.

JUPITER. — L'univers! Je pense que personne ne sait rien encore de cette aventure?

MERCURE. — Tout ce qui dans ce monde est doté d'oreilles sait que Jupiter honore aujourd'hui de sa visite Alcmène. Tout ce qui possède une langue s'occupe à le répéter. J'ai tout annoncé au lever du soleil.

JUPITER. — Tu m'as trahi! Pauvre Alcmène!

MERCURE. — J'ai agi comme pour vos autres maîtresses, et ce serait le premier de vos amours qui resterait un secret. Vous n'avez pas le droit de les dissimuler.

JUPITER. — Qu'as-tu annoncé? Que j'avais pris hier soir la forme d'Amphitryon?

MERCURE. — Certes non. Cette ruse peu divine pourrait être mal interprétée. Comme votre désir de passer une seconde nuit dans les bras d'Alcmène éclatait à travers les murailles de votre chambre, j'ai annoncé : qu'elle recevrait ce soir la visite de Jupiter.

JUPITER. — Et à qui l'as-tu annoncé?

MERCURE. — Aux airs, d'abord, aux eaux, comme je le dois. Écoutez : les ondes sèches ou humides ne parlent que de cela dans leur langage.

JUPITER. — C'est tout?

MERCURE. — Et à une vieille femme qui passait au pied du palais.

JUPITER. — La concierge sourde? Nous sommes perdus!

MERCURE. — Pourquoi ces mots humains, Jupiter? Vous parlez comme un amant. Alcmène a-t-elle exigé le silence jusqu'à la minute où vous la raviriez à cette terre?

JUPITER. — C'est là mon malheur! Alcmène ne sait rien. Cent fois au cours de cette nuit j'ai cherché à lui faire entendre qui j'étais. Cent fois elle a changé, par une phrase humble ou charmante, la vérité divine en vérité humaine.

MERCURE. — Elle n'a pas eu de soupçons?

JUPITER. — A aucun moment, et je ne supporte pas l'idée qu'elle puisse en avoir... Quels sont ces bruits?

MERCURE. — Ma femme sourde a rempli son office. C'est Thèbes qui se prépare à fêter votre union avec Alcmène... Une procession s'organise, et semble monter au palais...

JUPITER. — Qu'elle n'y parvienne point! Détourne-la vers la mer, qui l'engloutira, ou fasse que des roches l'ensevelissent.

MERCURE. — Impossible, ce sont vos prêtres.

JUPITER. — Ils n'auront jamais assez de raisons de croire en moi.

MERCURE. — Vous ne pouvez rien contre les lois que vous-même avez prescrites. Tout l'univers sait que Jupiter fera aujourd'hui un fils à Alcmène. Il n'est pas mauvais qu'Alcmène en soit elle aussi informée.

JUPITER. — Alcmène ne supportera pas cela.

MERCURE. — Qu'Alcmène en souffre donc! La cause en vaut la peine.

JUPITER. — Elle ne souffrira pas. Je n'ai aucun doute à ce sujet, elle se tuera. Et mon fils Hercule mourra du même coup... Et je serai obligé à nouveau, comme pour toi, de m'ouvrir la cuisse ou le gras du mollet pour y abriter quelques mois un fœtus. Merci bien! La procession monte?

MERCURE. — Lentement, mais sûrement.

JUPITER. — Pour la première fois, Mercure, j'ai l'impression qu'un honnête dieu peut être un malhonnête homme... Quels sont ces chants?

MERCURE. — Ce sont les vierges, transportées par la nouvelle, qui viennent en théorie féliciter Alcmène.

JUPITER. — Tu ne crois vraiment pas nécessaire d'engloutir ces prêtres, de frapper ces vierges d'insolation matinale?

MERCURE. — Mais enfin que désirez-vous?

JUPITER. — Ce que désire un homme, hélas! Mille désirs contraires. Qu'Alcmène reste fidèle à son mari, et qu'elle se donne à moi avec ravissement. Qu'elle reste chaste sous mes caresses, et que des désirs interdits la brûlent à ma seule vue... Qu'elle ignore cette intrigue, et qu'elle l'approuve entièrement.

MERCURE. — Je m'y perds... Moi, j'ai rempli ma tâche. L'univers sait, comme il était prescrit, que vous coucherez ce soir dans le lit d'Alcmène... Puis-je faire autre chose pour vous?

JUPITER. — Oui. Que j'y couche vraiment!

MERCURE. — Et avec ce fameux consentement dont vous parliez hier, sans doute?

JUPITER. — Oui, Mercure. Il ne s'agit plus d'Hercule. L'affaire Hercule est close heureusement. Il s'agit de moi. Il faut que tu voies Alcmène, que tu la prépares à ma visite, que tu lui dépeignes mon amour... Apparais-lui... Par ton seul fluide de dieu, de dieu secondaire, agite déjà l'humanité dans son corps. Je te permets de l'approcher, de la toucher. Trouble d'abord ses nerfs, puis son sang, puis son orgueil. D'ailleurs je t'avertis, je ne quitte pas cette ville avant qu'elle ne se soit étendue de bon gré en mon honneur. Et je suis las de cette humiliante livrée! Je viendrai en dieu.

MERCURE. — A la bonne heure, Jupiter! Si vous renoncez à votre incognito, je puis vous assurer que d'ici quelques minutes je l'aurai convaincue de vous attendre au coucher du soleil. La voilà justement. Laissez-moi.

ALCMÈNE. — Oh! Oh! Chéri!

L'ÉCHO. — Chéri!

JUPITER. — Elle appelle?

MERCURE. — Elle parle d'Amphitryon à son écho. Et vous dites qu'elle n'est pas coquette! Elle parle sans cesse à cet écho. Elle a un miroir même pour ses paroles. Venez, Jupiter, elle approche.

JUPITER. — Salut, demeure pure et chaste, si pure, si chaste! Qu'as-tu à sourire? Tu as déjà entendu cette phrase?

MERCURE. — D'avance, oui. Je l'ai entendue d'avance. Les siècles futurs me la crient. Partons, la voilà!

SCÈNE QUATRIÈME

ALCMÈNE *et* ECCLISSÉ, *la nourrice, entrent par les côtés opposés.*

ALCMÈNE. — Tu as l'air bien agité, Ecclissé.

ECCLISSÉ. — J'apporte les verveines, maîtresse, ses fleurs préférées.

ALCMÈNE. — Préférées de qui? Je préfère les roses.

ECCLISSÉ. — Vous oseriez orner cette chambre de roses, en ce jour?

ALCMÈNE. — Pourquoi pas?

ECCLISSÉ. — On m'a toujours dit que Jupiter déteste les roses. Mais peut-être, après tout, avez-vous raison de traiter les dieux comme de simples hommes. Cela les dresse. Je prépare le grand voile rouge?

ALCMÈNE. — Le grand voile? Certes non. Le voile de lin simple.

ECCLISSÉ. — Que vous êtes habile, maîtresse! Que vous avez raison de donner au palais l'aspect de l'intimité plutôt que l'éclat des fêtes!... J'ai préparé les gâteaux et versé l'ambre dans le bain.

ALCMÈNE. — Tu as bien fait. C'est le parfum préféré de mon mari.

ECCLISSÉ. — Votre mari aussi, en effet, va être très fier et très heureux.

ALCMÈNE. — Que veux-tu dire, Ecclissé?

ECCLISSÉ. — O maîtresse chérie, voilà votre nom célèbre pour les

siècles, et peut-être le mien aussi, puisque j'ai été ta nourrice. Mon lait, voilà ton fard.

ALCMÈNE. — Il est arrivé quelque bonheur à Amphitryon?

ECCLISSÉ. — Il va lui arriver ce qu'un prince peut rêver de plus heureux pour sa gloire et son honneur.

ALCMÈNE. — La victoire?

ECCLISSÉ. — Victoire, certes! Et sur le plus grand des dieux! Vous entendez?

ALCMÈNE. — Quelle est cette musique? et ces cris?

ECCLISSÉ. — Mais, chère maîtresse, c'est que Thèbes tout entière sait la nouvelle. Tous se réjouissent, tous se félicitent de savoir que, grâce à vous, notre ville est favorisée entre toutes.

ALCMÈNE. — Grâce à ton maître!

ECCLISSÉ. — Certes lui aussi est à l'honneur!

ALCMÈNE. — Lui seul!

ECCLISSÉ. — Non, maîtresse, tous. Toute la Grèce retentit déjà de votre gloire. La voix des coqs s'est haussée d'un ton depuis ce matin, disent les prêtres. Léda, la reine de Sparte, que Jupiter aima sous la forme d'un cygne, et qui était de passage à Thèbes, demande à vous rendre visite. Ses conseils peuvent être utiles. Dois-je lui dire de monter?

ALCMÈNE. — Certes...

ECCLISSÉ. — Ah! maîtresse, il ne fallait pas te voir tous les jours dans ton bain, comme moi, pour penser que les dieux ne réclameraient pas un jour leur dû!

ALCMÈNE. — Je ne te comprends pas. Amphitryon est dieu?

ECCLISSÉ. — Non, mais son fils sera demi-dieu. (*Acclamation, musiques.*) Ce sont les vierges. Elles ont distancé les prêtres dans la montée, à part la jolie Alexeia, naturellement, qu'ils retiennent! Ne vous montrez pas, maîtresse, c'est plus digne... Je leur parle!... Si la princesse est là, mes petites? Oui, oui, elle est là! (*Alcmène étendue, la regarde quelque peu énervée.*) Elle est mollement étendue sur sa couche. Ses regards distraits caressent une énorme sphère d'or qui soudain pend du plafond. De la main droite elle porte à son visage un bouquet de verveines. De la gauche, elle donne à un aigle géant, qui vient d'entrer par la fenêtre, des diamants à becqueter.

ALCMÈNE. — Cesse tes plaisanteries, Ecclissé. On peut fêter une victoire sans mascarade.

ECCLISSÉ. — Son costume? vous voulez savoir son costume? Non, elle n'est pas nue. Elle a une tunique de linge inconnu, qu'on appelle la soie, soulignée d'un rouge nouveau, appelé la garance. La ceinture? Pourquoi n'aurait-elle pas de ceinture? Pourquoi ce rire, là-bas, oui, toi, la plus jeune? Que je t'y reprenne! Si elle lui prépare un repas? Son parfum?

ALCMÈNE. — Tu as fini, Ecclissé?

ECCLISSÉ. — Elles voudraient savoir ton parfum. (*Geste menaçant d'Alcmène.*) C'est un secret, mes petites, mais ce soir Thèbes en sera

embaumée... Qu'elle ne devienne pas une étoile qu'on ne voit que tous les six mois? Oui, je la mettrai en garde. Et comment tout cela se sera passé? Oui, je vous le promets, vierges, je ne vous en cacherai rien. Adieu... Voilà qu'elles s'en vont, Alcmène. Elles montrent leur dos ravissant, et se retournent pour sourire! Ah, comme un dos est éclairé par un sourire! Les charmantes filles!

ALCMÈNE. — Je ne t'ai jamais vue aussi folle!

ECCLISSÉ. — Oh oui, maîtresse, folle et affolée! Car sous quelle forme va-t-il venir? Par le ciel, par la terre, par les eaux? En dieu, en animal, ou en humain? Je n'ose plus chasser les oiseaux, il est peut-être en ce moment un des leurs. Je n'ose résister au chevreuil apprivoisé, qui m'a poursuivie et cornée. Il est là, le gentil animal, qui piaffe et brame dans l'antichambre. Peut-être dois-je lui ouvrir? Mais qui sait, peut-être est-il au contraire ce vent qui agite les rideaux! J'aurais dû mettre le rideau rouge! Peut-être est-ce lui qui effleure, en ce moment, les épaules de ta vieille nourrice. Je tremble, un courant m'agite. Ah! je suis dans le sillage d'un immortel! O maîtresse, c'est en ceci que Jupiter a été le plus habile : chacun de ses êtres et de ses mouvements peut être aujourd'hui pris pour un dieu! Oh! regarde, qui entre là, par la fenêtre?

ALCMÈNE. — Tu ne vois pas que c'est une abeille... Chasse-là!

ECCLISSÉ. — Certainement non! C'est elle! C'est lui, veux-je dire, lui en elle, en un mot! Ne bougez pas, maîtresse, je vous en supplie! O salut, abeille divine! Nous te devinons.

ALCMÈNE. — Elle s'approche de moi; à l'aide!

ECCLISSÉ. — Que tu es belle en te gardant ainsi! Ah! que Jupiter a raison de te faire danser ce pas de crainte et de jeu. Aucun ne révèle plus ta candeur et tes charmes... Sûrement elle va te piquer.

ALCMÈNE. — Mais, je ne veux pas être piquée!

ECCLISSÉ. — O piqûre bien-aimée! Laisse-toi piquer, ô maîtresse. Laisse-la se poser sur ta joue. Oh! c'est lui sûrement, il cherche ta poitrine! (*Alcmène abat et écrase l'abeille. Elle la pousse du pied.*) Ciel! Qu'as-tu fait? Quoi, pas de foudres, pas d'éclair! Infâme insecte, qui nous fais de ces peurs!

ALCMÈNE. — Vas-tu m'expliquer ta conduite, Ecclissé?

ECCLISSÉ. — Tout d'abord, maîtresse, recevez-vous les députations qui montent pour vous féliciter?

ALCMÈNE. — Amphitryon les recevra avec moi demain.

ECCLISSÉ. — Évidemment, c'est plus naturel... Je reviens, maîtresse. Je vais chercher Léda.

SCÈNE CINQUIÈME

ALCMÈNE, MERCURE.

Alcmène fait quelques pas dans la chambre, un peu inquiète. Quand elle se retourne, elle voit Mercure en face d'elle.

MERCURE. — Salut, princesse.

ALCMÈNE. — Vous êtes un dieu, pour être venu ainsi, avec cette audace à la fois et cette discrétion?

MERCURE. — Un dieu mal famé, mais un dieu.

ALCMÈNE. — Mercure, si j'en juge d'après votre visage?

MERCURE. — Merci. C'est à mes pieds que les autres humains me reconnaissent, aux ailes de mes pieds. Vous êtes plus habile ou plus apte à la flatterie.

ALCMÈNE. — Je suis tout heureuse de voir un dieu.

MERCURE. — Si vous voulez le toucher, je vous y autorise. A vos mains, moi, je reconnais que vous avez ce droit... (*Alcmène doucement caresse les bras nus de Mercure, touche son visage.*) Je vois que les dieux vous intéressent?

ALCMÈNE. — Toute ma jeunesse s'est passée à les imaginer, à leur faire signe. Enfin l'un d'eux est venu!... Je caresse le ciel!... J'aime les dieux.

MERCURE. — Tous? Je suis compris dans cette affection?

ALCMÈNE. — La terre s'aime en détail, le ciel en bloc... Vous d'ailleurs, Mercure, avez un si beau nom. On dit aussi que vous êtes le dieu de l'éloquence... J'ai vu cela tout de suite, dès votre apparition.

MERCURE. — A mon silence? Votre visage aussi est une belle parole... Et vous n'avez pas un préféré parmi les dieux?

ALCMÈNE. — Forcément, de même que j'ai un préféré parmi les hommes...

MERCURE. — Et quel est ce dieu fortuné?

ALCMÈNE. — Dois-je dire son nom?

MERCURE. — Voulez-vous que j'énumère les dieux, selon la liste officielle, et vous m'arrêterez?

ALCMÈNE. — Je vous arrête. C'est le premier.

MERCURE. — Jupiter?

ALCMÈNE. — Jupiter.

MERCURE. — Vous m'étonnez. Son titre de dieu des dieux vous influence à ce point? Cette espèce d'oisiveté suprême, cette fonction de contremaître sans spécialité du chantier divin ne vous détourne pas de lui, au contraire?

ALCMÈNE. — Il a la spécialité de la divinité. C'est quelque chose.

MERCURE. — Il n'entend rien à l'éloquence, à l'orfèvrerie, à la musique de ciel ou de chambre. Il n'a aucun talent.

ALCMÈNE. — Il est beau, mélancolique, et il n'a sur ses augustes traits aucun de ces tics qui habitent les traits des dieux forgerons ou poètes.

MERCURE. — Il est beau, en effet, et coureur.

ALCMÈNE. — Vous n'êtes pas loyal en parlant ainsi de lui. Croyez-vous que je ne comprenne pas le sens de ces passions subites qui précipitent Jupiter dans les bras de mortelles trop honorées de cette haute mission! Je vous déplais, en vous disant cela?

MERCURE. — Vous me ravissez... Alors le sort de Léda, de Danaé,

de toutes celles qu'a aimées ou qu'aimera Jupiter vous paraît un sort heureux?

ALCMÈNE. — Infiniment heureux.

MERCURE. — Enviable?

ALCMÈNE. — Très enviable.

MERCURE. — Bref, vous les enviez?

ALCMÈNE. — Si je les envie? Pourquoi cette question?

MERCURE. — Vous ne le devinez pas? Vous ne devinez pas pourquoi je viens ici, et ce que j'ai à vous annoncer, en messager de mon maître?

ALCMÈNE. — Dites toujours.

MERCURE. — Qu'il vous aime... Que Jupiter vous aime.

ALCMÈNE. — Jupiter me connaît? Jupiter daigne savoir mon existence? Je suis heureuse entre toutes.

MERCURE. — Depuis de nombreux jours, il vous voit, il ne perd aucun de vos gestes, vous êtes inscrite dans son regard rayonnant.

ALCMÈNE. — De nombreux jours?

MERCURE. — Et de nombreuses nuits. Vous pâlissez!

ALCMÈNE. — C'est vrai, je devrais rougir!... Excusez-moi, Mercure. Mais je suis navrée de penser que je n'ai pas toujours été digne de ce regard! Que ne m'avez-vous prévenue!

MERCURE. — Et que dois-je lui dire?

ALCMÈNE. — Dites-lui que je serai désormais digne de cette faveur. Un autel en argent se dresse déjà pour lui dans le palais. Dès le retour d'Amphitryon, nous élèverons un autel d'or.

MERCURE. — Ce n'est pas votre autel qu'il demande.

ALCMÈNE. — Tout ici lui appartient! Qu'il daigne choisir un objet parmi mes objets préférés

MERCURE. — Il l'a choisi, et il viendra ce soir au coucher du soleil le demander lui-même.

ALCMÈNE. — Lequel?

MERCURE. — Votre lit. (*Alcmène n'affecte pas une surprise démesurée.*) Préparez-vous! Je viens de donner mes ordres à la nuit. Elle n'aura pas trop de toute la journée pour amasser les éclats et les sons d'une nuit de noces célestes. Ce sera moins une nuit qu'une avance sur votre future immortalité. Je suis heureux d'intercaler ce fragment d'éternité entre vos moments périssables. C'est mon cadeau de fiançailles. Vous souriez?

ALCMÈNE. — On sourirait à moins.

MERCURE. — Et pourquoi ce sourire?

ALCMÈNE. — Tout simplement parce qu'il y a erreur sur la personne, Mercure. Je suis Alcmène et Amphitryon est mon mari.

MERCURE. — Les maris sont très en dehors des lois fatales du monde.

ALCMÈNE. — Je suis la plus simple des Thébaines. Je réussissais mal en classe, et j'ai d'ailleurs tout oublié. On me dit peu intelligente.

MERCURE. — Ce n'est pas mon avis.

ALCMÈNE. — Je vous fais observer qu'il ne s'agit pas en ce moment

de vous, mais de Jupiter. Or, recevoir Jupiter, je n'en suis pas digne. Il ne m'a vue qu'illuminée de son éclat. Ma lumière à moi est infiniment plus faible.

MERCURE. — Du ciel on voit votre corps éclairer la nuit grecque.

ALCMÈNE. — Oui, j'ai des poudres, des onguents. Cela va encore, avec les épiloirs et les limes. Mais je ne sais ni écrire ni penser.

MERCURE. — Je vois que vous parlez très suffisamment. D'ailleurs les poètes de la postérité se chargeront de votre conversation de cette nuit.

ALCMÈNE. — Ils peuvent se charger aussi bien du reste.

MERCURE. — Pourquoi ce langage qui rapetisse tout ce qu'il touche? Croyez-vous échapper aux dieux à retrancher tout ce qui dépasse de vous en noblesse et en beauté? Vous vous rendez mal compte de la gravité de votre rôle.

ALCMÈNE. — C'est ce que je me tue à vous dire! Ce rôle ne me convient pas. Je vis dans tout ce qu'il y a de plus terrestre comme atmosphère, et aucune divinité ne pourrait la supporter longtemps.

MERCURE. — N'allez pas vous imaginer qu'il s'agisse d'une liaison, il s'agit de quelques heures.

ALCMÈNE. — Cela, vous n'en savez rien. La constance de Jupiter, comme je l'imagine, me surprendrait à peine. C'est son intérêt qui m'étonne.

MERCURE. — Votre taille l'emporte sur toutes.

ALCMÈNE. — Ma taille, admettons. Il sait que je me hale horriblement l'été?

MERCURE. — Vos mains ornent les fleurs, dans vos jardins.

ALCMÈNE. — Mes mains sont bien, oui. Mais on n'a que deux mains. Et j'ai une dent en trop.

MERCURE. — Votre démarche déborde de promesses.

ALCMÈNE. — Cela ne veut rien dire, au contraire. En amour, je suis peu développée.

MERCURE. — Inutile de mentir. Jupiter vous a observée aussi, dans ce rôle.

ALCMÈNE. — On peut feindre...

MERCURE. — Trêve de paroles, et trêve de coquetterie... Que vois-je, Alcmène, des larmes dans vos yeux? Vous pleurez dans l'heure où une pluie de joies va tomber sur l'humanité en votre honneur. Car Jupiter l'a décidé. Il sait que vous êtes bonne et que vous préférez cette averse à une averse d'or. Une année de joie commence ce soir pour Thèbes. Plus d'épidémie, plus de famines, plus de guerre.

ALCMÈNE. — Il ne manquait plus que cela!

MERCURE. — Et les enfants de votre ville que la maladie emportait cette semaine (ils sont huit, si vous désirez le savoir, quatre garçons et quatre filles) seront sauvés par votre nuit.

ALCMÈNE. — Cela s'appelle du chantage.

MERCURE. — La santé et le bonheur sont le chantage des dieux... Vous entendez? Ces chants, cette musique, cet enthousiasme, c'est à

vous qu'ils s'adressent. Thèbes entière sait que vous recevrez ce soir Jupiter, et s'orne, et s'égaye pour vous. Les malades, les pauvres, tous ceux qui vous devront la vie et le bonheur, Jupiter les guérira ou les comblera sur son passage, au coucher du soleil. Vous voilà prévenue. Adieu, Alcmène.

ALCMÈNE. — Ah! c'était là cette victoire! Vous partez, Mercure?

MERCURE. — Je pars. Je vais prévenir Jupiter que vous l'attendez.

ALCMÈNE. — Vous mentirez. Je ne peux pas l'attendre.

MERCURE. — Que dites-vous?

ALCMÈNE. — Je ne l'attendrai pas. Je vous en supplie, Mercure. Détournez de moi la faveur de Jupiter.

MERCURE. — Je ne vous comprends pas.

ALCMÈNE. — Je ne peux être la maîtresse de Jupiter.

MERCURE. — Pourquoi?

ALCMÈNE. — Il me mépriserait ensuite.

MERCURE. — Ne faites pas votre naïve.

ALCMÈNE. — Je suis impie. Je blasphème dans l'amour.

MERCURE. — Vous mentez... C'est tout?

ALCMÈNE. — Je suis lasse, malade.

MERCURE. — Ce n'est pas vrai. Ne croyez pas vous défendre contre un dieu avec les armes qui écartent les hommes.

ALCMÈNE. — J'aime un homme.

MERCURE. — Quel homme?

ALCMÈNE. — Mon mari.

(*Mercure qui était penché vers elle se redresse.*)

MERCURE. — Ah, vous aimez votre mari?

ALCMÈNE. — Je l'aime.

MERCURE. — Mais nous y comptons bien. Jupiter, lui, n'est pas un homme, il ne choisit pas ses maîtresses parmi les femmes infidèles. D'ailleurs ne vous faites pas plus ingénue que vous ne l'êtes. Nous connaissons vos rêves.

ALCMÈNE. — Mes rêves?

MERCURE. — Nous savons que vous rêvez. Les femmes fidèles rêvent parfois, et qu'elles ne sont pas dans les bras de leurs maris.

ALCMÈNE. — Elles ne sont dans les bras de personne.

MERCURE. — Il arrive à ces épouses sûres d'appeler leur mari Jupiter. Nous vous avons entendue.

ALCMÈNE. — Mon mari peut être pour moi Jupiter. Jupiter ne peut être mon mari.

MERCURE. — Vous êtes vraiment ce qu'on nomme un esprit obstiné! Ne me forcez pas à vous parler crûment, et à vous montrer le fond de ce que vous croyez votre candeur. Je vous trouve suffisamment cynique dans vos paroles.

ALCMÈNE. — Si j'étais surprise nue, je devrais me débattre avec mon corps et mes jambes nues. Vous ne me laissez pas le choix des mots.

MERCURE. — Alors j'y vais sans ambages : Jupiter ne demande pas absolument à entrer en homme dans votre lit...

ALCMÈNE. — Vous avez pu voir que je n'y accepte pas non plus les femmes.

MERCURE. — Nous avons pu voir que certains spectacles dans la nature, que certains parfums, que certaines formes vous irritent tendrement dans votre âme et dans votre corps, et que souvent, même au bras d'Amphitryon, il naît en vous vis-à-vis d'objets et d'êtres une tumultueuse appréhension. Vous aimez nager. Jupiter peut devenir l'eau qui vous investit et vous force. Ou si vous croyez marquer moins votre infidélité en recevant d'une plante, d'un animal, la faveur du maître des dieux, dites-le, et il vous exaucera... Quel est votre félin préféré?

ALCMÈNE. — Mercure, laissez-moi.

MERCURE. — Un mot, et je pars. Un enfant doit naître de la rencontre de ce soir, Alcmène.

ALCMÈNE. — Il a même un nom, sans doute?

MERCURE. — Il a un nom : Hercule.

ALCMÈNE. — Pauvre petite fille, elle ne naîtra pas.

MERCURE. — C'est un garçon, et il naîtra. Tous ces monstres qui désolent encore la terre, tous ces fragments de chaos qui encombrent le travail de la création, c'est Hercule qui doit les détruire et les dissiper. Votre union avec Jupiter est faite de toute éternité

ALCMÈNE. — Et que se passera-t-il, si je refuse?

MERCURE. — Hercule doit naître.

ALCMÈNE. — Si je me tue?

MERCURE. — Jupiter vous redonnera la vie, ce fils doit naître.

ALCMÈNE. — Un fils de l'adultère, jamais. Ce fils mourrait, tout fils du Ciel qu'il puisse être.

MERCURE. — La patience des dieux a des limites, Alcmène. Vous méprisez leur courtoisie. Tant pis pour vous. Après tout, nous n'avons que faire de votre consentement. Apprenez donc qu'hier...

(*Ecclissé entre brusquement.*)

ECCLISSÉ. — Maîtresse...

ALCMÈNE. — Qu'y a-t-il?

ECCLISSÉ. — La reine Léda arrive au palais. Peut-être dois-je renvoyer?

ALCMÈNE. — Léda?... Non! Qu'elle reste!

MERCURE. — Recevez-la, Alcmène, elle peut vous être d'un utile conseil. Pour moi je pars, et vais rendre compte de notre entretien à Jupiter.

ALCMÈNE. — Vous lui direz ma réponse?

MERCURE. — Tenez-vous à voir votre ville assaillie par la peste, par l'incendie? A voir votre mari vaincu et déchu? Je lui dirai que vous l'attendez.

ALCMÈNE. — Vous direz un mensonge.

MERCURE. — C'est avec les mensonges du matin que les femmes font leurs vérités du soir. A ce soir, Alcmène. (*Il disparaît.*)

ALCMÈNE. — Ecclissé, comment est-elle?

ECCLISSÉ. — Sa robe? D'argent avec liseré de cygne, mais très discret.

ALCMÈNE. — Je parle de son visage... Dur, orgueilleux?

ECCLISSÉ. — Noble et paisible.

ALCMÈNE. — Alors, va, cours, qu'elle entre vite, une idée m'est venue, une idée merveilleuse! Léda peut me sauver.

(*Sort Ecclissé.*)

SCÈNE SIXIÈME

LÉDA, ALCMÈNE.

LÉDA. — Voilà une visite indiscrète, Alcmène?

ALCMÈNE. — Tellement désirée, Léda, au contraire!

LÉDA. — C'est la future chambre historique?

ALCMÈNE. — C'est ma chambre.

LÉDA. — La mer et la montagne, vous faites bien les choses!

ALCMÈNE. — Et le ciel surtout...

LÉDA. — Le ciel lui est peut-être plus indifférent... C'est pour ce soir?

ALCMÈNE. — On dit que c'est ce soir.

LÉDA. — Comment cela est-il arrivé? Vous faisiez de grandes prières tous les jours pour dire votre peine, votre nostalgie?

ALCMÈNE. — Non. Je les faisais pour dire ma satisfaction, mon bonheur...

LÉDA. — C'est encore la meilleure façon d'appeler à l'aide... Vous l'avez vu?

ALCMÈNE. — Non... C'est lui qui vous envoie?

LÉDA. — Je passais par Thèbes, j'ai appris les nouvelles, je suis venue vous voir.

ALCMÈNE. — Ce n'est pas plutôt que vous comptez le revoir?

LÉDA. — Je ne l'ai jamais vu!... Vous n'ignorez pas les détails de l'aventure?

ALCMÈNE. — Léda, c'était vrai ce que la légende raconte, il était un vrai cygne?

LÉDA. — Ah! Cela vous intéresse! Jusqu'à un certain point, une espèce de nuage oiseau, de rafale cygne.

ALCMÈNE. — De vrai duvet?

LÉDA. — A vous parler franchement, Alcmène, j'aimerais autant qu'il ne reprît pas cette forme avec vous. Je n'ai pas à être jalouse, mais laissez-moi cette originalité. Il est tant d'autres oiseaux, de beaucoup plus rares, même!

ALCMÈNE. — D'aussi nobles que les cygnes, qui aient l'air plus distant, bien peu!

LÉDA. — Évidemment.

ALCMÈNE. — Je ne trouve pas du tout qu'ils aient l'air plus bêtes que l'oie ou l'aigle. Du moins, ils chantent, eux.

LÉDA. — En effet, ils chantent.

ALCMÈNE. — Personne ne les entend, mais ils chantent. Chantait-il, lui? Parlait-il?

LÉDA. — Un ramage articulé, dont le sens échappait, mais dont la syntaxe était si pure qu'on devinait les verbes et les relatifs des oiseaux.

ALCMÈNE. — Vous aviez été informée de son choix?

LÉDA. — C'était l'été. Depuis le solstice, de grands cygnes naviguaient très haut entre les astres. J'étais bien sous le signe du cygne, comme dit plaisamment mon mari.

ALCMÈNE. — Votre mari plaisante sur ce sujet?

LÉDA. — Mon mari ne croit pas aux dieux. Il ne peut donc voir, dans cette aventure, qu'une imagination ou le sujet de jeux de mots. C'est un avantage.

ALCMÈNE. — Vous avez été bousculée, surprise?

LÉDA. — Assaillie, doucement assaillie. Caressée soudain par autre chose que par ces serpents prisonniers que sont les doigts, ces ailes mutilées que sont les bras; prise dans un mouvement qui n'était plus celui de la terre, mais celui des astres, dans un roulis éternel : bref un beau voyage. D'ailleurs vous serez mieux renseignée que moi dans un moment.

ALCMÈNE. — Il vous a quittée comment?

LÉDA. — J'étais étendue. Il est monté droit à mon zénith. Il m'avait douée pour quelques secondes d'une presbytie surhumaine qui me permit de le suivre jusqu'au zénith du zénith. Mais je l'ai perdu là.

ALCMÈNE. — Et depuis, rien de lui?

LÉDA. — Je vous dis, ses faveurs, les politesses de ses prêtres. Parfois une ombre de cygne qui se pose sur moi dans le bain, et que nul savon n'enlève... Les branches d'un poirier témoin s'inclinent sur mon passage. Jamais sa présence. D'ailleurs je n'aurais pas supporté de liaison, même avec un dieu. Une seconde visite, oui, peut-être. Mais il a négligé ce point de l'étiquette.

ALCMÈNE. — Cela pourrait peut-être se rattraper! Et depuis, vous êtes heureuse?

LÉDA. — Heureuse, hélas non! Mais, du moins, bienheureuse. Vous verrez que cette surprise donnera à tout votre être, et pour toujours, une détente dont votre vie entière profitera.

ALCMÈNE. — Ma vie n'est pas tendue; et d'ailleurs je ne le verrai pas.

LÉDA. — Vous le sentirez. Vous sentirez vos étreintes avec votre mari dégagées de cette douloureuse inconscience, de cette fatalité qui leur enlève le charme d'un jeu familial...

ALCMÈNE. — Léda, croyez-vous que l'on puisse fléchir Jupiter, vous qui le connaissez?

LÉDA. — Je le connais? Je ne l'ai vu qu'oiseau!

ALCMÈNE. — Mais, d'après ses actes d'oiseau, quel est son caractère de dieu?

LÉDA. — Beaucoup de suite dans les idées et peu de connaissance des femmes, mais il est docile à la moindre indication et reconnaissant pour toute aide... Pourquoi me demandez-vous cela?

ALCMÈNE. — J'ai décidé de refuser les faveurs de Jupiter. Je vous en supplie! Voulez-vous me sauver?

LÉDA. — Vous sauver de la gloire?

ALCMÈNE. — D'abord je suis indigne de cette gloire. Vous, vous étiez la plus belle des reines, mais la plus intelligente aussi. Quelle autre que vous eût compris la syntaxe du chant des oiseaux? N'avez-vous pas aussi inventé l'écriture?

LÉDA. — Cela sert si peu avec les dieux. Ils n'inventeront jamais la lecture...

ALCMÈNE. — Vous connaissez l'astronomie. Vous savez où est notre zénith, notre nadir. Moi je les confonds. Vous êtes déjà située dans l'univers comme un astre. La science donne au corps féminin une ferveur, une densité qui affole hommes et dieux. Il suffit de vous voir pour comprendre que vous êtes moins une femme qu'une de ces statues vivantes dont la progéniture de marbre ornera un jour tous les beaux coins du monde.

LÉDA. — Vous, vous n'êtes rien, comme ils disent, que beauté et jeunesse. Où voulez-vous en venir, chère petite?

ALCMÈNE. — Je me tuerai, plutôt que de subir l'amour de Jupiter. J'aime mon mari.

LÉDA. — Justement, vous ne pourrez plus jamais aimer que lui, sortant du lit de Jupiter. Aucun homme, aucun dieu n'osera vous toucher!

ALCMÈNE. — Quoi? Je serais condamnée à aimer mon mari? Mon amour pour lui ne serait plus le fruit de mon libre choix? Il ne me le pardonnerait jamais!

LÉDA. — Peut-être commencerez-vous plus tard, autant commencer par un dieu.

ALCMÈNE. — Sauvez-moi, Léda! Vengez-vous de Jupiter, qui ne vous a étreinte qu'une fois et a cru vous consoler avec des révérences de poiriers.

LÉDA. — Comment se venger d'un pauvre cygne blanc?

ALCMÈNE. — Avec un cygne noir. Je vais vous expliquer. Prenez ma place!

LÉDA. — Votre place!

ALCMÈNE. — Cette porte donne sur une chambre obscure où tout est préparé pour le repos. Mettez mes voiles, répandez mon parfum. Jupiter s'y trompera, et à son avantage. Ne se rend-on pas de ces services entre amies?

LÉDA. — Oui, souvent... Sans se le dire... Charmante femme!

ALCMÈNE. — Pourquoi souriez-vous?

LÉDA. — Après tout, Alcmène, peut-être dois-je vous écouter! Plus je vous entends, plus je vous vois, plus je pense qu'à tant d'agréments humains la visite du destin pourrait être fatale, et plus j'ai

scrupule à vous attirer de force dans cette assemblée qui réunit aux fêtes de l'année solaire, là-bas, sur ce haut promontoire, les femmes qu'aima Jupiter.

ALCMÈNE. — Cette fameuse assemblée où se déroulent des orgies divines?

LÉDA. — Des orgies divines? C'est une calomnie! Des orgies d'idées générales, plutôt, chère petite. Nous sommes là-haut tout à fait entre nous.

ALCMÈNE. — Mais qu'y faites-vous? Ne puis-je le savoir?

LÉDA. — Vous me comprendriez peut-être mal, mon enfant. Le langage abstrait ne semble pas être, heureusement, votre fort... Vous comprendriez les mots archétype, idées-force, le mot ombilic?

ALCMÈNE. — Je comprends ombilic. Cela veut dire nombril, je crois?

LÉDA. — Vous comprendriez si je vous racontais qu'étendues sur la roche ou le gazon maigre piqué de narcisses, illuminées par la gerbe spéciale des concepts et délivrées cette fois de la mission de concevoir, nous sentons les mille possibles du monde nous prendre pour noyau et pour matrice? Comprenez-vous?

ALCMÈNE. — Je comprends que c'est une assemblée extrêmement sérieuse.

LÉDA. — Très spéciale, en tout cas. Mais vous, Alcmène, si vive, si enjouée, si volontairement éphémère, je crois que vous avez raison. Vous êtes née pour être, non une des idées mères, mais la plus gracieuse idée fille de l'humanité.

ALCMÈNE. — O merci, Léda! Vous me sauverez! On adore sauver l'éphémère!

LÉDA. — Je veux bien vous sauver, chère Alcmène. Entendu. Mais encore voudrais-je savoir à quel prix!

ALCMÈNE. — A quel prix?

LÉDA. — Sous quelle forme Jupiter doit-il venir? Il faudrait tout au moins que ce fût sous un aspect que j'aime.

ALCMÈNE. — Ah! cela je l'ignore.

LÉDA. — Vous pouvez le savoir. Il revêtira la forme qui hante vos désirs et vos rêves.

ALCMÈNE. — Je n'en vois pas.

LÉDA. — J'espère que vous n'aimez point les serpents. J'en ai horreur. Il n'y aurait pas alors à compter sur moi... Ou alors un beau serpent, couvert de bagues.

ALCMÈNE. — Aucun animal, aucun végétal ne me hante...

LÉDA. — Je décline aussi les minéraux. Enfin, Alcmène, vous avez bien un point sensible?

ALCMÈNE. — Je n'ai pas de point sensible. J'aime mon mari.

LÉDA. — Mais le voilà le point sensible! Il n'y a pas à en douter! C'est par là que vous serez vaincue. Vous n'avez jamais aimé que votre mari?

ALCMÈNE. — Et lui que moi.

LÉDA. — Comment n'y avons-nous point pensé? La ruse de Jupiter sera la plus simple des ruses. Ce qu'il aime en vous, je le sens bien depuis que je vous connais, c'est votre humanité; ce qui est intéressant avec vous, c'est de vous connaître en humaine, dans vos habitudes intimes et vos vraies joies. Or, pour y arriver, il n'est qu'un artifice, prendre la forme de votre mari. Votre cygne, mais ce sera un Amphitryon, n'en doutez plus! Jupiter attendra la première absence de votre mari pour pénétrer chez vous et vous tromper.

ALCMÈNE. — Vous m'effrayez. Amphitryon est absent!

LÉDA. — Absent de Thèbes?

ALCMÈNE. — Il est parti hier soir pour la guerre.

LÉDA. — Quand revient-il? Une armée ne peut décemment faire une guerre de moins de deux jours?

ALCMÈNE. — J'en ai peur.

LÉDA. — D'ici ce soir, Alcmène, Jupiter forcera ces portes sous l'aspect de votre mari et vous vous donnerez à lui sans défiance.

ALCMÈNE. — Je le reconnaîtrai.

LÉDA. — Pour une fois un homme sera un ouvrage divin. Vous vous abuserez.

ALCMÈNE. — Justement. Il sera un Amphitryon plus parfait, plus intelligent, plus noble. Je le haïrai à première vue.

LÉDA. — Il était un cygne immense, et je ne l'ai pas distingué du petit cygne de mon fleuve...

(*Ecclissé entre.*)

ECCLISSÉ. — Une nouvelle, maîtresse, une nouvelle imprévue!

LÉDA. — Amphitryon est là!

ECCLISSÉ. — Comment le savez-vous! Oui, le prince sera dans une minute au palais. Des remparts je l'ai vu au galop de son cheval franchir les fossés.

ALCMÈNE. — Aucun cavalier jamais ne les a franchis!

ECCLISSÉ. — Un bond lui a suffi.

LÉDA. — Il est seul?

ECCLISSÉ. — Seul, mais on sent autour de lui un escadron invisible. Il rayonne. Il n'a pas cet air fatigué qu'il porte d'habitude au retour de la guerre. Le jeune soleil en pâlit. C'est un bloc de lumière avec une ombre d'homme. Que dois-je faire, maîtresse, Jupiter est autour de nous, et mon maître s'expose à la colère des dieux? Je crois avoir perçu un coup de tonnerre au moment où il entrait dans le chemin de ronde...

ALCMÈNE. — Va, Ecclissé.

(*Ecclissé sort.*)

LÉDA. — Êtes-vous convaincue, maintenant? Voilà Jupiter! Voilà le faux Amphitryon.

ALCMÈNE. — Eh bien! il trouvera ici la fausse Alcmène. De toute cette future tragédie de dieux, ô chère Léda, grâce à vous, je vous en supplie, faisons un petit divertissement pour femmes! Vengeons-nous!

LÉDA. — Comment est-il, votre mari? Vous avez son portrait?

ALCMÈNE. — Le voilà.

LÉDA. — C'est qu'il n'est pas mal... Il a ces beaux yeux que j'aime, où la prunelle est à peine indiquée, comme dans les statues. J'aurais adoré les statues, si elles savaient parler et être sensibles. Il est brun? Il ne frise pas, j'espère?

ALCMÈNE. — Des cheveux mat, Léda, des ailes de corbeau.

LÉDA. — Stature militaire? Peau rugueuse?

ALCMÈNE. — Mais certainement pas! Beaucoup de muscles, mais si souples!

LÉDA. — Vous ne m'en voudrez pas de vous prendre l'image du corps que vous aimez?

ALCMÈNE. — Je vous le jure.

LÉDA. — Vous ne m'en voudrez pas de vous prendre un dieu que vous n'aimez pas?

ALCMÈNE. — Il arrive. Sauvez-moi.

LÉDA. — Elle est là, cette chambre?

ALCMÈNE. — Elle est là.

LÉDA. — Il n'y a pas de degrés à descendre dans cette ombre? j'ai horreur des faux pas.

ALCMÈNE. — Un sol lisse et plan.

LÉDA. — Le mur du divan n'est pas revêtu de marbre?

ALCMÈNE. — De tapis de haute laine. Vous n'hésiterez pas au dernier moment?

LÉDA. — Je vous l'ai promis, je suis très consciencieuse en amitié. Le voilà. Amusez-vous un peu de lui avant de me l'envoyer. Vengez-vous sur le faux Amphitryon des chagrins que vous donnera un jour le vrai...

SCÈNE SEPTIÈME

ALCMÈNE, AMPHITRYON.

Voix d'esclave. — Et vos chevaux, seigneur, que dois-je en faire? Ils sont épuisés.

AMPHITRYON. — Je me moque de mes chevaux. Je repars à l'instant.

ALCMÈNE. — Il se moque de ses chevaux, ce n'est pas Amphitryon.

(*Amphitryon s'avance vers elle.*)

AMPHITRYON. — C'est moi!

ALCMÈNE. — Et non un autre, je le vois.

AMPHITRYON. — Tu ne m'embrasses pas, chérie?

ALCMÈNE. — Un moment, si tu veux. Il fait si clair ici. Tout à l'heure, dans cette chambre.

AMPHITRYON. — Tout de suite! La pensée seule de cette minute m'a lancé vers toi comme une flèche.

ALCMÈNE. — Et fait escalader les rochers, et franchir les rivières, et enjamber le ciel! Non, non, viens plutôt vers le soleil, que je te regarde!

Tu n'as pas peur de montrer ton visage à ta femme? Tu sais qu'elle en connaît les moindres beautés, les moindres taches.

AMPHITRYON. — Le voici, chérie, et bien imité.

ALCMÈNE. — Bien imité, en effet. Une femme habituelle s'y tromperait. Tout y est. Ces deux rides tristes qui servent au sourire, cet évidement comique qui sert aux larmes, et, pour marquer l'âge, ce piétinement, là, au coin des tempes, de je ne sais quel oiseau, de l'aigle de Jupiter sans doute?

AMPHITRYON. — D'une oie, chérie, c'est ma patte d'oie. Tu l'embrasses, d'habitude.

ALCMÈNE. — Tout cela est bien mon mari! Il y manque pourtant l'égratignure qu'il se fit hier. Curieux mari, qui revient de la guerre avec une estafilade en moins.

AMPHITRYON. — L'air est souverain pour les blessures.

ALCMÈNE. — L'air des combats, évidemment! Voyons les yeux. Eh! Eh! cher Amphitryon, tu avais au départ deux grands yeux gais et francs. D'où te vient cette gravité dans l'œil droit, d'où te vient dans l'œil gauche ce rayon hypocrite?

AMPHITRYON. — Il ne faut pas se regarder trop en face, entre époux, si l'on veut s'éviter des découvertes... Viens...

ALCMÈNE. — Un instant... Il flotte des nuages, en ce regard, que je n'avais jamais aperçus... Je ne sais ce que tu as, ce soir, mon ami, mais, à te voir, j'éprouve un vertige, je sens m'envahir une espèce de science du passé, de prescience de l'avenir... Je devine les mondes lointains, les sciences cachées.

AMPHITRYON. — Toujours avant l'amour, chérie. Moi aussi. Cela passera.

ALCMÈNE. — A quoi pense ce large front, plus large que nature?

AMPHITRYON. — A la belle Alcmène, toujours égale à soi.

ALCMÈNE. — A quoi pense ce visage, qui grossit sous mes yeux?

AMPHITRYON. — A baiser tes lèvres.

ALCMÈNE. — Pourquoi mes lèvres? Jamais tu ne me parlais autrefois de mes lèvres?

AMPHITRYON. — A mordre ta nuque.

ALCMÈNE. — Tu deviens fou? Jamais tu n'avais eu l'audace jusqu'ici d'appeler par leur nom un seul de mes traits!

AMPHITRYON. — Je me le suis reproché cette nuit, et je vais te les nommer tous. J'ai eu soudain cette idée, faisant l'appel de mon armée, et toutes devront aujourd'hui répondre à mon dénombrement, paupières, gorge, et nuque, et dents. Tes lèvres!

ALCMÈNE. — Voici toujours ma main.

AMPHITRYON. — Qu'as-tu? Je t'ai piquée? C'était désagréable?

ALCMÈNE. — Où as-tu dormi, cette nuit?

AMPHITRYON. — Dans les ronces, pour oreiller un fagot de sarments qu'au réveil j'ai flambé!... Il faut que je reparte dans l'heure, chérie, car nous livrerons la bataille dès ce matin,... Viens!... Que fais-tu?

ALCMÈNE. — J'ai bien le droit de caresser tes cheveux. Jamais ils n'ont été aussi brillants, aussi secs!

AMPHITRYON. — Le vent sans doute!

ALCMÈNE. — Ton esclave le vent. Et quel crâne tu as soudain! Jamais, je ne l'ai vu aussi considérable.

AMPHITRYON. — L'intelligence, Alcmène...

ALCMÈNE. — Ta fille l'intelligence...

AMPHITRYON. — Et cela ce sont mes sourcils, si tu tiens à le savoir, et cela mon occiput, et cela ma veine jugulaire... Chère Alcmène, pourquoi frémis-tu ainsi en me touchant? Tu sembles une fiancée et non une femme. Qui t'a donné vis-à-vis de ton époux cette retenue toute neuve? Voilà qu'à moi aussi tu deviens une inconnue. Et tout ce que je vais découvrir sera nouveau pour moi...

ALCMÈNE. — J'en ai la certitude...

AMPHITRYON. — Ne souhaites-tu pas un cadeau, n'as-tu pas un vœu à faire?

ALCMÈNE. — Je voudrais, avant de pénétrer dans cette chambre, que tu effleures de tes lèvres mes cheveux.

AMPHITRYON, *la prenant dans ses bras et l'embrassant dans le cou.* — Voilà!

ALCMÈNE. — Que fais-tu? Embrasse-moi de loin, sur les cheveux, te dis-je.

AMPHITRYON, *l'embrassant sur la joue.* — Voilà!

ALCMÈNE. — Tu manques de parole; suis-je chauve pour toi?

AMPHITRYON, *l'embrassant sur les lèvres.* — Voilà... Et maintenant je t'emporte...

ALCMÈNE. — Une minute! Rejoins-moi, dans une minute! Dès que je t'appelle, mon amant! (*Elle entre dans la chambre. Amphitryon reste seul.*)

AMPHITRYON. — Quelle épouse charmante! Comme la vie est douce qui s'écoule ainsi sans jalousie et sans risque, et doux ce bonheur bourgeois que n'effleure ni l'intrigue, ni la concupiscence. Que je regagne le palais à l'aurore ou au crépuscule, je n'y découvre que ce que j'y cache, et je n'y surprends que le calme... Je peux venir, Alcmène?... Elle ne répond pas : je la connais, c'est qu'elle est prête... Quelle délicatesse! c'est par son silence qu'elle me fait signe, et quel silence! Comme il résonne! Comme elle m'appelle! Oui, oui, me voici, chérie...

(*Quand il est entré dans la chambre, Alcmène revient à la dérobée, le suit d'un sourire, écarte les tentures, revient au milieu de la scène.*)

ALCMÈNE. — Et voilà, le tour est joué! Il est entre ses bras!... Qu'on ne parle plus de la méchanceté du monde. Un simple jeu de petite fille la rend anodine. Qu'on ne me parle plus de la fatalité, elle n'existe que par la veulerie des êtres. Ruses des hommes, désirs des dieux, ne tiennent pas contre la volonté et l'amour d'une femme fidèle... N'est-ce pas ton avis, écho, toi qui m'as toujours donné les meilleurs

conseils?... Qu'ai-je à redouter des dieux et des hommes, moi qui suis loyale et sûre? Rien, n'est-ce pas? rien, rien?

L'ÉCHO. — Tout! Tout!

ALCMÈNE. — Tu dis?

L'ÉCHO. — Rien! Rien!

ACTE TROISIÈME

La terrasse d'honneur sur la colline du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

SOSIE, LE TROMPETTE, PUIS ECCLISSÉ.

LE TROMPETTE. — Il s'agit de quoi, ce soir, dans ta proclamation?

SOSIE. — Des femmes.

LE TROMPETTE. — Bravo! Du danger des femmes?

SOSIE. — De l'état naturel de fidélité où sont les épouses en temps de guerre... Par extraordinaire, la proclamation risque cette fois d'être vraie, notre guerre n'a duré qu'un jour.

LE TROMPETTE. — Lis-la vite. (*Il sonne.*)

SOSIE. — O Thébains, la guerre, entre tant d'avantages...

ECCLISSÉ. — Silence!

SOSIE. — Comment, silence? mais la guerre est finie, Ecclissé. Tu as deux vainqueurs devant toi. Nous précédons l'armée d'un quart d'heure.

ECCLISSÉ. — Silence, te dis-je, écoute!

SOSIE. — Écouter ton silence, c'est neuf.

ECCLISSÉ. — Ce n'est pas moi qui parle, aujourd'hui, c'est le Ciel. Une voix céleste annonce aux Thébains les exploits d'un héros inconnu.

SOSIE. — Inconnu? Du petit Hercule, tu veux dire? Du fils qu'Alcmène doit avoir cette nuit de Jupiter?

ECCLISSÉ. — Tu sais cela!

SOSIE. — Comme toute l'armée, demande au Trompette.

LE TROMPETTE. — Et je vous prie de croire que tous se réjouissent. Soldats et officiers ne peuvent attribuer qu'à cet heureux événement notre victoire rapide. Pas un tué, madame, et les chevaux eux-mêmes n'ont été blessés qu'à la jambe gauche. Seul Amphitryon ne savait rien encore, mais, grâce à ces voix célestes, il doit être maintenant averti.

ECCLISSÉ. — Amphitryon a pu entendre les voix, de la plaine!

LE TROMPETTE. — On n'en perd pas un mot. La foule est massée au pied du palais et nous avons écouté avec elle. C'est assez impressionnant. Il vient d'y avoir surtout un petit combat entre votre futur jeune maître et un monstre à tête de taureau qui nous a tenus pantelants. Hercule s'en est tiré, mais de justesse... Attention, voici la suite!

LA VOIX CÉLESTE. — O Thébains, le minotaure à peine tué, un dragon s'installe aux portes de votre ville, un dragon à trente têtes qui se nourrissent de chair humaine, de votre chair, à part une seule tête herbivore.

LA FOULE. — Oh! Oh! Oh!

LA VOIX. — Mais Hercule le fils qu'Alcmène concevra cette nuit de Jupiter, d'un arc à trente cordes, perce les trente têtes.

LA FOULE. — Ah! Ah! Ah!

LE TROMPETTE. — Je me demande pourquoi il a tué la tête herbivore.

SOSIE. — Regarde Alcmène à son balcon! Elle n'en perd pas un mot. Comme Jupiter est habile! Il sait combien notre Reine désire des enfants, il lui dépeint Hercule, pour qu'elle se prenne à l'aimer et se laisse convaincre.

ECCLISSÉ. — Pauvre maîtresse! Elle en est oppressée. C'est autour d'elle qu'elle sent ce fils gigantesque. C'est lui qui la contient comme un enfant!

LE TROMPETTE. — A la place de Jupiter, je ferais parler Hercule lui-même. L'émoi d'Alcmène en serait accru.

SOSIE. — Tais-toi! La voix parle.

LA VOIX CÉLESTE. — De mon père Jupiter, j'aurai le ventre poli, le poil frisé.

LA FOULE. — Oh! Oh! Oh!

ECCLISSÉ. — Les Dieux ont eu votre idée, trompette.

LE TROMPETTE. — Oui, un peu moins rapidement.

LA VOIX CÉLESTE. — De ma mère Alcmène, le tendre et loyal regard.

ECCLISSÉ. — Ta mère est là, petit Hercule, la vois-tu?

LA VOIX CÉLESTE. — Je la vois, je l'admire.

LA FOULE. — Ah! Ah! Ah!

SOSIE. — Qu'a donc ta maîtresse à fermer si brusquement sa fenêtre? Couper la parole à une voix céleste, elle exagère! d'ailleurs, Ecclissé, que signifie cette figure d'enterrement? Et pourquoi le palais prend-il cet air maussade, alors que toutes les tentures de fête devraient déjà flotter au vent? Le bruit court pourtant à l'armée que ta maîtresse a fait venir Léda pour lui demander les derniers conseils et qu'elles ont passé la journée à jouer et à rire? C'était faux?

ECCLISSÉ. — C'était vrai. Léda est partie depuis une heure à peine. C'est aussitôt après son départ que les voix ont annoncé la visite de Jupiter pour le coucher du soleil.

SOSIE. — Les Prêtres ont confirmé la nouvelle?

ECCLISSÉ. — Ils sortent d'ici.

SOSIE. — Alors Alcmène se prépare?

ECCLISSÉ. — Je ne sais.

LE TROMPETTE. — Madame, des rumeurs assez fâcheuses circulent dans Thèbes sur votre maîtresse et sur vous. On dit que, par enfantillage ou par coquetterie, Alcmène affecte de ne pas apprécier la

faveur de Jupiter, et qu'elle ne songe à rien moins qu'à empêcher le libérateur de venir au monde.

SOSIE. — Oui, et que tu l'aides dans cet infanticide!

ECCLISSÉ. — Comment peut-on ainsi m'accuser! Avec quelle impatience je l'attends, moi, cet enfant! Songe que c'est avec moi qu'il commencerait ces luttes qui sauveront la terre. C'est moi, pendant dix ans, qui jouerai pour lui l'hydre, le minotaure! Quels cris peuvent bien pousser ces bêtes, pour que je l'y habitue?

SOSIE. — Calme-toi. Parle-nous d'Alcmène. Il n'est vraiment pas décent pour Thèbes d'offrir aux Dieux une maîtresse morose et rechignante. Est-il vrai qu'elle cherche un moyen pour détourner Jupiter de son projet?

ECCLISSÉ. — J'en ai peur.

SOSIE. — Elle ne réfléchit pas que, si elle le trouve, Thèbes est perdue, la peste et la révolte dans nos murs, Amphitryon lapidé par la foule? Les femmes fidèles sont toutes les mêmes, elles ne pensent qu'à leur fidélité et jamais à leur mari. As-tu prévenu les musiciens, les cuisiniers?

ECCLISSÉ. — J'ai préparé du Samos et des gâteaux.

SOSIE. — Comme les nourrices ont le sens de l'adultère et pas celui du mariage! Tu n'as pas l'air de te douter qu'il s'agit, non pas d'un rendez-vous clandestin, mais de noces, de vraies noces. Et l'assemblée, la foule, où est-elle? Jupiter exige une foule autour de chacun de ses actes amoureux. Qui comptes-tu convoquer à cette heure tardive?

ECCLISSÉ. — J'allais justement à la ville rassembler tous les pauvres, les malades, les infirmes, les disgraciés de la nature. Ma maîtresse veut qu'ils se massent sur le passage de Jupiter, pour l'attendrir et le toucher.

LE TROMPETTE. — Rassembler pour fêter Jupiter les bossus et les boiteux! Lui montrer, en un mot, les imperfections du monde qu'il ignore, mais ce serait l'exaspérer! Vous ne le ferez pas...

ECCLISSÉ. — J'y suis bien obligée! Ma maîtresse l'ordonne.

SOSIE. — Elle a tort. Et le trompette a raison.

LE TROMPETTE. — C'est un sacrilège que de prouver à notre créateur qu'il a raté le monde. Les amabilités qu'il a pour lui viennent de ce qu'il le croit parfait. S'il nous voit bancal et manchot; s'il apprend que nous souffrons de la jaunisse et de la gravelle, il sera furieux contre nous. D'autant plus qu'il prétend nous avoir créés à son image : on déteste les mauvais miroirs.

ECCLISSÉ. — Lui-même, par la voix céleste, a réclamé les infortunés parmi les Thébains.

LE TROMPETTE. — Il les aura. J'ai entendu la voix et me suis chargé tout à l'heure de ce soin. Il est seulement nécessaire que ces infortunés lui inspirent une haute idée de l'infortune humaine. N'ayez pas d'inquiétude, Sosie, tout sera prêt. J'ai justement amené toute une troupe spéciale de paralytiques.

ECCLISSÉ. — Des paralytiques n'ont pu monter jusqu'au Palais!

LE TROMPETTE. — Elles sont parfaitement montées, et vous allez les voir. Entrez, mes petites, entrez! Venez montrer vos pauvres membres au maître des Dieux.

(*Entrent les jeunes danseuses.*)

ECCLISSÉ. — Mais ce sont les danseuses!

LE TROMPETTE. — Elles sont les paralytiques. Du moins elles seront présentées comme telles à Jupiter. Elles représentent le point le plus bas de ce qu'il croit l'impotence des hommes. Et j'ai là aussi, derrière les bosquets, une douzaine de chanteuses, qui clameront les cantiques pour faire les muettes. Avec un supplément de quelques géants comme nains, nous aurons un public d'infortunés tel que Jupiter ne rougira pas d'avoir créé le monde et comblera le moindre désir de sa maîtresse... et des Thébains. Par où vient-il?

ECCLISSÉ. — Dos au soleil, ont dit les Prêtres. Il y aura aujourd'hui au couchant deux épaisseurs de feu...

LE TROMPETTE. — Il faut qu'il voie en plein éclat le visage des boulangères. Vous les mettrez là. Elles feront les lépreuses.

UNE DANSEUSE. — Mais nous, monsieur Sosie, qu'avons-nous à faire?

SOSIE. — A danser. Vous ne savez rien faire d'autre, j'espère?

LA DANSEUSE. — Quelle danse? La symbolique avec les décollés majeurs?

SOSIE. — Pas de zèle. N'oubliez pas que pour Jupiter vous êtes des boiteuses.

UNE DANSEUSE. — Ah! C'est pour Jupiter. Alors nous avons le pas de la truite avec saccades qui imitent la foudre, cela le flattera.

LE TROMPETTE. — Ne vous faites pas d'illusions. Les dieux voient les danseuses d'en haut, et non par en bas, cela suffit à expliquer pourquoi ils sont moins sensibles à la danse que les hommes. Jupiter préfère les baigneuses.

UNE DANSEUSE. — Nous avons justement la danse dite des vagues, sur le plan supinal, avec le surpassé des cuisses.

LE TROMPETTE. — Dis-moi, Sosie, quel est ce guerrier qui grimpe la colline? N'est-ce pas Amphitryon?

ECCLISSÉ. — En effet c'est Amphitryon. Ciel! je tremble!

SOSIE. — Et moi je n'en suis pas fâché. C'est un homme de jugement et de piété. Il aidera à décider sa femme.

UNE DANSEUSE. — Comme il court!

LE TROMPETTE. — Je comprends sa hâte. Beaucoup de maris tiennent à épuiser leur femme pour qu'elle ne soit dans les bras du dieu qu'un corps sans âme... Allez, mes filles. Nous vous suivons pour préparer la musique. Enfin, grâce à nous deux, la cérémonie sera digne de l'hôte. Nous sommes arrivés juste à temps... Toi, Sosie, ta proclamation.

(*Il sonne.*)

SOSIE. — O Thébains, la guerre, entre tant d'avantages, recouvre le corps de la femme d'une cuirasse d'acier et sans jointure, où ni le désir ni la main ne se peuvent glisser...

SCÈNE DEUXIÈME

AMPHITRYON *congédie d'un geste Sosie et le Trompette.*

AMPHITRYON. — Ta maîtresse est là, Ecclissé?

ECCLISSÉ. — Oui, Seigneur.

AMPHITRYON. — Elle est là, dans sa chambre?

ECCLISSÉ. — Oui, Seigneur.

AMPHITRYON. — Je l'attends... (*La voix céleste retentit pendant le silence.*)

LA VOIX CÉLESTE. — Les femmes! Le fils qu'Alcmène concevra cette nuit de Jupiter les sait toutes infidèles, tendres aux honneurs, chatouillées par la gloire

LA FOULE. — Oh! oh! oh!

LA VOIX. — Il les séduit, les épuise, les abandonne. Il insulte aux maris outragés! Il meurt par elles!

SCÈNE TROISIÈME

ALCMÈNE, AMPHITRYON.

ALCMÈNE. — Qu'allons-nous faire, Amphitryon?

AMPHITRYON. — Qu'allons-nous faire, Alcmène?

ALCMÈNE. — Tout n'est pas perdu, puisqu'il a permis que tu le devances. Je n'ose regarder. Toi, chéri, qui vois les aigles avant qu'ils ne te voient, n'aperçois-tu rien dans le ciel?

AMPHITRYON. — Un astre mal suspendu, qui balance.

ALCMÈNE. — C'est qu'il passe! Tu as un projet?

AMPHITRYON. — J'ai ma voix, ma parole, Alcmène! Je le convaincrai.

ALCMÈNE. — Pauvre ami. Tu n'as jamais convaincu que moi au monde, et ce n'est point par des discours. Un colloque entre Jupiter et toi, c'est tout ce que je redoute. Tu en sortirais désespéré, mais me donnant aussi à Mercure!

AMPHITRYON. — Alors, Alcmène, nous sommes perdus.

ALCMÈNE. — Alors, ayons confiance en sa bonté! Attendons-le de pied ferme, à cette place où nous recevons nos hôtes, dans les cérémonies. J'ai l'impression qu'il ignorait notre amour. Viens, embrasse-moi, étreins-moi en pleine lumière, pour qu'il voie bien quel être unique forment deux époux!... Toujours rien dans le ciel.

AMPHITRYON. — Le zodiaque s'agite. Il en a heurté le fil... Je te donne le bras?

ALCMÈNE. — Non, pas de lien factice et banal. Laisse entre nous deux ce doux intervalle, cette porte de tendresse que les enfants, les chats, les oiseaux, aiment trouver entre deux vrais époux.

(*Bruits de la foule et musique.*)

AMPHITRYON. — Voilà que les prêtres donnent leur signal. Il ne doit plus être loin... Nous disons-nous adieu devant lui, ou maintenant, Alcmène? Il faut tout prévoir!

LA VOIX CÉLESTE, *annonçant* : — *Adieux d'Alcmène et d'Amphitryon!*

AMPHITRYON. — Tu as entendu?

ALCMÈNE. — J'ai entendu.

LA VOIX, *répétant.* — *Adieux d'Alcmène et d'Amphitryon!*

AMPHITRYON. — Tu n'as pas peur?

ALCMÈNE. — O chéri, n'as-tu pas quelquefois, aux heures où la vie s'élargit, senti en toi une voix inconnue donner leur nom à ces instants? Le jour de notre première rencontre, de notre premier bain dans la mer, n'as-tu pas entendu en toi appeler : Fiançailles d'Amphitryon! Premier bain d'Alcmène! Aujourd'hui l'approche des dieux a rendu sans doute l'atmosphère si sonore que le titre muet de cette minute y résonne. Disons-nous adieu...

AMPHITRYON. — Pour parler franchement, je n'en suis pas fâché, Alcmène. Depuis la minute où je t'ai connue, je porte cet adieu en moi, non comme un appel dernier, mais comme s'il était la déclaration d'une tendresse particulière, comme un nouvel aveu. Toujours au milieu de nos plus grandes joies et quand rien ne menaçait notre union, le besoin de te dire adieu m'étreignait et gonflait mon cœur de mille caresses inconnues.

ALCMÈNE. — Mille caresses inconnues? On peut savoir?

AMPHITRYON. — Je sentais bien que j'avais un nouveau secret à dire à ce visage où je n'aurai pas vu une ride, à ces yeux où je n'aurai pas vu une larme, à ces cils dont pas un seul ne sera tombé devant moi, même pour me permettre de faire un vœu! C'était un adieu.

ALCMÈNE. — Ne détaille pas, chéri. Toutes les parts de mon corps que tu ne nommeras point souffriront de partir négligées vers la mort.

AMPHITRYON. — Tu crois vraiment que la mort s'apprête pour nous?

ALCMÈNE. — Jupiter ne nous tuera pas. Pour se venger de notre refus, il nous changera bien plutôt d'espèce; il nous retirera tout goût et toute joie commune, il fera de nous des êtres différents, un de ces couples célèbres par leur amour, mais séparés par leur race plus que par la haine, un rossignol et un crapaud, un saule et un poisson... Je m'arrête pour ne pas lui donner d'idées! Moi qui mange avec moins de plaisir si tu te sers d'une cuiller quand j'ai une fourchette, lorsque tu respireras par des branchies et moi par des feuilles, lorsque tu parleras par un coassement et moi par des roulades, ô chéri, quel goût trouverai-je à la vie?

AMPHITRYON. — Je te joindrai, je resterai près de toi : la présence est la seule race des amants.

ALCMÈNE. — Ma présence? Peut-être ma présence sera-t-elle bientôt pour toi la pire peine. Peut-être allons-nous à l'aube nous retrouver face à face, dans ces mêmes corps, le tien intact, le mien privé de cette virginité pour dieu que doit garder une femme sous tous les baisers du mari. Envisages-tu la vie avec cette épouse qui n'aura plus de respect d'elle-même, déshonorée, fût-ce par trop d'honneur, et flétrie par l'immortalité? Moi pas. Quel regard auras-tu pour moi

quand le tonnerre grondera, quand le monde s'emplira, par des éclairs, d'allusions à celui qui m'a souillée? Jusqu'à la beauté des choses créées, créées par lui, sera pour nous un rappel à la honte. Ah! plutôt ce changement en êtres primaires mais purs! Il y a en toi tant de loyauté, tant de bon vouloir à jouer ton rôle d'homme, que je te reconnaîtrai sûrement parmi les poissons ou les arbres, à ta façon consciencieuse de recevoir le vent, de manger ta proie ou de conduire ta nage.

AMPHITRYON. — Le capricorne s'est dressé, Alcmène. Il approche.

ALCMÈNE. — Adieu, Amphitryon. J'aurais pourtant bien aimé voir avec toi l'âge venir, voir ton dos se voûter, vérifier s'il est vrai que les vieux époux prennent le même visage, mourir presque semblable à toi. Si tu le veux, Amphitryon, goûtons ensemble une minute de cette vieillesse. Imagine que nous avons derrière nous, non pas ces douze mois de mariage, mais de très longues années. Tu m'as aimée, mon vieil époux?

AMPHITRYON. — Toute ma vie!

ALCMÈNE. — Tu n'as pas, vers nos noces d'argent, trouvé plus jeune que moi une vierge de seize ans, à la fois timide et hardie, que ta vue et tes exploits tourmentaient, légère et ravissante, un monstre, quoi?

AMPHITRYON. — Toujours tu as été plus jeune que la jeunesse.

ALCMÈNE. — Quand arriva la cinquantaine et que je fus nerveuse, riant et pleurant sans raison, lorsque je t'ai poussé, le ciel sait pourquoi, à voir certaines mauvaises femmes, sous le prétexte que notre amour en serait plus vif, tu n'as rien dit, tu n'as rien fait, tu ne m'as pas obéi, n'est-ce pas?

AMPHITRYON. — Non. J'ai voulu que tu sois fière de nous deux quand viendrait l'âge.

ALCMÈNE. — Aussi quelle superbe vieillesse! La mort peut venir!

AMPHITRYON. — Et quelle mémoire sûre nous avons de ce temps éloigné! Te rappelles-tu ce matin, Alcmène, où je revins à l'aube de la guerre pour t'étreindre dans l'ombre, te le rappelles-tu?

ALCMÈNE. — A l'aube? Au crépuscule, veux-tu dire?

AMPHITRYON. — Aube ou crépuscule, quelle importance cela a-t-il maintenant? A midi, peut-être. Je me rappelle seulement que ce matin-là mon cheval franchit les fossés les plus larges, et que dans la matinée je fus vainqueur. Mais qu'as-tu, chérie, tu es pâle!

ALCMÈNE. — Je t'en supplie, Amphitryon. Dis-moi si tu es venu au crépuscule ou à l'aube?

AMPHITRYON. — Mais je te dirai tout ce que tu voudras, chérie... Je ne veux pas te faire de peine...

ALCMÈNE. — C'était la nuit, n'est-ce pas?

AMPHITRYON. — Dans notre chambre obscure, la nuit complète... Tu as raison! La mort peut venir.

(*Fracas. Jupiter apparaît, escorté de Mercure.*)

SCÈNE QUATRIÈME

ALCMÈNE. JUPITER. MERCURE. AMPHITRYON.

JUPITER. — Ce n'est que Jupiter.

MERCURE. — Je vous présente Alcmène, seigneur, la récalcitrante Alcmène.

JUPITER. — Et qui est près d'elle ce bel homme, par la main duquel je vais la tenir?

MERCURE. — Son mari, Amphitryon.

JUPITER. — Le fameux général? Le vainqueur de la grande bataille de Corinthe?

MERCURE. — Pas encore. Il ne gagnera Corinthe que dans cinq ans, mais ses ennemis le redoutent déjà, car son courage est aussi indomptable que son visage est ouvert.

JUPITER. — Parlons donc franchement à ce franc général! Tu me plais, d'ailleurs, Amphitryon. Mon amour pour Alcmène s'augmente encore de voir si net et brillant celui qui lui apprit l'amour. Comment obtiens-tu ce poli sur ta cuirasse? Tu parais intelligent aussi, mon ami. Je suis sûr que tu l'es, et délicat, et modeste... Avoue-le...

AMPHITRYON. — Tous mes attributs je les tiens de Jupiter.

JUPITER. — Il dépend de toi d'en tenir beaucoup d'autres encore. Crois bien que j'apprécie la pensée magnanime qui te pousse à m'offrir toi-même ta femme... Ta ville en aura sa récompense, et je viens d'en lancer l'annonce : la mort l'évitera pendant neuf mois... Tu devines pourquoi ce terme...

AMPHITRYON. — Seigneur...

JUPITER. — T'avouerai-je, Amphitryon, que je ressens un remords à ta vue? Avec les autres maris, très égoïstes, je devais ruser, emprunter une forme qui paralysait quelque peu mes épanchements et risquait de contrarier la conception parfaite de mes fils demi-dieux; je devais surtout amener à la perfidie une épouse souvent loyale et lui faire considérer comme une faute ce qui n'était qu'un sacrifice ou qu'un exploit. Mais toi, Amphitryon, tu as compris. Je vous ai vus tous deux, du haut de mon ciel, par des baisers, donner à votre couple cet apprêt qui doit pousser à son paroxysme et à sa réussite suprême ma mission. Tu la soulevais dans tes bras pour pouvoir apprécier demain le poids qu'ajoute à un corps de femme l'alliance avec un dieu... Tout son complexe amoureux frémit déjà en elle, et au rythme ascendant... Merci...

AMPHITRYON. — Seigneur...

JUPITER. — Mais je ne saurais être en reste avec un mortel. Une générosité en vaut une autre. Je tiens à recevoir Alcmène de toi, et non à te la prendre. Je tiens à ce que tu sois, dans la minute où tu la livres, pleinement convaincu de ton devoir et de mon droit... Es-tu bien convaincu?

ALCMÈNE. — Seigneur...

JUPITER. — C'est à lui de parler! Qu'il réponde par oui et non, et qu'il n'hésite pas!

AMPHITRYON. — Non, seigneur!

JUPITER. — Tu ne l'es pas. Soit. Je n'en estime que plus ta démarche et ton renoncement. Tu n'es pas convaincu de la nécessité que je m'étende près de ta femme et remplisse ton office? Moi, je le suis.

AMPHITRYON. — Moi, seigneur, non.

MERCURE. — L'heure n'est plus aux discours, Jupiter, le soleil se couche.

JUPITER. — Son coucher ne regarde que lui seul. Il n'en est pas ainsi du nôtre. Je tiens à ce que qu'Amphitryon me livre sa femme sans réticence et sans regret. Quelques minutes, et il sera persuadé. Je le sais ami de la gloire et des hommes. Il veut le bonheur et le progrès de tous. Il est le premier aristocrate vraiment démocrate. Éloignez-vous de quelques pas. J'ai à lui offrir de grandes choses.

ALCMÈNE. — O Jupiter, ne tentez pas mon mari...

JUPITER. — Tu as peur?

ALCMÈNE. — J'ai peur! Il est tellement plus facile de tenter un homme qu'une femme, surtout avec le progrès de l'humanité pour appât.

AMPHITRYON. — Tu es là, Alcmène, et ta seule vue...

ALCMÈNE. — Tu ne me verras pas, je serai dans ton dos. Il n'en faut pas plus pour qu'un mari échappe à sa femme. D'ailleurs que suis-je bien à côté de ce que Jupiter va t'offrir...

JUPITER. — Qu'en sais-tu? Je vais peut-être lui offrir des femmes.

ALCMÈNE. — Pour faire un jeu de mots douteux, n'abusez pas de votre toute puissance.

JUPITER. — En ai-je abusé jusqu'ici? Car enfin, qui êtes-vous, tous les deux, entre les lois du destin et les désirs de Thèbes?

ALCMÈNE. — Deux de tes créatures.

JUPITER. — Viens ici, Amphitryon... Vous, reculez...

(*Alcmène et Mercure se retirent à l'écart. Jupiter conduit Amphitryon sur le devant de la scène.*)

JUPITER. — Écoute, Amphitryon, nous sommes entre hommes. Tu sais mon pouvoir. Tu ne te dissimules pas que je peux entrer dans ton lit, invisible, et, même en ta présence, peupler le sommeil d'Alcmène en succube, en incube, ou en fantôme simple. Je connais les secrets des philtres. Rien qu'avec les herbes de ce parc, j'en peux composer qui rendront ta femme amoureuse de moi, et te donneront même le désir de m'avoir pour rival heureux. Ce conflit est donc non pas un conflit de fond, mais, hélas, un conflit de forme, comme tous ceux qui provoquent les schismes ou les nouvelles religions. Pour cette courte nuit, cette formalité, vas-tu entrer en lutte avec les dieux?

AMPHITRYON. — Je ne puis livrer Alcmène. Je préfère cette autre formalité, la mort.

JUPITER. — Comprends ma complaisance! Je n'aime pas seulement

Alcmène, car alors je me serais arrangé pour être son amant sans te consulter. J'aime votre couple. J'aime, au début des ères humaines, ces deux grands et beaux corps sculptés à l'avant de l'humanité comme des proues. C'est en ami que je m'introduis entre vous deux.

AMPHITRYON. — Vous y êtes déjà, et déjà vénéré.

JUPITER. — Que veux-tu? Qu'aimes-tu?

AMPHITRYON. — J'aime ma femme et ma gloire.

JUPITER. — Ta gloire? Excellent, la gloire! Veux-tu conquérir la gloire en conquérant le monde? Veux-tu une recette qui te permettra, mélangeant par quantités dosées le charbon et le salpêtre, d'obtenir une poudre par laquelle les murailles éclatent et les ennemis meurent à distance?

AMPHITRYON. — Ma méthode pour gagner les victoires est plus sûre, et a fait ses preuves.

JUPITER. — Quelle méthode?

AMPHITRYON. — Vous ne la révélerez pas?

JUPITER. — Sois tranquille.

AMPHITRYON. — J'enveloppe l'aile gauche ennemie avec l'aile droite, je sectionne l'aile droite avec mes trois quarts d'aile gauche, et je glisse en avant mon dernier quart. Aucune armée jusqu'ici ne m'a résisté; et mes seuls ennuis me sont venus des lenteurs de mon infanterie... Merci bien pour la poudre.

JUPITER. — Alors, pour que tes fantassins aillent plus vite, veux-tu que je te donne l'idée d'une route plantée de deux rails de fer, sur lequels avancerait une machine mue par la vapeur, et tirant des voitures?

AMPHITRYON. — Jupiter oublie les montagnes. Une route de fer n'escalade pas les montagnes.

JUPITER. — Elle les percerait par des tunnels.

AMPHITRYON. — Dans lesquels mes fantassins périraient d'asphyxie? Et d'ailleurs comment arrêter les voitures dans les descentes?

JUPITER. — Par un système de frein, — j'en ai mille en ce moment dans l'esprit, — qu'on desserre ou qu'on bloque, suivant des signaux verts ou rouges. Les capitaines alors descendraient, et crieraient le nom de la ville ou du fleuve.

AMPHITRYON. — Je préfère un cheval, qui s'arrête en entendant son nom, et pas celui des villages. L'idée d'une infanterie à cheval d'ailleurs mûrit en Grèce.

JUPITER. — Cherchons alors dans la marine. Je peux, si tu te sens à l'étroit dans ce continent, te révéler que, sortant du canal qui ferme notre mer, tu débarqueras, après deux mois de navigation, dans un monde des hommes et femmes rouges, où des fleuves dilatés, combles de crocodiles et de troncs d'acajou, culbutent entre les bananiers, les boues et l'or. Le tout semé d'orchidées et de perruches. Et tu pourras revenir à Thèbes, en poursuivant tout droit ta route, car la terre est ronde.

AMPHITRYON. — Ce n'est malheureusement pas exact, Jupiter.

Les militaires ne savent pas grand chose, mais ils savent la physique et la mathématique. La terre n'est pas ronde.

JUPITER. — Je n'admets pas que tu me contredises, Amphitryon. La terre est ronde, et la preuve en est que sur la mer nous voyons la voile des bateaux avant la coque.

AMPHITRYON. — La coque des bateaux est ronde en effet. Mais pas la terre. D'ailleurs toutes les expériences qui ont l'eau pour base sont viciées par la capillarité ou autres phénomènes.

JUPITER. — Et malheur à toi, Amphitryon! Que tu ne me comprennes pas ou feignes de ne pas me comprendre, l'injure est la même. Ne retarde plus la fête, Mercure, convoque Thèbes. Puisqu'il nous y force, fais éclater la vérité, celle de la nuit d'hier et celle d'aujourd'hui. Nous avons des moyens divins de convaincre ce couple.

AMPHITRYON. — Des prodiges ne convainquent pas un général.

JUPITER. — Je serais curieux de savoir ce qui peut le convaincre!

AMPHITRYON. — C'est de l'axiome et du syllogisme seuls que l'armée tient ses vérités.

JUPITER. — Tu crois aux vérités de l'axiome et du syllogisme?

AMPHITRYON. — A elles seules, mais en esclave.

ALCMÈNE. — Amphitryon!

JUPITER. — Laissez votre mari, Alcmène... et tu leur as obéi, dans ta vie, à ces lois d'axiome et de syllogisme?

AMPHITRYON. — Et je leur obéirai toujours. Elles font la dignité humaine.

JUPITER. — C'est un axiome qui t'a fait épouser Alcmène?

AMPHITRYON. — Cent axiomes. Que la solitude est un fléau pour l'homme. Que l'amour est l'amour. Qu'Alcmène est Alcmène.

JUPITER. — C'est un axiome qui te vient aux lèvres quand tu penses à Jupiter?

AMPHITRYON. — Le premier de la religion. Que je lui dois tout.

JUPITER. — Tu lui dois tout? Tout moins ton casque, sans doute, moins ta jambière?

AMPHITRYON. — Je ne comprends pas. Tout!...

ALCMÈNE. — Amphitryon!

JUPITER. — Tout, moins ta femme? Le mot *tout* embrasse la totalité de l'univers moins ta femme? Si tu dis : *tout* est triste ici-bas, tu prétends dire que ta femme est gaie? Quand tu me pries le soir de veiller sur *tout*, tu me demandes de ne pas veiller sur ta femme?

AMPHITRYON. — Certes non, Jupiter. Où voulez-vous en venir?

JUPITER. — Au plus simple des syllogismes et au plus rigoureux, car celui-là a un axiome pour mineure : Tu me dois tout. Alcmène n'est pas hors de tout, tu me dois Alcmène.

AMPHITRYON. — Mais les dieux eux-mêmes nous ordonnent la fidélité conjugale!

JUPITER. — Eh bien, il se trouve que le syllogisme te l'interdit. Est-il donc faux, mon syllogisme? Si tu es loyal, réponds.

AMPHITRYON. — Il est juste.

JUPITER. — A qui entends-tu obéir, aux dieux ou au syllogisme? Je te laisse le choix. Leur ordre est le même.

AMPHITRYON. — A l'aide, Alcmène! (*Alcmène se rapproche.*)

JUPITER. — Que veux-tu?

ALCMÈNE. — Puis-je vous parler seule à seul?

JUPITER. — Tu as peur de la vérité?

ALCMÈNE. — Je voudrais, seigneur, essayer de vous montrer ma vérité à moi.

JUPITER. — J'ai peur qu'elle ne soit pas nue, celle-là, mais singulièrement voilée... Mercure, éloigne Amphitryon, et laisse nous.

(*Mercure et Amphitryon s'éloignent.*)

SCÈNE CINQUIÈME

ALCMÈNE, JUPITER.

ALCMÈNE. — Enfin seuls!

JUPITER. — Tu ne crois pas si bien dire. Nous sommes dans l'heure où tu seras à moi.

ALCMÈNE. — Alors, ma dernière heure!

JUPITER. — Cesse ce chantage... Il est indigne de nous deux... Oui, nous voilà en effet pour la première fois face à face, moi sachant ta vertu, toi sachant mon désir... Enfin seuls!...

ALCMÈNE. — Vous êtes souvent seul ainsi, à ce que dit votre légende?

JUPITER. — Rarement aussi amoureux, Alcmène. Jamais aussi faible. D'aucune femme, je n'aurais supporté ce dédain.

ALCMÈNE. — Le mot amoureux existe, dans la langue des dieux? Je croyais que c'était le règlement suprême du monde qui les poussait, vers certaines époques, à venir mordiller les belles mortelles au visage?

JUPITER. — Règlement est un bien gros mot. Disons fatalité.

ALCMÈNE. — Et la fatalité sur une femme aussi peu fatale qu'Alcmène ne vous rebute pas? Tout ce noir sur ce blond?

JUPITER. — Tu lui donnes pour la première fois une couleur d'improviste qui me ravit. Tu es une anguille en ses mains.

ALCMÈNE. — Un jouet dans les vôtres. O Jupiter, vraiment, puis-je vous plaire?

JUPITER. — Si le mot plaire ne vient pas seulement du mot plaisir, mais du mot biche en émoi, du mot amande en fleur, Alcmène, tu me plais.

ALCMÈNE. — C'est ma seule chance. Si je vous déplaisais tant soit peu, vous n'hésiteriez pas à m'aimer de force pour vous venger?

JUPITER. — Moi, je te plais?

ALCMÈNE. — En doutez-vous? Aurais-je à ce point le sentiment de tromper mon mari, avec un dieu qui m'inspirerait de l'aversion? Ce serait pour mon corps une catastrophe, mais je me sentirais fidèle à mon honneur.

JUPITER. — Tu me sacrifies parce que tu m'aimes? Tu me résistes parce que tu es à moi?

ALCMÈNE. — C'est là tout l'amour.

JUPITER. — Tu obliges ce soir l'Olympe à parler une langue bien précieuse.

ALCMÈNE. — Cela ne lui fera pas de mal. Il paraît qu'un seul mot de votre vrai langage, tellement il est brutal, détruirait le monde...

JUPITER. — Thèbes ne risque vraiment rien aujourd'hui.

ALCMÈNE. — Pourquoi faut-il qu'Alcmène risque davantage? Pourquoi faut-il que vous me torturiez, que vous brisiez un couple parfait, que vous preniez un bonheur d'un instant, et laissiez des ruines?

JUPITER. — C'est là tout l'amour...

ALCMÈNE. — Et si je vous offrais mieux que l'amour? Vous pouvez goûter l'amour avec d'autres. Mais je vois se créer entre nous un lien plus doux encore et plus puissant : seule de toutes les femmes je puis vous l'offrir. Je vous l'offre.

JUPITER. — Et c'est?

ALCMÈNE. — L'amitié!

JUPITER. — Amitié! Quel est ce mot? Explique-toi. Pour la première fois, je l'entends.

ALCMÈNE. — Vraiment! Oh! alors je suis ravie! Je n'hésite plus! Je vous offre mon amitié. Vous l'aurez vierge...

JUPITER. — Qu'entends-tu par là? C'est un mot courant sur la terre?

ALCMÈNE. — Le mot est courant.

JUPITER. — Amitié... Il est vrai que, de si haut, certaines pratiques des hommes nous échappent encore... Je t'écoute... Lorsque des êtres se cachent comme nous, à l'écart, mais pour tirer des pièces d'or de vêtements en loque, les compter, les embrasser, est-ce là l'amitié?

ALCMÈNE. — Non, c'est l'avarice.

JUPITER. — Ceux, quand la lune est pleine, qui se mettent nus, le regard fixé sur elle, passant les mains sur leur corps et se savonnant de son éclat, ce sont là les amis?

ALCMÈNE. — Non, ce sont les lunatiques.

JUPITER. — Et ceux qui dans une femme, au lieu de l'aimer elle-même, se concentrent sur un de ses gants, une de ses chaussures, la dérobent, et usent de baisers cette peau de bœuf ou de chevreau, amis encore?

ALCMÈNE. — Non, sadiques.

JUPITER. — Alors, décris-la moi ton amitié. C'est une passion?

ALCMÈNE. — Folle.

JUPITER. — Quel est son sens?

ALCMÈNE. — Son sens? Tout le corps, moins un sens.

JUPITER. — Nous le lui rétablirons, par un miracle. Son objet?

ALCMÈNE. — Elle accouple les créatures les plus dissemblables et les rend égales.

JUPITER. — Je crois maintenant comprendre! Parfois, de notre

observatoire, nous voyons les êtres s'isoler en groupes de deux, dont nous ne percevons pas la raison, car rien ne semble devoir les accoler : un ministre qui tous les jours rend visite à un jardinier, un lion dans une cage qui exige un caniche, un marin et un professeur, un ocelot et un sanglier. Ils se promènent à petits pas, et parfois se lancent gentiment un coup de griffe ou de langue. Je parle des animaux. Et ils ont l'air en effet complètement égaux, et ils avancent de front vers les ennuis quotidiens et vers la mort. Nous en venions à penser ces êtres liés par quelque composition secrète de leur corps, par une attirance entre leur chair et leurs os, où entraient des métaux complémentaires.

ALCMÈNE. — C'est très possible. En tout cas, c'est l'amitié.

JUPITER. — Je vois encore cet ocelot. Il bondissait autour de son cher sanglier. Puis, dans un olivier, il se cachait, et quand le marcassin passait grognant près des racines, se laissait tomber tout velours sur les soies.

ALCMÈNE. — Oui, les ocelots sont d'excellents amis.

JUPITER. — Le ministre, lui, faisait dans une allée les cent pas avec le jardinier. Il parlait des greffes, des limaces; le jardinier, des interpellations, des impôts. Puis, chacun ayant dit son mot, ils s'arrêtaient au terme de l'allée, le sillon de l'amitié sans doute tracé jusqu'au bout, et se regardaient un moment bien en face, clignant affectueusement l'œil, et se lissant la barbe.

ALCMÈNE. — Toujours, les amis.

JUPITER. — Et que ferons-nous, si je deviens ton ami?

ALCMÈNE. — D'abord je penserai à vous, au lieu de croire en vous... Et cette pensée sera volontaire, due à mon cœur, tandis que ma croyance était une habitude, due à mes aïeux... Mes prières ne seront plus des prières, mais des paroles. Mes gestes rituels des signes.

JUPITER. — Cela ne t'occupera pas trop?

ALCMÈNE. — Oh! non. L'amitié du dieu des dieux, la camaraderie d'un être qui peut tout, tout détruire et tout créer, c'est même le minimum de l'amitié pour une femme. Aussi les femmes n'ont-elles point d'amis.

JUPITER. — Et moi, que ferai-je?

ALCMÈNE. — Les jours où la compagnie des hommes m'aurait excédée, je vous verrais apparaître, silencieux; vous vous assiériez, très calme, sur le pied de mon divan, sans caresser nerveusement la griffe ou la queue des peaux de léopard, car alors ce serait de l'amour, — et soudain vous disparaîtriez... Vous auriez été là! Vous comprenez?

JUPITER. — Je crois que je comprends. Pose-moi des questions. Dis-moi les cas où tu m'appellerais à l'aide, et je tacherai de répondre ce que doit faire un bon ami.

ALCMÈNE. — Excellente idée! Vous y êtes?

JUPITER. — J'y suis!

ALCMÈNE. — Un mari absent?

JUPITER. — Je détache une comète pour le guider. Je te donne une

double vue qui te permet de le voir à distance, et pour l'atteindre une double parole.

ALCMÈNE. — C'est tout?

JUPITER. — Oh! pardon! je le rends présent.

ALCMÈNE. — La visite d'amies ou de parentes ennuyeuses?

JUPITER. — Je déchaîne sur les visiteuses une peste qui leur fait sortir les yeux des orbites. J'envoie un mal qui leur ronge le foie et dans leur cerveau une colique. Le plafond s'effondre et le parquet s'écarte...

ALCMÈNE. — C'est trop ou trop peu!

JUPITER. — Oh! pardon encore, je les rends absentes...

ALCMÈNE. — Un enfant malade?

JUPITER. — L'univers n'est plus que tristesse. Les fleurs sont sans par.....

ALCMÈNE. — Vous ne le guéririez pas?

JUPITER. — Évidemment si! Que je suis bête!

ALCMÈNE. — C'est que les dieux oublient toujours. Ils ont pitié des malades, ils détestent les méchants. Ils oublient seulement de guérir, de punir. Mais en somme vous avez compris. L'examen est très passable.

JUPITER. — Eh bien, c'est entendu. J'accepte l'amitié.

(*Un silence. Ils se regardent.*)

ALCMÈNE. — Sans réserves?

JUPITER. — Sans réserves.

ALCMÈNE. — Vous l'acceptez bien vite! Vous montrez une vive satisfaction à l'accepter!

JUPITER. — C'est que je suis satisfait.

ALCMÈNE. — Vous êtes satisfait de n'avoir pas été mon amant?

JUPITER. — Ce n'est pas ce que je veux dire...

ALCMÈNE. — Ce n'est pas non plus ce que je pense! Jupiter, puisque vous êtes maintenant mon ami, parlez-moi franchement. Vous êtes bien sûr que jamais vous n'avez été mon amant?

JUPITER. — Pourquoi cette question?

ALCMÈNE. — Vous vous êtes amusé tout à l'heure, avec Amphitryon. Il n'y a vraiment pas eu de lutte entre son amour et votre désir... C'était un jeu de votre part... Vous aviez d'avance renoncé à moi... Ma connaissance des hommes me pousserait à croire que c'est parce que vous avez déjà eu satisfaction.

JUPITER. — Déjà? Qu'entends-tu par déjà?

ALCMÈNE. — Vous êtes sûr que vous n'êtes jamais entré dans mes rêves, que vous n'avez jamais pris la forme d'Amphitryon?

JUPITER. — Tout à fait sûr.

ALCMÈNE. — Peut-être aussi cela vous a-t-il échappé. Ce n'est pas étonnant avec tant d'aventures...

JUPITER. — Alcmène....

ALCMÈNE. — Alors tout cela ne prouve pas un grand amour de votre part. Évidemment, je n'aurais pas recommencé, mais dormir une fois

près de Jupiter, cela aurait été un souvenir pour une petite bourgeoise. Tant pis!

JUPITER. — Chère Alcmène, tu me tends un piège!

ALCMÈNE. — Un piège? Vous craignez donc d'être pris?

JUPITER. — Je lis en toi, Alcmène, j'y vois ta peine, tes desseins. J'y vois que tu étais résolue à te tuer, si j'avais été ton amant. Je ne l'ai pas été.

ALCMÈNE. — Prenez-moi dans vos bras.

JUPITER. — Volontiers, petite Alcmène. Tu t'y trouves bien?

ALCMÈNE. — Oui.

JUPITER. — Oui qui?

ALCMÈNE. — Oui, Jupiter chéri... Voyez, cela vous semble tout naturel que je vous appelle Jupiter chéri?

JUPITER. — Tu l'as dit si naturellement.

ALCMÈNE. — Pourquoi justement l'ai-je dit moi-même? C'est ce qui m'intrigue. Et cet agrément, cette confiance que ressent pour vous mon corps, d'où vient-il? Je me sens à l'aise avec vous comme si cette aise venait de vous.

JUPITER. — Mais oui, nous nous entendons très bien.

ALCMÈNE. — Non, nous nous entendons mal. Sur beaucoup de points, à commencer par votre création d'ailleurs, et à continuer par votre habillement, je n'ai pas du tout vos idées. Mais nos corps s'entendent. Nos deux corps sont encore aimantés l'un vers l'autre, comme ceux des gymnastes après leur exercice. Quand a eu lieu notre exercice? Avouez-le moi.

JUPITER. — Jamais, te dis-je.

ALCMÈNE. — Alors, d'où vient mon trouble?

JUPITER. — C'est que malgré moi, dans tes bras, je me sens porté à prendre la forme d'Amphitryon. Ou bien peut-être que tu commences à m'aimer.

ALCMÈNE. — Non, c'est le contraire d'un début. Ce n'est pas vous qui êtes entré tout brûlant dans mon lit après le grand incendie de Thèbes?

JUPITER. — Ni tout mouillé, le soir où ton mari repêcha un enfant...

ALCMÈNE. — Vous voyez, vous le savez!

JUPITER. — Ne sais-je pas tout ce qui te concerne? Hélas non, c'était bien ton mari. Quels doux cheveux!

ALCMÈNE. — Vous les aimez mieux ainsi, ou avec les coquilles sur l'oreille?

JUPITER. — Ta coiffure de nuit... Qu'as-tu à me presser ainsi?

ALCMÈNE. — Il me semble que ce n'est pas la première fois que vous arrangez ainsi cette mèche de cheveux, ou que vous vous penchez sur moi ainsi... C'est à l'aube, ou au crépuscule que vous êtes venu et m'avez prise?

JUPITER. — Tu le sais bien, c'est à l'aube. Crois-tu que ta ruse de Léda m'ait échappé? J'ai accepté Léda pour te plaire.

ALCMÈNE. — Oh! Jupiter! Pouvez-vous donner l'oubli?

JUPITER. — Je peux donner l'oubli, comme l'opium, rendre sourd, comme la valériane. Les dieux entiers dans le ciel ont à peu près le même pouvoir que les dieux épars dans la nature. Que veux-tu donc oublier?

ALCMÈNE. — Cette journée! Il plane sur elle quelque chose de louche qui m'oppresserait ma vie entière. Tout mon corps se réjouit de ce soir où je vous ai connu, et toute mon âme en éprouve un malaise. N'est-ce pas le contraire de ce que je devrais ressentir? Donnez à mon mari et à moi le pouvoir d'oublier cette journée, à part votre amitié.

JUPITER. — Qu'il en soit fait comme tu le désires. Reviens dans mes bras, le plus tendrement que tu pourras, cette fois.

ALCMÈNE. — Soit, puisque j'oublierai tout.

JUPITER. — Cela est même nécessaire, car ce n'est que par un baiser que je peux donner l'oubli.

ALCMÈNE. — C'est sur les lèvres aussi que vous allez embrasser Amphitryon?

JUPITER. — Puisque tu vas tout oublier, Alcmène, tu ne veux pas que je te montre ce que sera ton avenir?

ALCMÈNE. — Dieu m'en garde.

JUPITER. — Il sera heureux, crois-moi.

ALCMÈNE. — Je sais ce qu'est un avenir heureux. Mon mari aimé vivra et mourra. Mon fils chéri naîtra, vivra et mourra. Je vivrai et mourrai.

JUPITER. — Pourquoi ne veux-tu pas être immortelle?

ALCMÈNE. — Je déteste les aventures; c'est une aventure, l'immortalité!

JUPITER. — Alcmène, chère amie, je veux que tu participes, fût-ce une seconde, à notre vie de dieux. Puisque tu vas tout oublier, ne veux-tu pas, en un éclair, voir ce qu'est le monde et le comprendre?

ALCMÈNE. — Non, Jupiter, je ne suis pas curieuse.

JUPITER. — C'est aujourd'hui jour de solstice. Veux-tu admirer l'engrenage du ciel, les essieux des astres et connaître seule ici-bas l'heure de l'horloge éternelle?

ALCMÈNE. — Non.

JUPITER. — Veux-tu voir quel vide, quelle succession de vides, quel infini de vides est l'infini? Si tu crains d'avoir peur de ces limbes laiteux, je ferai apparaître dans leur angle ta fleur préférée, héliotrope ou rose, pour marquer un moment l'infini à tes armes.

ALCMÈNE. — Non.

JUPITER. — Veux-tu voir l'humanité à l'œuvre, de sa naissance à son terme, et l'immense champ, à peu près vide encore, réservé à ses morts? Veux-tu voir les onze grands êtres qui orneront son histoire, avec leur belle face de Juif ou leur petit nez de Lorraine?

ALCMÈNE. — Non.

JUPITER. — Pour la dernière fois, je te questionne, chère femme obstinée! Tu ne veux pas savoir, puisque tu vas tout oublier, de quelles

apparences est construit votre bonheur, de quelles illusions votre vertu?

ALCMÈNE. — Non.

JUPITER. — Ni ce que je suis vraiment pour toi, Alcmène, ni ce que contient ce ventre, ce cher ventre!

ALCMÈNE. — Hâtez-vous!

JUPITER. — Alors, oublie tout, excepté ce baiser. (*Il l'embrasse.*)

ALCMÈNE, *revenant à elle.* — Quel baiser?

JUPITER. — Oh, pour le baiser, ne me raconte pas d'histoires! J'ai justement pris soin de le placer en deçà de l'oubli.

SCÈNE SIXIÈME

ALCMÈNE. JUPITER. MERCURE.

MERCURE. — Thèbes entière est au pied du palais, Jupiter, et entend que vous vous montriez au bras d'Alcmène. Tenez, là, entre ces deux colonnes, vous serez vus de tous.

JUPITER. — C'est vrai! Ce fils, Alcmène, il est temps d'y songer!

ALCMÈNE. — Ce fils de l'amitié.

JUPITER. — Viens près de moi, Alcmène. Depuis ce matin, j'admire ton courage et ton obstination, et comme tu ourdis tes ruses avec loyauté, et comme tu es sincère dans tes mensonges, et comme tu gardes la vertu dans l'outrage, ou l'enjouement dans la catastrophe. Mais je me plaisais à te tourmenter, car je t'aimais.

ALCMÈNE. — Pourquoi avez-vous attendu pour m'aimer, Jupiter, que je sois femme? Peut-être jeune fille vous aurais-je aimé moi aussi.

JUPITER. — Ta perfection est la perfection de l'épouse. Il fallait d'abord un époux pour te la donner.

ALCMÈNE. — Alors, il est juste qu'il en profite.

JUPITER. — Qu'il en profite donc! Mais à la condition que tu trouves un moyen de ne pas décevoir Thèbes. La ville nous surveille, et mes prêtres font la garde autour du palais. Ne me demande pas une idée. Sortis des lois fatales, les dieux manquent d'invention. Mais tu es femme, et si d'un mot tu réussis à arranger toute cette révolution de la terre et du ciel, soit, je ne t'impose pas cette nuit ma présence. Comment annoncer ton refus aux Thébains?

ALCMÈNE. — Pourquoi leur en parler? Je me charge de tout! Venez! Ils nous appellent. (*En marchant autour de la scène, ils vont jusqu'à la balustrade.*)

JUPITER. — Quelle majesté vous avez, quel visage radieux!

ALCMÈNE. — On l'aurait à moins. J'épouse Jupiter.

MERCURE. — Ils demandent quelques phrases de vous, Jupiter. N'hésitez pas à leur parler très fort, seigneur. Ils sont tous de profil pour que leur tympan n'en souffre aucun dommage.

(*Tournés face à face, Alcmène et Jupiter parlent solennellement.*)

JUPITER, *très haut.* — Enfin, je te rencontre, chère Alcmène...

ALCMÈNE, *très bas.* — Oui, il va falloir nous quitter, cher Jupiter...

JUPITER. — Notre nuit commence, fertile pour le monde...

ALCMÈNE. — Notre jour finit, ce jour que je me prenais à aimer

JUPITER. — Devant ces magnifiques et superbes Thébains...

ALCMÈNE. — Ces tristes sires, qui acclament ce qu'ils croient ma faute, et insulteraient à ma vertu...

JUPITER. — Contemple sans frayeur celui qui ne se dérange que pour les événements premiers ou les catastrophes, prodiges ou tremblements de terre...

ALCMÈNE. — Les rides de mon bain, ainsi, étaient un tremblement de terre?

JUPITER. — Et je t'embrasse, en bien-venue, pour la première fois.

ALCMÈNE. — Et moi pour la troisième en adieu éternel.

MERCURE. — On ne vous entend pas, Alcmène. La foule réclame.

ALCMÈNE, *très haut.* — Merci, Jupiter, de ces paroles et de ce baiser.

JUPITER, *même ton.* — Tout le plaisir est pour moi.

ALCMÈNE, *très haut.* — Puisque vous avez bien voulu me choisir entre tant de femmes plus belles...

JUPITER, *même ton.* — Ne discute pas mon goût; il est sûr. (*Plus bas*) : du tien, hélas! permets-moi de ne rien dire.

ALCMÈNE, *haut.* — Salut donc, Jupiter. Du fond du cœur, je fais des vœux pour que vous repartiez satisfait de votre séjour ici-bas.

JUPITER, *bas.* — Et cela même n'est pas exclu, Alcmène chérie, à cause de cette âme charmante que j'ai découverte en toi. (*Ils défilent devant la balustrade. Puis Alcmène conduit Jupiter jusqu'à la petite porte.*)

JUPITER. — Et maintenant?

ALCMÈNE. — Et maintenant que la légende est en règle, comme il convient aux dieux, réglons au-dessous d'elle l'histoire par des compromissions, comme il convient aux hommes... Personne ne nous voit plus... Dérobons-nous aux lois fatales... Tu es là, Amphitryon?

(*Amphitryon ouvre la petite porte.*)

AMPHITRYON. — Je suis là, Alcmène.

ALCMÈNE. — Remercie Jupiter, chéri. Il tient à me remettre lui-même intacte entre tes mains.

AMPHITRYON. — Les dieux seuls ont de ces attentions.

ALCMÈNE. — Il demande seulement que le monde entier me croie sa maîtresse. Cela nous fera des envieux. Mais il nous sera agréable de souffrir pour lui.

JUPITER. — Voici ta femme, Amphitryon, et méfie-toi du syllogisme, quand tu discuteras avec elle. Je connais peu de mineure de cette force.

AMPHITRYON. — Oh! merci, Jupiter!

ALCMÈNE. — Il voulait nous éprouver, chéri! Il exige aussi que nous ayons un fils.

AMPHITRYON. — Nous l'aurons dans neuf mois, seigneur. Je vous le jure.

ALCMÈNE. — Et nous vous promettons de l'appeler Hercule, puisque vous aimez ce nom... Ce sera un petit garçon doux et sage.

JUPITER. — Oui, je le vois d'ici... Adieu donc, Alcmène, et n'affecte pas cet air contrit. Je te pardonne de m'avoir fait dans cette lutte toucher les épaules. Je parle là, hélas, par métaphore.

ALCMÈNE. — Je voudrais être sûre que votre amitié me reste.

JUPITER. — Tu veux en être sûre? Prononce donc une de ces phrases par lesquelles, selon nos conventions, tu devais réclamer mon concours! Tu te rappelles : un enfant malade, un époux absent, et je réaliserai ton vœu. Je suis sûr, comme je te connais, que tu en as une toute prête.

ALCMÈNE. — En effet, seigneur.

JUPITER. — Dis-la sans crainte. Il s'agit d'époux, n'est-ce pas?

ALCMÈNE. — Vous devinez tout! La voilà ma phrase : Deux époux qui se retrouvent!

JUPITER. — Deux époux qui se retrouvent? Ma tâche est simple! Pour assister à leurs ébats, je convoque, et tous les dieux, et toi, Léda, qui as encore à apprendre, et vous, braves gens qui avez été dans cette journée à la fois le personnel subalterne de l'amour et de la guerre, écuyer, guerrier, et trompette! Ouvrez larges vos yeux et qu'autour du lit, pour étouffer leur cris, résonnent chants foudre, et musiques!

ALCMÈNE. — Il s'agit d'Alcmène, Jupiter.

JUPITER. — Encore d'Alcmène! Il s'agira donc toujours d'Alcmène aujourd'hui! Alors, évidemment, c'est autre chose. Alors c'est l'aparté des apartés, le silence des silences! Alors disparaissons, dieux et comparses, vers nos zéniths ou vers nos caves. Vous tous ici-bas, spectateurs, retirez-vous sans mot dire, en affectant la plus complète indifférence! Qu'une suprême fois, Alcmène et son mari apparaissent seuls dans un cercle de lumière, où mon bras ne figurera plus que comme un bras indicateur pour indiquer le sens du bonheur; et sur ce couple, que l'adultère n'effleura et n'effleurera jamais, qui jamais ne soupçonnera la saveur du baiser illégitime, pour enclore de velours cette clairière de fidélité, vous là-haut, rideaux de la nuit, qui vous contenez depuis une heure, retombez!

En effet, rideau.

JEAN GIRAUDOUX

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES AU THIBET

THÉORIES ET PRATIQUES[1]

Au Thibet, psychologie et mysticisme vont de pair[2]. A moins qu'il ne s'agisse de vulgaires médiums ou de sorciers d'ordre inférieur, l'entraînement psychique y est, avant tout, une gymnastique visant à préparer le disciple à gravir les cimes de la Connaissance. D'après les Thibétains, le pouvoir de produire des phénomènes psychiques suit, naturellement, la découverte de la véritable nature des choses.

Tous les faits qui, en d'autres pays, ont été tenus pour miraculeux ou attribués, d'une façon quelconque, à l'intervention arbitraire d'êtres appartenant à d'autres mondes, sont considérés par les adeptes avancés des doctrines mystiques thibétaines, comme des phénomènes psychiques.

D'une façon générale, les Thibétains distinguent deux catégories de phénomènes :

1° Les phénomènes qui sont produits *inconsciemment*, soit par une seule personne, soit par plusieurs individus.

L'auteur ou les auteurs du phénomène agissant inconsciemment, il va de soi que ce dernier ne vise pas un but déterminé d'avance par ceux qui le produisent.

1. Sur Madame David Neel et le séjour de quatorze années qu'elle a fait sur les hauts plateaux asiatiques, voir l'introduction, précédant *Le Thibet mystique*, étude parue dans notre livraison du 15 février 1928. (N. D. L R.)

2. On ne trouvera ici que de simples notes. Des détails plus complets, exigeant trop de place pour être donnés dans un article, sont réservés pour un livre sur le Thibet mystique.

2° Les phénomènes produits *sciemment*, en vue d'obtenir un résultat précis. Ceux-ci sont le plus souvent — mais pas nécessairement — l'œuvre d'une seule personne.

Cette personne peut être un homme ou bien appartenir à une autre des six classes d'êtres que les Thibétains reconnaissent comme existant dans notre univers[1]. Quel qu'en soit l'auteur, le phénomène s'opère par les mêmes procédés. Il n'y a point de miracle.

Il sera utile de remarquer, en passant, que les Thibétains sont déterministes. Chaque volition, croient-ils, est conditionnée par nombre de causes dont les unes sont proches et les autres infiniment lointaines. Je ne m'étendrai pas sur ce point qui sort de mon sujet, mais il faut comprendre que, consciemment ou inconsciemment produit, le phénomène est dû à des causes multiples. D'abord, celles qui ont fait naître chez son auteur la volonté de le produire, ou qui, à son insu, ont mis en action des forces latentes en lui, puis celles qui, en dehors de l'auteur du phénomène, ont favorisé la production de ce dernier.

Les causes lointaines sont, la plupart du temps, représentées par leur descendance, si je puis employer ce terme imagé dont certains Thibétains se sont servis au cours de nos conversations. Cette « descendance »[2], ce sont les effets qui incarnent, pour le moment, des actes matériels accomplis dans le passé ou des pensées anciennes.

Ainsi, lorsque, dans les explications qui vont suivre, la concentration de pensée sera mentionnée, il faudra se souvenir que, d'après les Lamaïstes, celle-ci n'est pas absolument spontanée et que le phénomène dont elle est la cause directe[3] a

1. Les six classes d'êtres sont : les dieux, les non-dieux, les hommes, les non-hommes, les bêtes et les êtres habitant les divers purgatoires. Les non-dieux sont des demi-dieux d'humeur guerrière ; les non-hommes comprennent nombre de catégories : génies, fées, esprits, les uns de caractère aimable, les autres portés à la malfaisance. Les êtres habitant les purgatoires y naissent, y meurent et peuvent renaître dans des mondes plus heureux.

Les Lamaïstes n'admettent pas l'idée de la damnation éternelle, pas plus que celle de la béatitude éternelle dans les divers paradis.

2. En thibétain: *rigs*. Ainsi le lait est présent dans le beurre ou le fromage. La graine est présente dans l'arbre né d'elle, etc. Les Thibétains font grand usage de ces exemples qu'ils ont empruntés aux Bouddhistes de l'Inde.

3. *Gyu*.

derrière lui, à l'arrière-plan, un nombre de causes secondaires[1] toutes aussi indispensables.

Le secret de l'entraînement psychique, comme les Thibétains l'entendent, consiste à développer une puissance de concentration de pensée dépassant de beaucoup celle que possèdent, naturellement, les hommes même les mieux doués à ce sujet.

Les Thibétains affirment que, par le moyen de cette concentration, des ondes d'énergie sont produites[2] et peuvent être utilisées de différentes manières dont voici quelques-unes :

1° Un objet peut être *chargé* par ces ondes, à la façon d'un accumulateur électrique et rendre, ensuite, l'énergie qu'il contient, sous la forme d'une manifestation quelconque. Par exemple : il augmentera la vitalité de celui qui entre en contact avec lui, lui communiquera de l'intrépidité, etc.

2° L'énergie transmise à l'objet infuse en lui une sorte de vie. L'objet devient ainsi capable de mouvement et peut accomplir des actes qui lui sont dictés par celui qui l'a animé.

C'est là un moyen employé par les *ngags pas*[3], surtout pour nuire à autrui, et les Thibétains ont la plus grande foi en lui.

Voici un exemple de la façon dont il opère.

Après une concentration de pensées qui durera peut-être plusieurs mois, le magicien infusera dans un couteau la volonté de tuer tel individu. Lorsque le *ngagspa* supposera que l'instrument est en état de remplir son office, celui-ci sera placé à la portée de l'homme que l'on veut tuer, de façon que, presque immanquablement, ce dernier soit amené à le saisir pour s'en servir. Alors, croient les Thibétains, dès que le contact s'est établi entre l'homme et le couteau, celui-ci

1. *Rkyen* prononcé Kyéne.

2. Le mot « onde » est mien. Je l'emploie pour rendre l'explication plus claire et parce que, comme on le verra, il s'agit bien, dans la pensée des Thibétains, de courants de forces. Toutefois, ceux-ci disent simplement *Chougs ou tsal* (ort. thib. *chugs* et *rtsal*), c'est-à-dire « énergie » « force ». Cette énergie est produite chaque fois qu'il y a action mentale ou physique (action de l'esprit, du verbe ou du corps d'après la classification bouddhiste), mais il dépend de son intensité et de la direction qui lui est donnée de produire ou non les phénomènes psychiques dont nous nous occupons.

3. Les « hommes des paroles secrètes », des magiciens.

se meut, imprime un mouvement irrésistible à la main qui le tient et tue ou blesse la personne contre qui il a été préparé.

La blessure, paraît, ainsi, avoir une cause naturelle : la maladresse ou la volonté de se suicider.

Il faut ajouter qu'au cours de la préparation qu'il subit, il est préférable que le couteau soit mis en contact avec celui qu'il doit frapper ou avec des objets habituellement touchés par lui[1]. On raconte que l'arme étant animée devient dangereuse pour le sorcier lui-même qui parfois, s'il manque d'habileté, en est la victime.

Il n'y a pas à s'étonner de ce que le sorcier se suggestionne lui-même au cours des rites très longs exigés par cette pratique et qu'un accident en résulte. D'après les Thibétains, toutes histoires de démons mises de côté, il peut y avoir là un phénomène du genre de celui qui survient lorsque le magicien a créé un fantôme et que celui-ci se rend indépendant de son auteur.

3° Sans le secours d'aucun objet matériel l'énergie émise par la concentration de pensée transmet de la force à distance et cette force donne lieu à des manifestations diverses à l'endroit vers lequel elle a été dirigée. Ou bien, au contraire, après avoir touché le but assigné, l'onde retourne vers le poste qui l'a émise. — Je me sers de mots très peu thibétains, mais ils expriment assez exactement la théorie thibétaine. — En touchant ce but, l'onde lui soustrait une partie ou la totalité de l'énergie qui y existe et, ainsi chargée, revient à son point de départ pour être réabsorbée dans l'auteur du phénomène.

4° Les Thibétains affirment encore que par la concentration de pensée des gens exercés sont capables de projeter les formes conçues dans l'esprit et de créer toutes sortes de fantômes : hommes, déités, animaux, objets quelconques, paysages, etc...[2].

Ceux-ci n'apparaissent pas toujours comme des mirages

1. Ceci surtout dans le cas de sorciers médiocres. De plus habiles peuvent se dispenser d'établir ce contact. Quant aux grands magiciens Bönpos, ils dédaignent les moyens matériels et prétendent qu'ils peuvent tuer à distance en aspirant le souffle vital de leur victime.

2. Parmi les notes qui m'ont été fournies par le Dalaï Lama, sur divers points des doctrines lamaïstes, il en est une qui a trait à ces formations.

impalpables. Ils peuvent être tangibles et doués de toutes les facultés et qualités appartenant naturellement à la chose dont ils ont l'aspect.

Par exemple, un cheval fantôme trotte et hennit; le cavalier fantôme qui le monte peut descendre de sa monture, parler avec un passant sur la route, manger un repas composé d'aliments véritables. L'odeur d'un buisson de roses fantômes se répandra au loin; une maison fantôme abritera des voyageurs en chair et en os, etc.

Tout ce qui précède paraît, à première vue, devoir être classé dans la catégorie des contes de fées et l'on fait sagement en tenant pour tels 99 p. 100 des histoires thibétaines relatant des faits de ce genre. Cependant, on se trouve parfois en présence de cas troublants; certains phénomènes se produisent dont on ne peut nier l'existence. On en est réduit, alors, à en chercher soi-même l'explication, si l'on ne veut pas accepter celle donnée par les Thibétains. Toutefois, les explications thibétaines, à cause de la forme vaguement scientifique qu'elles revêtent, constituent une attraction de plus pour le chercheur et deviennent, en elles-mêmes, un champ d'investigations.

Pour illustrer la nomenclature un peu sèche que je viens de donner, je relaterai deux histoires de phénomènes, très connues au Thibet. Que les faits rapportés soient ou non authentiques, peu nous importe pour le moment. Ces histoires nous apprendront ce que les Thibétains pensent, quant à la nature des phénomènes psychiques et à leurs causes. C'est là un premier renseignement utile à retenir.

Un marchand voyageait avec sa caravane par un jour de grand vent. La bourrasque lui enleva son chapeau qui fut projeté parmi des buissons.

Les Thibétains croient que ramasser sa coiffure, si elle vient à tomber, de cette façon, au cours d'un voyage, attire la malchance. Obéissant à cette idée superstitieuse, le marchand abandonna la sienne.

Le chapeau était en feutre souple avec des couvre-oreilles en fourrure. Aplati dans les broussailles et à demi caché par elles, sa forme n'était guère reconnaissable.

Quelques semaines plus tard, à la nuit tombante, un homme, passant à cet endroit, distingua une forme imprécise qui paraissait tapie parmi les halliers. N'étant pas des plus braves, il pressa le pas et s'éloigna. Le lendemain, il raconta dans le premier village où il s'arrêta, qu'il avait vu « quelque chose d'étrange » caché dans les buissons à une petite distance du chemin.

Le temps passa, puis d'autres voyageurs aperçurent aussi, à la même place, un objet singulier dont ils ne purent définir la nature et en parlèrent dans ce même village.

Et ainsi de suite, d'autres encore entrevirent l'innocent couvre-chef et le signalèrent à l'attention des gens du pays.

Pendant ce temps, le soleil, la pluie et la poussière faisant leur œuvre, le feutre avait changé de couleur et les cache-oreilles redressés ressemblaient vaguement aux oreilles poilues d'un animal. L'aspect de la guenille en était devenu d'autant plus singulier.

Maintenant, voyageurs et pèlerins, s'arrêtant au village, étaient avertis qu'à la lisière des bois, une « chose », ni homme, ni bête, demeurait embusquée et qu'il convenait d'être sur ses gardes. Certains émirent l'idée que la « chose » pouvait être un démon et, bientôt, l'objet, jusque-là anonyme, fut promu au rang de diable.

Beaucoup de gens virent le vieux chapeau, beaucoup en parlèrent et tout le pays en vint à s'entretenir du « démon » caché au coin du bois.

Alors, il advint qu'un jour, des voyageurs virent la guenille remuer, un autre jour elle parut chercher à se dégager d'entre les épines enchevêtrées autour d'elle et, finalement, elle poursuivit des passants qui, fous de terreur, s'enfuirent à toutes jambes. Le chapeau avait été animé par l'effet des nombreuses pensées concentrées sur lui.

Cette histoire, que l'on assure véridique, est donnée comme exemple du pouvoir de la concentration de pensée, même effectuée inconsciemment et sans tendre à un but précis.

La seconde histoire que je vais narrer a tout l'air d'avoir été imaginée par un plaisantin mécréant pour se moquer des dévots, pourtant il n'en est rien. Au Thibet, nul n'y trouve

sujet à rire ou à s'indigner. Le fait rapporté est accepté comme l'expression de la réalité concernant tous les cultes où l'objet vénéré ne vaut que par la vénération qui lui a été témoignée et n'a de pouvoir que celui dont ses fidèles l'ont eux-mêmes investi par la concentration de leurs pensées pieuses et leur foi.

La vieille mère d'un marchand qui allait chaque année dans l'Inde, demanda un jour à celui-ci de lui rapporter une relique de la Terre Sainte. (L'Inde, berceau du Bouddhisme est la Terre Sainte des Thibétains). Le marchand promit de s'acquitter de la commission, mais préoccupé par ses affaires il l'oublia.

La vieille Thibétaine fut navrée et, l'année suivante, lorsque la caravane de son fils se mit de nouveau en route pour l'Inde, elle lui fit encore une fois promettre de lui rapporter une relique.

Celui-ci promit et oublia. Il en fut de même l'année d'après. Cette troisième fois, pourtant, le marchand se rappela la demande de sa mère avant d'arriver à sa demeure et fut sincèrement affligé en pensant à la peine qu'allait avoir la pieuse vieille femme. Comme il réfléchissait au moyen d'arranger les choses, ses yeux tombèrent sur un fragment de mâchoire de chien qui gisait sur le bord de la route. Une inspiration soudaine lui vint. Il détacha une dent de l'ossement desséché, la débarrassa de la poussière qui la couvrait, puis l'enveloppa dans un morceau de soie. Chez lui, il présenta le vieil os à sa mère comme étant, très précieuse relique, une dent du grand Saripoutra[1].

Transportée de joie et pleine de vénération, la bonne femme plaça la dent dans un reliquaire, sur un autel. Chaque jour elle lui rendait un culte, allumant des lampes et faisant brûler de l'encens. D'autres dévots se joignirent à elle et, au bout de quelque temps, la dent de chien, promue sainte relique, émit des rayons lumineux.

Un proverbe thibétain est né de cette histoire :

Meu gus yeu na
Khyi so eu toung[2].

1. L'un des plus éminents disciples du Bouddha.
2. Orthographe thibétaine : *smos gus yod na, khyi so hod hphrung.*

C'est-à-dire : la vénération fait surgir de la lumière, même de la dent d'un chien[1].

TOUMO

Passer l'hiver dans une caverne située souvent à plus de 4 000 mètres d'altitude et n'y pas périr de froid est un problème compliqué. Nombre d'ermites thibétains l'ont résolu et leur endurance est attribuée au fait qu'ils possèdent le moyen d'augmenter la production de la chaleur interne.

Comment y parviennent-ils? — C'est là un secret qui n'est communiqué qu'à ceux admis parmi les initiés. Du reste, les Thibétains déclarent que, si l'on n'a pas reçu l'instruction nécessaire d'un maître très expert lui-même en l'art de toumo[2], tout ce que l'on peut entendre ou lire à propos de cette mystérieuse chaleur est sans effet pratique.

Pour espérer un certain fruit de cet entraînement, il faut d'abord avoir acquis un assez haut degré d'habileté dans l'art de retenir le souffle. Secondement, il faut être capable d'une parfaite concentration de pensée. En troisième lieu, je viens de le dire, il faut être initié.

L'initiation, telle que l'entendent les Thibétains, ne consiste point à révéler un secret, mais à transmettre une force. Le terme thibétain que nous devons traduire par initiation est *ang kour*[3] qui signifie conférer un pouvoir, communiquer une force. Avant de célébrer la cérémonie d'une initiation quelconque, le lama initiateur s'enferme généralement pour une période plus ou moins longue de réclusion complète pendant laquelle il se recueille, médite et procède à une intense concentration de pensée. Bref, je dirai, en reprenant une expression dont je me suis déjà servie, qu'il se «charge» à la manière d'un accumulateur électrique, et cette énergie qu'il a développée et emmagasinée, il la déverse, au cours des rites de l'initiation, dans les initiés préparés pour la recevoir.

Il y a, là aussi, l'idée d'un phénomène psychique. C'est parce qu'ils croient à cette communication d'une énergie

1. Littéralement : S'il y a de la vénération, une dent de chien émet de la lumière.
2. Écrit *gtumo*.
3. Écrit *dbang skur*.

occulte, émanant du maître, que les Thibétains déclarent que *toumo*, comme tout autre procédé de l'entraînement psychique, ne peut être pratiqué avec succès par ceux qui se bornent à en lire la description.

Je ne discuterai pas cette opinion. Toutefois, je crois vraiment qu'un guide est, sinon peut-être absolument indispensable, du moins extrêmement utile dans les exercices respiratoires comme dans nombre d'autres capables, s'ils sont mal exécutés, de causer des troubles sérieux et même des lésions dans l'organisme.

En ce qui concerne *toumo* l'initiation n'est conférée qu'après une longue période d'épreuves.

Il m'a semblé que cette dernière a, entre autres buts, celui de permettre au maître de s'assurer que l'aspirant est doué d'une constitution robuste. Quelle que soit ma confiance dans la méthode de *toumo*, je doute un peu qu'elle puisse être pratiquée sans danger par des gens aux poumons délicats.

Une fois initié, il faut renoncer aux vêtements de laine et ne jamais s'approcher du feu.

L'exercice lui-même est précédé de longs préliminaires que j'omets. Il consiste à s'asseoir en plein air, nu ou presque nu, et à concentrer d'abord ses pensées sur le centre nerveux que les Thibétains placent à la hauteur du nombril[1]. En celui-ci réside le feu, figuré par la syllabe mystique sanscrite *ram* qui le représente. Cette dernière est imaginée et doit être *vue*, debout[2] au centre d'un lotus d'or.

On se représente le feu comme étant caché sous la cendre. Une profonde inspiration agit sur celle-ci à la façon d'un

1. En termes techniques, ces centres sont dénommés des « roues » : *Khorlo* (écrit *hkhorlo*). Le système des « roues » est emprunté à l'Inde. Il a, toutefois, subi des modifications au Thibet, et on l'y voit figurer dans des exercices d'entraînement psychique qui n'ont rien d'hindou.

2. Ces syllabes mystiques ne sont pas simplement un nom secret ou symbolique donné à une chose. Elles sont cette chose elle-même, son essence subtile. Celui qui sait les prononcer avec l'intonation et les vibrations requises, produit la manifestation matérielle de la chose dont elles sont la » semence ». — D'une manière plus subtile, l'initié capable de projeter le *ram* de sa vision intérieure peut mettre le feu à n'importe quel objet; plus encore, il peut faire surgir une flamme sans lui avoir fourni de combustible apparent. Ainsi *ram* est non pas « inscrit » sur les pétales du lotus, mais ce mot, tel qu'un être vivant, s'y tient debout. — Cette explication est celle donnée par des lamas, non la mienne.

soufflet et ranime le feu qui commence à rougeoyer. Les inspirations se succèdent régulièrement et, à chacune d'elles, l'on doit éprouver la sensation que produirait une bouffée d'air arrivant à l'endroit sur lequel on a concentré sa pensée.

Ensuite, chaque inspiration profonde est suivie d'une rétention du souffle dont la durée va graduellement en augmentant.

La pensée continue à suivre l'éveil du feu. Il monte dans la veine *ouma*[1] qui traverse le milieu du corps. Celle-ci est d'abord imaginée mince comme un fil, et contenant du feu et de l'air. On doit, ensuite, la voir grossir peu à peu, devenant de la dimension du petit doigt, de celle du bras, et, finalement, emplissant le corps tout entier qui est transformé en brasier.

Le corps cesse, alors, d'être perçu. L'univers n'est plus qu'une mer de flammes activées par le vent. Enfin, ayant perdu la conscience de sa personnalité et des objets environnants, l'on se *sent* une flamme parmi cet océan de feu.

Il existe encore une autre façon de pratiquer cet exercice et, dans celle-ci, intervient, comme premier élément, l'identification du sujet avec une déité, appelée Dordji Naldjorma, représentée comme une femme nue couleur de feu. Lorsqu'on a réussi à perdre toute conscience de sa propre personnalité, lorsqu'on s'est complètement identifié avec la déité, on imagine la lettre A, à la hauteur du nombril, et, au sommet de la tête, la lettre *Ha* écrite la tête en bas. Le jeu de la respiration allume un feu ardent en *A* et, de *Ha*, découlent sur *A*, des gouttes d'huile qui l'alimentent.

Il convient de savoir que les deux lettres de l'alphabet thibétain dont la prononciation est, respectivement : *A* et *Ha*

1. Les Thibétains ont emprunté aux Hindous les trois veines mystiques qui jouent un grand rôle dans l'entraînement psychique des yoguis. En thibétain elles portent respectivement les noms de *roma*, *ouma* et *kyangma* (orthographe thibétaine : *roma*, *dbuma*, *rkyangma*). Ces soi-disant « veines » ne sont d'ailleurs point considérées comme de véritables veines contenant du sang, mais comme des nerfs d'une ténuité extrême, servant de fils conducteurs à des courants d'énergie. Les trois nerfs nommés si-dessus sont les plus importants, mais, en dehors d'eux, il en existe quantité d'autres. En fait, les mystiques avancés considèrent cette sorte de réseau comme n'ayant aucune réalité physique. D'après eux, c'est une représentation imagée et fictive de courants de force. La langue thibétaine se sert du même mot *tsa* (*rtsa*) pour désigner les veines et les nerfs.

ont un sens mystique. Bien entendu, « l'huile » aussi n'est qu'un terme symbolique et il n'est nul besoin de dire qu'aucun réel brasier ne se trouve dans le ventre des Thibétains.

Pour expliquer toute cette symbologie point par point, il faudrait un volume. Ce second exercice est, parfois, combiné avec celui décrit en premier lieu.

Les inspirations, rétentions et expirations du souffle sont accomplies mécaniquement, dans l'ordre prescrit, par ceux qui sont entraînés depuis longtemps à la production de *toumo*. Elles ne rompent point la concentration de leur pensée sur le mirage du feu, ni la répétition mentale de la formule mystique qui accompagne la contemplation. Sans qu'ils aient besoin de faire un effort d'imagination pour voir croître l'intensité du feu, le processus se poursuit de lui-même, et, ce qui est le but de l'exercice, une agréable sensation de chaleur se répand peu à peu par tout le corps.

Une certaine accélération des battements du cœur se produit parfois chez les débutants, mais ceci est considéré comme indiquant que l'étudiant n'a pas encore acquis la véritable « façon de faire. »

Une sorte d'examen clôt, parfois, la période d'entraînement des étudiants en *toumo*. Par une nuit d'hiver où la lune brille, ceux qui se croient capables de subir victorieusement l'épreuve se rendent, avec leur maître, sur le bord d'un cours d'eau non gelé. Si aucune eau libre n'existe dans la région, l'on perce un trou dans la glace. La nuit choisie est une de celles où le vent souffle avec violence. Elles ne sont point rares au Thibet, en hiver.

Les candidats au titre de *réspa*[1] s'asseoient sur le sol, les jambes croisées et complètement nus. Des draps sont plongés dans l'eau glacée; ils y gèlent et en sortent raidis. Chacun des disciples en enroule un autour de lui et doit le dégeler et le sécher sur son corps. Dès que le linge est sec, on le replonge dans l'eau et le candidat s'en enveloppe de nouveau. L'opération se poursuit, ainsi, jusqu'au lever du jour. Alors, celui qui a séché le plus grand nombre de draps est proclamé le

1. *Réspa* : qui se vêt de coton. *Toumo* est communément appelé *toumo réskyang*, c'est-à-dire que cette chaleur permet de se vêtir d'un « unique vêtement de coton » même par les plus grands froids.

premier du concours. Il faut en avoir séché au moins trois pour être reconnu un vrai *réspa* digne de porter la jupe de coton blanc qui distingue les « licenciés ès-art de *toumo.* » Du moins, telle était, m'a-t-on dit, la règle primitive, mais, de nos jours, il est douteux qu'elle soit observée très strictement.

Il existe diverses autres épreuves telles que s'asseoir parmi la neige et la faire fondre autour de soi. L'étendue du rayon dans lequel la neige a fondu indique l'intensité de la chaleur émise par l'aspirant *réspa.*

Au début de l'entraînement, le phénomène d'accroissement de la chaleur — ou la sensation de chaleur — ne dure que tant que l'exercice prescrit est pratiqué. Dès que la concentration d'esprit et la gymnastique respiratoire cessent, le froid se fait de nouveau graduellement sentir. Au contraire, chez ceux qui ont persévéré dans cet entraînement pendant un certain nombre d'années, la production de chaleur devient, dit-on, une fonction naturelle et la réaction contre le froid se fait d'elle-même lorsque la température s'abaisse.

Il est difficile d'arriver à une parfaite certitude quant à l'étendue des effets de *toumo*; cependant les effets eux-mêmes me paraissent suffisamment prouvés.

J'ai vu des Thibétains séchant des draps de la façon que j'ai rapportée et, dans la faible mesure où j'ai pratiqué l'entraînement moi-même, j'ai pu constater des résultats réels.

L'art de se réchauffer semble avoir été connu depuis très longtemps par les ermites du Thibet. Le célèbre poète-ascète Milarespa (XIe siècle de notre ère) y fait de fréquentes allusions dans son autobiographie. Il y était passé maître et l'enseignait à ses disciples dont la plupart sont qualifiés : *réspa.* La façon dont Milarespa s'exprime au sujet de *toumo* montre qu'il ne s'agit point d'une nouveauté, mais bien d'une pratique qui déjà, à cette époque, était considérée comme anciennement connue.

J'indiquerai encore que, d'après les maîtres *réspas,* il ne faut jamais s'exercer à la production de *toumo* à l'intérieur d'une maison, ni dans une agglomération d'habitations où l'air est vicié par la fumée, les odeurs, et aussi, disent-ils,

par divers éléments occultes. Le lieu convenable est un endroit élevé et solitaire, sur une montagne. Un régime alimentaire particulier est aussi prescrit et il existe encore d'autres règles concernant l'heure des repas, le temps à donner au sommeil, etc.

ANESTHÉSIE

Parmi les pratiques dont le but est de supprimer, ou tout au moins de diminuer fortement la souffrance physique, je mentionnerai l'anesthésie plus ou moins complète produite sans l'aide de drogues et sans procédés hypnotiques.

En général, la sensation n'est pas entièrement abolie, mais est perçue à peu près comme l'est un contact lorsqu'une épaisse couche de ouate est placée entre l'objet touché et la chair du sujet.

On dit que certains arrivent à se mettre dans cet état spécial tout en se livrant à n'importe quel genre d'activité. Dans les cas que j'ai pu observer, le sujet devait, au contraire, demeurer immobile, ou tout au moins ne pas parler, et être à l'abri du bruit causé par les hommes ou les animaux. Les bruits naturels, vent, pluie, torrent, ne paraissaient pas contrarier l'anesthésie.

En somme, il s'agit d'une sorte de transe. L'explication thibétaine est que l'on « extériorise sa conscience » ou peut-être, plutôt, celle des multiples consciences[1] qui est en rapport avec le genre de sensation que l'on veut éviter. J'ai voulu expérimenter le phénomène moi-même et j'ai obtenu des résultats intéressants dans des cas de névralgie aiguë et en d'autres circonstances.

INVISIBILITÉ

Se rendre invisible est un autre phénomène à la possibilité duquel croient tous les Thibétains. D'après ce que j'ai pu deviner, il me semble qu'il ne s'agit pas du tout de s'escamoter, bien que le vulgaire imagine le prodige sous cette forme. Ce qu'il faut, c'est parvenir à n'éveiller aucune sensation chez les êtres animés que l'on approche. De cette façon

1. Les Thibétains en distinguent onze sortes.

on passe inaperçu et, à de moindres degrés de perfection du phénomène, on est très peu remarqué par ceux devant les yeux de qui l'on passe, on ne provoque pas leurs réflexions et l'on ne laisse aucune impression dans leur mémoire.

Les explications qui m'ont été données à ce sujet, peuvent à peu près se traduire comme suit. Lorsqu'on avance en faisant un grand bruit, beaucoup de gestes, en heurtant les gens et les choses, on détermine de nombreuses sensations chez beaucoup d'individus. L'attention s'éveille en ceux qui les ressentent et se porte sur celui qui en est l'auteur. Si, au contraire, l'on marche doucement, en silence, on ne fait naître que peu de sensations, celles-ci ne sont point vives, elles excitent peu l'attention chez ceux qui les éprouvent et il s'ensuit que l'on est peu remarqué.

Toutefois, si immobile et silencieux que l'on se tienne, le travail de l'esprit engendre une énergie qui se répand autour de celui qui la produit et cette énergie est sentie de façons diverses par ceux qui entrent en contact avec elle. Si l'on parvient à supprimer tout mouvement de l'esprit, on n'éveille pas de sensations autour de soi et l'on n'est point vu.

Cette théorie me paraissant par trop hasardée, j'insinuai que, malgré tout, le corps matériel devait forcément être vu. La réponse fut : Nous voyons, à chaque instant, un nombre considérable d'objets, mais, bien qu'ils se trouvent tous sous nos yeux, nous ne remarquons qu'un nombre très restreint d'entre eux. Les autres ne produisent aucune impression sur nous. Aucune « connaissance-conscience » (*nampar-chéspa*[1]) ne suit le contact visuel (*mig gi régpa*) : nous ne nous rappellerons point que ce contact a eu lieu. En fait, ces objets sont demeurés « invisibles » pour nous.

TÉLÉPATHIE

Les mystiques thibétains sont des gens taciturnes; ceux d'entre eux qui acceptent des disciples font usage pour les instruire de méthodes où les discours tiennent peu de place. La description de ces curieuses méthodes est hors de mon présent sujet, il suffira de dire, ici, que les disciples des ermites

1. Écrit *rnampar chespa.*

contemplatifs ne voient leur maître que rarement, à des intervalles dont la longueur se mesure au degré d'avancement de l'élève ou à ses besoins spirituels dont le maître est seul juge. Quelques mois ou plusieurs années s'écoulent entre ces entrevues. Cependant, en dépit de cette séparation, maître et disciples, particulièrement les plus psychiquement développés de ceux-ci, ont un moyen de communiquer entre eux lorsque les circonstances le demandent.

La télépathie est l'une des branches de la science secrète des Thibétains. Elle semble remplir, dans les hautes régions du « Pays des Neiges », le rôle que la télégraphie sans fil joue depuis peu en Occident. Toutefois, tandis que, dans nos pays, les appareils de transmission sont à la disposition du public, l'expédition, plus subtile, des messages « sur le vent[1] » demeure le privilège d'une petite collectivité d'initiés thibétains.

La télépathie n'est pas inconnue des occidentaux. Plus d'une fois, les Sociétés s'occupant de recherches psychiques ont signalé des phénomènes télépathiques. Cependant, ceux-ci paraissaient, la plupart du temps, avoir eu lieu comme par hasard, sans que l'auteur du phénomène ait été conscient de la part qu'il y prenait. En des circonstances particulières, il avait émis et envoyé, à travers l'espace, les ondes mystérieuses qui, à une distance plus ou moins grande, avaient touché un récepteur humain, mais cela s'était produit sans qu'il y eût eu, de sa part, la volonté expresse de transmettre un message et, surtout, sans qu'il fût certain que son message parviendrait au but voulu.

Quant aux expériences qui ont été tentées pour effectuer des communications télépathiques de propos délibéré, leur résultat demeure douteux, en ce qu'elles n'ont pas pu être répétées à volonté, avec une suffisante certitude de les réussir.

Il semble en être autrement parmi les *doubtchen*[2] thibé-

1. Le même mot *rlung*, prononcé *loung* signifie à la fois air et vent, et même parfois le souffle de la respiration. L'on peut aussi bien entendre *loung gi téng la* (orthographié *rlung gi sténg la*), dans le sens de porté sur l'air, à travers l'air, etc.

2. Orthographié *grub chen*, littéralement « celui qui a grandement réussi ». Il est sous-entendu que l'heureux succès dont il s'agit est l'acquisition de pouvoirs supernormaux permettant de produire des phénomènes habituellement tenus

tains. Ces derniers affirment que la télépathie est une science qui peut être apprise comme n'importe quelle autre science par ceux qui recoivent l'enseignement nécessaire et se trouvent être des instruments appropriés pour mettre la théorie en pratique.

Différents moyens sont indiqués comme conduisant à acquérir le pouvoir de la télépathie; cependant les adeptes thibétains des sciences secrètes sont unanimes en attribuant l'origine du phénomène à une très intense concentration de pensée allant jusqu'à un état de transe.

On remarquera que, pour autant que les phénomènes de télépathie ont été étudiés en Occident, leur cause a paru la même que celle découverte par les Thibétains.

Les maîtres mystiques déclarent que celui qui aspire à devenir habile dans l'art de la télépathie, doit être à même d'exercer un contrôle parfait sur son esprit, de façon à pouvoir produire, à volonté, la puissante concentration de pensée sur un unique objet, d'où dépend la réussite du phénomène.

Le rôle de « récepteur » conscient, toujours prêt à vibrer au choc des ondes télépathiques, est considéré comme presque aussi difficile que celui de « poste émetteur. » Tout d'abord, celui qui veut devenir « récepteur » doit avoir été « accordé » avec celui dont il attend plus spécialement des messages.

La concentration de pensée sur un unique objet jusqu'au point où tous les autres objets disparaissent du champ de la perception consciente est, ainsi qu'il a été expliqué au

pour des prodiges et d'un ordre supérieur à ceux exhibés par les sorciers vulgaires. Au-dessus du *doubtchen* est le *doubthob* (orthographié *grubthob*). Bien rares sont ceux qui sont jugés dignes de ce titre. Les Thibétains ne le donnent jamais à un simple magicien, quels que soient les pouvoirs occultes qu'ils lui attribuent, car le *doubthob* doit être aussi un saint et un sage profondément versé dans la connaissance de l'essence des choses. Le *doubtchen* thibétain ressemble au *siddha* des Hindous et aux mystiques taoïstes. Disons, en passant, que tandis que le menu fretin des sorciers taoïstes grouille dans toutes les pagodes de la Chine, ces mystiques habitent des monastères situés à l'écart sur les montagnes, où ils vivent souvent en reclus dans des cellules, ou des huttes bâties dans les jardins. Quant au *doubthob*, il tient, dans le Lamaïsme, la place que les *arhants* occupent dans la littérature bouddhiste pâlie. Le terme *dadjompa* (orthographié *dgra bchompa*) par lequel les Thibétains traduisent *arhant* n'est employé que pour d'illustres saints des temps passés, particulièrement des Hindous contemporains, historiques ou mythiques, du Bouddha. Le *doubthob* peut être de n'importe quel pays et de n'importe quelle époque.

cours de l'article précédent[1], l'un des piliers de l'entraînement spirituel chez les lamaïstes. D'un autre côté, cet entraînement comprend aussi des exercices tendant à développer la faculté de percevoir les différents courants de forces subtiles qui sillonnent l'univers en tous sens.

S'appuyant sur ces faits, certains affirment que la télépathie aussi bien que *toumo* et d'autres talents utiles, mais non pas indispensables, sont des résultats accessoires de l'entraînement spirituel et que, par conséquent, il est superflu d'en faire l'objet d'une étude spéciale.

D'autres voient les choses différemment. Ils conviennent que les facultés acquises par le moyen de l'entraînement spirituel permettent de pratiquer la télépathie et la plupart des arts occultes, mais ils ajoutent que ceux qui sont incapables d'atteindre les hautes étapes du sentier mystique, ou qui n'y aspirent point, peuvent légitimement s'efforcer de réussir dans n'importe laquelle de ses branches.

Les maîtres mystiques se rallient, en général, à cette opinion et nombre d'entre eux exercent leurs disciples à la télépathie. Cependant, ici comme pour toutes les autres parties de leur enseignement, ils insistent sur la nécessité de tenir leurs méthodes secrètes et de n'en rien laisser deviner à ceux qui ne tendent pas à la perfection spirituelle par la pratique de la bienveillance et de la pitié[2], aussi bien que par l'acquisition du Savoir.

La raison de cette réserve est que les Thibétains, comme la plupart des orientaux, ne croient point qu'il est nécessaire d'être un saint pour devenir un thaumaturge. D'après eux, sainteté et pouvoirs supernormaux appartiennent à deux ordres de choses complètement différents. Si le *doubtchen*

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 février 1928.

2. *Ñingé* (écrit *sñing rdje*) compassion, bienveillance, pitié. En sanscrit *karuna*. Compassion est le terme généralement adopté par les traducteurs occidentaux. Il est, toutefois, capable de conduire à une fausse interprétation. « Compassion » peut être compris comme un sentiment procédant de l'émotion. Comme le mot l'indique, celui qui éprouve de la compassion, souffre avec l'être souffrant qui excite sa pitié compatissante. Un tel sentiment est contraire à la vertu cardinale bouddhiste qui est la parfaite sérénité, l'impassibilité. La périphrase : « profonde, affectueuse pitié, sans aucun mélange de dédain » rend plus exactement l'idée attachée à *ñingé*.

thibétain est capable de faire des prodiges, ce n'est point à cause de sa perfection morale, mais, comme il a déjà été dit, parce qu'au cours de son entraînement spirituel, il a développé certaines facultés qui peuvent aussi bien servir à produire des phénomènes psychiques qu'à amener de plus hauts résultats.

La télépathie ne paraît pas être une arme bien dangereuse; cependant les Thibétains croient que d'experts *ngags pas*[1] s'en servent en magie noire et ceci explique la répugnance des *doubtchens* à en répandre la pratique.

Certains ermites contemplatifs sont parvenus, dit-on, à saisir les messages téléphatiques de leur guide spirituel (*tsawaï lama*) sans s'y être entraînés systématiquement. Ce fait est considéré comme un effet de la profonde vénération qu'ils lui ont vouée. Un nombre plus restreint de mystiques passe pour avoir spontanément acquis le pouvoir d'émettre des messages.

Quant à ceux qui cultivent la télépathie, les lignes principales de leur entraînement peuvent être esquissées comme suit.

En premier lieu, il est indispensable de pratiquer tous les exercices inventés pour produire la transe de concentration de pensée sur un unique objet, jusqu'au point où le sujet s'identifie à l'objet, ainsi qu'il a été décrit dans l'article précédent.

Il faut, également, s'exercer à la pratique complémentaire de cette concentration, c'est-à-dire « vider » l'esprit de toute activité mentale, y faire le silence et le calme complet.

Vient ensuite la distinction et l'analyse des diverses influences qui déterminent de soudaines et apparemment inexplicables sensations psychiques ou physiques, des états d'esprit particuliers : joie, mélancolie, crainte et, encore, les souvenirs subits de personnes, de choses ou d'événements que rien ne semble relier aux pensées ou aux actions présentes de celui en la mémoire de qui ils surgissent.

Quand l'élève s'est exercé de la sorte pendant quelques années, il est admis à méditer avec son maître. Tous deux s'enferment alors dans une chambre silencieuse et peu éclairée,

1. Sorciers.

et concentrent leurs pensées sur le même objet. A la fin de l'exercice, le disciple fait connaître au lama les phases de sa méditation, les différentes idées, sensations ou perceptions subjectives qui ont surgi au cours de celle-ci. Ces détails sont comparés avec ceux qui ont marqué la méditation du maître, ressemblances et divergences sont notées.

Ensuite, sans avoir été informé de l'objet choisi par son maître comme sujet de contemplation, s'efforçant d'empêcher la naissance de pensées dans son esprit, faisant le vide en lui, le novice surveille l'apparition inattendue de pensées, de sentiments, de perceptions, qui ne paraissent dériver d'aucune de ses propres préoccupations ou notions. De nouveau, les pensées et les images survenues pendant l'exercice sont soumises au lama qui les compare avec celles qu'il a mentalement suggérées à son disciple.

Le maître va, maintenant, donner des ordres précis à son élève, tandis que ce dernier se tiendra attentif à une petite distance de lui. Si ces ordres sont compris, le novice le montrera soit en répondant à ce qui lui a été dit, soit en accomplissant l'action qui lui a été commandée. L'entraînement continue ainsi en augmentant progressivement la distance entre le maître et son disciple. Après avoir été assis dans la même chambre, ils occuperont des chambres différentes dans le même bâtiment, ou bien le novice retournera dans sa propre hutte ou sa caverne, puis se transportera à quelques kilomètres de la résidence du lama.

Il est généralement admis, au Thibet, que les *doubtchens* sont capables de lire les pensées d'autrui, quand bon leur semble. Le maître étant supposé posséder ce pouvoir, il s'ensuit que ses disciples ne peuvent s'exercer à lui envoyer des messages télépathiques. Il connaîtrait leur intention avant même qu'ils aient eu le temps de se recueillir pour tenter leur expérience.

Vraie ou erronée, l'opinion qu'on a de lui oblige le lama honoré du titre de *doubtchen* à se conduire comme possédant réellement le pouvoir qu'on lui attribue. Pour cette raison, ses disciples débutent en s'exerçant à échanger des messages téléphatiques entre eux.

Deux ou plusieurs novices s'associent pour pratiquer cet

exercice sous la direction de leur lama et l'entraînement ressemble, à peu de chose près, à celui qui vient d'être décrit.

Lorsque le novice est devenu capable d'une profonde concentration de pensées, il se retire, avec son camarade d'étude, dans une pièce sombre située à l'écart de tout bruit. Là, il concentre ses pensées sur son compagnon jusqu'à ce qu'il arrive à oublier sa propre personnalité et à assumer mentalement celle de l'homme assis en face de lui[1].

Pour rendre la chose plus claire, supposons que le premier novice s'appelle Sonam et donnons à l'autre le nom de Tsondu.

Quand Sonam a rejeté, aussi complètement que possible, la conscience d'être Sonam et *qu'il se sent* Tsondu, il imagine la pensée ou l'action qu'il a, préalablement, décidé de suggérer à Tsondu. Il concentre son esprit sur cette pensée, toujours en imaginant *qu'il est Tsondu* qui pense. Ou bien il accomplit, mentalement, dans tous ses détails, l'acte qu'il a désiré faire exécuter par Tsondu et, de même, tandis qu'il l'effectue en esprit, il imagine qu'il est Tsondu agissant. Mais, bien entendu, dès qu'au début de l'exercice Sonam s'est identifié avec Tsondu, pensées ou actes sont naturellement pensés ou accomplis par lui comme s'il était Tsondu. S'il lui fallait se rappeler à chaque instant qu'il *doit* penser et agir comme étant Tsondu, l'exercice n'aboutirait à aucun résultat ou seulement à un résultat minime.

Si l'expérience réussit, Tsondu saisira la pensée de Sonam ou se lèvera soudain pour accomplir l'acte imaginé par ce dernier.

Les deux amis continueront le même exercice en s'éloignant graduellement de plus en plus l'un de l'autre, ainsi qu'il a été dit au sujet de la pratique précédente.

Pour s'entraîner, les commençants se groupent et l'exercice décrit ci-dessus est maintes fois répété entre différents compagnons et en alternant les rôles de « receveur » et « d'émetteur » de message.

Les novices plus avancés éprouvent leurs progrès en envoyant des communications télépathiques inattendues, en dehors de tout exercice prévu et à un moment où le corres-

1. A propos de ces exercices, voir mon précédent article. *Revue de Paris* du 15 février 1928.

pondant qu'ils cherchent à atteindre est très probablement occupé et ne songe nullement à recevoir un message.

Ils essaient aussi de suggérer, au moyen de la télépathie, des pensées ou des actes à des personnes avec qui ils n'ont jamais pratiqué aucun exercice. Certains tentent de suggérer des actes à des animaux.

Des années sont consacrées à ces pratiques et à différentes autres tendant au même but[1]. Il est impossible de deviner combien de ceux qui poursuivent cet entraînement ardu en retirent des résultats réels. Ce serait d'ailleurs une erreur de s'imaginer ces cercles d'études occultes sous l'aspect d'écoles fréquentées par de nombreux élèves, comme le sont les collèges des grands monastères. Il n'est rien de semblable. En telle vallée isolée, une demi-douzaine de disciples peuvent se trouver momentanément groupés autour de la caverne d'un ermite. C'est là, déjà, un maximum qui semble rarement atteint. Loin de là, dans un autre repli de montagne, on rencontrera peut-être encore les huttes primitives de trois ou quatre novices, disséminées à un ou deux kilomètres de l'ermitage de leur maître. On peut comprendre par là que les divers exercices d'entraînement psychique sont pratiqués par un nombre très restreint d'individus et non point tous dans un même lieu.

Quels que puissent être les fruits que les étudiants retirent d'une préparation systématique à la pratique de la télépathie, les plus vénérables d'entre les maîtres mystiques sont loin de l'encourager. Tous les efforts faits en vue d'acquérir des pouvoirs supernormaux sont considérés par eux comme un sport enfantin complètement dénué d'intérêt.

Il paraît prouvé que ces grands contemplatifs peuvent, à volonté, communiquer par télépathie avec leurs disciples, et certains disent même avec n'importe quel être animé,

1. Il m'est impossible de décrire tous les exercices qui ont été inventés pour cultiver la télépathie. Il est certain aussi qu'en dehors de ceux que j'ai pu noter il en existe encore d'autres qui me demeurent inconnus. Toutefois, tous les Thibétains initiés des milieux mystiques s'accordent à déclarer que la direction générale de l'entraînement est partout la même et repose entièrement sur la concentration de pensée. Je ferai remarquer que non seulement la télépathie, mais tous les phénomènes psychiques sont, d'après les Thibétains, basés sur la concentration de pensée. Elle est la partie essentielle de leur système.

mais, comme il a déjà été indiqué à plusieurs reprises, leur pouvoir est tenu pour un résultat accessoire de leur profonde connaissance des lois psychiques et de leur perfection spirituelle.

Leur méthode est difficile à définir et je craindrais, en tentant d'en donner une brève description, de la mal présenter. Il peut, toutefois, être dit que leur système d'entraînement spirituel comprend des méditations sur l'équivalence et l'identité de toutes choses[1], — des méditations au cours desquelles la diversité est ramenée à l'identité[2], — des méditations sur le vide du vide[3], — des méditations sur la sphère qui n'est ni l'existence, ni la non-existence, etc.

Il est dit que lorsque, par l'illumination résultant de ces investigations mentales, l'on a cessé de considérer « soi-même » et « autrui » comme des entités absolument distinctes et dépourvues de points de contact, la télépathie devient facile.

La découverte de ces « points de contact » au cours d'introspections prolongées, dissipe l'illusion qui fait voir des êtres limités, et un enchevêtrement de mutuels échanges est perçu à leur place.

Ce sont là des expériences psychiques et mystiques que les mots sont impuissants à décrire. Quelle que puisse être la part de vérité ou d'imagination existant en ces théories, j'estime plus sage de ne point les discuter.

J'ajouterai encore, bien que ce soit quelque peu en dehors de mon sujet, que les communications entre maîtres et disciples, par des moyens grossiers, tels que des lettres tombant du plafond ou que l'on trouve sous son oreiller à son réveil, sont choses inconnues des mystiques thibétains. Lorsque des questions regardant de tels faits leur sont posées, ils ont peine à croire que leur interlocuteur parle sérieusement et n'est pas un irrévérent farceur.

Je me rappelle la répartie amusante d'un lama de Trashilhumpo à qui je disais que certains philings[4] croyaient à la

1. *Chos thamsched mñampa ñid.* — en sanscrit *sarvadharmasamata.*
2. *Nampar gchig tu gyurpa.* — En sanscrit *ekakaro.*
3. *Stongpañid stongpañid.* — En sanscrit : *çûnyatâ çunyatâ.*
4. Orthographié *phyi gling*, un étranger, en général, mais les Thibétains désignent particulièrement ainsi les Anglais, les seuls étrangers de race blanche

possibilité de communiquer de cette façon avec les esprits des morts, et même avec certains maîtres mystiques thibétains. « Et ce sont ces gens-là qui ont conquis l'Inde! » s'écria-t-il, confondu par la naïveté de ces Anglais redoutables.

Il me paraît résulter des observations que j'ai faites pendant un bon nombre d'années, que les transmissions télépathiques, comme, d'ailleurs, tous les autres phénomènes psychiques, trouvent au Thibet un milieu très favorable à leur production. Quelles sont exactement les conditions qui les facilitent? Il serait téméraire de répondre à cette question d'une façon catégorique, alors que la nature même des phénomènes psychiques nous demeure encore si mystérieuse. Peut-être certaines influences physiques dues à la haute altitude du territoire thibétain doivent-elles être envisagées, peut-être aussi le grand silence dans lequel baigne tout le pays, cet extraordinaire silence duquel — si j'osais me permettre une si étrange expression — je dirais qu'il se fait *entendre* par dessus les clameurs des plus furieux torrents. Il est possible aussi que la solitude favorise la manifestation des forces psychiques, l'absence de grandes agglomérations humaines dont les habitants, par leur activité mentale, créent de multiples tourbillons d'énergie psychique qui brisent les ondes subtiles auxquelles sont probablement dus les phénomènes. Peut-être faut-il encore ajouter la placidité des Thibétains, dont l'esprit n'est pas encombré comme le nôtre de soucis et de ratiocinations qui l'absorbent.

Il est, je le répète, impossible d'exprimer aucune opinion raisonnablement fondée sur ce sujet dans l'état rudimentaire de nos connaissances actuelles.

Quelles qu'en puissent être les causes, les transmissions télépathiques voulues ou inconscientes, semblent ne pas être très rares au Thibet.

En ce qui me concerne, je suis certaine d'avoir reçu des messages télépathiques émanant de lamas avec qui j'avais été en relations. Il est même possible que le nombre de ces messages ait été plus grand que je l'imagine. Certaines nouvelles idées ou réflexions soudaines, ayant surgi dans mon esprit

qu'ils connaissent, à part les Russes. Ils nomment ces derniers *Ourosso* et non pas *philings*.

pendant le temps consacré à la méditation, peuvent avoir été produites par des suggestions envoyées de loin. Je n'ai toutefois retenu qu'un très petit nombre de cas dans lesquels, plusieurs jours ou même plusieurs mois après que la transmission avait eu lieu, le lama qui en était l'auteur s'est lui-même informé de son résultat.

MATÉRIALISATIONS

Nous examinerons brièvement, maintenant, quelques cas de matérialisations.

S'il fallait croire toutes les histoires racontées à ce sujet ou même ajouter foi aux rapports de toutes les personnes qui affirment avoir été témoins de matérialisations, celles-ci s'effectueraient fréquemment au Thibet, mais il convient toujours, en matière semblable, de faire large part à l'exagération comme aux hâbleries. Nombreux doivent être ceux qui, entendant relater un prodige, ne peuvent résister à la tentation de se vanter d'en avoir contemplé un plus extraordinaire encore.

Il faut aussi compter avec la suggestion collective et l'auto-suggestion. Néanmoins, toutes réserves faites quant à la fréquence de ces phénomènes, il me serait difficile d'en nier l'existence.

Les matérialisations, telles que les Thibétains les dépeignent et telles que j'ai pu en voir moi-même, ne ressemblent point à celles qui, paraît-il, ont été observées dans les séances de spiritisme. Au Thibet, les témoins des phénomènes n'ont pas été spécialement convoqués pour tenter d'obtenir des phénomènes, ils n'ont donc pas l'esprit préparé et porté à en voir. Il n'y a point de table sur laquelle les assistants posent les mains, point de médium en transe, point de cabinet noir où celui-ci s'enferme. L'obscurité n'est point requise non plus; le soleil et le plein air ne contrarient point les apparitions.

En certains cas, celles-ci sont volontairement créées; en d'autres il semble que celui qui, vraisemblablement, en est l'auteur, agisse inconsciemment.

Je me bornerai à relater deux observations que j'ai faites moi-même.

Dans le premier cas, il s'agissait d'un artiste thibétain qui

se complaisait à peindre les déités terribles et leur rendait un culte assidu.

Un après-midi, cet homme entra chez moi et, derrière lui, je distinguai la forme quelque peu nébuleuse de l'un des personnages fantastiques qui figuraient souvent sur ses toiles. La stupéfaction que j'éprouvais me fit faire un geste un peu vif et le peintre s'avança vers moi, sans doute pour me demander la raison de mon mouvement. Je remarquai que le fantôme ne le suivait pas. Rapidement j'écartai mon visiteur et fis quelques pas vers l'apparition en étendant le bras en avant. J'eus la sensation de toucher quelque chose de peu solide qui cédait sous la pression. Le spectre s'était évanoui.

Répondant à mes questions, l'artiste m'avoua qu'il procédait, depuis plusieurs semaines, à l'évocation du personnage que j'avais entrevu et qu'il venait, ce même jour, de travailler longuement à un tableau qui le représentait.

Lui-même n'avait pas vu le fantôme.

Le second cas présente tous les caractères d'un phénomène produit sciemment.

Je campais, à ce moment, près d'un petit monastère. Un après-midi aussi, en pleine lumière du jour, comme lors de l'observation précédente, je me trouvais, avec mon cuisinier, dans une hutte qui me servait de cuisine. Le garçon demandait des provisions. Je lui dis : « Viens avec moi dans ma tente, tu y prendras, dans les caisses, ce dont tu as besoin. »

Nous sortons et, en approchant de ma tente dont les rideaux étaient ouverts, nous voyons, tous les deux, le lama supérieur du monastère assis sur une chaise pliante près de ma table.

Ceci ne nous étonne pas, car le lama me rendait souvent visite.

Le cuisinier me dit aussitôt : « Rimpotché[1] est là, il faut que je retourne faire du thé pour lui, je prendrai les provisions plus tard. »

Je réponds : « C'est cela, prépare du thé tout de suite. »

Le domestique s'en va, je continue à avancer. Arrivée à

1. « Très précieux » : une qualification très honorifique que l'on donne aux grands lamas.

quelques pas de la tente, il me semble qu'un voile de brume, tendu devant elle, s'écarte doucement. Le lama avait disparu.

Un peu après, le cuisinier revenait apportant le thé.

Il fut surpris de ne pas trouver le lama et, pour ne pas l'effrayer, je lui déclarai : « Rimpotché n'avait qu'un mot à me dire, il est occupé et n'avait pas le temps de rester pour boire du thé. »

Je ne manquai pas de parler au lama de cette vision, mais il se borna à rire narquoisement, sans vouloir me donner d'explication.

J'ai aussi été témoin de quelques autres phénomènes et, parfois, des personnes se trouvant présentes les ont vus comme moi.

Cependant, réparti entre les quatorze années qu'a duré mon séjour en Orient, le nombre de ces faits singuliers apparaît minime. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns le font, que les prodiges surgissent à chacun des pas que l'on fait sur la terre thibétaine.

Ce qui me paraît plus intéressant que les phénomènes de matérialisation eux-mêmes, c'est la façon toute simple dont les Thibétains les accueillent, sans s'étonner le moins du monde, et les explications qu'ils en donnent.

Lettrés et mystiques thibétains croient que le monde, tel qu'il nous apparaît, n'est qu'un mirage créé par notre imagination. Nous rêvons et, pas plus que dans un rêve, ni les êtres que nous voyons, ni les événements qui se produisent, ni la personnalité que nous nous attribuons, n'ont d'existence réelle.

Rendre visible à autrui les formes nées dans ma pensée, ce n'est sans doute, dans la plupart des cas, peut-être même toujours, que lui imposer ma pensée, la substituer momentanément à la sienne.

Mais qu'est-ce qu'*autrui*? — Je n'en sais rien. L'homme que je vois en face de moi fait partie du mirage comme le reste du spectacle. Je crois que je lui rends visible une forme créée par moi ou, au contraire, qu'il me rend visible une forme créée par lui. Mais le spectateur est aussi irréel que le fantôme qui lui est montré. Toute cette fantasmagorie n'existe que dans mon rêve.

Perceptions et sensations, toutes les péripéties du rêve, et le fait qu'il y a rêve, proviennent de causes, mais la véritable nature de ces causes nous échappe.

Inutile d'en dire plus long : j'ai déjà esquissé ces théories dans un précédent article et indiqué comment les disciples des maîtres mystiques s'exercent à créer des fantômes de dieux pour apprendre, finalement, qu'il n'est point d'autres dieux que ceux que l'on engendre soi-même.

Les magiciens *ngags pas* s'appliquent aussi à produire des matérialisations, mais en dehors de tout but philosophique ou mystique, ne tendant qu'à se pourvoir d'instruments qui exécuteront leur volonté. Le fantôme, dans ce cas, n'est point nécessairement un dieu tutélaire, mais n'importe quel personnage ou même un objet inanimé propre à servir les desseins du magicien.

Une fois bien formé, ce fantôme tend, disent les adeptes thibétains des sciences secrètes, à devenir un être indépendant, à se libérer de la tutelle du magicien. Maintes fois, il devient un fils rebelle et l'on raconte que des luttes, dont l'issue est parfois tragique pour le sorcier, s'engagent entre lui et sa créature.

On cite aussi des cas où le fantôme envoyé accomplir une mission n'est point revenu et continue ses pérégrinations en marionnette demi-pensante et demi-consciente. D'autres fois, c'est l'opération de la dissolution qui donne lieu à des drames. Le magicien s'efforçant de détruire son œuvre et le fantôme s'acharnant à conserver la vie qui lui a été infusée.

Tous ces contes dramatiques de « matérialisations » en révolte ne sont-ils que pure imagination?...

C'est possible. Je ne me porte garante de rien, je me borne à relater ce qui m'a été narré par des gens qu'en d'autres occasions j'avais trouvés dignes de foi. Mais eux-mêmes peuvent s'illusionner en toute sincérité.

Quant à la possibilité de créer et d'animer un fantôme, je ne puis guère la mettre en doute.

Incrédule comme d'ordinaire, je voulus tenter l'expérience moi-même, et afin de ne pas me laisser influencer par les formes impressionnantes des déités lamaïstes que j'avais l'habitude d'avoir sous les yeux, en tableaux et en statues, je choisis

un personnage insignifiant : un lama, courtaud et corpulent, du type innocent et jovial. Après quelques mois, passés dans la retraite, pendant lesquels j'accomplis les exercices prescrits, le bonhomme fut formé. Il se « fixa » peu à peu. Je pus reprendre ma vie habituelle sans qu'il s'évanouît. Après quelque temps, la concentration d'esprit, pratiquée à heure fixe, qui le « nourrissait », cessa d'être nécessaire. Le fantôme devint une sorte de commensal. Il n'attendait point que je pensasse à lui pour apparaître et se montrait au moment où j'avais l'esprit occupé à tout autre chose. L'illusion était surtout visuelle, mais il m'arriva de me sentir comme frôlée par l'étoffe d'une robe et de sentir la pression d'une main posée sur mon épaule.

A ce moment, je n'étais point enfermée, je montais à cheval tous les jours, vivais sous la tente et jouissais, selon mon heureuse habitude, d'une excellente santé.

Un changement s'opéra graduellement dans mon lama. Les traits que je lui avais prêtés se modifièrent; sa figure joufflue s'amincit et prit une expression vaguement narquoise et méchante. Il devint plus importun. Bref, il m'échappait.

Je ne manquai pas de penser qu'il pouvait y avoir là un phénomène d'auto-suggestion. Je pouvais être inconsiemment influencée par les histoires que j'avais entendu raconter au sujet des fantômes rebelles qui s'affirment comme de véritables êtres.

Quoiqu'il en fût, un cowboy (*dokpa*) qui m'apportait du beurre vit le fantôme qu'il prit pour un lama en chair et en os.

J'aurais, évidemment, dû laisser le phénomène suivre son cours, mais cette présence insolite commençait à m'énerver. Elle tournait au cauchemar. Je préparais un voyage difficile et j'avais besoin d'avoir l'esprit libre pour l'organiser. Je me décidai donc à dissiper l'hallucination dont je n'étais plus complètement maîtresse. J'y réussis, mais après six mois d'efforts. Mon lama avait la vie dure.

Ainsi qu'on l'aura remarqué dans cet article et dans celui qui l'a précédé, les Thibétains rattachent la production des phénomènes psychiques, aussi bien que le développement spirituel, à la concentration de pensée. Ils tiennent cette

dernière pour la force la plus puissante qui soit, et toutes leurs méthodes, indistinctement, tendent à la développer jusqu'au point où, d'après eux, elle peut également devenir créatrice et déterminer l'illumination spirituelle.

Les notes ci-dessus ne sont présentées que comme le résultat d'observations forcément incomplètes. L'idée de faire un cours de magie ou de prêcher des doctrines quelconques au sujet des phénomènes psychiques est très loin de ma pensée. Mon but est simplement de donner une idée de la manière dont sont envisagés, dans un des pays les moins connus du monde, certains faits rentrant dans le champ de recherches des psychologues.

L'étude des phénomènes psychiques peut, il me semble, s'inspirer du même esprit que n'importe quelle recherche scientifique. Les découvertes qu'il est possible de faire dans ce domaine n'ont rien de miraculeux, rien qui puisse justifier les croyances superstitieuses et les divagations auxquelles certains se sont abandonnés à leur propos. Bien au contraire, ces recherches tendent à mettre au jour le « mécanisme » des prétendus miracles et le miracle expliqué n'est plus un miracle.

ALEXANDRA DAVID-NEEL

UNE FEMME A SA FENÊTRE[1]

Le crépuscule sonnait de toutes parts ses trompes de silence. De légères montagnes couraient à gauche de la route comme les troupeaux d'un roi qui se précipitent vers ses riches étables en allongeant leurs échines délicates sous sa houlette d'or.

— Notre Margot est bizarre, — disait Avghi à Staalbaum.

— Oui, — grinça-t-il, — on dirait qu'elle va enfin avoir envie de quelqu'un.

Sa bouche eut une moue si infâme qu'Avghi ne put s'empêcher de lui répliquer :

— C'est peut-être de vous.

— Les femmes sont des chiennes malades.

— Chienne, moi, si vous voulez, mais pas malade du tout, — s'écria la jeune femme en décroisant ses jambes un peu sèches.

— Margot n'est pas un simple animal comme vous. Elle n'a pas de tempérament... Et pourtant...

— Et pourtant? C'est ça qui vous agace, les hommes, chez cette femme-là. Elle me plaît, elle vous possède bien, tous.

— Si elle était sensuelle, elle serait jalouse de son mari. Elle l'aime, au fond.

— Vous n'y êtes pas du tout. C'est une sentimentale, elle ne peut accepter un homme qu'elle aime et qui l'aime. Mais les sentimentales peuvent être sensuelles, aussi. Et comment!

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

Dans la nuit survenue, les touffes d'oliviers s'épaississaient et se mêlaient à d'autres frondaisons; on arrivait à Képhissia.

Quand on entra chez Malfosse, on l'aperçut près de son garage. Épouvanté, il battit en retraite et disparut un moment. Ce désarroi ne fut remarqué que des deux initiés et échappa aux autres, même à Avghi, dans le brouhaha de l'arrivée. Malfosse ressortit bientôt et montra toute l'amabilité dont il était fier, pour recevoir tout ce monde. Ce ne fut qu'assez longtemps après que, n'ayant pu mettre la main sur Margot, il prit Rico à part.

— Quelle idée dangereuse! Cette Margot! Enfin, j'ai dit à notre homme de s'enfermer dans sa chambre.

— Mais ce n'est pas Margot, c'est moi qui ai eu cette idée.

— Ah bien! je vous en félicite. D'ailleurs, sans votre influence, Margot ne se serait pas lancée dans une pareille histoire.

— Mais il n'y a rien à craindre. Au surplus, ce gaillard n'est peut-être pas plus communiste que vous et moi, mon cher Malfosse. Qu'est-ce que nous en savons, après tout. C'est peut-être un vulgaire aigrefin, ou un mythomane, ou un amoureux de Margot.

— C'est, en tout cas, un habile aventurier.

— On peut être aventurier et galant homme. Il me plaît, ce garçon.

— Parce que c'est un farceur.

— Ce n'est pas un farceur. Mon pauvre Malfosse, vous croyez qu'il n'y a que les gens sérieux qui ne sont pas des farceurs.

— Si, c'est un farceur. Il se sert de gens qu'il méprise et qu'il hait pour se dérober à ses responsabilités.

— Allons, allons, Malfosse, ne dites pas cela. Soyez beau joueur. Il a eu confiance dans Margot, vous ne devriez pas le lui reprocher. En tout cas, avouez que vous n'avez rien à craindre de sa présence chez vous, personne ne vous soupçonnera jamais de connivence avec les communistes

— Bah! j'ai assez d'ennemis à Athènes. Les Italiens, par exemple.

— Je vous défendrais.

— Mon cher, vous n'avez aucun crédit auprès de vos

compatriotes, puisque vous êtes assez fou pour ne pas être encore fasciste.

Rico s'écarta de Malfosse avec un paisible dégoût.

Le dîner fut assez agité; dans la salle à manger (trop anglaise) de Malfosse, on plaisantait et on buvait autant qu'on pouvait. Margot retrouvait par instants sa gaieté exubérante et téméraire; mais aussitôt qu'elle ne se surveillait pas, elle tombait dans une taciturnité insolite. Alors elle se sentait observée par Rico et, éteignant un regard de rancune, elle se rejetait dans le tumulte.

Après le dîner, qui finit fort tard, on se dispersa dans le jardin avec de nouveaux arrivants. Tout était illuminé par une pleine lune étincelante : les cerisiers semblaient plantés en plein paradis et montraient des blancheurs incroyables.

Margot, s'apercevant que Rico cherchait à s'approcher d'elle, s'empara du bras d'Avghi et s'enfuit dans le fond du jardin. Avghi sentait distinctement que son amie étouffait un secret, mais elle n'osait l'interroger. Était-elle soudain saisie de respect pour cette femme dont elle pressentait qu'elle entrait dans l'amour, mais par une porte inconnue d'elle? Ou bien supputait-elle que la plus habile tentative d'inquisition trouverait Margot sur ses gardes?

Rico soudain surgit entre elles et laissa clairement entendre à Avghi qu'elle était de trop. Ne doutant plus qu'il y eût un drame dans le ménage, elle céda la place et partit à la recherche de Pahlen.

— Si nous allions voir notre ami? — proposa Rico, aussitôt qu'elle se fut éloignée. — Je voudrais le revoir avant qu'il ne disparaisse.

Margot sursauta à cause de ce dernier mot qui avivait une blessure déjà ouverte. Mais elle ne craignait pas d'exaspérer encore son mal, elle voulait revoir dans les yeux d'un homme qui allait partir ce désir qu'elle ne ressentait pas, pour la première fois de sa vie, comme une brutalité imbécile, une injure. Il n'avait pas d'amour pour elle, mais il n'avait pas non plus que de la convoitise. Elle en était certaine, depuis que, la veille au soir, au moment de quitter Malfosse, elle avait pu le rencontrer un instant. Ils n'avaient point discuté, point parlé. Aussi avaient-ils échangé des pensées sûres.

Regardant son mari, elle dut atténuer son triste enthousiasme.

— Comment allons-nous faire? — dit-elle dans un souffle.

— Allons au garage, il habite au-dessus.

La voix de Rico était calme, grave, et paraissait vraiment dépourvue de toute ironie, Margot le remarqua, mais ne put abandonner sa méfiance.

Les étranges complices firent un détour par une allée déserte et arrivèrent à ce garage, qui était près de la maison, mais coupé de toutes vues par une rangée de cyprès. Les voitures étaient restées à l'entrée du jardin, personne n'avait à venir par ici. D'ailleurs, la terrasse où était le gros de la bande s'allongeait de l'autre côté de la villa.

Aucune fenêtre n'était éclairée.

— Il n'y a rien à faire, tu vois bien, — murmura-t-elle, avec une sorte de soulagement. Elle était reprise par l'horreur des arrière-pensées de son mari.

— Je vais l'appeler.

— Cela réveillera les domestiques.

— Ils sont à la maison.

— Pas tous, peut-être.

— Je dirai que j'ai besoin de lui pour ma voiture.

Soudain, ils entendirent du bruit au-dessus d'eux. Un store était soulevé; ils reconnurent Boutros dans le clair de lune.

— Nous venons vous voir, — dit Rico à mi-voix, mais gaiement. — Pouvons-nous monter?

— Tu es fou, — s'écria Margot. — Descendez.

Le store retomba, et, aussitôt après, Boutros fut devant eux. Sa figure était fermée, mais ses yeux les fixaient intensément. Ils échangèrent des poignées de mains.

— Nous ne pouvons pas rester ici, — dit Margot d'une voix contrainte.

— Entrez dans le garage.

Boutros alluma sur une voiture un projecteur qui illumina le mur du fond et il referma la porte derrière eux. Ils allèrent vers la lumière, mais s'arrêtèrent à mi-chemin, les corps dans l'ombre, les visages à peine éclairés.

— Alors, vous partez après-demain, — fit Rico avec

aisance. — Je trouve que tout s'arrange très bien : Malfosse vous conduira tout près de Patras. Vous savez que je vais en Albanie; sans cela je vous aurais épargné la compagnie de Malfosse. Mais cela vaut peut-être mieux ainsi.

Boutros, qui était immobile, qui évitait de regarder Margot, fit effort sur lui-même pour répondre.

— Je vous remercie.

— Croyez-vous que l'on vous recherche encore?

— Je ne sais quelle importance la police veut bien me donner.

— On va remarquer notre absence, je retourne là-bas, — dit soudain Margot d'une voix altérée, et elle alla vers la porte.

Aucun des deux hommes ne fit un geste pour la retenir.

— Je suis content de vous revoir, — commença aussitôt Rico. — J'ai beaucoup pensé à vous, à ce que vous pouviez être dans la vie. — Il parlait d'une voix basse, suivant une pensée assez lointaine. — Je ne crains pas d'être indiscret, parce que c'est si facile de ne pas me répondre... mais je sens plutôt en vous l'homme d'aventure que le communiste.

Tout dans Boutros continuait de demeurer immobile, presque inerte. Il répondit du bout des lèvres, sans accent :

— Je n'ai aucun goût pour l'aventure.

— Parce que vous êtes dedans. Mais vous n'aimez pas la politique.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par là.

— Vous aimez trop la vie pour aimer la politique.

Boutros se tut un instant. Il ne semblait pas vouloir se dérober au dialogue, à l'échange d'aveux que l'autre voulait lui imposer, mais une langueur pesait sur lui et retardait ses paroles. Elle était retournée, là-bas, dans ce bruit, danser comme une sotte.

— On peut se faire une politique aussi large que la vie, — articula-t-il péniblement.

— Alors ce n'est plus de la politique, il n'y a pas de politique si large que cela, — fit Rico.

— Mais aucune façon de vivre n'est aussi large que la vie.

Rico baissa la tête, encore plus frappé par l'accent de résignation sévère, que l'autre mettait à ces derniers mots

que des mots eux-mêmes. Mais Boutros, pour couper cet effet trop intime, reprit en montrant pour son interlocuteur une sorte d'intérêt qui n'était pas feint :

— Mais vous, vous n'aimez pas la politique?

Il regardait Santorini qui lui semblait plus personnel, plus âpre qu'il n'avait d'abord cru. Santorini était-il jaloux de lui? Il n'en avait pas l'air, mais on feint si bien. En tous cas, lui l'était du mari de Margot, mais cette jalousie ne le rendait pas hostile. Il se demanda s'il n'aurait pas été un homme comme celui-ci s'il était resté dans le plaisir. Santorini était un peu trop joli, un peu trop soigné, mais son port n'était pas veule et il avait une bouche amère. Mais avec quoi trompait-il sa faim? Les femmes. C'est vrai que la faim des femmes est une faim terrible. Mais on n'a faim que lorsqu'on s'est privé. Alors, la tête vous tourne au premier mirage.

— La politique ne m'aime pas, — répondait Rico; — la vie ne m'a pas accordé les dons qu'il faut pour séduire cette garce.

— Vous ne devez pas faire grand cas de ces dons-là.

— Qui sait? En tous cas, j'appartiens à un monde exilé par définition de la vie moderne. On peut mépriser son monde, il vous tient.

Boutros hocha la tête.

— Mais comment, étant intelligent, êtes-vous capable de persévérer dans une entreprise? La persévérance, c'est l'ennui même dans la plus belle aventure — reprit Rico.

— Et vous, vous ne vous ennuyez pas?

— Je m'ennuie moi-même, je ne laisse pas ce soin aux autres. Ma femme m'a dit, l'autre soir, qu'avant de me connaître elle ne soupçonnait pas que la frivolité était une chose aussi atroce.

— Les femmes ne sont-elles pas ennuyeuses? — lança soudain Boutros, ce qui fit tressaillir Rico.

— Oui, c'est vrai, — répondit-il avec une humilité presque enfantine.

Il ajouta bientôt :

— Je comprends d'ailleurs qu'on se jette dans la politique — ou les grandes affaires — comme dans n'importe quoi, pour s'oublier, se détruire.

Boutros commençait à sortir de sa torpeur; il en était arraché par la gêne qu'il éprouvait à reconnaître entre cet homme et lui une ressemblance, même lointaine. Et il sentait que l'autre cherchait cela. Il se secoua. Non, cette ressemblance était trompeuse. Certes, il avait voulu, depuis plusieurs années, oublier, anéantir quelque chose en lui, mais ce n'était que son moi égoïste, sa petite personne. Par ailleurs, il s'était rattaché à quelque chose de vaste auquel participait le fond de son être. Un homme a deux moi : l'un, étroit, superficiel, qui l'isole du monde; l'autre, souterrain, radical, qui le réunit au monde. Ce Santorini, avec ces airs de stoïcien de boudoir, ne cultivait que le point le plus fragile, le point le plus équivoque dans la personnalité d'un homme, ce par quoi il peut plaire aux femmes. Lui, Michel Boutros, ne voulait pas plaire aux femmes. D'ailleurs il avait fait tout ce qu'il fallait pour ne pas leur plaire : à vingt-huit ans, il était devenu rude, affairé, pauvre.

Il répondit à Rico avec ardeur, mais aussi avec tristesse :

— Il y a des hommes qui ne peuvent pas se détruire, tellement ils existent.

Rico ne prit pas cela pour un cri d'orgueil, mais de renoncement et de dévouement; il comprit que Boutros parlait d'hommes à qui il s'était donné.

— Il y a des hommes en qui vous pouvez croire? — demanda-t-il avec l'ironie la plus accentuée.

— Oui.

— Je ne peux pas plus croire aux hommes qu'aux femmes, — s'exclama Rico avec passion. — Peut-être voulez-vous dire qu'il y a des idées. Dites qu'il y a une idée, enfin une aventure, un mouvement qui est votre drogue. Mais ne me dites pas que vous croyez dans un homme, dans des hommes. Une idée, ça, j'admets que ce soit une ivrognerie comme une autre.

— Pas une ivrognerie, une ivresse. Mais je ne m'enivre que parce qu'il y a des hommes qui me tendent la coupe. Une idée, un grand élan de la vie, ça ne prend corps que dans un homme, un peuple, pendant un temps très court. Je me suis donné en 1918 au génie de Lénine, au génie des Russes. J'ai déserté la pauvre querelle du Rhin, j'ai déserté aussi bien l'armée allemande que l'armée française; je savais que ces

pauvres troupeaux fatigués ne vaincraient pas plus dans la paix que dans la guerre. J'aime la vie, je vais où est la vie, où il y a des hommes. Lénine vient de mourir, les Russes sont encore debout. Cela durera ce que cela durera. Mais je me serai donné à ce qu'il y avait de plus fort dans le monde, de mon temps.

Boutros se tut; aussitôt son visage se referma, non sans qu'une crispation douloureuse eût succédé à cette brève illumination : il venait de songer que Rico, pendant ce temps-là, avait eu Margot.

Le visage de Rico exprima une certaine admiration ébaubie; ces sentiments faisaient un contraste comique avec un reste d'ironie et de doute qui demeurait au coin de sa bouche.

— Vous disiez que les femmes sont ennuyeuses. Mais vous croyez aux femmes comme aux hommes, — reprit-il.

— On ne peut pas croire à plusieurs choses à la fois.

— Est-ce que cela veut dire que vous ne croyez pas à l'amour?

— Les hommes aiment les dieux; les femmes aiment les hommes. Il y a des moments où le désir sexuel est si fort, si exalté, qu'il rejoint le désir de puissance spirituelle. Alors pendant un temps nous créons une idole, nous adorons Dieu dans une figure taillée. Mais bientôt l'idole pourrit dans nos mains.

Rico regardait Boutros avec une intense curiosité. Il s'étonnait de supporter un langage aussi ampoulé; toutefois, il comprenait qu'il était devant un solitaire qui avait perdu l'habitude de régler son langage sur celui de son interlocuteur. « En voilà un qui n'a pas peur du ridicule. » Mais il mettait une coquetterie passionnée à reconnaître cette humanité si différente de la sienne. En dépit du détachement du communiste où il sentait de l'affectation ou du raidissement, il apercevait confusément qu'il y avait une grande force d'amour chez ce garçon sombre et buté qui détachait sa silhouette épurée sur le mur nu du garage, une main sur le capot de la Packard. « Margot pourrait trouver son bien dans ces grandes mains. Pour moi, je ne puis plus rien faire pour elle. »

— Vous avez beau dire, on sent que vous croyez à l'amour, je veux dire à la possibilité d'une union durable entre un homme et une femme.

— Peut-être qu'un jour je saurai assez me dévouer pour accepter le dévouement d'une femme, pour pouvoir le lui rendre. Mais je n'en suis pas encore là. Quand je serai vraiment dépouillé, je verrai bien si une femme est capable de m'aimer encore.

— ... Encore. Pourquoi dites-vous cela?

— Les femmes n'aiment pas la pauvreté. Elles aiment toujours en nous quelque chose qui brille : quand ce n'est pas l'argent, c'est la puissance. Or, je me moque de la puissance, du moins personnelle.

— Mais nous, nous aimons bien leur beauté. Vous vous contredisez; vous vous dites indigne du dévouement d'une femme, et puis vous flétrissez leur esprit de convoitise.

Au grand étonnement de Rico, Boutros parut déconcerté par cette remarque : la contradiction était réelle en lui, et il en avait été inconscient, il avait parlé comme il avait vécu, ces derniers jours, en somnambule. Il s'était abandonné à rêver sur cette puissance d'amour et de douceur, qu'il pressentait dans Margot Santorini; mais en même temps une affreuse méfiance luttait pour refouler ce rêve.

Il avait passé la main sur son visage, comme un homme qui se réveille, et il répétait :

— Elles se dévouent à ce qui brille... Ce n'est pourtant pas ça que nous attendions des femmes.

Rico approuva avec empressement.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire : elles nous aiment toujours pour de mauvaises raisons. Pas pour nous, jamais pour nous. Par exemple, moi, elles m'aiment parce que je réunis les pires raisons, les pires apparences. C'est ce que je ne leur pardonne pas. J'y pense toujours et cela me ronge le cœur. Ah! je sais ce que vous voulez dire. L'importance de la cravate ou de quelque autre prestige.

Il avait parlé avec une âcreté qui surprit Boutros, mais soudain il se tut; il craignait que ses paroles ne nuisissent à Margot.

— Pourtant... En est-il ainsi de toutes les femmes? Je parlais de cette tourbe de femmes brillantes où je me vautre. Mais le peuple des femmes a son aristocratie; il en est qui peu à peu voient aussi clair que les hommes.

Il avait parlé avec douceur; mais en dedans, il changea de ton et il retrouva son ironie; il s'avisait que tous les propos de cet austère phraseur dissimulaient mal le frémissement secret du désir charnel, de l'espoir sentimental.

— Il y a des femmes sérieuses, — répéta-t-il encore, mais d'un ton assez goguenard... — Ah! il faut que je retourne là-bas. Au revoir, bonne chance. Je suis sûr que tout s'arrangera très bien pour vous.

Rico ne retourna pas auprès des autres aussitôt, il s'enfonça dans le jardin pour mettre de l'ordre dans les impressions que lui laissait cette rencontre. Il l'avait souhaitée vivement depuis deux ou trois jours, et, somme toute, il en rapportait les indications qu'il avait attendues : l'amour était déjà entre Margot et cet homme; pendant le voyage il éclaterait. Mais ce voyage ne durerait que quelques heures; ce laps de temps était trop court pour permettre un accrochage sérieux. Comment faire?

Rico était un peu étonné que le communiste fût aussi bien mordu par le piège de l'amour. Ce qui l'avait d'abord séduit chez Boutros, ç'avait été, comme Margot l'avait remarqué, de l'imaginer à sa ressemblance. Quand il l'avait vu dans la chambre de sa femme, ne l'avait-il pas trouvé dans une situation qu'il connaissait bien? Un homme embêté qui aussitôt trouve une femme, lui plaît et par là se tire d'affaires; c'était le type d'aventure à quoi revenait toujours la vie de Rico. C'est un copain, s'était-il dit, il faut l'aider. Ensuite, durant les deux derniers jours, il avait eu l'idée d'un antidote; il voulait que ce personnage épisodique versât dans les veines de Margot un poison qui anéantît celui qu'elle avait reçu de lui. Mais maintenant ne voyait-il pas que Boutros était d'une telle nature qu'après avoir délivré Margot, il la réenchaînerait d'autant mieux qu'il s'enchaînerait lui-même?

Une telle perspective n'aurait dû, semble-t-il, que provoquer l'ironie de ce cynique, mais il y avait place pour autre chose dans l'âme de Rico que le point de vue de la galanterie. Il n'était pas efféminé, comme le devient presque toujours tout homme qui cultive en lui exclusivement son aptitude à s'unir aux femmes. Il cachait au fond de lui le sens d'autres attributs virils. Certes, il avait toujours servi avec enthou-

siasme sa faculté de plaire; il était heureux que les femmes trouvassent par lui du plaisir à répandre leurs beautés dont il raffolait, et il admirait avec une espèce de fanatisme le courant de force qui passait par lui et qui dévastait son cœur aussi bien que celui de ses victimes. Mais il n'en souffrait pas moins de cette cruelle loi qui oblige les êtres à trouver leur limite dans l'exercice de leur passion principale, alors qu'ils en ont d'autres qu'ils voudraient satisfaire aussi. Rico se sentait beaucoup de sympathie pour les hommes, et, par contraste, pour ce qu'il y a de plus éloigné de la femme dans leurs actions. A la guerre, il avait été ému par le spectacle surprenant que donnaient les hommes, privés des femmes et aussitôt dépouillés de tout ce dont elles les entachent : une certaine cupidité, une certaine ruse. Il avait rêvé quelque temps de continuer dans la paix le franc jeu de la camaraderie. Mais, trop aristocrate, trop abstrait, la guerre seule pouvait lui donner cette satisfaction; la politique lui avait paru une guerre trop lente, trop mêlée, et il avait conçu pour elle un mépris haineux où il y avait du regret. Il s'était rejeté vers les femmes, et alors avec rage : perdre les femmes et se perdre par les femmes était devenu le sens de sa destinée étrange où les plus mesquines vanités comblaient le vide laissé par la grandeur absente. L'ironie était devenue à peu près maîtresse de son cœur. C'était pourquoi il n'avait jamais pu s'accommoder de la tendre pitié que lui avait offerte Margot. Il y avait trop d'amertume en lui pour qu'il s'abandonnât à cette douceur, qui ne menaçait rien moins que de dissoudre son mauvais génie. Les faibles qui ont été traversés par l'idée de la grandeur s'attachent désespérément au côté le plus sombre de leur destinée qui leur donne l'illusion d'une ressemblance avec ce qu'ils n'ont pu atteindre. Rico voulait souffrir, cela le consolait de n'avoir pu que jouir, de n'avoir pu nullement se discipliner, s'efforcer.

Mais, comme beaucoup de hors-la-loi, Rico demeurait susceptible de complaisances inattendues à l'égard de cette loi humaine et de ce qu'il y a de plus humain dans cette loi. Du moins, s'il y demeurait réfractaire, s'il en refusait l'avantage, il pouvait, ironique ou pitoyable, bienveillant ou malveillant, en faciliter le bienfait aux autres.

C'était ce qu'il était tenté de faire en faveur de Margot et de Boutros : Margot avait été son amie, Boutros aurait pu l'être.

Cela ne l'empêchait pas de secouer les épaules et de ricaner de la façon la plus sardonique en marchant le long des allées de Malfosse.

« Bah! ce sont deux imbéciles. Ils peuvent croire à l'amour! L'amour, c'est une vieille chanson radoteuse qui ne peut remplir ce ciel. Eh bien! puisqu'ils sont si naïfs, je les jetterai l'un sur l'autre pour qu'ils connaissent l'atroce humiliation. »

Rico regarda un instant le ciel : les étoiles lui faisaient peur comme les femmes sur lesquelles il se jetait toujours pour leur fermer les yeux. Il revint vers la maison, profondément décidé, souple, furtif, mais plein de tressaillements. L'Américaine devait être arrivée.

— D'où sortez-vous? — s'écria Avghi, hors d'elle-même, affolée de curiosité, quand il arriva sur la terrasse où l'on buvait du whisky, fumait, faisait tourner le phono.

Elle regretta aussitôt ce cri, car il avait été si vif que tout le monde s'était retourné vers Rico et remarquait sa figure grave. Il lui jeta un regard froid, mais qui lui promettait une longue rancune.

— J'ai toujours été étonné, — lui siffla-t-il à l'oreille — de l'indulgence qu'on avait à Athènes pour votre curiosité de vieille fille.

Il alla vers l'Américaine.

Malfosse, fort inquiet, s'était mis à bavarder abondamment, pour faire oublier à ses hôtes l'émoi où les avait jetés l'exclamation d'Avghi. Mais tous les regards se tournaient maintenant vers Pahlen dont on imaginait qu'il était la cause de l'humeur sombre de Rico. Rico, seul au fond du jardin, rongé de jalousie : cette Margot! On la regarda aussi : elle semblait agitée.

Pahlen, impassible, rageait intérieurement; il en voulait à Margot de ce malentendu général, et finissait par s'exaspérer, étant plus près du mystère, d'en savoir moins que tous ces imbéciles.

Malfosse proposa de danser. Aussitôt Avghi se rua sur Rico, mais l'Américaine était là. En désespoir de cause, elle se rapprocha de Staalbaum.

— C'est Pahlen, hein? — dit-elle.

Le Danois haussa les épaules avec mépris.

— Vous n'y êtes pas du tout. On voit bien que vous avez été amoureuse de Rico, cela vous fait perdre tout votre flair. Pahlen est visiblement en dehors de tout cela. Non, ce n'est pas lui. Mais on voit bien qui c'est.

— Qui?

— Enfin, vous ne voyez pas comme Malfosse est troublé, ce soir? Elle l'a regardé tout à l'heure; elle avait l'air de lui dire : « Tenez-vous. »

Ce fut au tour d'Avghi de rire au nez de Staalbaum.

— Vous êtes complètement idiot, mon pauvre Staalbaum. Margot amoureuse de Malfosse! Pourquoi pas de vous?

— Sotte! Elle n'est pas amoureuse, mais elle veut plaquer Rico et se faire épouser. Elle en a assez d'entretenir Rico médiocrement; elle aime mieux jouir des millions de ce vieux Malfosse.

Avghi secoua la tête.

— Comme vous êtes sale, et bête! Mais Margot se moque de l'argent. Ce qu'elle veut, c'est de l'amour, du sérieux. Non, elle est peut-être amoureuse de Pahlen, mais lui ne doit pas marcher. Il a peur de son épouse américaine; elle n'a pas l'air de vouloir blaguer, celle-là; elle veut son ambassade à Londres. Ou bien Margot a peur, parce qu'elle n'aime pas les combines, ni le vice. Il faudrait parler à Pahlen, mais il n'y a rien à faire... Tiens, mais Margot est partie. Où est-elle?

— Regardez Malfosse, il a l'air de vouloir la rejoindre. Mais il n'ose pas. J'ai raison. Et vous voyez, Pahlen reste là. Rico aussi. Allons voir dans le jardin.

Mais, au moment où elle descendait de la terrasse, Rico se trouva à côté d'elle, comme par enchantement et la prit par le bras. Staalbaum remonta. Avghi trouva étrange le soudain empressement de Rico auprès d'elle, alors que l'instant d'avant son regard lui promettait la haine.

Évidemment, il manœuvrait pour protéger Margot. Il y avait donc quelqu'un qu'elle rejoignait, et il était de mèche avec elle. Elle voulut faire d'une pierre deux coups et elle crut entraîner Rico dans le jardin, tout en l'interrogeant. Bientôt, toute à ses questions, elle ne vit pas que Rico la dirigeait dans les allées.

— Alors, mon petit Rico, on est jaloux?

Rico la regarda d'un air interloqué et ne put s'empêcher de rire. Mais son rire sonnait assez faux pour renforcer l'opinion d'Avghi dans son erreur.

— De qui?

— De Pahlen? — risqua-t-elle.

— Pourquoi serais-je plus jaloux de Pahlen que de tous les hommes avec qui flirte Margot?

— Parce qu'il est mieux.

— Comment est-il mieux?

— Margot aime les ambitieux.

— Ah oui!

— Vous sentez bien que Pahlen peut la toucher plus que n'importe qui à Athènes.

Rico tressaillit, il venait d'apercevoir Staalbaum qui se dirigeait en tapinois vers le garage. Il s'élança dans cette direction.

— Tiens! ce vieux Staalbaum! — grinça-t-il.

Avghi comprit que c'était par là qu'on brûlait. Elle s'élança aussi.

Ils arrivèrent devant le garage, il n'y avait personne que Staalbaum, qui ne soupçonnnait pas qu'il était dans la bonne voie et s'en allait déjà d'un autre côté, mâchonnant son cigare.

Rico aperçut que la porte du garage était encore entr'ouverte, mais il n'en venait aucune lumière.

« Elle est peut-être tranquillement dans sa chambre, » se dit-il, non sans un sourire assez brouillé. En tous cas, il se mit à parler fort pour prévenir les intéressés.

— Eh bien! Vous cherchez fortune, Staalbaum?

— Je ne suis pas assez jeune, ni assez joli, — grogna le Danois, — pour chercher fortune au clair de lune.

— Et pourtant vous n'êtes pas un sage. Il faut avoir un bon foie pour être un sage.

Avghi, amusée par cet échange de rosseries, quitta sans trop de regret le lieu où elle avait eu pourtant le sentiment net que Rico avait craint de voir venir Staalbaum. Où pouvait donc être Margot? Ils avaient parcouru tout le jardin, où l'on ne pouvait se perdre comme dans un parc.

« Il faut voir si Malfosse est encore là. » Malfosse était

encore sur la terrasse. L'Américaine s'était avisée d'être jalouse et était brusquement partie, l'habituelle débandade s'ensuivait.

— Où est Margot? — demanda Avghi à Malfosse.

— Je suppose qu'elle est dans le cabinet de toilette.

Avghi, définitivement désorientée, l'y trouva en effet.

Margot avait couru au garage, un moment plus tôt, consciente de sa témérité, mais incapable de contenir plus longtemps son cœur trop gros. Elle avait trouvé Boutros qui était demeuré sur le pas de la porte, immobile. Il ne bougea pas quand il la vit s'approcher, étroitement enveloppée dans son châle. Elle haussa vers lui dans la clarté de la lune un visage douloureux.

— Je suis désolée de l'absurde histoire de ce soir. Je n'aurais jamais voulu que l'on vînt ainsi chez Malfosse et surtout que... qu'on vînt vous déranger. Moi qui ressens si péniblement — je voudrais que vous le croyiez — l'impatience et le dégoût que vous éprouvez ici. C'était trop contraire à ma volonté, cette espèce de visite, pour que je ne vous le dise pas. C'est pour ça que je suis venue encore vous déranger. Je vous demande pardon. Mais bientôt vous serez parti et vous pourrez oublier ces quelques jours que je n'ai pas su vous rendre moins désagréables.

La tendresse se mêlait à l'indignation dans sa voix. Elle le regarda avec des yeux profondément illuminés. Boutros se pencha; elle l'aimait; il n'y avait en elle nulle trace de coquetterie; elle se livrait.

Il resta, un moment, muet de surprise et d'émoi. Si bien qu'elle ne crut pas qu'il la payât de retour, mais elle n'en attendait pas tant. Elle tremblait doucement.

Elle allait se sauver, quand elle avait entendu des pas. Ils avaient glissé dans le garage et il l'avait entraînée jusque dans une sorte de placard. Ils étaient de nouveau réunis par la même nécessité, comme à l'*Acropolis*. Mais cette nécessité les exaltant parallèlement les maintenait séparés. Ils étaient demeurés longtemps, l'un près de l'autre, le cœur battant, se touchant, ne se touchant pas. Puis ils avaient entendu leur étrange défenseur, Rico, dont la voix sarcastique vint jusqu'à eux, complice et troublante. Enfin, Margot était revenue dans un éclair à la villa.

— Enfin, avouez que vous faites un drôle de couple, Rico et vous, — disait Avghi en regardant Margot se poudrer, d'une main frémissante.

— C'est ce soir que vous le découvrez?

— Tout cela finira mal.

D'autres femmes entrèrent. Avghi revint dans la voiture de Pahlen. A tout hasard, sans y croire, seulement pour lui être désagréable, elle lança, dès qu'il eût démarré :

— Succès complet pour la diplomatie allemande!

— Comment? — murmura Pahlen d'une voix blanche.

— Lui, l'Anschluss et l'alliance franco-allemande, en même temps. Dame, Margot est Autrichienne et Française.

Une conspiration générale avait laissé ensemble Rico et Margot qui durent s'asseoir côte à côte dans la voiture de Staalbaum, recueilli lui-même par Férid. Ils n'échangèrent pas une parole. Margot se moquait bien de ce que Rico pouvait lire dans son cœur. Elle ne craignait plus son étrange sollicitude. Elle était dorénavant au delà de tous les scrupules; une seule chose comptait pour elle : vivre en pleine ferveur ces dernières heures. Absorbée par son nouvel égoïsme, elle ne sentait pas que Rico était devenu pour elle un de ces amis qu'on devrait peut-être compter parmi les meilleurs : un ancien ennemi, né avec l'amour, mort avec l'amour.

VII

VOYAGE EN GRÈCE

Le lendemain soir, Boutros quittait la maison de Képhissia et s'en allait à pied vers Delphes. Pour n'avoir pas besoin d'expliquer plus tard à ses domestiques la disparition étrange d'un chauffeur en pleine campagne, Malfosse avait feint de le renvoyer aux chantiers du port. On se rejoindrait sur la route, au matin.

Il marcha allègrement pendant plusieurs heures. Il éprouvait un grand soulagement d'avoir quitté cette maison. Non pas qu'il eût craint d'y être découvert; une chance exceptionnelle l'avait mis là dans un abri sûr. Il n'avait pas souffert non plus des arrière-pensées de son hôte; il ne les jugeait

point offensantes. Il tenait Malfosse pour un de ces hommes, assez braves mais dociles, qui reflètent les opinions de leur milieu; il ne fallait pas lui savoir mauvais gré d'une méfiance qui ne coulait pas de source. Mais c'était de Margot qu'il avait souffert.

Comme il retrouvait peu à peu dans la nuit déserte ses aises de vagabond et de solitaire, il se flatta de sortir de l'angoisse torpide, vainement coupée de brèves violences, où il s'était enfoncé plus avant après chaque visite de la jeune femme. « J'ai été jaloux de Rico et de Malfosse; et je n'ai pu me méfier d'elle que parce que j'étais jaloux. Ses sourires ont toujours dissipé mes préventions. Pourtant, il est un fait certain : ce mouvement qu'elle a eu à l'*Acropolis* n'aura été qu'un geste fortuit. Car maintenant elle croit qu'elle m'aime — l'autre nuit elle m'a donné un regard qui, sur le moment, m'a bouleversé — mais cet amour n'aura aucune suite, aucune conséquence. Menteuse, hier au soir tu me regardais avec des yeux pleins de promesses et demain tu me laisseras partir. Certes tu ne m'as rien dit, mais les regards peuvent tromper mieux que les paroles. »

Pour faire diversion au chagrin menaçant, il s'essayait ainsi à des sentiments de rancune. Un peu plus tard, il sembla que ce fût plutôt une franchise cynique qui prenait le dessus. « D'ailleurs, il n'y a pas à s'occuper de ce qu'elle sent ou de ce qu'elle fera. Sur cette route, je retrouve ma solitude. Ces pas, que je scande avec une affreuse joie, me renfoncent dans ma vraie vie. »

Il arriva plus tôt qu'il ne le pensait au lieu du rendez-vous, qui était un bois d'oliviers à la sortie d'un village. Il avait décidé de passer la nuit dehors. Il repéra une tour en ruines, peinte en clair par la lune, où il pensa trouver un refuge. En se tenant à distance des habitations qu'elle surplombait, il y grimpa. C'était le reste d'un château franc. Il en fit le tour, mais toutes les fissures en étaient bouchées; il se dit qu'il dormirait pourtant sur cette hauteur. Il mangea le pain et suça les oranges qu'il avait apportés. Derrière lui, une montagne assez longue et basse découpait sur le bleu d'acier du firmament sa masse sévère. A ses pieds, d'humbles feux s'éteignirent l'un après l'autre, et l'amas des toits se confondit par tous ses pans d'ombre avec le pelotonnement noir des

oliviers voisins. Ce fut en vain que la lumière, tombant de l'astre froid et frisant sur une ramure ou sur une tuile, donna encore çà et là un peu de relief à la terre, toute certitude d'humanité disparut.

Il s'apercevait maintenant que la sollicitude de Margot avait mis autour de lui une illusion qui se déchirait. Le froid commença de le mordre aux épaules comme une hyène. Il se proposa soudain de ne pas attendre la Packard et de repartir aussitôt à pied. Margot lui avait donné un petit attirail de peintre — qu'il portait dans un sac de toile sur son dos — avec lequel il tromperait paysans et gendarmes. Il causerait à Margot une vilaine déception; elle oublierait un homme insensible à la noblesse des sentiments. Cela vaudrait mieux ainsi. Mais il ne bougeait pas; il s'était étendu sur le sol et il se laissait engourdir par le froid aussi bien que par la tiédeur d'un lit.

Il se réveilla complètement perclus, raidi par la rosée. Le soleil se levait. Il descendit vers le bois d'oliviers; il voulait voir l'amour avouer son éternelle défaite dans un adieu qui sortirait de cette bouche si jolie, si réelle. Et il attendit avec une aveugle violence de désir, sans plus se soucier de l'absurdité qui lui faisait souhaiter éperdument de revoir une femme dont il serait à jamais éloigné quelques heures plus tard. Couché dans un fossé, comme Malfosse et Margot tardaient, son désir devint anxieux, s'exaspéra. Il ne pensait plus à l'avenir, à l'avenir si proche pourtant, si menaçant, et par exemple au danger qu'il courrait au moment de s'embarquer à Patras et de montrer son passeport à la police grecque, il était tout entier dans le présent. Le désir, c'est le présent, c'est la force qui donne au présent son prestige irremplaçable. D'ailleurs le printemps avait fait des progrès depuis une semaine, et s'imposait à son sang et à ses pensées. Une herbe vivace striait çà et là le sol maigre de l'oliveraie; une puissance aimable amadouait la sécheresse attique.

Le soleil s'avançait à grands pas. Huit heures, neuf heures. Enfin la Packard apparut. Malfosse conduisait, Margot était à côté de lui; elle était là. Malfosse ralentit et jeta en arrière un regard prudent avant de s'arrêter : personne sur la route d'un blanc fascinant; il stoppa.

Margot et Michel échangèrent par-dessus son épaule, tandis qu'il mettait pied à terre, un regard extrême où chacun assurait l'autre avec abandon de l'impatience qui l'avait dévoré. Mais la vivacité du plaisir qu'ils avaient de se retrouver leur imposa aussitôt l'idée de la séparation; leurs yeux s'éteignirent; la vie mourut sur leur visage qui devint comme celui des ascètes. Ils échangèrent devant Malfosse quelques paroles glacées. Malfosse ne perçut que ces paroles et ne perdit pas la bonne volonté qu'il avait montrée à Margot, depuis le départ. Il dit bonjour à Boutros avec la plus grande aménité et lui remit le volant. Margot passa avec lui à l'arrière. On partit.

Boutros, de mécanicien devenu chauffeur, poussa la voiture vers Delphes. Il eut à s'occuper de ce qu'il faisait : la route était exécrable; un lit de cailloux mal tassé et mal lié, n'avait pas résisté à la pression implacable des véhicules modernes; de profonds sillons étaient interrompus par des trous. Mais à la longue il s'y accoutuma, et puis il y avait des kilomètres moins mauvais que les autres. Une ardeur désolée s'empara de lui tandis que, le dos tourné à Margot, il s'élançait vers sa solitude définitive.

Autour de lui, la Grèce commença de former des images qui entrèrent dans le flot furieux de son chagrin; il fallait bien que son désir, sa vie, cette nature roulassent dans le même torrent. La route fut, très longtemps, assez monotone. Elle filait droit dans des plaines étroites, encloses entre deux lignes de montagnes. De temps à autre, ces montagnes se rapprochaient et, pour se mêler, lançaient l'une vers l'autre de basses avancées; alors la route grimpait. A un détour, un poteau annonçait soudain qu'une patrie grecque était finie, on redescendait; c'était une autre plaine, le bref territoire d'une république célèbre.

Cette terre avait perdu toute sa force. Chacune de ces plaines mal cultivées, frangées de marécages, était une aire épuisée et vide, où dès longtemps on avait battu toute la moisson; aucun regain ne semblait plus possible. Il ne restait que poussière sur un sol bosselé, pourriture dans les creux. Les montagnes mêmes semblaient des troupeaux d'animaux domestiques qui rôdaient perdus autour des foyers désertés.

Retombées à la liberté d'avant l'homme, elles erraient sans plus savoir trouver leur provende, l'échine maigre. Et pourtant tout ce qui demeurait dans ce paysage, c'était cette ligne qu'elles faisaient sous le ciel, flétrie, mais exquise. Boutros les regardait avec une pitié sarcastique.

« Cette terre est brisée. C'est une ruine, aussi bien que les travaux de l'homme dont elle porte encore quelques traces comme le fragment d'un collier arraché. Ces montagnes ont été dépouillées, écorchées jusqu'à l'os; avec la racine de l'arbre on a arraché toute la motte de l'humus. Il est impossible de croire que l'Attique, si modeste qu'elle fût en son temps, ait toujours été aussi exsangue et aussi chauve. J'imagine qu'infailliblement les innombrables siècles de la préhistoire, ignorants des pieds et des mains de l'homme, avaient accumulé dans les replis du terroir un suc plus généreux que ce jus de tabac qui contente à peine la lésine des chèvres, aujourd'hui. Mais les besoins dévorants d'une civilisation ont brûlé au fer rouge ces pentes pour un temps plus long que ne pourra le mesurer l'histoire des hommes. Ce n'est pas seulement le Turc ou le Bulgare qui ont roulé le désert dans leurs pas; tout fut extirpé et calciné, et déjà Aspasie ne pouvait plus réchauffer ses membres frappés de la hideuse sclérose. Cette terre fut traversée quelques heures par une civilisation, qui l'a laissée inerte, vidée à jamais. L'Esprit est comme don Juan qui laisse derrière lui des corps assouvis jusqu'à la mort. Qu'on ne regarde plus ce sol, qu'on n'en parle plus. Vienne la mort totale. J'aperçois dans ce fond un marécage qui rejoint la pourriture originelle : tant mieux, qu'il élargisse sa plaie sincère. Alors de nouveau, dans la fermentation livrée à elle-même, les germes fourmilleront. Je suis altéré comme la terre, altéré de morts et de renaissances. Demain, ce sera la moelle de la planète elle-même qui se desséchera. En attendant courons ailleurs, où il y a encore la vie. Il faut me hâter de travailler, à en perdre haleine, mettre au jour les actions qui gonflent mon cœur. Je n'ai pas le temps d'aimer une femme, une si petite portion de l'être...

» Mais pourquoi ne ferais-je pas comme la civilisation, comme l'Esprit, comme don Juan, qui passent, dévorateurs? Pourquoi n'aurais-je pas ce corps en passant, ce corps plein

d'un sang délicieux, ce paysage qui n'a pas été défriché. Ah! non, ce corps ne peut être saisi aussi aisément. Ce corps n'est pas simple, il est double; il est enveloppé de son essence comme un fruit de son parfum. Il faudrait m'arrêter pour le posséder. Si je ne le respire longuement d'abord, je n'aurai sous la dent qu'une apparence. Cet après-midi, peut-être j'en aurai l'occasion, je pourrai bousculer, saisir cette Margot, cette tendre, cette inoubliable amie, mais alors, dès le premier baiser, la bestialité déchaînée hâtera ses travaux déments, et le dégoût, accouru comme une volée de vautours, décharnera toute notre vitalité avant le soir. Et nous nous quitterons, dans un adieu stérile, avec des cadavres entre nous, comme des bandits qui, leur coup fait, sur la route s'en vont, chacun de son côté. Il y a quelque chose de vivant, de mon cœur à son cœur, qu'il faut sauvegarder. Que notre rencontre reste brève, pure, efficace, comme la course du messager de Marathon. L'élan de la jeunesse coupé net, il n'y a rien de plus beau, de plus décisif. »

Il ralentit et se retourna vers elle comme pour lui annoncer la bonne nouvelle, atroce. Mais elle la connaissait déjà, elle n'avait point idée qu'elle pût en espérer une autre de lui, et elle la lisait, inscrite dans les lignes mortes de cette campagne qui recevait la tenace promesse du soleil comme une dérision magnifique. Si pourtant, silencieuse dans le fond de la voiture, laissant tomber les bavardages laborieux de Malfosse, elle attendait ce regard, en échange elle lui offrit un sourire de bon courage qu'il lui connaissait bien, qui était la première chose qu'il avait vue et reçue d'elle, mais qui maintenant creusait dans son visage une blessure délicate. Elle retournait toujours dans sa bouche la même parole, herbe amère. « Au moins, j'aurai connu, j'aurai vu celui que j'aurais pu aimer, cette chose que ma vie cherchait obscurément, cette force. Et j'aurai aidé cette force à rebondir. »

On apercevait de temps à autre un village dont le fatras grouillant était accroché à une croupe abrupte, comme il en est en Sicile, en Espagne, en Calabre, tout autour de la Méditerranée. Boutros dut arrêter la voiture pour laisser couler un troupeau de moutons noirs qui s'avançait dense et hagard, sur mille pattes cassantes. Les pâtres les saluèrent

avec une noble bonté qui fit honte à ces trois voyageurs, habitués à toutes les grossièretés de nos villes. Ces hommes étaient superbes; grands et velus. Leurs yeux étaient bleus; leur peau cuite apparaissait aussi à travers le poil fauve de leur barbe courte comme la pierre relavée par l'eau du ruisseau à travers la broussaille. Sans chapeau, vêtus d'étroits sayons de toile grise, de braies lacés, ils étaient parfaitement déliés et maniaient en riant la houlette et les pipeaux de la légende d'or. Boutros, penché sur son volant, frémissait de tout son corps et de tout son esprit, comme s'il allait les reconnaître. En embrayant, il secoua pourtant la tête : « Ce ne sont pas les mêmes hommes. Les Hellènes sont morts. Ceux-ci, c'est quelque invasion survenue trop tard. Ils sont là et ils ne peuvent rien faire de cette contrée qui a fait son temps, comme d'une femme qui a été trop aimée : leur santé est sans effet. »

— Voici les électeurs de notre ami Lourdis, — s'était exclamé Malfosse.

Margot compara avec étonnement à ces grands gaillards drus et incultes le souvenir qu'elle avait du ministre des Postes et Télégraphes, obèse, blême et farci de lieux communs, avec qui elle avait dîné, un soir.

— Mais ce n'est pas la même race, — s'écria-t-elle aussi.

Dans tous les pays de soleil il y a ce contraste entre l'homme des champs qui, vainqueur et stupide, se dresse dans le feu de l'air, et l'homme des villes dont les chairs s'amollissent à l'ombre des maisons.

— En tous cas, ils sont beaux.

— Je les aurais bien photographiés, mais la route est longue.

Tout à coup cette route déboucha sur le golfe de Corinthe. Devant les voyageurs il y avait la mer maintenant, mais au delà encore la terre — les îles, le Péloponèse. En Grèce, la terre s'entr'ouvre sans cesse sur l'eau, l'eau est toujours prise dans la terre : chaque élément est là pour borner l'autre et le sertir. Boutros, tout en naviguant entre les fondrières, ne laissa pas de s'émerveiller de ce déploiement soudain, de ce savant étagement aux plans enlacés : plaine, mer, montagne, ciel. Délicatement cousu aux lignes de faîte, le ciel ne domine pas cet ensemble; il y est attaché et tient sa

place dans l'ordonnance des autres prestiges. L'eau et l'air, immobiles et transparents entre les perspectives ascendantes composées par les montagnes, forment des lacs enchantés, suspendus, dans un rêve vivant, qui nourrit des présences aiguës. Bientôt, pour l'œil occupé d'une vision de plus en plus subtile, il n'est plus ni mer ni ciel, mais une lumière, une substance fine qui parcourt un paradis tout à fait tangible.

C'est de cette matière exquise qu'a été faite pour beaucoup d'hommes la joie de vivre et de penser. Mais Boutros se dit qu'il fallait un voyageur comme lui pour rapporter là cette joie. Les disciplines lui en avaient été enseignées dans des livres qui étaient nés de cette terre, mais qui avaient refleuri ailleurs avec d'autres couleurs, à Oxford, à Heidelberg, à Paris. Derrière lui, cet espace ému un instant retombait à son inanité.

« Je ne peux pas, je ne peux pas m'abandonner à la nostalgie de ce qui est fini. » Il reporta son esprit avec une ferveur anxieuse vers les lieux chargés de pierre encore vivante, de chair palpitante, où se jouait le drame actuel auquel s'accordait sa respiration : le Kremlin léninien, bourré de statistiques, et le mythe rival, Wall-street, zébré aussi de chiffres fous.

Il entendit Margot s'écrier :

— C'est unique.

Les mots sautent sur les humains comme la vermine.

Entre deux cahots, il ne se retourna qu'à demi, il n'aperçut que Malfosse.

Malfosse avait une figure longue, d'une armature assez solide, mais quelques coups de lime irréparables amenuisaient par trop certains angles, en sorte que ce qui était fin paraissait faible et que ce qui était fort s'isolait, disloqué. Rico retrouvait chez lui l'air compendieux et circonspect de ces Français qu'il avait abandonnés, qui passent encore leur vie entre deux craintes : être cocu et ne pas avoir la Légion d'honneur. Ils ont toujours la Légion d'honneur et sont toujours cocus. De là cet air mi-figue, mi-raisin que la lumière de Grèce ne parvenait pas à dissiper.

Plus tard, la route se renfonça dans les terres. L'étiquetage historique continuait, de poteau en poteau. Thèbes. On avait depuis longtemps dépassé Eleusis. Une terreur se levait pour

lui de cet itinéraire livresque. Il fuyait. Il fuyait l'histoire comme il fuyait la police; il tremblait de demeurer prisonnier des valeurs mortes aussi bien que de leurs gardiens. Il détestait les sentiments qui comblaient ses compagnons derrière lui. L'arrière de la voiture ne suivait pas l'avant et l'âme de Margot traînait dans la poussière; sa pulpe si vivante était déchirée par ces vieilles pierres au-dessus desquelles lui surgissait meurtri, à vif, mais avec ses muscles bandés. « Si je ne me débrouille pas tout seul, que me seront les paroles des morts? »

Malfosse informa Margot qu'il était temps de déjeuner.

— Attendons de trouver un endroit agréable.

Vingt minutes plus tard, elle s'écriait :

— Voilà, voilà. Vous ne trouvez pas, Malfosse? Arrêtez, Boutros, arrêtez.

Boutros ne pensait pas à manger, mais il s'aperçut qu'il avait faim.

— Il faudrait revenir en arrière, — cria Margot, — parce que c'est là que nous serons bien, vous voyez.

Une montagne répandait ses pentes raides et austères jusqu'au bord de la route; mais dans un repli elle portait une sorte d'oratoire entouré de quelques arbres.

— Ah! mais oui, nous allons camper là-haut, — s'écria Malfosse d'une voix cordiale, paternelle.

Boutros se retourna et le regarda d'un air amical. La promesse était trop belle de ce lieu plaisant où il allait se rapprocher de Margot. Malfosse et Margot descendirent, il tourna et vint placer la voiture à l'ombre d'un rocher. Il sauta à terre à son tour. Margot et lui se regardèrent encore, mais avec une imprudence qui, cette fois, n'échappa pas à Malfosse. Ce fut d'une voix altérée que celui-ci dit :

— Défaisons les paniers.

Tout à coup, à cause de cet accent douloureux, il redevint sympathique à Margot, et Boutros ne vit plus sa Légion d'honneur. Il y avait deux paniers et un joli nécessaire de campagne.

— Allons, Malfosse, nous allons monter ce panier-là, tous les deux.

— Je monterai l'autre, — dit Boutros, qui, voulant rester en arrière, feignait d'inspecter le moteur.

Il les regarda s'éloigner. Malfosse était engoncé dans son gilet, son col. Elle grimpait bravement; sa taille un peu haute, mais souple, s'allongeait et sinuait au-dessus de ses hanches. Elle paraissait encore plus féminine que d'habitude, en dépit de son tailleur de voyage. A mesure qu'elle s'éloignait, ses proportions assez menues paraissaient plus aimables. A mi-hauteur, elle s'arrêta et lui fit un signe. Cette minute absurde perça le cœur du pseudo-chauffeur : une petite silhouette éphémère se redressait au milieu de cette terre abandonnée des dieux et des hommes, une jeune femme palpitante, bientôt dissipée dans le lointain. Il étendit ses regards autour du point clair que faisait la blouse de Margot. La montagne était couverte de grandes taches d'ombre et çà et là il y avait dans ses plis de maigres traînées de verdure. De l'autre côté, le terrain poussait au loin des ondulations incultes jusqu'à des hauteurs toutes pelées, inanimées. Au milieu de ce désert divers, la route droite, blanche, inutile. Une lumière ardente essayait de déchirer tout cet espace nu et y resplendissait sans raison. Cette lumière ressemblait à un cri étouffé par le silence qui, farouche, pesait sur tout. Le silence est le mouvement terrible de la Nature, son aveu. Le silence roule dans son sein le vent et les herbes, la prospérité et la désolation; son haleine unique dévore les millions de bruits, les villes.

Margot était arrivée en haut, auprès de l'oratoire. Il empoigna le panier qui restait et grimpa. A son tour, Margot le regarda. Il allait à grandes enjambées, écrasant les cailloux sous ses vieux brodequins. Elle avait oublié ses inquiétudes du premier jour quand elle s'attendait d'un moment à l'autre à être choquée par cet homme venu de régions mal définies. Elle le voyait monter, rude, souple. Il s'était mis en bras de chemise et une vieille ceinture de cuir lui serrait les hanches. Sa gravité, sa solitude, sa souffrance donnaient à cet homme une sorte d'élégance qu'elle n'avait jamais connue, et qui la séduisait toute. Elle ne pourrait jamais l'oublier. Comment pourrait-on oublier la vraie vie s'il vous a été donné de la voir haleter devant vous, quand ce ne serait qu'une heure? Mais si elle pouvait encore se résigner à choir de l'altitude où son ami l'élevait, elle savait bien qu'elle ne pourrait plus supporter ce qui auparavant lui tenait lieu d'existence. Oh!

cette dernière année d'Athènes : Ferid, Staalbaum, ces hommes, ces femmes, ces heures, la cruelle dérision de Rico. Comme nous pouvons nous oublier!

D'une voix triste, Malfosse dit : « Allons » et il se mit bravement à tout déballer. Cette voix donna envie de pleurer à Margot. Deux ou trois oliviers, énormes et tortus, ombrageaient une sorte de petite plate-forme, devant la chapelle qui était moderne; elle alla jusqu'à la porte entr'ouverte; le lieu était abandonné. Elle revint, avec une sorte d'effroi : elle voulut prévenir la torpeur glacée qui la menaçait sous ce grand soleil et s'obligea à aider les deux hommes. Bientôt furent disposés sur une petite nappe écrue des poulets découpés, une salade russe, un fromage de chèvre, des oranges, une fiasque de vin. Ils s'assirent et mangèrent.

Malfosse, qui s'était décidé à retirer sa veste, ne voulut pas subir le silence qui les menaçait.

— Comme ce pays est beau!

Margot frémit et regarda Boutros; elle avait senti, pendant qu'ils roulaient, que le communiste n'était pas seulement raidi contre la situation, mais aussi contre tout cet enchantement.

— Vous n'avez pas dû voir grand'chose avec cette mauvaise route, — fit-elle.

— Monsieur Boutros a évidemment d'autres chiens à fouetter, — dit Malfosse. — Mais, dans d'autres circonstances, vous n'auriez pas aimé voir au moins l'Acropole?

— Mais voilà, je suis toujours plus ou moins dans ces circonstances, — dit Boutros, cordial.

— Oui, évidemment, — marmonna l'autre en revenant à son poulet.

Margot soudain souhaita que Boutros parlât franchement, au risque de brutaliser Malfosse.

— Avouez qu'au fond le Parthénon vous est complètement indifférent.

— Mais non, pas du tout, — s'écria Boutros avec passion.

Mais il s'arrêta aussi vite qu'il était parti; il sentait de la curiosité aussi bien chez Margot que chez Malfosse, et aussitôt il se refermait. Mais, à peine né, ce sentiment mourut, car Margot ne le quittait pas des yeux. Il reprit donc :

— Mais j'ai le courage d'en arracher ma pensée.

De nouveau, il voulait se taire, car il voyait Malfosse tâtonnant et cherchant un rapport facile entre cette confidence et le communisme. Mais il vit aussi que Margot cherchait dans ses paroles une signification qui lui permît d'atteindre à son cœur. Il oublia la présence de Malfosse et ne parla plus que pour elle.

— Le courage devant la tentation, c'est de la fuir, — continua-t-il. — Je ne veux pas être tenté d'aimer ce qui n'est plus, ce qui est irrémédiablement perdu pour moi. Ce serait un vice épouvantable, n'est-ce pas, que d'aimer une femme morte. Eh bien! le Parthénon, comme les églises d'Occident, c'est une momie embaumée par le temps. La beauté que nous lui voyons n'est pas celle de sa jeunesse.

— Mais, — dit Margot d'une voix affaiblie par l'anxiété, car elle voyait la pensée de Boutros s'éloigner d'elle, sans d'ailleurs distinguer où elle allait, — je sens au contraire une vie extraordinaire quand je suis sur l'Acropole.

— Est-ce que les pensées dont vous avez besoin tous les jours, vous pouvez les tirer de l'Acropole? Votre idée de l'amour, par exemple, peut-elle se reposer sur ce système de lignes qui convergent vers un point pour nous à jamais perdu. C'est ainsi que j'ai visité les églises de France et d'Allemagne, je n'y ai pas trouvé de réponse aux interrogations pressantes de mon siècle qui est le vôtre. Tenez, il y a un endroit qui m'a troublé plus que tout autre, c'est Vézelay. Je suis certain que c'est un des endroits où gît le secret de ce qu'a été l'Europe, où l'on pourrait saisir sa raison d'avoir été. Et on la saisit. Mais à quoi bon? C'est une raison qui ne peut plus nourrir nos jours. Oui, là, moi aussi, j'ai senti la vie; j'ai senti que la vie était passée là, mais qu'elle était passée. Cette verte campagne de Vézelay est aujourd'hui un désert pareil à ce désert où nous déjeunons. Je me sens ici comme un homme qui retourne à un lieu où il a aimé; mais le même amour ne peut renaître. Où est la vie maintenant? C'est là le sentiment qui me point et qui me réveille quand je me sens sur le point de me laisser aller au sommeil, de me coucher sur une beauté morte pour tenter un amour impossible, qui est contre la Nature, qui est contre le Temps.

Il se tut, excédé par la violence de la passion qu'une question exprimée par de beaux yeux tendres faisait tournoyer en lui. Il regarda Margot, lui demandant grâce.

Malfosse, qui se taisait, était encore plus déconcerté que scandalisé par la fureur qu'il lui était donné de mesurer enfin chez l'inconnu dont il favorisait l'existence depuis quelques jours. Margot était bouleversée d'apercevoir dans quelle douleur se trempait la force qui l'attirait et quelle figure terrible en recevait cette force. Elle ne mangeait plus et regardait cet homme au pantalon usé qui lui paraissait riche, mais d'une richesse lourde à porter — et tout autour la campagne vidée par ses paroles. Midi qui était assis sur l'horizon écrasé et tremblant était un dieu farouche dont Boutros était le prêtre, aux paroles brûlantes. Pour la première fois, elle entendait parler le langage tragique.

— Ce que vous appelez la beauté, — grogna encore Boutros, — la beauté, c'est de la vie morte. Vous sentez la beauté du Parthénon, mais les hommes qui ont fait le Parthénon ne s'occupaient pas de sa beauté, ils faisaient seulement une maison dont ils avait besoin pour y abriter ce qu'ils avaient de plus précieux, leur déesse et leur argent — l'idée qui leur permettait d'expliquer la vie et donc de vivre, et leurs moyens de vivre. La beauté leur fut livrée en surcroît, selon la justice, eu égard à l'exacte économie qu'ils avaient assurée de leurs besoins et de leurs moyens. Est-ce cela pour vous aujourd'hui? Le Parthénon, est-ce votre maison? Non, c'est celle des morts où vous n'avez ni le droit ni le pouvoir de vous asseoir. Le Parthénon ne peut me donner qu'une leçon, lui tourner le dos pour essayer de faire quelque chose d'aussi fort. Mais qui reconnaîtra à Cologne ou à Chartres cette leçon de Phidias?

Ils se remirent à manger machinalement tous les trois de grosses oranges. Au bout d'un long moment, Malfosse parla, comme s'il retrouvait la respiration qu'on lui avait coupée.

— Je ne sais pas ce qu'on fait en Russie, mais on ne fera jamais rien, ni là, ni ailleurs, d'aussi beau que le Parthénon.

— Depuis le Parthénon, d'autres hommes ont fait les cathédrales; on peut bien faire encore autre chose ailleurs. En Amérique, peut-être. Je vous dis que la beauté, cela n'appa-

raît qu'après coup, quand tout est fini. Pendant que des hommes vivants la font, on ne la voit pas, et eux-mêmes ils ne sentent de façon sûre que leur santé, qui les fait agir. Vous êtes chrétien, monsieur Malfosse; songez qu'on a bien pu faire les cathédrales sans se référer au Parthénon. Certes il y a des règles communes qui ont servi aussi bien pour les cathédrales que pour le Parthénon, les lois éternelles de la géométrie. Mais ces lois, ceux qui ont fait les cathédrales, les ont pratiquement réinventées. Ils n'ont pas eu besoin de venir ici pour les retrouver. Et nous, si nous n'avons plus de sang, c'est en vain que nous viendrons nous taper la tête contre ces murs. Et bien! il faut oublier pour réinventer. Je n'ai plus confiance que dans les Américains ou les Russes, des brutes qui sont sur le point de perdre le fil, le fil de la tradition européenne. Le Sacré-Cœur n'est pas aussi beau que Notre-Dame, n'est-ce pas? Alors, du moment que Notre-Dame ne peut plus faire de petits, il faut lui tourner le dos. Ah! monsieur Malfosse, pour tant aimer le Parthénon, il faut que vous ne soyez vraiment pas fier de ce qu'on fait autour de vous. Hein, la Samaritaine, l'avenue des Champs-Élysées, c'est moche.

— Mais est-ce qu'en Russie on fait mieux?

— Non, ni en Amérique même, mais franchement on ne fait plus rien. On n'y songe qu'à des machines qui détruisent la vieille beauté et qui peut-être accoucheront d'une nouvelle splendeur, quand on ne l'attendra plus.

Devenus muets, comme tout ce qui était autour d'eux, ils se levèrent. Malfosse sortit de sa cantine le matériel pour faire du café turc. Il posa sa petite lampe sur une pierre et s'accroupit modestement. Boutros et Margot demeurèrent debout près de lui; ils se regardaient, mais ils étaient inanimés. L'amour sexuel semblait une vaine entreprise après ces paroles qui reportaient tout l'intérêt de la vie vers des travaux d'apparence plus vaste.

Mais ils burent du café, une boisson noire qui raviva leurs nerfs; peu à peu le charme trop lourd desserra un peu ses nœuds.

Malfosse alluma un cigare et s'allongea entre les racines d'un olivier. D'un air contrit, il réfléchissait. Avec étonnement

il ne sentait aucune hostilité contre Boutros, qui lui avait fait admettre la fatalité idéologique à laquelle il obéissait, mais il souffrait comme si on lui avait arraché une dent.

Margot dit à Boutros, en regardant la chapelle :

— Allons voir ce qu'il y a dedans.

C'était une pauvre petite bâtisse, d'un style byzantin si faiblement imité que sa construction même semblait avoir été le commencement de sa ruine. Une hideuse icône de bazar, rongée de moisissure, traînait sur la pierre de l'autel; la lampe du plafond pendait par la seule de ses trois chaînes qui tînt encore. A travers le vitrail brisé une branche d'arbre introduisait la tranquille menace de la nature.

Ils jetèrent un regard distrait sur cet obscur fait-divers, Margot, arrivée devant la pierre de l'autel, se retourna vivement vers Boutros et lui dit aussitôt, dans une effusion à peine contenue :

— Je commence à comprendre ce que vous sentez. Je vous remercie d'avoir parlé un peu. Cela me heurte, cela me fait mal; ah certes! Mais au moins je sais ce qui vous fait souffrir et ce qui aussi peut vous réjouir. C'est parce que vous avez beaucoup de force que les choses peuvent être tragiques pour vous. Ainsi c'est cela d'être communiste?

Elle oubliait les craintes que lui avait communiquées Pahlen; elle était entraînée par Boutros dans une sphère de passion intellectuelle, où les considérations pratiques du diplomate n'avaient plus aucune signification.

— Pour moi, c'est cela; pour les autres?... Il y a beaucoup d'autres problèmes... Je n'aurais pas voulu vous heurter comme je viens de le faire.

« Pourquoi parlait-il ainsi? Où était sa vieille méfiance? » se demanda-t-il hâtivement. Mais il la regardait, et comment n'aurait-il pas vu l'univers comme une chose favorable qui appelait irrésistiblement la confiance? Margot était là debout devant lui. Pas grande, mais pas petite, d'une stature ravissante. Mince et dodue, gracile. On ne percevait pas l'arcature de ses os sous une abondance d'espalier. Toute cette chair fragile et bien serrée, pleine et légère. Ces membres de gazelle et, dans la blouse, ces seins, cette chair blanche, indestructible. Ce visage, ce regard, chargés d'une science

délicate et discrète. Cette foi sortant de la patience, ce renoncement qui ressemblait à un espoir merveilleux.

Elle disait de sa voix grave, plus vaste que son corps :

— Depuis le début, il n'y a pas un mot, pas un geste de vous qui ne m'ait fait sentir votre passion, mais aussi votre souffrance. Il me semble que je vous ai compris un peu et c'est pourquoi j'ai souhaité de toutes mes forces que vous restiez libre, que vous puissiez accomplir tout ce qu'il y a en vous.

Il la regardait d'un air sérieux, extrêmement attentif, les bras croisés, bien que sa peau frémît d'une satisfaction possible, proche, à qui pourtant des forces plus profondes barraient le chemin. Il lui dit seulement :

— Je crois que vous êtes généreuse.

— Je ne suis pas généreuse, il n'y a rien de généreux dans ma vie, mais j'ai senti que vous l'étiez.

— J'aurais voulu causer avec vous; si nous l'avions fait une fois, au moins, ç'aurait été avec confiance et nous pourrions toujours demeurer amis.

— Oui. Eh bien! ce soir arrêtez-vous à Delphes avec nous; ne nous quittez que demain.

— Oui.

Ils étaient si exaltés que l'idée de départ pour un moment ne les effrayait plus, elle se perdait dans le courant qui les traversait. Il se regardèrent encore. Unis et séparés; vibrants. Pourtant il ne fallait pas attendre que leurs nerfs s'épuisassent.

— Sortons, — dit-il

Ils revinrent sur la petite esplanade. Malfosse, allongé, ne bougeait pas, fumant. Ils regardèrent la campagne blanchie, aplatie; en bas, le toit de l'auto se confondait avec le rocher voisin. Le silence était définitif.

— On est bien ici, pourtant, — murmura-t-elle.

— Loin de tout! Mais cela ne peut pas durer, c'est une illusion. Il y a les villes là-bas, des villes comme il y en a eu ici, dans cette plaine.

— Oui. Vous, vous êtes mêlé à tout.

— Et vous?

— Oh! moi je ne suis rien.

— Mais pourquoi ne pas vous mêler à tout? Pourquoi ne vivez-vous pas davantage?

Elle le regarda sous des paupières alourdies par la résignation; il en fut déçu.

Elle revint vers Malfosse.

— Malfosse, Boutros ne nous quittera pas ce soir, il viendra avec nous à Delphes.

Malfosse ne sourcilla pas.

— Bien, — dit-il d'une voix brave.

Les deux autres trouvèrent qu'il jouait bien son rôle perdu.

— Je serai content de vous voir à Delphes, peut-être pourrez-vous m'expliquer certaines choses, — ajouta-t-il, pour Boutros.

Boutros ne répondit pas, un même regard passa entre eux trois; une fatalité les liait qui n'avait pas encore montré toutes ses intentions.

— Je ne crois pas qu'il y ait de danger pour vous à Delphes, — dit encore Malfosse.

— Non, — dit Boutros en riant, — je ne crois pas que la police, si elle s'occupe de moi, me cherche à Delphes.

Son rire le choqua lui-même. Il sursauta : « Je n'oublie ni la prison d'Athènes, ni Moscou, mais depuis que je suis entré chez cette femme... »

Un quart d'heure plus tard, la Packard roulait de nouveau. Des poteaux continuaient de jalonner le désert de l'histoire. Chéronée! Un village, des champs vagues, sous le soleil. C'était ici qu'avait fini le rêve de Démosthène, qu'avait commencé le rêve d'Alexandre. Ici avaient fini les patries hellènes, ici avait commencé l'internationale hellénistique.

Boutros se retourna et cria à Malfosse en riant sous cape :

— Chéronée! Qu'est-ce que c'est, déjà?

Malfosse hocha la tête, dépité de ne pouvoir répondre.

— Toutes ces victoires et toutes ces défaites, on les confond, hein?

Redressant son volant, il rit sous cape :

« Malfosse est scandalisé. Pour les bourgeois d'aujourd'hui tout est sacro-saint pêle-mêle : tous les passés, la Grèce et l'Église. Ni en paroles, ni en pensées, ils n'osent plus toucher

à rien. Si un Voltaire surgissait et refaisait Candide, quelle coalition de silence l'étoufferait! Pourtant, dans leurs mœurs et dans l'ordre de la matière, ils sont entraînés dans un mouvement irrésistible. Malfosse, avec ses ingénieurs, va partout, bouleversant les habitudes paisibles de ces pays endormis. »

La route continuait à travers une plaine si basse, si abandonnée, si pourrie que les eaux du printemps en ce mois de mai s'étalaient partout. La route fut bientôt coupée.

— Vous pouvez avancer, — dit Malfosse. — On m'a averti à Athènes. Nous n'aurons jamais d'eau plus haut que le moyeu.

Ils glissèrent doucement dans l'eau pendant deux ou trois kilomètres.

— Tout cela va changer, — disait Malfosse à Margot. — La Shell va faire des routes dans toute la Grèce pour que les Grecs puissent avoir des autos et lui acheter de l'essence.

Boutros entendit et sourit avec volupté.

« Quand tous les humains auront des autos, il faudra bien s'occuper d'autres problèmes plus délicats ou crever. »

Plus tard, la route longea un chemin de fer. C'était la ligne qui rejoint les Balkans à l'Europe. Et, parallèle à leur course, l'Orient-Express passa, rayant les campagnes pauvres d'un trait dédaigneux. Un luxe aléatoire glissait hâtivement au-dessus de la pierraille. Au milieu de ses bêtes, un pâtre admirait ces choses d'orgueil et de fragilité. « Coupez ces rails, arrêtez quelques bateaux, interrompez les appels télégraphiques, et d'immenses régions retomberaient au Moyen-Age d'où elles émergent à peine. » Partout, dans tout l'Orient de l'Europe, de la Baltique à Suez, Boutros avait vu la civilisation moderne suspendue à un fil, mais Slaves, Mongols, Sémites, oubliant les naïves délicatesses de leurs mœurs d'hier, avec un désir terrible s'engluaient comme des mouches à ce fil. Dans le garage de Malfosse, le jardinier, venu du fond du Péloponèse, restait bouche bée devant le moteur de la Packard et adorait la nouvelle idole. A Moscou, les ouvriers russes s'extasiaient devant les courbes de statistique. Peut-être ces hommes-là, moins blasés, liraient-ils une leçon spirituelle inconnue dans tous ces signes renouvelés que faisaient les atomes en folie et l'imposeraient, avec une violence stimu-

lante, au reste du monde. Pour voir s'il en serait ainsi, il fallait pousser à la roue, appuyer sur l'accélérateur. En tous cas leur brutalité imposerait une épreuve salutaire à l'occident, engourdi par le lucre.

Peu à peu les montagnes s'étaient accumulées sur leur gauche, vers l'ouest ce fut enfin fini des plaines. Après avoir tourné longuement autour du massif du Parnasse, ils y entrèrent. Ils empruntaient une route construite pendant la guerre par les armées d'Occident; soudain, ils se trouvaient sur une forte route de France ou d'Angleterre. Et ils entraient dans une autre nature. Les montagnes se serraient et s'escarpaient comme des courtines et des bastions autour d'une haute citadelle encore invisible. Les oliviers se pressaient plus nombreux et plus drus dans les fonds plus sombres; les pins se hérissaient au-dessus. Une nouvelle réalité s'imposait; cela aussi c'était la Grèce. La montagne au milieu des mers; une masse abrupte, battue par les vagues. « Voici le cœur, le cœur inépuisable de la vie. Ici, j'oublie l'humanité et ses vicissitudes humiliantes, je retrouve la nature dans son arrière-fonds intact, inattaquable. O bons atomes éternels! Voici le fil sur lequel se trame sans cesse un nouvel aspect humain. Dans ces gorges inaccessibles coule la source de la vie. C'est à cette source que l'humanité revient toujours boire, et quand pour elle cette source sera épuisée, la vie n'en continuera pas moins, et quand ces pentes et ces précipices s'effondreront avec la planète même, la matière encore demeurera. Et quand je dis la matière, je veux aussi bien dire l'Esprit. En attendant, croyons, avec l'ardeur du printemps et de la jeunesse, à l'éternité de la terre et de l'homme. »

A mesure que l'on montait, le soleil descendait; l'heure s'accordait avec cette nature plus sombre. L'air devenait plus vif.

La route tourna autour d'un village haut perché; plus tard elle traversa ce village. Margot voulu s'arrêter. Quelques rudes bons hommes, mal rasés, en vestons et en chapeaux mous, étaient assis devant des tables vides, sous un platane. C'était un café. Les voyageurs s'assirent parmi eux et demandèrent de l'anisette. Les bonshommes qui ne buvaient pas, qui ne fumaient et ne causaient qu'à peine, les regardèrent peu.

Margot s'était assise, entre ses deux compagnons, tendre, succulente, bien que fripée par le voyage. Elle les rapprochait tous deux et les inclinait à communier dans son âme douce et battue. Dans ses regards, dans ses gestes, il y avait un charmant débraillé qui anéantissait toutes les crispations des deux hommes. Malfosse, de plus en plus grave et recueilli, prenait une figure assez noble, et voulait s'en aller au bout de la place pour mâcher seul sa peine, mais il ne pouvait remuer. Boutros songeait qu'il était voué à toujours courir au bout du monde et pourtant il lui semblait que cette halte insignifiante ne devait jamais finir. Margot se jurait de le laisser partir et pourtant son regard l'enveloppait comme pour le garder. Ils étaient exaltés et étouffés par l'air des hauteurs.

Une petite troupe d'evzones parut au tournant de la rue et vint vers eux. Les grands bergers-soldats, les grands Valaques, en petit jupon blanc, en bas blancs, en souliers retroussés à pompon, le gland de la chéchia sur l'épaule, portaient leurs fusils, la crosse en l'air. Ils songèrent tous trois, une seconde, qu'ils étaient sous le coup d'une loi et que ces nonchalants guerriers pourraient aussi bien se soucier d'eux. Mais non, les evzones, fatigués par une patrouille dans la montagne, s'assirent et burent de l'eau. Le village impassible se laissait paisiblement traverser par les âges. Ils se secouèrent et repartirent.

Après cette halte, la route, qui avait fini dans les vallées d'alentour ses approches amples et lâches, resserra décidément ses cercles et lança vers le ciel une spirale nerveuse. L'haleine, l'âme des voyageurs fut prise dans un rythme accéléré. La terre resserrait de plus en plus ses forces autour d'un point haut placé. Les montagnes s'enlaçaient de plus en plus étroitement, chacune enfonçant ses plis dans les plis des autres. Elles formaient un chœur. Des jeunes filles, attentives et farouches, s'accolaient et arc-boutaient de plusieurs jambes le bloc de leurs bustes agglutinés où se formait une seule caverne sonore aux multiples cordes. Un cri, un sommet allait jaillir. Tous trois, ils espérèrent quelque chose, un événement, une révélation. Ils se jetaient vers un extrême, ils sentaient que des entraves les quittaient, mais que des

épreuves allaient fondre sur eux. Le futur qui prenait ses racines dans ces gorges de mystère l'emportait dans leurs cœurs sur le passé qu'ils avaient laissé dans la plaine.

Boutros se donna à l'aventure avec une âpre curiosité. Voici qu'au passage d'une femme portant quelque puissance de suggestion, les crépitantes étincelles d'un dialogue impossible rejaillissaient encore. Mais ce qui pouvait naître, grandir et mourir entre une femme et lui, est-ce que cela ne pouvait pas toujours tenir en quelques heures? Pourtant il ne s'abandonnait jamais de gaieté de cœur à cette fatalité, il ne l'avait jamais pu; il lui semblait toujours que quelque chose d'inachevé criait au fond de son courage. Ou bien n'était-ce pas la lâcheté? Il n'osait pas accepter, après un examen de conscience définitif, la loi de brièveté qui pesait sur ses amours de vagabond. Mais alors, pourquoi ne ferait-il pas franchement, librement, une fois, ce qu'il avait fait si souvent, avec hésitation et regret? Jamais une occasion aussi pure ne se représenterait : une nuit sur un haut lieu, une femme fendue au vif par la rapidité foudroyante de l'événement; quelle parfaite simplification! Il lui parlerait avec une atroce sincérité : il lui dirait, dans une seule parole, son égoïste besoin de tendresse et sa farouche méfiance, la mensongère douceur et la cruauté secrète de son désir. Il regarderait, dans ses yeux de femelle, agoniser la sournoise niaiserie de son songe d'amour et, pour achever le viol moral, il ne la prendrait pas.

Malfosse, vers sept heures du soir, s'écria :

— Nous approchons.

Pourtant on traversait un gros village, bâti de neuf, cossu, vulgaire.

Un peu plus tard, Malfosse reprit :

— Vous voyez là-haut, derrière ces maisons blanches, cette ligne claire au flanc de la montagne? Ce sont les ruines, c'est Delphes.

Au delà de trois maisons d'aspect suisse, on apercevait quelques traînées de cailloux, des tranchées abandonnées.

Margot et Boutros eurent un serrement de cœur. Était-ce à cela que finissait tout le magnifique effort du Parnasse? Enfin, il fallait voir.

P. DRIEU LA ROCHELLE

(*A suivre.*)

EN OBSERVANT L'AMÉRIQUE

Le Capitole sur sa butte de verdure, zébrée d'avenues et de sentiers, s'élève au-dessus de Washington comme une île d'argent. Devant les portails, les frontons et les piliers en marbre blanc, des photographes attendent impatients. Des phonographes, des appareils de radio sont disposés autour des entrées, prêts à recueillir des interviews qui paraîtront ce soir, sonores et amplifiées, sur les écrans de quarante-cinq États.

Il est midi. Un soleil de septembre, doux et presque tendre, colore les façades et les parcs. C'est sous une lumière d'automne plus dorée qu'en Occident qu'entrent les sénateurs américains. Tout à l'heure, je les verrai dans l'hémicycle, groupés en deux pelotons. Faces glabres, lunettes, cheveux cendrés, corps musclés, de volumineux dossiers sur leur pupitre, ils discutent de la loi douanière. Selon la Constitution, les partis seuls sont en présence, et les ministres, des secrétaires, travaillent loin de là, au bord de quelque avenue, dans leurs Départements, les Ministères.

Je serai aujourd'hui, dans la galerie réservée au public comme dans les couloirs, le seul Européen. La bataille parlementaire qui se livre a cependant pour enjeu la production du vieux monde. Commerce de luxe de Paris, tissus, robes, dentelles, maroquineries, créées par une civilisation raffinée. Machines de Westphalie et de Rhénanie, produits ouvrés qui descendent le long des fleuves de Germanie vers les ports de la Hanse. Soies de Lyon ou de Milan, spécialités de Vienne

ou de Flandre, d'Italie ou d'Espagne, confections du Yorkshire et des Comtés d'Angleterre, la route de l'Atlantique vous sera-t-elle à tout jamais interdite?

Ouvrages du vieux monde, vous avez surtout pour vous la renommée et la tradition, car, additionnés avec toutes les matières premières des Amériques du Sud et du Canada, de l'Afrique noire, et des Indes hollandaises, de la Chine ou du Japon, vous ne représentez, une fois importés aux États-Unis, que 4 p. 100 de la production américaine.

Trente-huit nations ont envoyé, au cours de l'été 1928, des notes diplomatiques au Gouvernement de la République. Respectueusement, en termes mesurés, les Ambassadeurs et Ministres accrédités à la Maison Blanche sont venus trouver au Département d'État M. Stimson, et lui ont remis en son audience du mercredi les doléances de peuples qui ploient déjà sous le joug de l'impérialisme américain.

Un corps élancé, demeuré fort jeune par la pratique des sports, une physionomie fine et allongée, un regard qui devine et comprend, qui scrute et aperçoit, un front dégagé, de longues mains fines qui caressent un dossier, M. Stimson a ainsi dû écouter une quarantaine de fois, dans un Cabinet qu'illustrent des portraits d'hommes d'État, les doléances, toutes les mêmes, venues des cinq parties du monde. Quarante fois, un appariteur, célèbre dans l'Amérique avec son buste comique perché sur des jambes malades, a annoncé, de sa voix de fausset, le nom des nations d'Europe, d'Asie et d'Amérique.

Ces notes se sont accumulées... et les parlementaires ont cependant suivi impassibles leur ordre du jour en examinant un projet dont le but, déclare l'exposé des motifs, est de « pourvoir aux revenus, d'organiser le commerce avec l'étranger, d'encourager l'industrie des États-Unis, de protéger le travail américain, et pour tous autres motifs... »

Certes, le débat, dont je suis consciencieusement en septembre l'une des phases, est un écho de la campagne électorale. Les républicains, en portant à la Présidence avec une importante majorité M. Hoover, ont fait des promesses solennelles. C'était à Kansas City, à la grande convention politique, que le parti qui hérite en l'espèce de la tradition d'Hamilton a déclaré :

« Le Parti républicain croit que le marché national organisé d'après une politique protectionniste appartient au fermier américain, et il promet son appui à la législation qui lui assurera le marché afin de le mettre à même de l'approvisionner. »

Ce texte est essentiel et comprend ces mots déterminants dont parle Pascal. Le marché national appartient au fermier américain. L'Amérique, devenue surindustrielle depuis le xxe siècle seulement, se rappelle que la terre est la source de sa prospérité première.

Il est une religion de l'Ouest. Ce sont les colons qui ont fait la libre Amérique. Washington était un fermier. Roosevelt était un cavalier et un chasseur. M. Hoover a dû, en grande partie, son succès au fait que, lui aussi, était un fils de la terre. Par sensibilité comme par réalisme, le culte de la terre se célèbre chaque jour davantage dans le pays de la production en série. On supplie le voyageur de ne pas quitter les États-Unis sans aller dans l'Ouest, on lui prête un avion pour contempler les États qui se défrichent encore. Comme le Français vénère Chartres et Versailles, Reims et la Loire, l'Américain trouve sur le sol sa raison d'être et la plus sûre de ses disciplines.

Le texte du parti républicain ajoutait que la législation devrait assurer au fermier le marché pour le mettre à même de l'approvisionner. Comme le cultivateur exploite ses champs, l'Américain exploite son marché. C'est la ligne de conduite de 110 millions de citoyens. Sans se disperser vers d'autres buts, chacun s'assigne comme tâche la mise en valeur du marché national.

L'Amérique est une île, économiquement parlant. Deux fossés, les plus larges du monde, l'Atlantique et le Pacifique, la séparent des autres continents. Au nord et au sud, le Canada et le Mexique sont neutralisés par la différence des climats et par conséquent des productions. Tandis que la Grande Bretagne se laisse gagner par le continent, l'Amérique est ainsi devenue insulaire. Et cette insularité est certes l'un des plus grands faits du xxe siècle.

Elle entraîne quelques différences entre le raisonnement américain et le raisonnement européen. Ici, on ne songe

qu'à la patrie, aux 8 millions de kilomètres carrés de surface, sans se préoccuper de ce qui se passe aux ailes.

Là, tout est contingences. Les raisonnements allemand, français, belge, ou italien, ont ceci de comparable qu'ils doivent sans cesse tenir compte des incidences et des répercussions. Aucune de nos économies n'est fermée. Le métallurgiste du continent ne peut agir isolément. La production, les salaires, les débouchés sont commandés par la production, les salaires, les débouchés des concurrents étrangers. Entre Seine et Elbe, personne ne peut faire cavalier seul. On doit se préoccuper sans cesse de son flanc droit et de son flanc gauche. L'attitude des pays voisins modifie une tactique industrielle. L'action ne peut être que concertée. On ne peut regarder droit devant soi avec des œillères. Mais au contraire il faut constamment regarder autour de soi; malheur à celui qui agit isolément. La guerre surtout nous a donné des leçons d'interdépendance. L'habitude s'est introduite, de par la vie militaire, de faire des liaisons interalliées. Les industriels eux-mêmes, dans leurs comités de matières premières, se sont accoutumés à coopérer; après cette préface les ententes et les accords ont marqué plus qu'une orientation.

L'Europe est terre de coopération. Une politique économique internationale est née, qui s'est concrétisée lors des assises de la Conférence économique internationale de mai 1927. Un volume de vœux a été rédigé, qui pourrait s'appeler la charte économique de l'Europe. L'opinion n'a pas eu connaissance de ces grands cahiers de la production de l'après guerre, mais leur application se poursuit, méthodique, plutôt par habitude que par intérêt.

Ainsi s'opposent deux situations, deux systèmes, deux thèses. A l'ouest de l'Atlantique, on travaille chez soi, par soi, pour soi; à l'est, on travaille en fonction les uns des autres, en collaboration les uns avec les autres, à la fois par les autres et pour soi, en employant des moyens qui proviennent de chez soi comme de chez les autres.

Le débat qui s'est engagé entre les deux rives de l'Océan développe des malentendus et des froissements qui deviennent la trame d'un drame émouvant.

Pendant dix années, les opinions publiques se sont affrontées

pour des dettes de guerre. L'Europe a perdu la partie. Pourquoi? Ce serait là tout un sujet. Des spécialistes s'apprêtent à écrire un volume sur les erreurs de l'Europe. Nous avons, paraît-il, péché constamment par défaut de psychologie. Il est, en tout cas, à constater que l'Italie comme l'Angleterre, la Belgique comme la France, ont perdu une partie. Les uns un peu moins. Les autres un peu plus.

Des accords solennels ont été conclus. Des instruments diplomatiques ont été échangés. Il manque encore quelques ratifications parlementaires. Mais ce chapitre de l'histoire du monde est fermé.

Tournons la page. Et feuilletons les débuts d'un nouveau chapitre.

Après avoir, d'Amsterdam à Berlin, de Genève à Paris, assisté à des conversations sur l'Amérique, un continental impénitent s'attendait à entendre au Capitole des controverses sur l'Europe. J'ai assisté moi-même à de semblables débats douaniers en France. Nos orateurs se sont succédé pendant deux années de suite à la tribune de la Chambre. Au nom des socialistes, des radicaux, des groupes du centre et de la droite, chacun présentait un instructif tableau des contingences internationales. A Washington, la bataille se poursuit, aride et âpre, entre les partis à ce seul point de vue du marché américain.

Dans la Chambre française, d'après le *Journal Officiel* de 1927 et de 1928, la politique économique de la France apparaît comme une résultante, on la déduit de la politique des États voisins. Au Sénat américain, la politique économique part d'un principe indiscuté : l'exploitation du marché national.

Comment s'affrontent alors, électoralement parlant, les partis? Les démocrates considèrent ces débats comme une préparation aux élections législatives de 1930. L'ajournement de la loi leur permettra en effet de discréditer le gouvernement républicain. Les dispositions les plus contradictoires sont votées depuis le début de la session, tandis qu'éclatent de temps à autre des scandales dus à des lobbysts ou gens de couloir. L'opposition déclare : « Les voix des fermiers vous ont permis d'arriver au pouvoir. Nous allons vous les faire perdre.

Vous avez promis de construire un marché aux agriculteurs, et, après avoir construit ce marché, vous enlevez aux agriculteurs d'une main ce que vous leur avez donné de l'autre.

« Si la loi accordait uniquement des droits nouveaux aux agriculteurs, elle serait inattaquable, elle répondrait aux promesses qui ont été faites : mais, loin de là, vous assurez de nouveaux droits aux industriels. Donc vous allez provoquer un renchérissement des produits manufacturés dont les agriculteurs ont besoin pour leur consommation et pour l'exploitation du sol. S'il est vrai que les agriculteurs pourront vendre leurs produits un peu plus cher, ils paieront beaucoup plus cher les denrées de consommation qu'ils achèteront avec le produit de leurs récoltes. Le bénéfice sera donc nul. Il peut même en résulter une perte. »

Par l'effet de ces nouveaux droits de douane perçus sur les denrées industrielles, la protection de l'agriculteur deviendrait illusoire.

Et la discussion se poursuit, d'autant plus serrée qu'il est une crise agricole. Est-ce une crise agricole? Est-ce plutôt un malaise? Précisons la situation. De 1920 à 1927, 3 millions de personnes ont quitté la terre. Les frais de production d'un boisseau de blé, qui ne sont que de 70 cents à 1 $ 20 au Canada, sont aux États-Unis de 1 $ à 1 $ 60. Le revenu brut de l'agriculture, qui était en 1919 de près de 16 milliards de dollars est descendu en 1927 à 12 milliards de dollars.

La question est si grave, que dès son message du 16 avril, le président Hoover se devait de rappeler les causes principales de la crise; élévation des impôts locaux, accroissement des terres cultivées pendant la guerre, augmentation des frais de transport, dettes très lourdes laissées par la période de déflation de 1920. Un crédit de 500 millions de dollars a dû être voté par le Congrès pour servir de fonds de roulement à une grande commission de l'agriculture.

Ce phénomène de crise est-il permanent, ou bien l'agriculture regrette-t-elle une prospérité qu'elle a dû jusqu'ici à des famines ou des guerres européennes?

Lorsqu'on étudie la situation de l'agriculteur américain, et celle de l'agriculteur canadien, et que l'on interroge des

personnalités de Montréal ou de Winnipeg, on reconnaît que le fermier américain n'est pas dans une situation si défavorable. J'ai même entendu reconnaître au Sénat que chacun avait son automobile, sa salle de bains, son appareil de radio.

La surproduction, qui était telle qu'on envisageait la constitution de pools analogues aux pools canadiens, va s'absorber grâce à la diminution des stocks due à l'insuffisance de la moisson.

Alors que les moissons étaient de 902 millions de boisseaux en 1928, elles ne sont plus aujourd'hui que de 774.

Alors? On en vient à constater que l'Amérique, avant tout agricole jusqu'au seuil du xxe siècle, est devenue surindustrielle, que cette industrie s'est développée depuis la crise économique de 1920 dans des conditions prodigieuses, que les grandes vedettes de l'industrie ont réalisé des bénéfices et des surbénéfices qui dépassent les prévisions les plus optimistes. Les chiffres records dans les années précédentes ont été constamment dépassés. Comment un fermier pourrait-il rester indifférent devant cette étonnante révolution de l'économie américaine? Chacun est hanté, obsédé, par les bénéfices qui semblent si facilement obtenus. Un seul chiffre : la National City Bank rapporte que, dès le premier trimestre de 1929, les bénéfices de 375 corporations étaient supérieurs de 37 p. 100 à ceux de la période correspondante de 1928.

Le sentiment d'envie grandit si l'on examine les chiffres des bénéfices réalisés par les entreprises industrielles qui sont les plus proches de l'industrie agricole.

Ainsi 1 000 $ investis le 1er janvier 1920 dans la International Harvester C° représente au seuil de 1929 5 400 $. L'agriculture a alors le sentiment que ces bénéfices ont été réalisés à son détriment.

A cela, le sénateur Reed répond : « A Kansas City, nous avons dit aussi que nous convenons qu'il est des industries qui ne peuvent pas concurrencer avec succès les producteurs étrangers, à cause des salaires moins élevés du continent et du faible prix de la vie en Europe.

« Nous nous engageons à examiner la question, et, lorsque cela sera nécessaire, à procéder à une révision des postes

douaniers de manière que le travail américain, dans ces industries, puisse à nouveau dominer le marché national, maintenir son standard of living et compter sur un travail régulier dans son champ d'activité naturel. »

Chacun voudrait avoir sa part, ou plutôt les meilleurs morceaux.

Notre sentiment est que l'agriculture s'inquiète surtout de voir constamment la balance pencher en faveur de l'industrie, qu'il est ainsi une sorte de jalousie et de susceptibilité entre les deux principales branches de la production. Ces phénomènes qui s'observent dans tous les grands pays se présentent ici avec une ampleur inquiétante.

Dans quelle situation se trouve, alors, dans le premier semestre de 1929, l'industrie américaine? La prospérité n'est pas la même dans tous les compartiments. S'il est des vedettes telles que l'automobile, il est aussi des compartiments dans lesquels on se trouve en état de ralentissement et de crise. On parle volontiers de la prospérité de l'industrie américaine; il est des parents pauvres. Le textile, par exemple, est de ceux-là. Il faut aussi songer au cas des petites industries. Toute l'industrie américaine n'est pas organisée pour la production en grand à l'égal de Ford, qui produit cent quatre-vingt mille voitures par mois. Or, dès qu'on parle de l'Amérique, on ne prend jamais que le cas de certaines industries qui sont plus exceptionnelles que typiques et orientées surtout vers l'exportation. Tout au contraire, il est une gamme de petites industries. Celles-là réclament une protection. M. Borah en discutant le bill le reconnaît lui-même. Il sait que le bill n'est pas fait pour ceux qui produisent en série, mais au contraire pour le producteur individuel, qui a besoin, quant à lui, de protection. Et là nous retrouvons cette même course aux gros bénéfices. Que si les agriculteurs envient les industriels, les petits industriels à leur tour envient les gros industriels. C'est une course au bonheur dans laquelle tout le monde veut arriver le premier.

Nous assistons alors à une sorte de surenchère entre les prétentions des uns et les jalousies des autres. Des exemples sont cités, qui portent sur les tissus, les broderies, les noix, le coton, le sucre, etc...

Ainsi va s'accentuer la tendance qui n'a fait que se développer depuis la loi douanière Fordney Mac Cumber de 1922.

Les observateurs de la situation américaine n'ont pas manqué de faire valoir que le président Hoover jouerait un rôle tout de modération. Averti des questions internationales, membre agissant dans les grands comités de l'après guerre, chef pendant plusieurs années du département du commerce, dont la documentation et l'information sont remarquables, M. Hoover est essentiellement un technicien du commerce extérieur. Il connaît toutes les nuances de l'économie internationale. Mieux que quiconque, il saura orienter son peuple vers une compréhension plus large du monde économique moderne et cela d'autant plus qu'il est plus représentatif du vrai type américain .

Le sentiment des spécialistes de la politique de Washington est qu'un débat qui met aux prises tant d'intérêts porte en lui-même un germe de longévité. D'après les optimistes, si la session se termine cet hiver sans conclusion, ce n'est donc qu'à la prochaine session qu'un vote pourrait intervenir. Mais, à la prochaine session, l'ordre du jour sera si chargé qu'il est peu vraisemblable de voir la loi aboutir, soit en 1930, soit même en 1931. Quelle sera l'issue de ce différend? Si les pronostics sont contradictoires, les paroles officielles qu'on recueille sont apaisantes. J'en ai reçu le témoignage au cours d'un long entretien avec M. Lamont, secrétaire du département du Commerce.

Cependant, il semble bien que le Sénat ne suive pas avec autant de fidélité qu'on semble le dire le président de la République, dont l'influence modératrice pourrait bien alors ne pas s'exercer. Le 24 septembre, en effet, pour la première fois, le Président rompait le silence en adressant un message à la haute Assemblée. Ces messages sont une tradition aux États-Unis depuis que Jefferson, moins orateur que Washington, prit l'habitude de correspondre avec son Congrès par écrit. Nous ne retiendrons dans cette lutte entre le Sénat et le président, lutte qui a été marquée par trois échecs, qu'un exemple : celui des droits flexibles. Le Sénat, en effet, en adop tant l'amendement Simons a accepté de diminuer les pou-

voirs du Président. La flexibilité des droits permet de modifier le tarif. Comment?

Une commission, la commission du tarif, procède à une enquête. Elle transmet ses conclusions au président. Celui-ci a alors deux pouvoirs discrétionnaires : premièrement celui de suivre ou de ne pas suivre l'avis de la commission, deuxièmement celui de fixer les taux à son gré. Cette disposition permet, entre deux lois tarifaires, de soutenir l'industrie, et de protéger la production. Le Président, dans son message, rappelle que ces pouvoirs lui ont été reconnus en dehors de toute politique par les démocrates comme par les républicains. Bien plus, ce sont les démocrates qui en ont pris l'initiative. Il n'y a là rien qui diminue les pouvoirs du Congrès. Les démocrates, eux-mêmes, dans la campagne électorale avaient préconisé un renforcement des attributions de la Tariff Commission au détriment du Congrès. Par ses pouvoirs, en matière de « flexibilité », le Président veille à l'efficience du tarif.

Le message fut aussitôt l'objet d'une attaque en règle. Le sénateur Harrisson, démocrate, reproche violemment au Président de s'être jeté dans la mêlée. Pendant une semaine, les pronostics se suivent. On conclut à une majorité de 2 ou 3 voix pour le Président. De grandes personnalités consultées me disaient : « Le Président n'a pas parlé jusqu'ici, mais, dès qu'il aura fait part de son sentiment, sa majorité le suivra. »

Cependant, un débat politique s'engage, dont l'issue semble essentielle pour les démocrates. La Tariff Commission sera-t-elle ou ne sera-t-elle pas sous la dépendance du Président?

Toujours est-il que, le 2 octobre, le Président a été défait par 47 voix contre 42. 13 républicains insurgents entraînés par M. Borah et M. la Follette ont été voter avec les démocrates.

Ces querelles entre le président et le congrès sont fréquentes dans la vie politique américaine. Ainsi, récemment, le Debenture plan, destiné à encourager l'agriculture, avait été voté par le Sénat, malgré l'opposition du Président. C'est à la Chambre des représentants que le Président avait retrouvé une majorité. Le livre de Bryce sur la Constitu-

tion américaine nous initie aux difficultés de ce ménage à trois : chambre des Représentants, Sénat, Président. Il est tout un jeu de votes, de procédures, de combinaisons. Si d'aucuns à de certains moments ont pu être frappés des pouvoirs à la Cromwell du Président, on a cependant vu que les présidents, mêmes les plus énergiques, n'étaient pas toujours suivis par leur Congrès. Dans ce pays de démocratie directe, dans lequel le Président est l'élu du peuple, il est difficile de donner un pronostic sur l'issue d'un conflit.

Au début de novembre, M. Hoover vient d'adresser au Sénat un nouveau message par lequel il invite la Haute assemblée à terminer son examen le plus tôt possible afin de permettre à une Commission mixte du Sénat et de la Chambre de déposer ses conclusions.

On peut cependant distinguer quelle est la tendance générale aux États-Unis.

L'Amérique a une religion : celle de la protection du marché national. Elle constate que sa période de plus grande prospérité, que l'étonnant développement industriel des dix dernières années ont coïncidé avec son protectionnisme. Le Tarif Fordney lui a valu peut-être d'éviter une crise pendant plusieurs années. Quand un système s'est révélé bon à l'expérience, il est fort tentant de le garder. On constate qu'à l'abri du mur douanier, jamais les industries n'ont été aussi florissantes. Toutes, ou presque toutes, elles ont connu le plus extraordinaire des développements.

Et puis, cette terre de réalisme est une terre de mystique. Elle a le culte des hauts salaires. Son économie est basée sur trois principes : hauts salaires, forte consommation, production en série, en masse, comme on dit là-bas.

Plus l'ouvrier gagne, plus il pourra dépenser; plus il dépensera, plus il achètera d'articles fabriqués; plus il achètera de produits, plus on pourra en produire. Grâce à ce système, depuis la grande crise de 1920, c'est-à-dire depuis neuf années, la surproduction a été toujours absorbée, quels que soient les doutes qui aient été émis à ce sujet.

L'Américain a alors une hantise : la diminution des salaires par la concurrence du continent européen. Que les salaires diminuent, et le système pêche par la base. L'Amérique doit

donc poursuivre sa course. Ce n'est pas elle qui doit se mettre au niveau de l'Europe, mais bien au contraire l'Europe qui doit la rejoindre.

***

Si nous nous sommes attardés dans une étude du problème douanier qui est avant tout un problème national, si nous avons cherché à reproduire la physionomie des débats du Sénat, c'est que ces débats eux-mêmes nous semblent extrêmement révélateurs de la position prise par l'Amérique vis-à-vis de l'ancien monde. En Europe, tout le monde parle de l'Amérique. Que pensent faire les Américains? Que vont-ils dire? J'ai assisté en juillet à des débats économiques internationaux à Amsterdam. Des délégués de tous les pays européens étaient là qui, en des harangues enflammées, ne cessaient d'adresser à l'Amérique des appels qui demeuraient sans écho.

En Amérique, je n'ai guère entendu parler de l'Europe. On regarde droit devant soi. Ce phénomène est-il immédiat et récent? Certes, il suffit dans une bibliothèque américaine de se reporter aux livres d'histoire et de mémoires. On retrouve toujours cette préoccupation : « Soyons d'abord nous-mêmes ». « Celui-ci était un vrai Américain ». Nous, nous disons seulement : celui-là était un grand Français. Est-ce là de l'égotisme? Je crois discerner plutôt dans cette attitude une hantise de la dispersion. Nos hommes d'affaires ont mille préoccupations. Ils s'occupent volontiers d'art ou de musique. Ils ont toujours un violon d'Ingres. L'Américain ne regarde que son affaire, ses intérêts. On lui a interdit les titres de noblesse pour éviter précisément certaines vanités. L'exploitation du marché national demeure sa préoccupation. Le service de l'État, dans l'administration, comme dans la politique, n'est jamais une ambition pour ceux qui se sont enrichis dans les affaires. La puissance par l'argent demeure un idéal, comme le notait déjà le duc de Liancourt dans ses mémoires à la fin du XVIIIe siècle.

Et pourtant, venu en économiste faire une étude sur les conditions générales de l'industrie aux États-Unis, j'ai été

moins frappé que je ne le pensais par le côté technique des problèmes. D'abord, parce que l'Europe s'est haussée au niveau de l'Amérique. La Westphalie, la Lorraine, le Nord, le bassin de Liége, vous offrent, elles aussi, des usines géantes. Les procédés de fabrication y sont en renouvellement constant. On ajoute même que l'industrie moderne est toujours en révolution. Survient un nouveau procédé : immédiatement, les usines se transforment. Tout le monde se prend des idées. Il faut en rabattre sur les usines de Ford, que d'aucuns dépeignent comme l'un des sommets de la vie industrielle de l'humanité. Les « Rouge Plant » de Detroit ne représentent jamais que dix « Javels » juxtaposés. Le dimanche, le fer quitte la mine et, le mercredi matin, la voiture est payée. Cette coordination des opérations n'est possible que parce que la production en grande masse autorise toutes les rationalisations.

Mais, à mon sens, le côté vraiment original de la production américaine réside plutôt dans l'organisation du marché, dans cette science particulière, appelée le marketting. Y a-t-il un pays au monde, où la production soit, en temps normal mieux adaptée à la consommation? Grâce à une organisation statistique très serrée, au fait que tout le monde travaille à livre ouvert, on connaît exactement les chiffres de la consommation et de la production. L'industriel procède à ces statistiques avec ponctualité. L'industrie automobile a illustré ces méthodes, en se servant habilement de la connaissance du remplacement. Si je sais quelle est la durée probable d'une voiture, si je sais quel est, cette année, le nombre des consommateurs qui auront à acheter une nouvelle voiture, si je connais le nombre des nouveaux propriétaires de voitures et les besoins de cette nouvelle catégorie de propriétaires, je peux règler ma production en conséquence.

La consommation est devenue là-bas une science. L'industrie de la laine, par exemple, qui est en état de crise, a étudié comment l'automobile, l'aviation, la radio, s'étaient aisément développées. Elle a cherché à élaborer, pour sa propre industrie, une théorie du remplacement. Combien de temps garde-t-on un vêtement? Combien y a-t-il d'hommes aux États-Unis, susceptibles de porter plusieurs vestons? Comment peut-on

augmenter leur nombre? Par rapport au chiffre total de moutons, quel est le nombre d'hommes porteurs de vestons?

Des crises se laissent ainsi retarder, quand on sait ne pas aller à l'aveuglette. Chaque usine a son statisticien, dont les avis ne sont pas forcément suivis, mais qui est consulté en même temps que tous les chefs de service. On lui demande même de prévoir l'avenir. L'économiste, enfin, est honoré. Nous avons été un peu jaloux de le constater.

A Harward, par exemple, il m'a été donné de visiter sous la conduite d'un de nos compatriotes de talent, M. Doriot, la Business School, où j'ai vu des statistiques achetées par les industriels. Des bulletins existent partout qui, sous une forme simple, présentent tous les graphiques nécessaires.

C'est, à notre idée, dans ce sens que devraient s'orienter nos efforts. Nous avons, au cours de ces dernières années, beaucoup parlé de rationalisation. L'exemple allemand était là pour nous montrer combien il fallait pousser cette organisation à l'intérieur. Mais où en est la consommation en France? Comment peut-on substituer les besoins nouveaux qui se sont créés aux besoins anciens? A titre d'exemple, en interrogeant sur la position prise au point de vue de la prohibition, il m'a été répondu : « L'économie américaine est basée sur le fait que les salaires augmentent plus vite que le prix de la vie. C'est dans cette différence entre deux courbes, dans cet angle du compas, que l'industriel trouve son marché. Supposez qu'un homme qui gagne 6 dollars par jour, soit 150 francs, aille au café le samedi soir. Le meilleur de sa paie y passera. Que deviendrait alors l'industrie américaine? » Comment donner au maximum de gens le maximum de besoins favorables à l'industrie? Tel est le problème.

A notre sens, si la France veut éviter de graves mécomptes, elle doit étudier davantage ce problème de la consommation. Au reste, des incidents récents montrent que les intellectuels et les philanthrophes américains se sont mis au service de brasseurs d'affaires pour déterminer en Europe une hausse des salaires, qui exalterait une consommation de produits américains. Les États-Unis d'Europe, en simplifiant le vieux monde, pourraient bien à leur tour faciliter cette américanisation de l'Europe, que la complexité actuelle rend plus

difficile. Nous n'avons que peu de temps devant nous pour assurer à nos consommateurs la possibilité de satisfaire des besoins devenus universels par des produits français.

***

Pendant plusieurs années, l'organisation américaine a permis de retarder une crise. La surproduction s'est adaptée aussi avec exactitude à la consommation, grâce à l'immensité des capitaux à investir, grâce aux sommes considérables consacrées aux recherches scientifiques, grâce à une application presque instantanée des découvertes à la transformation d'une industrie.

Ce sujet de la crise était, en automne dernier, l'objet de toutes les discussions.

De grands banquiers posés et avertis s'étonnaient même qu'attendue depuis trois ans, elle n'ait pas encore eu lieu. C'est la première fois dans l'histoire américaine que neuf années se passent sans une crise qui est à l'habitude un phénomène cyclique. Mais, jusqu'ici, de mois en mois les prévisions pessimistes avaient été détrompées par de nouveaux chiffres record de production et de consommation.

Ces discussions étaient d'autant plus passionnées que l'industrie s'est mise par la spéculation à la portée de chacun. Dans un remarquable article paru dans cette Revue, M. Jacques Lacour-Gayet a montré l'ampleur du phénomène qui, depuis, s'est encore accentué. Pendant tout l'été, les transactions n'ont cessé d'augmenter. Les Federal Reserve Bank ont, en vain, essayé de décourager la spéculation. La hausse artificielle du loyer de l'argent n'a fait qu'accélérer l'afflux des capitaux. Les crédits disponibles ont été ramenés vers la spéculation.

A notre question pressante : « Mais il n'est pas d'exemple qu'en matière économique le beau temps dure infiniment, les crises attendues sont toujours arrivées, » nous recevions cette réponse : « C'est que nous avons peut-être trouvé un système d'exception. Sans doute, entrons-nous dans une nouvelle phase. Notre monde américain est différent du Monde. » Devant cet excès de chiffres record, nous pensions

quant à nous, qu'en politique, en diplomatie comme en finances, les trop beaux succès sont toujours à redouter, car ils sont gros des échecs à venir. Certains grands conquérants ont aussi cru qu'ils pouvaient indéfiniment, en négligeant les harmonies de l'univers, faire échec à un équilibre international...

A la fin de septembre, la Banque d'Angleterre élevait le taux de son escompte. Dans les derniers jours du mois et surtout au début d'octobre, on pouvait observer une légère détente des cours qui se sont effondrés depuis à des taux qui ont mis en défaut les prévisions américaines les plus pessimistes. A partir de la 2e quinzaine d'octobre, les événements se précipitaient. Le mercredi 23, le jeudi 24, le lundi 28, le mardi 29 ont été des journées sensationnelles. L'United States Steel descend de 254 1/8 à 156, la General Motors de 74 7/8 à 38 1/4 la General Electric de 390 à 182 1/4 la Canadian Pacific, de 232 3/4 à 192. Malgré les interventions des Banques, malgré les déclarations optimistes des personnages officiels, la campagne de baisse ne parvint pas à s'enrayer. Au début de novembre, les séances se succèdent toujours plus mauvaises. Parfois, le ticker a quatre heures de retard. Pour limiter la panique, on ouvre la Bourse à 12 heures au lieu de 10 heures. On ferme le Stock Exchange le plus souvent possible. Dans la dernière semaine du mois d'octobre, qui ne comptait que quatre séances, plus de soixante millions de titres ont changé de mains.

Certains Européens prétendent que le système américain, de par l'inflation des crédits, repose sur bien des châteaux de cartes, que ce développement est certes prodigieux, mais qu'aux premiers assauts de l'adversité qui est une habitude humaine, l'édifice ne pourra pas résister. L'effort américain ne serait alors qu'une improvisation aventureuse. Si prompte dans ses revirements, l'opinion française, après avoir admiré l'Amérique, irait, depuis la défaillance de New-York, jusqu'à négliger la grandeur de l'effort accompli. Il faut, au contraire, observer sans hâte les répercussions de la crise financière sur la production industrielle puis sur la consommation, et ensuite les incidences réciproques. Nous entrons dans une période qui peut réserver beaucoup de surprises dans un pays

où le jeu sert parfois de raison et où le malheur n'est pas infamant.

***

Une race jeune, enrichie d'émigrants aventureux et hardis, serait impardonnable si elle n'avait pas progressé comme elle l'a fait, étant donné les facilités que lui assuraient les banques grâce, il est vrai, à la plus belle des encaisse-or. Mais n'avons-nous pas, nous-même, une encaisse-or fort appréciable?

Un des plus grands dirigeants de l'industrie française me confiait un jour : « Nos établissements ne font du crédit qu'à ceux qui n'en ont pas besoin. » Sans aller aussi loin que mon interlocuteur, je pense que bien des énergies se découragent, que bien des initiatives s'étiolent, faute de crédit. Mais d'aucuns déclarent qu'il est impossible de réformer nos méthodes bancaires, qu'un établissement de banque ne fait jamais que refléter la mentalité de sa clientèle.

Je suppose cependant qu'il appartient précisément à ceux qui ont la responsabilité et l'honneur de diriger un établissement de veiller à l'éducation de leur clientèle.

Je me suis laissé expliquer à Chicago comment s'était construite la cité nouvelle. Le plus souvent, c'étaient des hommes sans fortune qui, avec la collaboration d'architectes, avaient soumis un projet à des banques qui, immédiatement, leur avaient prêté l'argent nécessaire. Supposez de jeunes Français, sans capitaux, désireux seulement de créer en France ou aux colonies une entreprise modeste...

Des études ont été faites par la Société d'Économie Nationale sur le marché de Londres et sur celui de New-York; elles ont permis de conclure à l'intérêt que présentaient dans les systèmes anglais et américain les prêts au jour le jour. Cette liquidité des disponibilités facilite grandement les opérations.

A un prix donné, avec des garanties suffisantes, on peut, à Londres, trouver presque instantanément de l'argent. L'élasticité du marché de Londres tient en grande partie à l'organisation spécialisée des Bill Brokers, comme des Discount Houses.

Que ce soient par les acceptations, ou par le call money, le

marché de New York, lui aussi, dispose de moyens rapides, souples et pratiques, pour employer les capitaux. Les facilités accordées aux capitaux, les placements divers au jour le jour, ont alors contribué à un développement dont tout le pays a trouvé le bénéfice.

Ce volant d'argent disponible a atteint à New York les plus grandes proportions : on sait que les prêts faits aux brokers s'élevaient en 1929 en moyenne à près de sept milliards de dollars. La masse de crédit dont disposent les États-Unis approche de 60 milliards de dollars.

En France, pendant la période de dépréciation monétaire, le problème de l'organisation du crédit ne pouvait certes être étudié en toute sérénité. Il est bien certain qu'une réforme de notre marché financier comme de nos méthodes bancaires eût été prématurée. Un récent article de M. Jenny dans le *Temps* évaluait à 18 milliards les disponibilités du Trésor et de la Caisse autonome. Nous savons que, devant l'incertitude d'un débat à la Chambre française, il était indispensable de se préparer à un versement de 400 millions de dollars, pour lequel des provisions importantes devaient être laissées à New York.

D'autres informations indiquent qu'en septembre 1929, un milliard de dollars d'origine française travaillent à New York.

Ce sont, dit-on, des fonds de roulement saisonniers. Les industriels et les banquiers ne procèdent à Wall Street qu'à des placements temporaires qui, le plus souvent, ne se renouvellent pas. Mais, à côté, il faut compter une forte proportion de capitaux flottants en raison de notre politique d'argent à bon marché et en quête de placements paraissant avantageux.

Posons alors les termes de ce paradoxe. La France, à l'intérieur, se plaint de sa situation difficile. On n'entend partout que rancœurs, regrets et envie. L'optimisme est aussitôt dénoncé, bafoué.

Mais, à l'extérieur, la France passe pour fort riche, trop riche, puisque ses disponibilités publiques ou privées prennent si aisément le chemin des places étrangères, qui se procurent ainsi pour leurs entreprises de l'argent à bon compte. On

va aussi jusqu'à lui reprocher de n'avoir pas de chômeurs.

M. Chéron, dans son discours de Ouistreham, a dessiné le programme d'une politique de conversion à laquelle les pouvoirs publics se préparent fort longtemps à l'avance. Le ministre des finances a même conclu en ces termes : « Nous voulons une organisation moderne de notre marché et nous la réaliserons. »

Si notre marché connut en 1928 une agréable hausse, c'est que la spéculation étrangère, en se portant sur notre place, avait compté sur notre redressement. Le redressement financier a été réalisé, mais le redressement économique n'a pas répondu aux anticipations. Prouvons, par des faits tangibles et par une politique qui inspire la confiance, notre volonté de valoriser le territoire national, et la spéculation favorisera à nouveau les valeurs françaises, surtout depuis que la crise boursière de New York a encouragé le rapatriement des capitaux européens.

Certes, les capitaux français qui étaient à New-York ont dû revenir assez considérablement anémiés. Il est bien entendu que quelques-uns d'entre eux travaillaient sans avoir pour cela choisi une position spéculative, mais l'effondrement des valeurs les plus sûres a été tel que nos avoirs ont été certainement réduits dans une notable proportion.

Poursuivant notre rôle d'observateur, tirons des événements une leçon qui s'impose. Ici même, analysant il y a quelques mois la situation de notre production nationale, nous avions considéré qu'en politique économique comme en politique tout court, il faut compter sur les fautes des partenaires. La défaillance de New York nous donne une chance. Pendant un certain temps le marché va se trouver affecté par des réactions dont il est difficile de mesurer l'ampleur dans le pays du superlatif. La surproduction n'aura plus à répondre à un appel d'une consommation sans cesse en augmentation. Ceci devrait nous laisser le temps de nous organiser.

Or, il suffit d'avoir observé le mécanisme du marché financier de Paris pour avoir le sentiment que les rouages sont usés, que les leviers de commande agissent sur des organismes dont l'agencement laisse à désirer. On sourit, à visiter la

Bourse, de cette caricature... Cette demeure vieillotte n'est reliée directement par téléphone ni à Berlin, ni à Amsterdam, ni à Francfort, ni à Genève, ni à Zurich. On croit rêver lorsqu'on songe qu'en 1929 des communications aussi importantes sont livrées à la merci d'un Central comme s'il s'agissait de celles d'un abonné patient et résigné.

A quoi bon chanter, dans des discours officiels, la nécessité d'une intensification de la vie internationale si nous pratiquons le mépris des liaisons entre nations?

On pourrait supposer, par contre, que tous les marchés de province bénéficient, quant à eux, d'un régime de faveur. Non, Lille et Lyon seuls ont la chance de pouvoir téléphoner à la Bourse sans intermédiaire.

L'anachronisme est plus complet encore quand on visite l'intérieur du Palais. C'est une vraie rétrospective. La plupart des opérations se font à des étages différents, et il est impossible d'avoir un coup d'œil d'ensemble sur les opérations et la tenue d'un marché. N'abusons pas des comparaisons, mais envions au Stock Exchange ce grand tableau central sur lequel toutes les opérations sont vues par le premier venu. Les initiés se rappellent aussi la cohue et l'embouteillage de la Bourse en période de hausse. Cette fantaisie ne serait qu'une aimable négligence, si nous n'avions pas la prétention d'attirer sur notre marché les capitaux étrangers.

Veut-on élever la Bourse et y augmenter le nombre des étages, qu'on se heurte à l'administration des monuments historiques. Il faut cette résistance au progrès de la part d'un service public pour se déterminer à apprécier l'harmonie d'un immeuble dont un esprit tant soit peu artiste souhaiterait au contraire la démolition.

Mais il ne se pose pas qu'un problème matériel d'architecture : la réorganisation du marché, si elle est à l'ordre du jour, est loin d'être résolue. Certes, à la suite du discours prononcé à Ouistreham par M. le ministre des finances, quelques valeurs ont été admises à la criée. Certains titres de rente ont été élevés à l'honneur du terme. Ce ne sont là que des indications de bonne volonté, mais qui sont insuffisantes pour donner au marché une nouvelle physionomie.

Depuis que le principe même d'une réforme du marché

de Paris est admis, nous recevons du ministère des finances, par la voie de la Presse, des communiqués d'une grande prudence. Tout d'abord, la situation parfaitement saine du marché de Paris, l'absence de positions spéculatives et la reprise des achats au comptant par la clientèle française ont été officiellement constatés. Depuis, le Gouverneur de la Banque de France, dans un important rapport, indique les moyens qu'il préconise pour le financement d'une part plus large du commerce mondial. La Banque de France doit, en effet, utiliser les 40 milliards de francs de son encaisse métallique pour une création de crédits plus importants. En orientant les Banques dans la voie de la spécialisation, en organisant davantage la technique des reports, en nous assurant un marché d'acceptation par la création d'organismes appropriés et par le développement de notre rayonnement, en autorisant l'Institut d'émission à des mesures plus libérales compatibles avec son statut, le Ministre des Finances préparera des solutions constructives qui sont attendues par le pays comme par l'étranger. Il faut enfin que désormais les Banques françaises accordent leur crédit directement au commerce et à l'industrie étrangère, au lieu de recourir au financement indirect du commerce mondial par l'intermédiaire de places extérieures.

Des mesures nouvelles, tous les souhaitent aussi dans l'ordre fiscal. Avant de se séparer, les chambres avaient voté des modifications au régime des valeurs mobilières étrangères : extension de la loi du 31 juillet 1920 aux filiales étrangères de sociétés françaises, suppression du caractère obligatoire de l'abonnement, admission sous certaines conditions, au régime des titres nominatifs français des valeurs mobilières étrangères non abonnées, réduction du droit de timbre sur les valeurs mobilières désabonnées. Mais les valeurs mobilières ne continueront pas moins à être étranglées par la superposition des taxes, droit de timbre, impôts cédulaires, taux de transmission, impôt sur les opérations de Bourse, impôt sur le revenu. Nous n'avons pas ici à revenir sur les modalités des différents projets qui ont été envisagés. Nous n'avons qu'à souhaiter que le ministère des Finances, la Commission des finances, et le Parlement s'accordent

avant la fin de l'année pour adapter le régime fiscal des valeurs mobilières aux nouvelles nécessités du marché.

***

La France s'est donné depuis la guerre une forte armature industrielle. Si les capitaines de l'industrie ont su voir clair, nous souhaitons que ceux que le talent, la naissance ou l'ambition ont conduit au sommet de la hiérarchie financière, adaptent des organismes, qui valaient pour le XIXe siècle, aux conditions nouvelles de l'économie.

Construire le marché national et exploiter les richesses naturelles de la France, comprendre les progrès de la consommation comme on étudie la science de la production, réorganiser le crédit et les méthodes bancaires, telles sont les règles d'ordre international qui appartiennent au bréviaire économique du XXe siècle. Mais ces préceptes réalistes gagnent en efficience, si ceux qui les suivent pratiquent parallèlement une politique financière et économique de coopération et de compréhension.

La crise de l'impérialisme anglais, comme celle de la finance américaine, nous donne l'occasion de jouer un rôle de premier plan. Il ne s'agit plus par démagogie d'établir des contrôles nouveaux, ou de craindre, par esprit de conservation, les périls des progrès; mais une politique de réalisme économique dont nous venons d'esquisser le dessein saura inviter l'épargne française et étrangère à procéder à des investissements féconds sur le sol national. Les capitaux qui nous ont délaissés pendant quelques mois viennent de recevoir une sévère leçon. Il nous faut désormais savoir à la fois les attirer par l'intérêt et les retenir par la confiance.

PIERRE LYAUTEY

RÉFLEXIONS
SUR LE MUSIC-HALL

> **Il est vrai qu'il y a des rencontres où il est nécessaire d'instruire les enfants par leurs sens, mais il ne le faut faire que lorsque la raison ne suffit pas.**
>
> (MALEBRANCHE)

J'étais à Londres, en grande conversation avec Alfred Butt, un des plus importants trusteurs des divertissements britanniques, au sixième étage du Palace, au-dessus de Shaftesbury Avenue, le boulevard londonien des théâtres. C'était pendant la guerre. Il fallait maintenir en joie les civils pour que les permissionnaires, à chacun de leurs retours du front, pussent être fiers de ce bel entrain au plaisir dont ils assuraient la sécurité. Alfred Butt cherchait un fournisseur d'idées pour un nouveau spectacle. Je lui avais été désigné comme détenant cet article très demandé. Il était entendu que j'allais lui composer le scénario d'une féerie-revue, genre anglais. Je savais ce que c'était : une sorte de grand album de vignettes brillamment coloriées, ménageant, dans leurs tableaux, des effets de contrastes. Afin de me rendre compte des moyens scéniques des différents artistes, pour lesquels je devais imaginer des rôles à transformation, je dis innocemment à Butt : « Il faut d'abord que je fasse le tour de vos music-halls. »

Music-halls! Alfred Butt, l'homme chez lequel se suicida Régine Flory, eut une secousse : « Je ne dirige pas de music-halls, mais des théâtres de variétés. »

Je sentis que mon expression « music-hall » avait blessé l'amour-propre du grand manager. J'esquissai un geste vague pour le prier d'excuser mon ignorance.

Nous étions tous les deux près de la fenêtre. Mes yeux plongèrent dans la rue grouillante seul lieu de rencontre de la misère et de la fortune, enveloppées dans un bleu lacis de brumes légères au-dessus desquelles, filtraient, perçaient, métalliques, éclatants, les rayons d'un soleil de mars à travers les nuages. Ma pensée descendit soudain dans la rue, pour se mêler aux passants, et la sensation me vint, à l'instant, que ce beau théâtre, construit pour être un Opéra, n'était en somme, les soirs de représentations, avec ses spectateurs de toutes les classes, qu'une grande place publique traversée par l'Avenue. J'avais trouvé mon sujet devant cette vision de la rue boueuse, où circulaient tant d'existences diverses, éclairées par un ciel étincelant malgré le brouillard. Le défilé de mes tableaux commencerait sur la terre, et s'achèverait dans le ciel. Mon prologue se déroulerait plus bas que le ruisseau, au-dessous du trottoir, dans un « slum », puis je montrerais des aspects de la rue, et l'apothéose s'épanouirait au zénith, dans la courbe diaprée d'un arc-en-ciel.

Je rentrai chez moi pour mettre de l'ordre dans ces fameuses idées. J'avais été bien averti que je ne travaillais pas pour un music-hall, mais pour un « théâtre de variétés ».

Et puis, il y avait la rue, la rue qui me hantait. Mes spectateurs étaient des passants. Mon spectacle devait être, pour eux, plein de mouvement et de vie populaire. D'ailleurs, mes idées jugées excellentes d'abord, n'eurent pas le sort que j'espérais, Je n'avais pas, sur la discrétion que l'on doit aux projets des auteurs, la même conception qu'Alfred Butt. Je discutai. J'avais raconté mon plan et je ne possédais pas de contrat signé avec le grand directeur des « théâtres de variétés ».

L'année suivante, j'étais à Paris. Polaire, qui paraissait dans la revue de Marigny, voulait y reprendre un sketch que j'avais composé pour elle, car celui qu'un des multiples auteurs de la revue venait de lui faire jouer, avait été sifflé. Le mien, paraît-il, durait vingt-cinq minutes. On le trouvait trop long.

Les deux directeurs de Marigny, — cette saison-là, — Deval et Héros, peu satisfaits de prendre mon sketch, eurent la complaisance, comme Butt, de m'expliquer leur genre de spectacle et les soi-disant exigences de leur public. Ils me chapitraient : « Comprenez-nous bien, nous avons affaire à un public de gens qui passent, qui jettent un coup d'œil sur notre spectacle comme sur les étalages des magasins, en flâneurs. Il faut que nos tableaux soient très brefs. Ce sont des passants. Pas autre chose. Ils ne demandent pas à réfléchir. Après avoir bien bu, bien mangé, ils viennent ici faire un tour et ils demandent à être servis très vite. Tenez, ce sont des images que nous leur glissons sous les yeux. Voyons, dans la rue, est-ce que vous vous engagez dans de longues explications avec un ami que vous rencontrez? Non, n'est-ce pas. Ne demandez pas de réfléchir à nos spectateurs. Vous vous rendez compte que ça ne prendrait pas. Et puis, nous avons la clientèle des permissionnaires. Ah! les voilà, les vrais passants, Jugez! »

Je jugeais en effet ces entrepreneurs de spectacles et je pensai encore à la rue, aux Champs-Élysées, tout près de nous, où commençait déjà le défilé des opulences nouvelles et de quelques déchéances aussi...

L'année suivante, j'étais en reportage aux armées. En traversant des cantonnements britanniques, j'avais vu des affiches annonçant la représentation d'une revue pour les soldats et, dans notre zone, un après-midi de juillet 1917, à Jasseines (Aube), où la division marocaine était au repos, j'assistai à la première d'une revue française *A la Marocaine*, jouée en plein air, dans une grange, avec une route poudreuse derrière nous. Je me rappelle quelques personnages significatifs : « le Chercheur de fusées », « le Coup de main », « le Cuistot », « le Chasseur de Boches », « le Crapouilloteur », etc., interprétés par des poilus qui avaient joué ces rôles sur le vif. Quelques-uns d'entre eux étaient, dans le civil, des acteurs professionnels mobilisés à la division marocaine. Là, je ne sentais plus la rue; mais, derrière le décor, un espace immense vide et ravagé, bien que Jasseines fût éloigné des lignes, m'apparaissait, faisant le fond du théâtre... J'allai dans les coulisses causer avec les acteurs qui s'appelaient les frères

Kern, Frank Kelle, Lambert, Jamet... Où sont-ils? Ils avaient encore devant eux plus d'un an de guerre...

Tels furent mes seuls contacts directs avec les « théâtres de variétés » en Angleterre et avec le « music-hall » en France. Et cette impression persista chez moi que ces spectacles contenaient toujours quelque chose de populaire, de cosmopolite, d'aéré, de forain et que, tout à côté dn théâtre pourtant, ils restaient quand même plus près du cirque, se maintenant dans un genre indéterminé, vague et extensible, qui touchait au ballet, à la féerie, à la baraque de phénomènes, à l'arène acrobatique, ramassant les attractions comme sur le champ de foire où les entresorts se font concurrence à coups de grosse caisse et à grand renfort de boniments, de pétards, de lanternes, et d'oriflammes, pour surexciter la curiosité affamée, piétinante, de la foule.

De là, cette double dénomination, marquant leur exotisme. En Angleterre, un terme français : « théâtre de variétés ». En France, une expression anglo-saxonne : « music-hall ».

Ceux qui s'occupent du théâtre et de ses destinées, ne peuvent pas plus négliger le music-hall, concentration industrialisée des spectacles de la foire, qui tient à son passé, qu'ils ne peuvent faire abstraction du cinéma, miraculeux procédé de reproduction des images et des sonorités, qui est son avenir.

Avec le palace-hôtel et le magasin de nouveauté, le music-hall représente une manifestation de l'industrialisme contemporain, dont les moyens puissants de concentration, de vulgarisation et d'expansion sont utilisés et perfectionnés tous les jours pour satisfaire les besoins de confort, de luxe et de distraction des masses.

Le palace met en œuvre des améliorations de propreté, de commodité et d'hygiène domestiques qui, peu à peu, répandus dans la pratique courante, simplifient, facilitent et embellissent la vie.

Le grand magasin active l'invention des maîtres de l'élégance et régularise, unifie les changements de formes et de nuances, dans nos vêtements et leurs tissus, grâce à quoi nos imaginations sensuelles renouvellent leurs impressions devant les métamorphoses de la silhouette humaine, cet inlassable effort de la mode.

Le music-hall en gros, en bloc, en quantités industrielles si l'on veut, à une foule de spectateurs riches et pauvres, incroyablement mêlés, dispense du rêve, de la fantaisie, de l'inattendu, du phénoménal, de la satire et beaucoup moins de sensualité qu'on l'affirme, car le tourbillon de la curiosité satisfaite épuise la bête et ne laisse derrière lui qu'une apaisante impression de victoire sur la vie et sur les choses, la sensation d'un monde à part où l'impossible est le possible. Tel qu'il est, le music-hall emprunte au théâtre, à la musique, à la danse, à la pantomime, au sport, à l'athlétisme, à l'acrobatie, aux funambules. Il prend tout, accapare tout, se sert de tout, mais, notons-le, fragmentairement. Mosaïque étincelante, ce n'est pas une fresque.

Pour arriver à cette accumulation ordonnée de visions disparates, le music-hall a dû franchir bien des étapes. Ce que l'on a présenté au public, il y a quarante ans, n'est en rien comparable à ce que nous voyons aujourd'hui. Les progrès sont évidents, et, dans leur beauté, leur matérialité, remarquables. Pendant que le music-hall se compliquait, s'embellissait, s'agrandissait, le théâtre restait stationnaire. Non seulement ses présentations décoratives demeuraient aussi rudimentaires, et d'une perspective aussi bouchée qu'il y a soixante ans, mais les œuvres stagnaient, ramenées à une conversation ingénieuse, futile broderie sur la trame d'une action plate ou absurde. Le sens de la péripétie, comme les mouvements de l'idéation chez les personnages, s'y simplifiaient jusqu'à l'anéantissement du pittoresque vivant ou fantaisiste et de la puissance suggestive des sentiments et des passions.

Devant cet élargissement artistique du music-hall et cet amoindrissement du théâtre, quelques auteurs dramatiques ont pensé que le music-hall allait remplacer le théâtre. Où avaient-ils la cervelle?

Un certain snobisme même, pousse aujourd'hui de jeunes écrivains à feindre, dans leurs propos et leurs écrits, de donner plus d'importance au cinéma, au music-hall et même au cirque, qu'au théâtre, relégué soi-disant au dernier plan de leurs préoccupations. Le curieux, c'est de voir ces dédaigneux écrire des comédies, qui sont des parades de cirque et de

music-hall, et s'efforcer de les faire jouer, non dans des cirques, ou des music-halls, mais sur des théâtres. N'insistons pas. Pour le cinéma, la question est réglée. Il possède à présent la parole et le film muet disparaît.

Le théâtre, si pauvre soit-il, vit par le langage, véhicule de la pensée et des idées, supérieures à tout.

Le music-hall, à côté du théâtre, vit surtout par la puissance et l'incitation motrice des gestes, suggestifs de sensations. Ses effets sont puissants.

Le music-hall a groupé, épuré, magnifié, multiplié tous les spectacles forains. Il les a ordonnés, et les a rendus plus extraordinaires, plus beaux, plus saisissants. Ce que pouvaient offrir vingt baraques en plein vent de funambules et d'acrobates, le music-hall le rassemble dans sa salle qui est encore une place publique où piétinent et tournoient en quête incessante, comme aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, le besoin et le désir, l'anxiété et le plaisir, la vie tout entière dans ses nécessités féroces, et, surtout, l'avide convoitise de voir du nouveau et du merveilleux...

Divertissements, occupations tumultuaires des hommes, dit Pascal. Plaisirs!

Ces contacts de la foule et des ardeurs brutales, ce frôlement de la cupidité et de la débauche à l'affût, ce coudoiement des innocences et des perversités, des misères et des pesantes satiétés confondues, ne font que rendre la féerie plus attrayante et renforcer son pouvoir d'enchantement...

N'ayons pas de dédain devant ces distractions des masses humaines assemblées. Si mélangés que soient ces amusements, ne les avilissons pas davantage. Expliquons-les.

Oui, il est réel que, dans la foule, une part de la personnalité inconsciente s'évanouit pour laisser prédominer la personnalité inconsciente. Pourtant, cette ivresse et cet égarement des masses assemblées ne leur confèrent pas d'une manière absolue le caractère de stupidité passive que l'on veut leur attribuer. Que seraient, alors, toutes les réunions des hommes, s'ils ne multipliaient, dans le coude à coude, que leurs qualités les plus inférieures?

Rassemblés devant un spectacle, en effet, ses assistants, à partir de la suggestion inconsciente et des impulsions affec-

tives, fondent et multiplient l'ensemble de leurs sensations, et cette fusion et cette multiplication, en communiquant à chacun d'eux un frémissement de plénitude et d'élan, fait partie de leur divertissement. Il y a là une stimulation souhaitée, une agitation voulue, un entraînement troublant auxquels on s'abandonne sans résistance. Néanmoins l'individu, en quelque mesure, réagit toujours. Sa suggestibilité ne suit pas exactement les lignes de force de l'influence ambiante, ou ne les suit que de loin. Le processus de l'identification affective, la manière dont le spectateur s'absorbe dans le spectacle et devient, en lui-même, de contemplateur, acteur, n'est point semblable chez tous, car tous n'y retrouvent pas le même essor, la même effervescence, ni surtout les mêmes images du souvenir, cet arrière-plan de la conscience dont l'ombre ou la clarté modifient toutes les impressions.

Un seul désir surexcite, électrise cette foule : changer sa vie, la varier, l'intensifier... et sans effort. La foule se laisse conduire là où son instinct, dominateur des raisonnements et des impulsions adventices, lui dit d'aller. Les courants d'action, auxquels on la voit obéir, sont ceux du plus nombreux des groupes hétérogènes qu'elle englobe et qui en recélait déjà l'origine et les tendances. La personnalité, chose persistante, reste une dans la complexité. L'audience d'une salle de spectacle, qui représente une société temporairement formée, constitue, comme une société, un organisme d'idées.

Ce que les gens viennent chercher au théâtre, ce sont des exemples concrets de caractères, de situations, applicables à leur propre vie. Ils y accourent, beaucoup moins pour apprendre, que pour juger, revoir et comparer.

Ce qu'ils viennent chercher au music-hall, c'est une rupture à la monotonie de leur existence, l'éloquence des mouvements, l'harmonie du tapage, le renversement des lois naturelles, le renouvellement de leurs impressions par leur profusion et leur violence.

Et il y a, dans ces récréations agitées, collectives des adultes, toutes les caractéristiques du jeu des enfants, depuis l'animisme universel, l'imagination amplificatrice, jusqu'à l'invention romanesque, avec ce mélange de rêverie voulue et l'appétit de connaissance devant la réalité, notre illusion à chaque

instant naissante, défaite et renaissante encore, manifestant tour à tour et l'ardeur de notre imagination et le despotisme de notre volonté de puissance. On n'échappe point à la constatation que ces délassements rafraîchissent et rajeunissent l'individu, tout d'un coup reporté aux premiers jours de ses premières émotions, et celui qui comparerait le music-hall à une énorme boîte de jouets pour grands enfants, en donnerait l'image ingénieuse, vivante et parlante...

Donc, issu de la place publique et des exhibitions foraines, le music-hall a une histoire, attachée à celle des grandes foires où, à côté des étalages des marchands, se trouvait un « préau de spectacles », réservé à des troupes de montreurs de bêtes, de marionnettes, de faiseurs de tours, d'acrobates de toutes sortes, danseurs, phénomènes, hercules et pitres, qui venaient montrer leurs talents et amuser les badauds.

Et, pendant un temps, les destinées du théâtre ne se séparèrent pour ainsi dire pas des destinées de la foire.

Mais lorsque la Comédie, qui devait tellement à la foire, se sépara de ses tréteaux et abandonna ses jeux burlesques, désordonnés et naïfs, en renonçant peu à peu aux traditionnels personnages des farces, entre les acteurs forains et les comédiens réguliers nantis d'un privilège de l'autorité royale, une violente rivalité s'éleva, au cours de laquelle les comédiens privilégiés attaquèrent, sans relâche, et indûment, les humbles forains.

Ceux-ci, inlassables, soutenus par la faveur de leur public, sans jamais se décourager, défendirent leurs droits, s'efforçant de suivre quand même le mouvement du théâtre, en mettant en œuvre tous leurs moyens extra-littéraires d'amuser, de surprendre et de séduire leurs spectateurs.

Cette compétition jalouse, entre les forains qui voulaient faire du théâtre et les comédiens privilégiés qui le leur interdisaient, est à l'origine de l'évolution du music-hall vers la concentration, à peu près réalisée maintenant, de ses mille attractions, au milieu d'une salle en un spectacle unique.

Les hostilités entre les comédiens classés et les artistes forains commencèrent assez tôt. Le premier grave conflit survint en 1678. La troupe des frères Allard, à la foire Saint-Germain, s'était permis de monter des comédies-féeries. Les

théâtres organisés et privilégiés, français et italiens, entamèrent aussitôt leur campagne contre ces « out-laws » qui avaient l'audace de vouloir leur faire concurrence. Et la bataille des réguliers contre les irréguliers commença.

Elle devait être longue et acharnée, avec une trêve de 1799 à 1807, entre la Révolution et l'Empire, pour ne se terminer qu'en 1864, lors de la promulgation de la liberté des théâtres, qui devint, peu à peu, la liberté de tous les spectacles,... puis leur licence. Même la République de 1848 n'osa pas rendre aux théâtres, cette liberté octroyée par le gouvernement révolutionnaire et supprimée par Napoléon Ier à l'apogée de son règne.

En 1848, devant une commission réunie, Scribe se prononçait contre cette liberté, de laquelle Victor Hugo, presque timide, disait « qu'il fallait l'organiser », pendant que Dumas père la réclamait à cor et à cri. Les sociétaires de la Comédie, Provost et Régnier, la repoussaient avec la majorité des autres membres de l'assemblée. Alors, la République de 48 laissa les théâtres sous la tutelle du gouvernement.

C'est que la guerre ouverte entre les forains et les comédiens agréés et protégés par l'autorité gouvernementale (quelle qu'elle fût) avait été féroce, et que les directeurs et les acteurs des théâtres, munis de privilèges, redoutaient le pouvoir fascinant des farceurs et des clowns, de tout le peuple funambulesque, sur le public.

Assurément, les grands spectacles, opéra, tragédie, comédie, dominaient les fariboles, les soties et les acrobaties de la foire grâce à leur privilège, aux subventions royales, à la fixité de leurs représentations et à la faveur de l'aristocratie. Malgré tout, on s'apercevait bien que les spectacles de la foire avaient pour eux un double avantage; d'abord de se présenter directement à la foule passante et de profiter du mouvement de la rue qui amenait des spectateurs devant leurs tréteaux, et ensuite d'oser plus de choses. Sans en parler, on n'oubliait pas que, parmi ces forains, il s'était trouvé des auteurs et des comédiens. Les premières comédies de Molière sont des farces, des canevas de la foire. Le Sage et Marivaux ont écrit pour la foire, où l'opéra-comique est né.

En ce qui concerne le music-hall, ce fut une série d'innova-

tions qui, au cours des âges, petit à petit, amenèrent la spécialisation de ses divertissements pour les détacher de la foire. Par exemple, à la foire Saint-Germain, en février 1709, l'ouverture du Waux-Hall, une luxueuse salle de danse avec cortèges pittoresques et curiosités diverses, marque une date, et l'avènement du music-hall proprement dit, importation étrangère composite : le casino italien anglicisé, franchissant la Manche et mis à la mode française.

A partir du Waux-Hall, le music-hall, création essentiellement cosmopolite a trouvé sa forme, son décor, son cadre complet. Dans la foire tapageuse et populaire, il est un lieu de luxe, d'élégance et d'originalité. C'est une sorte de grande salle de musique, ouverte à la danse, aux exhibitions variées et à la galanterie publique et privée.

Le succès en fut prodigieux.

Après la période révolutionnaire qui consomma la ruine de la foire et le règne impérial qui rétablit le privilège et ferma toutes les petites salles, nées des spectacles forains, il faut attendre cette date heureuse de 1864 où, grâce à l'intervention du ministre Walewsky, l'anglomane Napoléon III libéra les théâtres de la tyrannie gouvernementale.

Les grandes foires, ruinées par la Révolution, n'existaient plus et ne devaient pas se reformer. Leurs attractions, le café chantant, le spectacle de curiosité, le cirque, éparpillés dans la grande ville, cherchaient à se rejoindre, à s'agglomérer, à s'unir pour attirer l'attention par le contraste. Ces petits spectacles s'étaient groupés les uns à côté des autres, sur le boulevard. Les agrandissements d'Haussmann les dispersèrent. Gêné par son origine bohème, populaire et foraine, le café chantant, décrié, essayait de sortir des bornes étroites du fameux tour de chant, vestige de la « *goguette* », et de donner des petites comédies, ce qui, même lorsque fut décrétée la liberté des théâtres, lui était formellement défendu. Cette liberté relative ne tolérait encore, sur les tréteaux du café chantant, qu'un personnage en scène et encore, point costumé. Heureusement, la police, qui s'était toujours montrée indulgente à ces spectacles, fermait volontiers les yeux. Alors, on tournait les interdictions. On exhibait des clowns. On jouait des pochades. On s'évertuait, pour parvenir à imiter lointaine-

ment le théâtre, dont les directeurs vitupéraient contre cette pauvre, cette timide concurrence qui s'étendait malgré eux, représentée par un nombre croissant de modestes entreprises, vers lesquelles se dirigeait le petit public, désormais, dans la plupart des théâtres, privé du parterre où il avait régné pendant des siècles, et relégué aux plus mauvaises places, sous le lustre, au poulailler.

On ne dira pas assez combien, dans le pays de Molière, cette anti-démocratique suppression du parterre, conservé en Angleterre sous le nom de « pit », a pu faire de tort au théâtre, en lui enlevant la masse enthousiaste et naïve des spectateurs peu fortunés. Jusqu'à l'avènement du cinéma, le petit public, en France le plus nombreux, a presque déserté les théâtres pour faire la fortune des cafés-concerts. Et les théâtres à Londres se multiplièrent, tandis que Paris ne construisait pas une salle nouvelle.

Le Second Empire a vu l'accroissement des cafés chantants où parurent de grands artistes populaires, comme Darcier et Thérésa entre autres, et un charmant poète pauvre, Glatigny, qui ramassait un petit paquet de rimes parmi les spectateurs pour les relancer à ses auditeurs dans les vers d'un poème, comme le prestidigitateur fait sortir une volée d'oiseaux d'un jeu de cartes déchiré. Cher Glatigny, oh! poète-forain! Cher Olympio funambule!

En 1873, on comptait 147 cafés chantants à Paris et de véritables artistes en étaient sortis, comme Marie Sasse arrivée à l'Opéra, comme Agar grande tragédienne de l'Odéon, comme Berthelier, Fusier, Anna Judic, qui devaient laisser des noms dans la chanson, dans l'opérette et dans la comédie.

Au début de la IIIe République, entre les cafés-concerts des Champs-Élysées, trop élégants et uniquement saisonniers, et ceux du centre et de l'est parisien, trop populaires, l'écart était immense. Le mélange des classes sociales ne se faisait pas devant leurs tréteaux comme à la foire, de sorte que beaucoup de ces établissements végétaient, avec une existence précaire, liés à la fortune d'un limonadier ou bien à la galanterie racoleuse.

La vogue du patin à roulettes amena vers 1874 la construc-

tion de vastes salles. Mais quels spectacles donner avec le fracas des patins roulant sur la piste en bois?

Aux environs de 1880, le succès des opérettes dans les petits théâtres et surtout la triomphale apparition de cinq clowns mimes, les célèbres Hanlon-Lees, en même temps que l'exemple des grands halls de divertissements britanniques et belges, l'Aquarium, de Londres, l'Eden, de Bruxelles, firent décider l'édification de l'Eden-Théâtre rue Boudreaux (sur l'emplacement actuel du square Édouard VII). L'ouverture de l'Eden-Théâtre (théâtre, on ne disait pas music-hall), en janvier 1883, fut particulièrement significative.

Les programmes de l'Eden-Théâtre étaient essentiellement cosmopolites et variés. Cette fois, aux acrobates mimes, les Hanlon-Lees, la musique et la danse se trouvaient réunies. L'Eden offrait au public une pantomime clownesque, avec les prodigieux Hanlon, et un énorme et luxueux ballet dit « d'action », *Excelsior*, dans le goût réaliste du jour, — on était en plein naturalisme, — célébrant, avec l'allégorie du combat de l'obscurantisme contre la clarté scientifique, la nuit contre le jour, les grandes conquêtes de la science. Les tableaux d'*Excelsior*, montraient le lancement du premier bateau à vapeur, les découvertes électriques de Volta, la trouée du tunnel du Saint-Gothard, le percement de l'isthme de Suez, etc., le tout animé, gesticulé, dansé par une véritable armée de mimes, de danseuses et de danseurs, tous italiens. Ferdinand de Lesseps assistait au gala de la première d'*Excelsior* avec ses sept enfants. Comme son portrait paraissait au tableau de Suez dans une sorte d'apothéose, la salle entière salua le « Grand Français » de bravos frénétiques. On prévoyait alors la jonction de l'Atlantique et du Pacifique due à sa grandiose entreprise. On ne prévoyait pas les honteux marchandages, les trafics scandaleux, la mort du glorieux pionnier au milieu d'un abandon sinistre, enfin le passage des deux Océans, le canal de Panama achevé et gardé par les mains américaines et amenant le renversement d'équilibre des forces du monde...

Les Hanlon-Lees, le ballet *Excelsior*, de composition et d'interprétation uniquement italiennes, le large promenoir du premier étage, avec ses bars cosmopolites, obtinrent le

plus grand succès. Les premières danseuses, belles, gracieuses, ardentes, la Cornalba, la Flindt, la Paladino, la Lauss, la Zucchi, firent tout de suite, comme artistes et comme femmes, la conquête de Paris, où la Lauss, grande favorite, devint célèbre sous le nom de Princesse Loulou.

Le lancement de l'Eden-Théâtre représente à Paris le premier, le plus grand effort du music-hall pour s'élever au rang du théâtre, grâce à la musique, à la danse, à la pantomime et aux acrobates. C'était les exhibitions de la foire, mais portées à une échelle colossale et présentées avec somptuosité. Les jours du café-chantant étaient comptés.

La résistance à l'élargissement de ce genre, l'hostilité contre cette formule nouvelle d'un spectacle populaire, généralement honni, méprisé et destiné, croyait-on, à ruiner le théâtre proprement dit, est très sensible dans le ton de la presse du jour et l'on voit, tout à la fin du recueil des *Annales du théâtre* de Noël et Stoullig — année 1883 — le compte-rendu de l'Eden-Théâtre, qui fut pourtant une véritable solennité artistique et mondaine, relégué misérablement, parmi la nomenclature des salles de quartier, comme Grenelle et les Bouffes-du-Nord. L'Eden s'ouvrait rue Auber, en face de l'Opéra, en plein centre de Paris!

La lutte des théâtres classés contre les spectacles de la foire n'était pas éteinte. Peu importait d'ailleurs, maintenant la foire triomphait. Maquillés et perruqués de blanc, vêtus du frac noir, à grandes basques, emprunté aux minstrels nègres et que Willette, depuis, a consacré dans l'image de son Pierrot clownesque, les Hanlon-Lees étaient des mimes et des acrobates extraordinaires. Ils mirent la pantomime anglaise tragi-comique à la mode pendant une dizaine d'années, sans que cet art de la foire pût vivre ailleurs qu'au music-hall, son lieu d'élection. L'on vit même Sarah Bernhardt avec Réjane, tentées par la maîtrise des Hanlon, essayer de mimer un *Pierrot assassin*, de Jean Richepin. La grande tragédienne, toute aidée qu'elle fût par Agoust, un excellent mime, ne possédait pas le style spécial du music-hall, le geste du plein air, cette violente accentuation des physionomies et des attitudes qui pénètre dans le regard des spectateurs et vient réveiller en eux des sensations musculaires,

associées aux émotions du rire et de la terreur, jaillies de la farce ou du drame... Doña Sol et Phèdre, celle dont la voix avait une âme, ne savait qu'imparfaitement faire parler son geste. C'est qu'il s'agissait là d'une autre virtuosité histrionique que celle du théâtre, et faite pour une plus grande foule, plus confuse, plus agitée, plus accessible aux sensations qu'aux idées et que ce génie forain, Sarah Bernhardt ne le possédait pas. Nul ne peut avoir tous les talents.

Alors que la géniale tragédienne et la meilleure, la plus originale de nos comédiennes, essayaient vainement de capter cet art charmant de la pantomime, pour lequel il faut être acrobate, art visuel, funambulesque et primitif, même dans sa perfection, les mimes, les clowns et les pitres s'ingéniaient pour agrandir, anoblir et perfectionner leur genre. Les Hanlon-Lees avaient paru sur la scène des Variétés, dans un mauvais vaudeville, dont ils faisaient tout le succès, *le Voyage de Noces*, et les cafés-concerts donnaient des revues de fin d'année, en utilisant les chanteurs de leurs troupe. Bientôt ce furent de petites opérettes; Ba-Ta-Clan s'était déjà lancé dans cette concurrence au théâtre avec une autorisation spéciale, sous l'Empire.

Or, la revue, née à la foire, devait retourner au music-hall comme la danse, cet art du rythme, le plus ancien de tous, devait y régner pour les mêmes raisons d'origine.

Pourtant ce premier grand music-hall théâtre, l'Eden, malgré son éclatant début, ne parvint pas à maintenir en éveil l'intérêt du public. Tous ses ballets, tous ses danseurs étaient italiens, et l'année 1883 est celle de l'apparition de Wagner à Paris. C'est assez dire que la musique italienne n'avait plus grand avenir et que l'art forain du music-hall, qui devait tellement aux bouffons et aux acrobates italiens, allait bientôt les éliminer en grande partie, et subir l'influence anglo-saxonne dont la forte action, alors à son début, s'annonçait par l'irrésistible engouement des artistes et du public, pour le jeu rapide, savant et neuf des Hanlon-Lees.

Si les directeurs de l'Eden, vieilles gens mal renseignés, avaient été chercher les éléments de leurs spectacles à Londres au lieu de Milan, ils eussent assuré la destinée de leur grand music-hall. Les amateurs de théâtre qui, à cette époque,

franchissaient le détroit, voyaient à Londres des musical-comédies et des pièces burlesques où tous les acteurs dansaient, et d'une manière extrêmement originale et attirante, avec l'accompagnement d'un chorus, composé de jolies personnes d'une grâce moins classique, moins nivelée que les Italiens, mais charmantes et surtout d'une ingénuité et d'une pétulance délicieusement enfantines.

Ces Anglais et ces Anglaises, danseurs et danseuses, avaient été dressés par des maîtres de ballet italiens, cela était aussi incontestable qu'il est incontestable que Shakespeare, et Ben Jonson, et Molière, et Marivaux et bien d'autres ont été à l'école des auteurs et des acteurs italiens ou inspirés par leurs conteurs. Il n'en était pas moins vrai que ces Britishers, se dégageant de l'école initiale, étaient parvenus à danser d'une manière personnelle dans un mouvement à la fois excentrique et distingué, avec une inspiration sportive et plus neuve que celle des Italiens qui, peu à peu, quittaient l'Angleterre où se fondait une école de danse, l'école de Manchester, d'où sort encore la majorité des troupes de danseurs de music-hall actuels.

Les Anglais, à côté de leurs luxueuses féeries-ballets, comme le célèbre *Rudigore*, faisaient leurs délices de farces curieuses, dont une, particulièrement plaisante, *Faust up to date*, qui eut un nombre incroyable de représentations, peut être prise pour le prototype de toutes les autres. Évoqués par un thème féerique initial, une série de tableaux d'un décousu pittoresque rappelaient, sur un ton de satire légère, les principaux faits de l'actualité. D'excellents acteurs comiques, de beaux jeunes gens, de ravissantes actrices paraissaient dans ces fantaisies, où rayonnait presque toujours, à un moment quelconque, l'esprit naïf des *nursery rhymes*, une poésie légère, simple, toute blanche auprès des farces violemment colorées des bouffons britanniques, éternellement clowns, avant et depuis Shakespeare. L'accent général de ces fables parlées, chantées et dansées était populaire, mais plus national encore que populaire, et jamais grossier. S'exerçant toujours dans l'observation, le jeu des acteurs s'y dessinait vigoureux, sportif, et, le sens de la poésie, vivant dans les âmes britanniques, allégeant leur humour, ils composaient

des figures scéniques plus variées et plus fines, dans leur excentricité, que nos comiques des petites salles parisiennes, qui ne sortaient guère du pochard en ribote ou du troupier godiche. Traviès avec Sulbac, puis Polin ont longtemps fait la joie du Sébasto et même des Ambassadeurs. Anatole France trouvait Paulus crapuleux. Les amuseurs anglais, hommes et femmes, conservent dans leurs inventions les plus outrées, une fraîche distinction et, au milieu de ces images de la suggestion, qui sont, pour le spectateur, les trois quarts de la joie du spectacle, lorsque leur personne n'évoque pas le terrain de sport, leur groupe rappelle le pique-nique, la joie sur l'herbe et sous les arbres...

Beauty is truth, truth beauty — that is all
Ye know on earth and all ye need to know...

Ce cri du poète vers la beauté, et la beauté de la nature, retentit dans l'âme des Britanniques de toutes les classes. Nos amuseurs à nous, ceux du peuple le plus spirituel de la terre, reproduisaient avec monotonie, et une insistante vulgarité, l'idiotie ou l'ivresse. On réclamait autre chose.

L'Eden n'avait pas réussi, malgré son luxe, et précisément à cause de cette erreur des directeurs (ils étaient trois), qui n'avaient pas compris l'évolution du goût du public, désireux d'entrevoir des images nouvelles et pareilles à ses naissantes préoccupations. L'anglomanie des sports et du plein air se développait. Le Racing-Club allait se fonder. On pouvait prévoir le goût naissant de l'athlétisme et d'un exotisme très élargi.

Le music-hall est surtout consacré à la danse et à la plastique, consacré au sport en même temps qu'à la farce et à la féerie. Populaire, autant que cosmopolite, il suit le variable courant des distractions, des lubies, des engouements et des toquades des grandes capitales de l'univers. La danse et la musique italiennes étaient passées de mode. Les musiciens anglais, avec des airs recueillis par tous les pays de la terre, composaient des variations et faisaient bondir des rythmes, imités de toutes les danses de l'univers, ramenées à l'unité de mouvement du Chorus autour du protagoniste. En réalisant ainsi ce que la foule, hantée par la vision de la mêlée ethnique des

expositions universelles, souhaitait avidement de revoir et d'entendre encore, ils devenaient les maîtres dans ce domaine, et nos fournisseurs attitrés.

Pour la revue, un phénomène analogue s'opérait. Les théâtres des pièces comiques et légères, les Variétés, le Palais Royal qui chaque année montaient une revue, parvenaient de moins en moins à soutenir la concurrence du music-hall, et de ces salles qu'on nommait « les bouis-bouis ». Maîtres de ce genre particulièrement fruste et plébéien, qui ne réclame aucunement la virtuosité d'ensemble, la liaison, le fondu des nuances pour donner le sens continu de l'interrogation et de la réponse, caractéristiques du dialogue de la comédie; dans les scènes de revue, parabases sans gêne, audacieuses, qui placent l'acteur isolé face au public, lançant ses couplets à travers la salle avec une intonation effrontée d'affirmation placide, qui n'attend aucune réponse, les artistes des « bouis-bouis », des beuglants se montraient supérieurs.

Il faut le dire, là réside la démarcation tranchée qui vient totalement séparer, par leur différence de technique, le comédien de théâtre de l'artiste de music-hall. Aucun des acteurs de théâtre ne possède l'artifice spécial, puissant, hypnotisant, du « monotype », de l'acteur de music-hall exécutant son numéro campé à l'avant-scène, sous les réflecteurs, où il répète le même geste, refait la même physionomie, reproduit la même attitude plusieurs fois, et entame, avec le public, une joute tacite de bouffon insolent ou d'athlète imbattable, afin d'imposer son refrain, sa figure, ses mouvements aux spectateurs par l'obsession, le tapage et ce grossissement énorme de sa physionomie, de son texte, et de son jeu qui domine l'homme dans la salle, accapare brutalement son attention et entraîne ses applaudissements.

Comme l'acrobate ou le prestidigitateur, le monotype est un funambule. Il ne fait qu'une seule chose, mais complètement, à fond. Par les moyens les plus simples, ceux de la surprise à jet continu, du harcèlement effronté et de la répétition insistante, il suscite, il attire sur sa personne, la curiosité, génératrice de l'admiration. Il rudoie le spectateur pour se faire écouter, alors qu'au contraire, dans le mouvement d'une pièce, le jeu du comédien, plus varié, plus

pénétrant, moins brusque, entraîne la sympathie active du spectateur, sans secousse et, par mille éveils de similitudes, proches ou lointaines, atteint sa sensibilité, touche son intelligence, éveille sa méditation, pénètre en lui. Théâtre! Music-hall! Deux arts très différents. On ne le savait pas encore.

Il fallut bien reconnaître que, dans les revues, les artistes de café-concert étaient inimitables. Habitués à paraître seuls sur la scène, à s'emparer seuls de l'intérêt de la salle, à conduire seuls les variations de leurs personnages de manière à emplir seuls le plateau, accoutumés à un texte médiocre, l'ornant, le vivifiant, l'encanaillant de charges de leur façon, ils possédaient une verve populacière et forte, une scurrilité cynique irrésistible, et quand, par hasard, ces impudents bateleurs paraissaient dans des représentations de gala, où chacun apporte son concours, à côté des meilleurs comédiens comiques, ils les éclipsaient presque infailliblement. En revanche, directement mêlés aux comédiens dans une pièce, leur origine foraine perçait toujours. Ceux qui sont sortis du music-hall, comme Max Dearly, par exemple, pour ne citer que celui-ci, conservent une silhouette et un geste histrionique à part. Dans l'enchaînement épisodique d'une comédie, détachés des autres personnages, comme des clowns amusants, ils semblent toujours exécuter une série de numéros, de lazzi, de tours de passe-passe, des facéties, inattendues et piquantes, qui les place hors de l'action scénique, en marge de ses péripéties, comme des intermèdes.

Boucot, cet hiver, dans *Vie de Château* de Molnar, produisait exactement cet effet d'une drôlerie insolite, étalée, gonflée, bousculant complètement une action dramatique déjà dialoguée en farce, et que son jeu, chargé de cocasseries brutales et saugrenues, transforment complètement en parade de la foire.

Un abîme sépare le music-hall du théâtre qui construit des ensembles, enchaîne des situations, associe ses personnages, alors que le music-hall reste le cercle au milieu duquel, sur la place publique, chacun vient, tour à tour, exhiber des turlupinades, sa difformité, sa beauté, son adresse ou sa force, ou bien subitement la horde bouffonnante s'efface devant le tourbillon dionysiaque des danses et des chants.

C'est le boniment ou la cohue. L'œuvre du groupe ne s'y accomplit pas.

Pendant vingt ans, les revues à grandes mises en scène, avec les actualités, ont fait la fortune des music-halls qui avaient enfin découvert un genre, dans le théâtre, où ils affirmaient leur supériorité. Manchester leur envoyait ses girls, désormais le chœur chantant et dansant obligé de tout spectacle. Le compère était remplacé par une commère et, de plus en plus, les refrains anglais, arrangés par le chef d'orchestre, formaient l'essentiel de la musique panachée des quelques rengaines et scies à la mode. Au fond, avec des attractions, et les clous des décors, plus ou moins réussis, ces revues n'étaient qu'une série de numéros. Le texte était nul, mais chaque acteur organisait, montait sa scène comme un tour de force, avec des truquages du même ordre. De ces revues à défilés, à coups de gueule et à sauts de carpe, rien ne demeure. Le souvenir des attractions persiste...

Ce furent la Loïe Fuller regardée comme une apparition de miracle pour avoir simplement entrevu les premiers jeux de la lumière électrique sur des plans mouvants, Frégoli le protéiforme, la figure même du monotype, impossible sur un vrai théâtre, mais éblouissant sous les clartés aveuglantes du music-hall, Grock au rire silencieux, le burlesque lent, Baggessen à la clastomanie quasi géniale, Mayol, l'enfant du Midi aux chansons de midinette, le mime Séverin qui fit vivre quelques années la pantomime devant son vrai public, aux Folies-Bergère, comme au Palais de Cristal de Marseille, Little Tich, le nain aux grands pieds et à la petite canne qui servit de minuscule grand frère à Charlie Chaplin, Footit, l'ancien clown du Nouveau Cirque, qui fit, dans une revue, pousser du gazon sur son crâne, Dorville, aux barrissements d'éléphant humain, pareil à un Ganeça hindou encanaillé, Fortugé, la bonne humeur naïve, Polaire et sa taille de fourmi, Anna Held, ravissante figure de neige disparue aux États-Unis, Fragson dont les grandes dents se confondaient avec les touches de son piano, Gaby Deslys au triomphe éphémère et dont la villa sur la corniche marseillaise s'ouvre aux filles pauvres pour qu'elles ne deviennent pas stars de music-hall, Régine Flory qui fut Zubiri de Victor Hugo et de Porto-

Riche et Mistinguett qui aura passé du music-hall au théâtre et du théâtre au music-hall, en nous laissant le regret de la seconde Réjane qu'elle aurait pu être, enfin Maurice Chevalier, le joyeux mécano, type du petit Parisien dégourdi représentant-type de cette élégance ouvrière, ce chic du contremaître bien mis, en faveur parmi une certaine jeunesse et qui s'étale particulièrement au music-hall... Ces étoiles, encadrées par les Ping Pong Girls, les Gibson-Girls, les Rosy Girls, les Manhattan Girls, etc., ou survenant, après leur troupe bondissante, ont fait la joie du public.

Avant la grande guerre, malgré l'influence britannique de plus en plus accentuée dans le choix de la musique et même des décors de music-halls (des tableaux entiers étaient achetés et passaient de Londres à Paris), la revue anglaise, féerique, suite de scènes, de visions coordonnées comme des illustrations d'album ne s'était pas encore introduite à Paris. La revue, défilé d'actualités, fléchissait. Pour en relever la platitude, et ramener ses scènes, trop uniquement visuelles, vers le théâtre, on insérait dans ses tableaux des petits sketches, de véritables saynètes et, grandeur du music-hall! des artistes de théâtres classés parurent sur ses tréteaux, de Max, Gémier, Marguerite Carré, Delna... Ils n'y faisaient pas grande figure. Nul d'entre eux ne possédait la manière brutale du monotype.

C'était l'apothéose.

La formidable promiscuité des peuples et des classes que fut la guerre, la liaison plus intime entre les Français et les Britanniques, la poussée vers l'Europe du peuple le plus riche du globe, des États-Unis, qui, par conséquent, devait exercer une influence capitale sur les divertissements et les manifestations du luxe, la ruée d'un public de plus en plus composé d'étrangers, toutes ces circonstances ensemble vinrent modifier encore une fois le music-hall. La revue d'actualité, sur laquelle les ballets russes, trop vraiment du théâtre, n'avaient eu aucune influence et qui restait une suite de défilés, coupés de numéros, et d'attractions, fit place à une autre sorte de visions rapides, sans lien entre elles, une féerie des choses avec ballets et clous de décoration... inondations, éruptions, fêtes, incendies, noyades, explosions, etc., splendeurs et cataclysmes, et cortèges de nudités, bien entendu.

Cette fois, image de ce qui se passe dans la politique et dans les affaires, l'influence purement anglaise allait être contrebalancée par celle des Américains. Les Yankees allaient aussi gouverner la mode.

C'est Jacques Hébertot, manager audacieux, lettré fantaisiste, fertile en inventions curieuses, qui, après les ballets suédois, fit venir à Paris la revue nègre, *Plantations*, avec Joséphine Baker et Florence Mills, et lança leur bamboula américaine sur la belle scène du théâtre des Champs-Élysées transformé en salle d'exhibition musicale et chorégraphique des Afro-Américains. De même que les Britanniques avaient succédé aux Italiens sur les plateaux des music-halls, de même aujourd'hui les Américains, New-York, avec ses innombrables salles de spectacle, ses compositeurs juifs de l'Europe centrale, espagnols de la Californie, mulâtres des premiers États coloniaux, havaïens, philippins, amérindiens, déversent sur l'Europe la horde des chanteurs, mimes, danseurs improvisateurs jaunes, noirs, gris, qui maintenant forment la plus grande curiosité de nos salles de divertissements parisiennes.

Quelques artistes français s'y maintiennent, Saint-Granier et sa guitare, Perchicot et son aisance facile, Georgius et sa verve populaire, Damia et ses chansons tragiques. Mais la vogue est aujourd'hui aux attractions de danses et de chant où l'on sent la touche germano-américaine. A côté des gens de couleur, les Hoffmann Girls, les Roxi's, d'une plastique remarquable, remplacent les flappers du pick-nick britannique, enfantines et gamines poupées femmes, joujoux d'hier. Les dernières venues sont des Penthésilées modernes, robustes et sculpturales, nullement lascives, incarnations scéniques de la joueuse de foot-ball, de la chauffeuse de circuit, de l'aviatrice, de la femme nouvelle, enfin, fabriquée par le sport rationnel intensif de l'Allemagne et par la culture de beauté américaine. Au milieu de ces artistes plus ou moins teintés et de ces amazones, créées par l'influence pseudo-hellénique d'Isadora Duncan, qui nous laisse ses élèves et la délicieuse Lisa Duncan, se classent encore Raquel Meller et l'Argentina, deux espagnoles, Barbette l'équilibriste trapéziste androgyne les Dolly Sisters, et l'américaine Georgia Greve et ses ballons, une figure de Burne Jones dressée sous les réflecteurs...

Le fond même du music-hall est maintenant d'importation américaine, non pas précisément nègre, mais métisse, jaune, hawaïenne, philippine, antillaise avec des musiques et des instruments, comme l'ukulele hawaien et le banjo des noirs du sud des États-Unis, qui sont des musiques et des instruments européens, modifiés par les afro-américains pour traduire, à leur manière, ce qu'ils ont appris des rythmes et des chansons des premiers colons du Nouveau-Monde et de l'Océanie.

A l'inauguration du théâtre Pigalle-Rothschild, ce fut un nègre de ce genre, danseur contorsionniste, accompagné par un jazz, qui donna le premier aux Parisiens la preuve sensible de la bonne sonorité de la salle. A la foire Saint-Laurent, en l'année 1769, pour inaugurer aussi une salle de spectacles, le personnage d'une petite revue, Dandinet, apprenant qu'il allait voir un Indien, disait déjà, éberlué :

> Si c'était un Français, quand il ferait merveille
> Quand il enchanterait mes yeux et mes oreilles
> Il ne me plairait pas autant qu'un Indien.
> Ah! je suis là-dessus d'un goût parisien.

Le goût parisien, constatons-le, est à l'heure présente afro-américain. La tradition est respectée.

Le music-hall sorti de la foire, et qui reste une foire, maintenant brasse des millions de recettes, en des salles magnifiques, toutes neuves, aux Folies-Bergères, au Casino de Paris, au Moulin Rouge, au Palace, à l'Empire... et représente une grande industrie du spectacle tout à côté du théâtre auquel il tient par des liens étroits et dont il s'écarte par de profondes dissemblances, telles que jamais l'un n'absorbera l'autre. Le music-hall a maintenant ses critiques, Gustave Fréjaville, un expert, et André Beucler, le brillant romancier qui sut extraire la métaphysique de ses visions rapides. Des écrivains se sont donné la peine d'étudier et de décrire ses organisations. Cette année, deux volumes, un de Louis Roubaud, l'autre de Maurice Verne, disent comment on monte, et ce que coûtent et ce que représentent de bois, de toile, de rubans, d'étoffes, les trente pages du texte d'une revue.

Après la vague des nègres, sur l'atlas de l'ethnographie humaine, dont le music-hall, chaque soir, déroule les pages,

à quelle race demain s'intéressera l'Europe, et Paris? Mais à quoi bon railler? Le monde est devenu plus petit et le music-hall est devenu plus grand. Le music-hall n'est pas la suprême manifestation d'art, ni la suprême impureté que l'on prétend. Ce grand bazar de la distraction pour tous, s'adressant à tous, ne peut être que d'un goût fort mêlé. Il nous montre surtout la lutte triomphante ou maladroite des hommes contre les choses et l'asservissement fallacieux des lois de la nature. C'est un enseignement. Ses rythmes et ses danses, inclinons-nous, sont ceux que la mode préfère et impose en vertu de lois mystérieuses, mais en concordance, nous n'en doutons pas, avec nos activités. Le rythme d'une époque est d'importance. A notre insu, c'est la cadence de nos paroles, de nos gestes, de notre vie. Son invisible impulsion nous gouverne. Tout en nous distrayant, le spectacle de ces passants tourbillonnant et bariolés, sur la place publique, devant d'autres passants qui les contemplent, nous procure un peu d'oubli, et nous instruit comme les enfants, par les sens. Nous en sommes encore là.

Un jour viendra, où les hommes assemblés auront d'autres distractions. Ils contempleront dans de vastes salles, grâce à des instruments miraculeux, les transformations subtiles de la matière. Dans ce spectacle véridique des choses animées, ils percevront le chant divin de la sève des végétaux, l'éclatement de l'atome, l'ondulation de la lumière, l'éclosion florale des planètes, et des ondes vibrantes captées leur apporteront, avec le roulement des astres à travers l'infini, le rythme de l'univers...

Nous ne traversons encore que la première étape de notre évolution. A l'image de ce que nous sommes, nos plaisirs sont moins beaux et moins laids qu'on veut bien le dire. La raison, c'est vrai, ne les gouverne pas encore. Et pourtant...

« Qu'est-ce qui sent du plaisir en moi? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang?... On verra bien qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel... »

CLAUDE BERTON

CONCLUSIONS D'UNE ENQUÊTE SUR LA CONCENTRATION

La France respire. Elle a un gouvernement qui gouverne, un parlement qui travaille à sa tâche principale, le budget, et qui songe enfin à alléger le contribuable, en attendant, selon le programme de bonification annoncé dans la Déclaration ministérielle, de mieux équiper le pays.

On pourrait, dans ces conditions, hésiter à troubler la fête si, derrière cet harmonieux décor, ne subsistait, dans le parlement et les groupes comme au sein du pouvoir et des partis, un malaise latent et profond.

C'est que la « trêve » présente demeure troublée par la fragilité d'une majorité qui est loin d'être parfaitement homogène et dont le sort peut dépendre du déplacement de quelques voix; et cette « trêve » porte aussi en elle toute l'incertitude, toute l'insuffisance d'une réforme fiscale à peine amorcée, improvisée, fragmentaire, vouée à l'émiettement et aux surenchères...

Et le problème que nous avions mis à l'enquête dans les précédents numéros de la *Revue de Paris*[1], sous le titre de *Finances et Majorité*, en prenant pour thème les études de M. le comte de Fels qui préconisait la « concentration » comme formule de stabilité parlementaire et la « réforme fiscale » comme but essentiel de ralliement et d'activité d'une majorité centriste[2], ce problème, croyons-nous, reste entier.

Certes, la large consultation qui a rempli notre enquête

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.
1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 15 septembre.

des opinions recueillies par nous auprès des principaux leaders des Chambres, appartenant aux groupes les plus divers, a fait apparaître toute la complexité du problème de majorité pour un pays comme le nôtre, où le parlementarisme se débat passionnément, et non sans drame, dans l'imbroglio des traditions profondes, des rivalités vivaces de classes ou de dogmes, des classifications plus ou moins désuètes et des programmes plus ou moins confus et contradictoires.

Pourtant, à la faveur de la récente crise, de ses péripéties et de ses enseignements, et aussi de l'évolution des idées en la matière, dont une enquête comme celle-ci a pu montrer l'intérêt et l'ampleur, la conception centriste semble avoir fait quelque chemin.

Au moment même où la *Revue de Paris* publiait les articles de notre éminent Confrère sur la crise du parlementarisme et sur la solution positive d'une « concentration », appliquant son activité à l'œuvre immédiate de réforme fiscale, M. Tardieu exprimait dans un discours retentissant des idées à peu près analogues, sans, bien entendu, qu'il y ait eu entre ces deux expressions d'autre rapport que celui de la logique et de l'opportunité.

Bien plus : la coïncidence voulait que, dans le même temps où se déroulait notre consultation, la crise ministérielle fît de son côté la démonstration éclatante de l'impossibilité de résoudre le problème de majorité autrement que par la formule centriste.

Sans doute, M. de Fels avait-il convié ici les partis républicains, qui siègent à droite et à gauche du Centre parlementaire, à faire chacun « un petit pas » vers l'axe sur lequel doit s'équilibrer toute politique stable. Or, tandis que, de son côté, le grand parti de l'U. R. D. faisait ce mouvement avec beaucoup de résolution, le plus numériquement important des groupes de gauche, représentant le parti radical-socialiste, devait finalement s'y refuser, non sans envie de marcher, mais n'osant le faire, à l'exception de quelques membres isolés, en nombre infime.

De telle sorte que, si l'idée de la politique centriste a fait un chemin considérable, elle n'en a pas moins besoin, encore, d'être affirmée, précisée, soutenue.

Et c'est pourquoi nous avons voulu demander à l'écrivain qui l'avait exposée dans cette *Revue*, avec une science et une conviction puisées dans l'expérience de plus de dix années d'études politiques et de voyages à travers les régimes parlementaires d'Europe, de répondre lui-même aux observations et critiques recueillies au cours de notre consultation, et d'y apporter au besoin une dernière mise au point.

***

Tout d'abord, M. de Fels a tenu à rendre hommage à l'attention sympathique que tant d'hommes politiques, parmi les plus distingués, ont bien voulu porter aux études de la *Revue de Paris* sur la « crise du parlementarisme » et le « centrisme » :

— Je suis très reconnaissant à chacun d'eux — nous a-t-il dit, avec la courtoisie simple et souriante qui est dans sa manière, — et je me félicite à la pensée que l'idée du « centrisme » ait été si favorablement accueillie et qu'elle puisse ainsi faire son chemin.

» Toutefois, on a pu croire que je m'étais proposé de bâtir toute une théorie politique sur un mot. En réalité il n'en est rien.

— Certains ont paru voir, en effet, un système là où il n'était question que d'une solution expérimentale.

— Justement! Car enfin le « centrisme » n'est pas et ne doit pas être une vue *à priori* de l'esprit. Il est la conclusion logique d'une pensée penchée depuis quelques années sur le problème parlementaire et la crise à laquelle a abouti la pratique viciée du parlementarisme dans nombre de pays où il est en usage.

Et l'auteur de l'*Essai sur la politique expérimentale* de préciser :

— Le « centrisme » m'est apparu comme la résultante d'une série de faits et non comme une doctrine exclusivement rationnelle. Et je vous avoue que, si j'avais subordonné mes conclusions à mes préférences personnelles, il est probable que j'eusse opté pour le « rotativisme », tel qu'il a été pratiqué si longtemps en Angleterre, où le système parlementaire a pris

naissance, s'est développé et a évolué avec un très vif éclat, jusqu'au jour où cette alternance au pouvoir des « deux partis » a été interrompue par suite de l'entrée en lice du parti travailliste.

» Autrement dit, je réduis le concept du « centrisme » à son minimum de compréhension; je le considère, s'il est appliqué ainsi que je le conçois et qu'à la fois la logique et les circonstances le recommandent, comme la méthode qui nous permettra de traverser une situation financière, fiscale et monétaire qu'il faut définitivement apurer après tant de vicissitudes.

— C'est pourquoi vous avez assigné la réforme fiscale comme principal aliment à l'activité de la nouvelle et peut-être provisoire majorité centriste?

— Eh oui! Et j'ajoute que c'est dans la solution qu'elle donnera au problème fiscal et là seulement, à mon sens, que cette majorité peut conquérir la popularité qui sera le gage de sa durée.

— Et si le parlement ne parvenait pas à réaliser cette solution?

L'auteur de *Aurons-nous une révolution?* répond nettement :

— Nous courrions au-devant de nouvelles catastrophes, en donnant libre carrière à l'étatisme marxiste avec toutes ses conséquences. Nous risquerions ainsi de voir le socialisme s'installer en France par voie budgétaire...

***

En vérité, il n'y a rien ici d'une doctrine, et si, dans les articles dont nous avons fait le sujet de notre enquête, l'auteur a écarté les programmes et les plans, c'est par l'effet d'un esprit tourné vers les réalités, préférant un commencement réel de réalisation à tous les grands projets et à tous les ensembles parfois imposants, mais souvent utopiques.

Aussi, notre interlocuteur répond-il aisément à la critique qu'il nous fut donné d'entendre, au cours de notre consultation,

touchant le caractère « étroit » de la formule centriste et de son objet.

— Il est possible que l'union des Centres et l'œuvre de réforme fiscale que nous leur assignons soient d'un réalisme trop prosaïque et utilitariste. Et je comprends qu'on ait pu nous reprocher, à ce propos, de sacrifier les grands principes et les vastes desseins à un besoin immédiat de stabilité parlementaire, de clarté et de justice fiscales. Mais ce genre de critique nous apporte précisément la clef de l'impuissance réformatrice où se traîne notre parlementarisme depuis des années. Le moindre geste du réformateur doit, pour séduire les imaginations, ainsi que celui du semeur chez le poète, s'élargir aussitôt jusqu'aux étoiles. Belle matière à mettre en prose ou en vers pendant que les problèmes ainsi élargis par delà toutes réalités attendent une solution qui ne vient pas et qui ne saurait venir!

» Hélas! tout réformateur qui se respecte en France, ne peut se contenter à moins d'une reprise en sous-œuvre de tout l'édifice politique et social. Et, comme ces entreprises dépassent généralement les talents ou les ressources, on ne fait même pas les petites réparations d'entretien qui, pourtant, importeraient beaucoup au bien-être de la nation. On expose des plans mirifiques de reconstruction, cependant qu'on oublie de réparer les fissures du toit et de remplacer les vitres brisées... Il suffit de jeter en pâture à nos théoriciens une simple étiquette de réforme, la plus modeste, pour qu'aussitôt le mot soit pris dans une extension démesurée, la plus propre à décourager tout essai de réalisation...

— C'est bien ainsi que les abus et les routines se perpétuent parmi les redondances et les grandiloquences de la rhétorique. Et pourtant quels beaux projets ne nous a-t-on pas confiés à propos de *Finances et Majorité*!

— Reconnaissons que l'élite politique que vous avez consultée avait quelque droit de s'élever au-dessus de notre débat forcément limité. Et il va de soi que lorsqu'on expose une idée connue devant un auditoire aussi intelligent et aussi compétent que celui réuni dans votre enquête, beaucoup de ces hommes politiques ne peuvent se borner à envisager le seul problème posé.

» Ils répondent : « Le mal est encore plus grand que vous ne pensez, la situation beaucoup plus compliquée que vous ne paraissez le croire! etc., etc... »

» On devait s'attendre à de telles objections. Est-ce une raison pour laisser péricliter, dans notre pays, le désir et le sens des réformes pratiques, lesquelles sont affaire, non d'imagination extensive, si je puis dire, mais de modération compréhensive qui opère, comme la nature, avec mesure et gradation?...

***

Autant l'idée de « concentration » s'est trouvée confirmée par l'expérience, une fois de plus, à l'issue de la crise d'octobre-novembre, et consacrée par la tentative courageuse de M. André Tardieu, autant la nécessité d'envisager le « centrisme » en fonction d'une réforme fiscale urgente, de préférence à l'élaboration d'un programme immense, s'impose, au dire de M. de Fels, si l'on veut fournir au Parlement l'occasion d'une action féconde et populaire :

— Car il ne faut pas perdre de vue — insiste notre confrère, — que le point de départ de ces études a été l'impopularité que risque d'encourir un parlement qui disserte et dispute sans agir. Nous avons dit combien la crise du parlementarisme était dûe, en grande partie, à l'abus de l'éloquence et à la longueur des débats qui empêchent d'aboutir aux réformes sociales.

» Or, le sujet positif qui intéresse le plus la France à l'heure actuelle est, sans conteste, la refonte d'une fiscalité aussi aveugle que chaotique.

— Plusieurs des parlementaires que nous avons interrogés ont émis, à propos de cette réforme, des opinions personnelles sur la façon dont elle devrait être effectuée. Les uns ont estimé qu'un nouveau système d'impôts, s'il était établi, devrait tenir compte surtout de la justice sociale. Les autres ont pensé à la question d'actualité, celle des dégrèvements demandés par la Commission des Finances. Peu d'entre eux ont envisagé la conception préconisée et qui n'a rien à voir avec tels ou tels systèmes, dont le but strict est seulement de soustraire une réforme aussi technique et délicate à des débats désordonnés. De telle sorte que la suggestion de faire préparer

cet ouvrage par une commission extra-parlementaire n'a pas été beaucoup retenue.

— J'ai bien vu, en effet, dans les réponses dont vous parlez, qu'elles n'envisageaient pas la création d'une pareille commission. Et pourtant c'est l'idée essentielle que les Anglais ont réalisée lorsqu'ils ont créé la fameuse commission Geddes. Cette commission avait fait un rapport devant lequel les partis, qui sont divers en Angleterre comme en France, avaient pris la décision de s'incliner; et, lorsque le rapport est venu, il a été acclamé devant le Parlement. Ainsi l'on fait une réforme.

*

M. de Fels nous rappelle que, dans la *Revue de Paris* du 15 septembre, il avait proposé une commission extra-parlementaire aussi large que possible, composée de gens compétents et dans laquelle devraient figurer les représentants des contribuables et ceux de la Finance, de la Banque, de l'Industrie, du Commerce. Y siégeraient également des fonctionnaires qualifiés, ceux du ministère des Finances, en particulier, qui possèdent la science fiscale au plus haut degré.

On n'oublierait pas de prendre, en outre, les contrôleurs des contributions, lesquels, dans un manifeste fameux, ont déjà fait allusion à la charge pénible qui leur est imposée par les lois fiscales et ont demandé que ces lois fussent plus faciles à appliquer.

— C'est dire, — ajoute M. de Fels, — que cette réforme devrait porter, avant tout, sur le côté technique de la fiscalité et sur l'esprit même qui inspire cette fiscalité.

» Vous me permettrez de ne pas donner mes idées personnelles sur la manière dont la réforme pourrait être conduite. Et je m'interdirai de faire de la doctrine. Car je tiens à laisser aux gens qualifiés le soin d'établir un programme qui puisse réaliser une fiscalité intelligible, ne *consacrant aucune injustice sociale*, et susceptible d'être adopté par la France entière avec satisfaction.

» On ne le répétera jamais assez j'en suis convaincu, avec la grande majorité de mes concitoyens, que l'enchevêtrement et l'obscurité des lois fiscales actuelles, la paperasserie qu'elles engendrent, sont un obstacle insurmontable à toute tentative de réformes sociales et politiques. Avant d'aborder celles-ci

il convient d'avoir des finances définitivement assainies par une fiscalité conforme au génie d'une nation éprise de justice, de probité et de clarté.

***

— Un autre ordre d'objections — poursuivons-nous — a été présenté en ce qui touche le « jeu des trois positions », qui caractérise la situation d'un Centre entre deux Extrêmes, à quoi plusieurs de nos parlementaires ont déclaré préférer le « jeu des deux positions », c'est-à-dire le système d'une gauche et d'une droite s'opposant et, au besoin, se succédant au pouvoir. La raison donnée est l'orientation progressive qu'on croit percevoir vers la gauche, à l'appel des réformes sociales et de l'internationalisme croissant de la politique extérieure, tandis qu'on a tendance à isoler la droite.

— Il est certain que la solution qui consiste à partager le pays en deux opinions représentées par deux majorités alternant au gouvernement procède d'une idée qui est à la base même du régime parlementaire. Elle était régulièrement pratiquée dans le régime de l'Angleterre, qui est la mère du parlementarisme et dont la constitution a été copiée depuis une centaine d'années par tous les pays européens. Mais, après avoir adopté ce « rotativisme », plusieurs pays n'ont pu s'en accommoder et ont été obligés d'y renoncer. J'ai étudié la situation de quelques-uns de ces pays et je crois avoir discerné les raisons pour lesquelles le système des « deux positions » a dû être abandonné en maints endroits.

» Pour ne parler que de la France et de l'Angleterre, qui sont les deux pays où le parlementarisme est le mieux pratiqué, il s'est produit ce fait nouveau que l'un des partis, celui de gauche, est devenu socialiste ou socialisant. Il a adopté une doctrine absolument différente de l'autre parti, du conservateur, et il a annoncé l'intention formelle de détruire l'ordre social établi, toute l'œuvre accomplie par ses prédécesseurs, car à l'époque où le « rotativisme » fleurissait le parti libéral était aussi loyal vis-à-vis de la Constitution que le parti conservateur et, lorsqu'il venait au pouvoir, il faisait même aboutir certaines réformes préconisées par les libéraux...

» Et je demande alors si l'on peut admettre aujourd'hui l'alternance de deux partis dont l'un s'est assigné comme but la destruction de tout ce que l'autre a édifié.

» Certes, nous venons de voir en Grande-Bretagne les efforts poursuivis par les chefs socialistes eux-mêmes pour nationaliser en quelque sorte leur programme afin de faire du travaillisme un parti loyaliste, attaché à la Constitution et à la Monarchie, mais aussi à la défense des intérêts nationaux, fussent-ils capitalistes et bourgeois.

» Et je dis : Lorsque le parti socialiste aura donné, chez nous, des gages semblables, lorsqu'il aura proclamé le respect de l'ordre social établi en France, alors le « rotativisme » pourra revenir dans le jeu de notre parlementarisme. D'où il résulte que la « concentration » seule sera possible tant que nous serons en présence d'un socialisme qui veut la subversion de l'État, l'abolition du droit de transmettre la propriété aux enfants, la substitution de la collectivité à l'individu dans la propriété et le travail.

En fait, M. de Fels ne croit pas à l'union durable des radicaux et des socialistes. Et, évoquant l'entrevue mémorable de MM. Herriot et Mac Donald, aux Chequers, il nous convie à entendre cet apologue :

— Lors, ce jour historique, les deux « Premiers » se promenaient le long des belles avenues du parc dessiné à la française, selon Le Nôtre, qui ont des percées sur le ciel et l'infini. Ils devisaient familièrement et leur conversation amicale se prolongeait sur les sujets les plus divers de la philosophie politique. L'accord semblait parfait lorsque, arrivés au bout d'une avenue qu'ils avaient parcourue, le chef radical et le chef travailliste se trouvèrent soudain devant un mur qui portait cette inscription brève : « Propriété individuelle ».

» Mac Donald dit à M. Herriot : « Allez-vous franchir ce mur avec moi, allez vous l'abattre pour passer?

» Et Herriot de répondre : « C'est impossible! »

— Le mur a des lézardes, mais il tient encore...

— En tout cas, l'union des gauches est jugée par cet apologue.

Avec la conviction de l'historien et sans rien d'un par-

tisan, dans le ton ni dans le geste, notre interlocuteur tire argument en faveur du « centrisme » des difficultés éprouvées par les partis de gauche et d'extrême-gauche, lors de la crise passée :

— Malgré la sympathie des hommes et des bonnes intentions indéniables, l'accord n'a pu se faire en raison des divergences profondes de doctrines.

— Et si, au congrès de janvier prochain, les S. F. I. O. décident la participation au pouvoir?

— Ce sera peut-être le premier stade d'une conversion des socialistes, à la manière du travaillisme anglais. Mais il faudra bien du temps, si l'on en juge par les déclarations renouvelées de M. Blum, avant d'arriver à l'évolution qui permettra la collaboration avec la bourgeoisie...

» Quoi qu'il en soit, il ne nous reste, en attendant, que la formule centriste qui est immédiatement réalisable telle que nous l'avons exposée ici et telle que certainement M. André Tardieu la comprend, c'est-à-dire par la collaboration des modérés et de la gauche dans un large centre et par l'effet d'une commune bonne volonté chez les participants et d'une volonté chez le chef.

***

— Une dernière objection que nous avons assez souvent rencontrée : le parlement, à défaut même de programme, ne saurait se consacrer uniquement, ou presque, à la question fiscale, à une époque où la politique étrangère et la politique sociale tiennent également une place dominante dans les préoccupations du pays.

— J'entends bien. Et il ne peut entrer, dans aucun esprit impartial, d'arrière-pensée d'étouffement, en matière de débats aussi importants. Mais il semble que la liquidation de la guerre, notamment, n'ait pas grand'chose à gagner à être sans cesse remise en discussion. Les Chambres ont été saisies; elles ont entendu les explications nécessaires et ont donné un mandat au Gouvernement. A celui-ci de s'en acquitter au mieux des intérêts du pays, quitte ensuite à revenir devant le Parlement pour prendre les directives ou demander

un blanc-seing. Autrement dit : au Gouvernement de gouverner et aux Chambres de contrôler, étant entendu que le contrôle parlementaire reste une chose indispensable et acquise.

» De même en ce qui touche les questions sociales et toutes autres : il ne saurait être question d'en dessaisir le pouvoir législatif, mais simplement de souhaiter que les parlementaires organisent leur travail de manière qu'il soit possible de mener à bien des tâches successives, mûrement étudiées par les commissions compétentes.

» Pour ce qui est de l'œuvre financière, un redressement merveilleux a été fait par la politique de M. Poincaré et, aujourd'hui, l'abondance des rentrées budgétaires permet d'envisager un allègement du contribuable et une amélioration de la fiscalité. Il est donc possible et nécessaire que le contribuable puisse respirer, travailler avec fruit et... avoir enfin une feuille d'impôt qui ne soit plus un indéchiffrable grimoire.

» Et je dis à ceux qui ne paraissent pas pressés de réaliser la réforme fiscale, en priorité : « Attention ! Les régimes ont été généralement menacés lorsque leur situation financière s'est trouvée compromise. Et, plus que jamais, le fiscal commande tout le reste. Le facteur principal du redressement national, c'est encore et toujours le contribuable français. Sans lui, vous ne pouvez rien. N'hésitez plus, en conséquence, à donner à ce contribuable une satisfaction à laquelle il a bien droit après l'effort qu'il vient de fournir ! »

MARCEL LUCAIN

LES LIVRES D'HISTOIRE

L'Europe d'après guerre, de Versailles à Locarno.

Il n'y a pas de plus grande satisfaction que de lire un livre tout à fait intelligent. L'*Histoire de l'Europe d'après guerre* de M. Franck H. Simonds (Payot) donne, à un degré rare, cette satisfaction. M. Simonds est un journaliste américain; il fait honneur à sa corporation et à son pays. Il connaît l'Europe; il n'est pas plus dépaysé à Paris qu'à Londres ou à Berlin. Mais il ne la connaît pas uniquement au point de vue matériel, au point de vue extérieur, ce qui est le cas le plus ordinaire chez ses compatriotes. C'est un de ces grands informateurs internationaux qui n'ont pas seulement l'œil ouvert, mais aussi l'esprit. Il a suivi, depuis la conférence de la Paix à Paris, la plupart de celles qui se sont succédé aux quatres coins de l'Europe. Et, ce qui est admirable, il ne s'y est pas embrouillé. Le journalisme n'est pas la meilleure école pour un historien professionnel, mais c'est une bonne gymnastique pour le psychologue. On y apprend à démêler les situations, à débroussailler le terrain de tout ce qui n'est qu'un trompe-l'œil, à dégager les traits essentiels des hommes et des faits. M. Simonds se promène avec son coupe-file dans l'imbroglio de la politique universelle. Son *Histoire de la guerre mondiale* a connu le grand succès : ce nouvel ouvrage, fort bien traduit et utilement préfacé par M. Edmond Dupuy-dauby, ne mérite pas moins.

En donner une idée n'est pas facile, car tous les problèmes posés par l'après-guerre et invariablement restés en souffrance sont ici abordés. Le spectacle de la faillite de plus en plus

menaçante du traité de Versailles pour ce qui touche les réparations et la sécurité abasourdit littéralement la masse des Français. Comment en un plomb vil l'or pur que nous devions toucher s'est-il changé? L'Allemagne paiera, disait-on. Comment se fait-il qu'elle ait si peu payé et si tard? Pourquoi les États-Unis, qui nous avaient imposé des sacrifices dangereux pour notre sécurité, sous prétexte qu'ils la garantiraient, se sont-ils si prestement dérobés à cet engagement? Comment expliquer qu'ils se soient, au lendemain de la victoire commune, désintéressés du sort de leurs « associés » sauf pour leur réclamer avec une âpreté au moins apparente le remboursement de leurs dettes de guerre? A quoi attribuer le boycottage de Washington à l'égard de la Société des Nations, alors que cette société est l'œuvre du président Wilson et a été acceptée de l'Europe surtout pour lui faire plaisir? Pourquoi l'Angleterre, de son côté, après avoir stipulé tout d'abord que l'Allemagne devait restaurer les pays dévastés, a-t-elle déployé depuis tant d'activité pour sauver l'Allemagne de cette obligation?

A toutes ces questions qui laissent désemparé, soupçonneux et quelquefois aigri le « Français moyen », M. Simonds donne des réponses qui ne satisfont pas toujours, mais qui toujours éclairent et donnent à réfléchir. Il nous achemine vers les seules solutions possibles, lesquelles ne répondent pas aux espoirs démesurés, mais n'excluent pas non plus tout espoir. Le gros mécompte, l'angoissant malentendu qui tend à créer chez nous à l'égard des États-Unis un état d'esprit dont la seule idée eût paru aussi sacrilège qu'inconcevable il y a dix ans, vient de ce que nous n'avons probablement rien compris aux motifs qui ont amené leur entrée en guerre. Ils n'ont été impressionnés par aucune considération européenne. Ils étaient neutres en vertu d'un sentiment unanime et le seraient restés jusqu'au bout sans l'attitude du gouvernement allemand dans l'emploi des sous-marins. « Le blocus par les sous-marins était, dans ses rapports avec les droits maritimes américains, une ingérence qu'aucune grande puissance ne pouvait tolérer. Par conséquent, après avoir constamment refusé de se laisser entraîner dans la guerre pour une question européenne quelconque, les Américains décidèrent d'inter-

venir pour une question américaine. » C'est cette raison, cette seule raison, qui a frappé tous les esprits au Nouveau-Monde. Toute autre leur eût été inintelligible. Ils ont marché pour le droit, mais non pour le nôtre; ils ont marché contre « la prétention de l'Allemagne d'imposer des lois à la marine marchande américaine sur les mers ». A nous, plongés dans la lutte jusqu'au cou depuis trois ans, cette nuance a échappé; c'était malheureusement plus qu'une nuance. Les Allemands s'étaient trompés sur la psychologie américaine avant la déclaration de guerre, nous nous sommes trompés après. En réalité, personne en Europe n'a compris l'Amérique, et les Américains n'ont pas su se faire comprendre. Disons mieux : ils n'ont pas cherché, ils n'ont même pas cru qu'il fût besoin de s'y efforcer. Il y a un Océan entre les deux continents, un océan moral aussi bien que l'autre.

Le président Wilson, en toute loyauté, nous a entretenus dans une erreur dont il ne soupçonnait pas l'existence, à plus forte raison la gravité. Il vivait dans l'idéal, dans l'irréel; il pensait y avoir entraîné à sa suite, du fait même de son intervention, ses alliés ou associés. M. Clemenceau a parlé un jour de sa « noble candeur ». L'expression a paru malheureuse, peut-être l'était-elle, mais c'était la plus juste que l'on pût employer. L'Amérique, étant entrée en guerre pour une question de principe, il n'y avait plus pour elle en cause que des questions de principe. Ce n'était plus une guerre, au sens grossier et archaïque du mot, c'était, suivant l'expression pittoresque de M. Simonds, une « croisade ». Wilson crut avoir converti ses associés à cette conception surhumaine de « la dernière guerre », tandis qu'eux-mêmes le croyaient attaché à des préoccupations simplement humaines, plus prosaïques et à leurs yeux plus urgentes. Il ne se rendait pas compte que la sérénité philosophique d'un Américain, dont la frontière n'a jamais été violée et n'est pas exposée à l'être, serait plus méritoire et est plus difficile à espérer chez un Lorrain ou un Champenois, qui a vu quatre fois en un siècle son pays envahi par le même voisin. Depuis la guerre, les Français ont appelé égoïsme et désertion le repli de l'Amérique sur elle-même, les Américains n'ont vu qu'impérialisme ou timidité maladive dans notre éternel souci des garanties

de sécurité. De même, notre obstination bien naturelle à établir une liaison entre ce qui nous est dû par l'Allemagne et ce que nous devons à d'autres leur a paru une façon de nous dérober au paiement de nos dettes pour réserver nos ressources à une défense nationale dont ils ne comprennent pas, — ne l'éprouvant pas pour eux, — la nécessité.

Bien entendu, M. Simonds connaît trop bien les choses de l'Europe et le vrai visage de la France pour partager les préjugés de ses compatriotes sur notre esprit militariste. Mais il constate, il enregistre ce qui est; il peint les siens tels qu'ils sont et non tels que nous aimerions qu'ils fussent, en quoi il fait œuvre d'historien, non de bourreur de crâne. Son témoignage n'en est que plus précieux. On gagnerait à l'entendre des deux côtés de l'Atlantique.

***

Le cas de l'Angleterre est différent. L'Angleterre a beau être une île, elle est en Europe. Elle ne peut ignorer le vieux monde. Même devenue un Empire britannique dont les grands dominions sont étrangers à beaucoup des préoccupations de la métropole, l'Angleterre a toujours sa façade principale sur la Manche et la mer du Nord. Ses meilleurs débouchés, ses plus sûrs clients, ses intérêts économiques les plus directs sont en Europe. Elle ne peut ignorer ce qui s'y passe. L'entente anglo-française, disait un jour Talleyrand, est aussi naturelle que celle de l'homme et du cheval. Mais, ajoutait-il, la France n'est pas tenue d'être toujours le cheval. L'Angleterre est entrée dans la guerre pour des raisons plus positives que l'Amérique. Elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas voir les Allemands en Belgique, en face d'elle. Le respect de la neutralité belge n'était pas pour elle seulement une affaire de conscience. Mais la guerre lui coûtera cher, ne finira bien qu'au prix de sacrifices dont elle n'avait pu prévoir le total et la laissera avec une suprématie financière menacée par le développement fabuleux des États-Unis. D'autre part, sa production industrielle risquait de perdre une partie de ses débouchés, car l'Allemagne, pour payer les réparations, allait être obligée de recourir largement aux versements en

nature, et l'incertitude sur le montant total de sa dette ne pouvait que retarder le retour à un état normal.

L'Angleterre, dans ces conditions, aurait dû, dès le début, s'efforcer à la fois de fixer le plus tôt possible le chiffre des réparations et de hâter les premiers paiements en numéraire. Son représentant à la Conférence qui, entre Wilson et Clemenceau, se trouvait l'arbitre en cas de difficulté, était sur ce terrain à peu près maître de la situation. M. Lloyd George, avec ses qualités brillantes, le charme persuasif que tout le monde lui reconnaît, son instinct de vieux parlementaire habile à flairer le vent, a dominé, et encore plus après la disparition du président Wilson, toute l'histoire des négociations entre alliés, de l'armistice à l'occupation de la Ruhr. Il a fait beaucoup de mal à notre pays, au sien aucun bien. Il a été inférieur à son rôle parce qu'il a toujours manqué de convictions. Ce que M. Simonds appelle chez lui absence de « sincérité », c'est une extraordinaire incapacité de prévoir. Il est l'homme de l'improvisation, qui ne se tient lié ni par ses paroles, ni par son passé, qui « change de principes, dit M. Simonds, non pas comme on change de vêtement, mais avec la facilité d'une femme du monde faisant ses visites ».

Le « sorcier gallois », comme on aime à l'appeler, pouvait « abandonner un chef, briser un parti, intriguer contre un partenaire ou même un allié, avec la même indifférence apparente à la qualité morale de ses actes ». Une telle élasticité est une commodité, ce n'est pas une force quand elle n'est au service de rien de fixe. Pour M. Lloyd George, toute fin justifie les moyens. « Mais en réalité, observe M. Simonds, il n'eut jamais de fin en vue. » Il a été surpris de voir l'industrie anglaise dans le marasme qu'il rendait inévitable par sa politique; il a comparé la plaie du chômage anglais à celle de nos pays dévastés, et le mot a fait fortune, mais n'a pas remédié à la chose. M. Simonds est très dur pour cet essayiste inconsistant, éminemment amoral malgré ses prétentions de prédicant dominical.

Ce sont ses manœuvres, ses boutades, qui ont encouragé l'Allemagne à ne pas payer. Mais la France, condamnée ainsi à faire elle-même les frais de ses réparations, est devenue pour l'Angleterre un client appauvri et défiant, ce qui n'a

pas contribué à relever les exportations britanniques. M. Simonds, qui n'aime pas M. Poincaré, qui est pour lui d'une sévérité que l'histoire, surtout l'histoire de France, n'est pas forcée de partager, ne conteste pas que c'est l'attitude des alliés et des Allemands qui a créé l'inquiétude nationale au sujet de la sécurité et des réparations. L'occupation de la Ruhr, qu'il condamne pour des raisons qu'on ne voit pas bien, et où il voit la main, sans nous la montrer, des métallurgistes français, fut par-dessus tout, il est le premier à le reconnaître, « la conséquence ultime des craintes, des souffrances, des passions que la guerre avait créées et que les déceptions, les désillusions de la période de la paix avaient surexcitées. Elle fut la conséquence presque inévitable de la résistance allemande ».

Le chapitre sur « Poincaré et la Ruhr » est certainement celui qui soulève le plus d'objections. Le portrait qu'il trace du président n'est pas sympathique, mais s'efforce d'être ressemblant, et l'est sur certains points. Il fait justice de la légende de Poincaré « incarnation du soi-disant militarisme français ». Il ne le voit pas « sur son grand cheval de bataille ». Il se le représente plutôt sous les traits « conventionnels de l'avoué de province ». Cette « figure solitaire, lointaine et isolée parmi ses livres et ses papiers » n'est pas pour séduire un peuple jeune, voire un peu enfant. Poincaré « n'a jamais joué à aucun jeu, ni pris part à aucun sport ». Que penser d'un homme qui « voyage par le train plutôt qu'en auto, pour avoir une table bien stable sur laquelle il puisse travailler à ses inévitables dossiers »?

M. Simonds a parfaitement compris que M. Poincaré est tout l'opposé d'un tranche-montagne. Voyant la guerre venir, la tenant pour inévitable, il l'a préparée, ce qui n'est ni la vouloir ni la provoquer. « Ce qui paraissait à la plupart des hommes une terrible calamité, n'était aux yeux du Lorrain qu'un événement simple et naturel, prévu depuis longtemps, tardif plutôt que prématuré. » Ce n'est pas à dire qu'il ne le considérât pas, lui aussi, comme une calamité : mettre à sa maison un paratonnerre, c'est le meilleur signe qu'on regarde la foudre comme une catastrophe. Au fond, et cela aussi M. Simonds l'a bien vu, M. Poincaré est un

timide. Il a besoin pour agir de se sentir en règle, non seulement avec la conscience, mais avec la loi. Il se documente pour en être sûr. Il met le droit de son côté et n'agirait pas s'il croyait qu'il en fût autrement. Quand il décide, en présence de la carence allemande, l'occupation de la Ruhr, il s'agit pour lui d'envoyer un huissier signifiant une sommation. « Il avait tout préparé juridiquement, mais non matériellement. » Sa procédure était inattaquable, son appréciation de la force morale du débiteur récalcitrant ne l'était pas.

Néanmoins, cette occupation de la Ruhr qu'on a tant reprochée à M. Poincaré, qu'on a si bruyamment taxée de fiasco, a eu des résultats. Elle a engendré le plan Dawes. Nul ne songeait à donner satisfaction à nos réclamations, ni à les appuyer en aucune façon, sans « ce coup de poing sur la table », pour reprendre une image qui a tant de fois servi depuis dix ans. Le plan Dawes est consécutif à l'occupation de la Ruhr, il en est le fruit.

Si une faute a pu être commise par M. Poincaré à ce moment, ce n'est pas d'avoir occupé la Ruhr, c'est d'avoir manqué l'occasion de la monnayer quand l'Allemagne, à bout de souffle, constatant que la résistance passive a échoué et que notre occupation commence à s'organiser fructueusement, change de ministère, et confie à M. Stresemann (23 septembre 1923) le soin de négocier sa capitulation. Certes, la proclamation du président Ebert rééditait contre la France les récriminations classiques, mais elle concluait à prêcher la résignation, et c'était là l'essentiel. M. Poincaré fut comme pris au dépourvu par son succès. Il avait gagné la victoire de la Ruhr, il pouvait conclure un accord direct avec l'Allemagne : il laissa passer l'heure. De sa villa de Sampigny, il téléphona au quai d'Orsay de ne rien faire. Tout allait donc recommencer. Des incidents séparatistes en Rhénanie nous rendent suspects à nos alliés, et permettent aux Allemands d'apitoyer le monde sur leur triste sort. M. Simonds cite à ce propos un mot piquant d'un diplomate italien. « Même quand Poincaré prend le train, il manque la gare. » Il n'était pas descendu au terminus assez vite. Les alliés le retrouvent à la salle d'attente. L'affaire lui glissait de la main, cette main qui n'avait pas saisi le cheveu de l'occasion. Même le

bénéfice du plan Dawes ne fut pas porté à son actif, car, s'il l'a accepté en principe, il n'est plus là lors de sa ratification; il a démissionné après les élections du 11 mai 1924.

***

L'application du plan Dawes ouvre une nouvelle période. En Angleterre, les élections de décembre 1923 avaient montré que les conservateurs avaient perdu la confiance du pays, mais que les libéraux ne l'avaient pas davantage. Le parti travailliste, sans disposer de la majorité, se trouva appelé au gouvernement, non que l'Angleterre fût conquise aux idées socialistes, mais parce que le parti travailliste, n'ayant pas encore été au pouvoir, était le seul dont l'opinion ne fût pas dégoûtée. C'est dans ces conditions en quelque sorte négatives que fut constitué le premier cabinet MacDonald. Les travaillistes étaient pris à l'essai. M. Ramsay MacDonald, de souche écossaise comme le Président Wilson et idéaliste comme lui, avait sur lui l'avantage de connaître l'Europe, l'ayant parcourue et étudiée en tous sens à l'occasion des congrès socialistes. De famille très modeste, d'éducation première inférieure à celle de la plupart des hommes d'État anglais, il n'avait pas la brillante parole d'un Lloyd George, mais du caractère, une simplicité de bon ton, un renom de franchise et de loyauté.

Il avait toujours été favorable à l'Allemagne et l'Angleterre ne serait pas entrée en guerre s'il n'avait tenu qu'à lui. Son pacifisme ne s'était jamais démenti, ni dissimulé. Il se trouve dans son élément quand la chute du Bloc national le met en présence du Cartel et de M. Herriot. Ce dernier, en dépit de la sympathie qu'il a pour sa politique « libérale », n'illusionne pas M. Simonds. « Avec de bonnes intentions personnelles, un dévouement sincère à la politique de réconciliation et une certaine gaucherie, Herriot, dit-il, est politiquement un homme faible et peu réalisateur. Pendant toute l'année où il resta au pouvoir, il se laissa ballotter par tous les intérêts divergents du Cartel. Sa chute finale, hâtée par la question polonaise, eut sa principale cause dans la façon désastreuse dont il traita les problèmes financiers. »

Par un contraste qu'il était impossible de ne pas remarquer, un mouvement inverse s'était produit en Allemagne. Les élections de 1924 avaient tourné en faveur des partis nationalistes. L'Allemagne avait interprété la chute de M. Poincaré comme une victoire, l'avènement de M. MacDonald comme une promesse. Elle ne peut néanmoins se dérober au plan Dawes, parce que la chute verticale du mark l'oblige à recourir à des crédits extérieurs pour maintenir le nouveau papier, le « rentenmark », et qu'elle ne peut se flatter de les obtenir de l'Amérique sans cette acceptation.

Mais tout cela restait bien précaire. MM. MacDonald et Herriot n'étaient qu'un accident. L'Allemagne était une république où les républicains n'étaient pas en majorité. L'élection du maréchal Hindenburg comme Président à la mort du socialiste Ebert (26 avril 1925) était difficile à présenter comme un succès des partisans de la démocratie et de la loyale exécution des traités. Entre les monarchistes et les républicains, les communistes avaient beau jeu pour faire osciller le fléau de la balance. C'est ici qu'apparaît au premier plan M. Stresemann. Le parti populiste, qui étaient le sien, n'a rien, malgré sa consonance, d'un parti populaire. C'est le parti des financiers, des hommes d'affaires, des grands industriels, parti fort conservateur, mais sagement convaincu que la monarchie ne pourrait être restaurée que par une guerre civile et que d'ailleurs une restauration monarchique aliénerait au Reich les bonnes volontés du dehors. Le mieux est donc de maintenir la République, voire de l'affermir, mais en lui ôtant tout caractère révolutionnaire. Thiers disait après la guerre de 1870 : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. » Et il a ainsi acclimaté la République en France. C'est à peu près ce qu'envisagent les populistes allemands.

La République pour eux n'est pas un but, mais un moyen : le moyen de relever l'Allemagne, de réduire au minimum les sacrifices qu'elle a dû accepter au lendemain de sa défaite. Le but, le voilà, but unanimement poursuivi par tous les partis allemands, et il serait puéril de s'en étonner. La politique intransigeante et négative des nationalistes avait montré son impuissance dans l'affaire de la Ruhr. M. Stresemann a eu le mérite d'en concevoir et d'en amorcer une autre,

qui s'est révélée beaucoup plus efficace puisqu'elle vient d'aboutir, sans sacrifices matériels, à la libération de la Rhénanie cinq ans avant le délai minimum prévu.

En quoi consiste-t-elle? M. Stresemann a parfaitement discerné le fond de la politique française. La France est avant tout préoccupée de sa sécurité. Elle ne veut pas de guerre et elle est bien résolue à n'en pas faire; elle ne veut pas, d'autre part, être exposée à une nouvelle invasion qui serait la cinquième depuis 1814. Par conséquent, au sujet de l'occupation rhénane où elle voit à tort ou à raison une garantie contre cette menace, elle ne se prêtera à aucune concession à moins d'être rassurée par un autre moyen. Ce « cauchemar de la sécurité », comment le dissiper? Toute la genèse de Locarno est là. Rasséréner la France par une consécration volontaire et solennelle de la frontière franco-allemande résultant du traité de Versailles, et obtenir en retour la réduction, voire la suppression, d'une occupation de la rive gauche du Rhin devenue militairement sans objet.

L'originalité de M. Stresemann est d'avoir compris et utilisé l'état d'esprit des Français, capables de céder sur tout, si, sur le point essentiel à leurs yeux, ils avaient un apaisement. On s'est essoufflé, au lendemain de sa mort, à chanter ses mérites de bon Européen, d'artisan du rapprochement franco-allemand. C'est beaucoup : en réalité, il a conçu et effectué une œuvre de bon Allemand, qui fait honneur à son coup d'œil de patriote éclairé et courageux. Il est tout le contraire d'un rêveur, d'un idéaliste, d'un internationaliste. On a dit de lui qu'il était un opportuniste et un réaliste. Certes, et Bismarck aussi, dont il a toujours été un fervent admirateur. Pendant la guerre, à l'heure où l'Allemagne pouvait croire à la victoire, il ne songeait pas à des conditions de paix conciliantes. Il n'était pas préoccupé de nous rassurer sur notre sécurité après la paix. Il était tellement à droite que le parti démocratique refusa de lui ouvrir ses rangs.

Son attitude au pouvoir est-elle une palinodie? C'est une adaptation. Il n'a pas changé, les circonstances ont changé. « Avec tous les Allemands Stresemann était résolu à ne pas accepter comme définitives certaines des décisions de Versailles; mais il était persuadé que le relèvement de l'Alle-

magne ne pouvait se réaliser que par une politique de réconciliation et que la période de la résistance passive était terminée. » Il est bien un Allemand de pure race. Au physique, les caricatures avaient peu à faire pour le styliser en Prussien classique. Tout ceci n'est pas pour le diminuer. Il a eu son idée et le courage de son idée. C'est un des rares hommes d'État qu'ait révélés l'après-guerre.

De M. Briand, son partenaire de Locarno et de Thoiry, M. Simonds ne trace pas un portrait en règle, peut-être parce qu'il le juge suffisamment connu. Il montre seulement le point faible de tout le travail de réconciliation franco-allemande auquel M. Briand s'est consacré plus encore que M. Stresemann. Il subsiste sur l'interprétation et la portée du Traité de Locarno un irréductible malentendu. L'Allemagne, à part les farouches pangermanistes qui n'ont pas la majorité, accepte sans trop d'arrière-pensée la frontière actuelle sur le Rhin. Un accord avec la France sur cette base n'est sérieusement et en face combattu par personne. Mais personne, par contre, ne se résigne en Allemagne à la frontière polonaise, avec son couloir et Dantzig en dehors. Et comme la France, de son côté, ne veut ni ne peut se désintéresser du sort de ses alliés polonais, dont le concours est pour elle une assurance contre une tentation toujours possible, et qui sera de plus en plus à craindre à mesure que l'Allemagne verra ses forces augmenter et le souvenir de sa défaite s'effacer, il subsiste sur la Vistule une cause de malaise que notre entente sur le Rhin ne pouvait faire disparaître.

Tout ne se règle pas en un jour. Il faut laisser tomber d'elles-mêmes les pommes de discorde. La Société des Nations n'est pas capable d'empêcher matériellement les conflits, elle les rend moralement plus difficiles à envenimer. Elle a déjà arrangé quelques différends. « Ce n'est pas, remarque très justement M. Simonds, le fonctionnement effectif du mécanisme de la Société des Nations qui amène ces compromis, mais c'est la conception populaire de la Société des Nations qui les permet. » C'est quelque chose dans les États modernes que l'opinion populaire, même quand elle ne dispose pas d'un instrument d'exécution très perfectionné.

Quant à l'Amérique, sur laquelle l'Europe voudrait conti-

nuer à faire fond, M. Simonds ne nous laisse aucune illusion sur son « quant à soi ». Elle ne se doute, ni se soucie jusqu'ici de l'évolution qui se dessine dans les relations européennes. L'immense majorité du peuple américain a son opinion faite et ne songe pas à la reviser. Elle est indifférente à ce qui se passe de ce côté de l'Atlantique, ce qui est pire que d'être hostile ou méfiante, car l'indifférence n'éprouve plus le besoin de s'éclairer. Quant au gouvernement des États-Unis, ses manifestations extérieures sont en réalité à l'usage interne. « Toutes nos propositions à l'étranger s'adressent aux électeurs de chez nous. Les notes envoyées aux gouvernements étrangers visent invariablement celui qui dispose d'un vote en Amérique. » Laissons à M. Simonds la responsabilité de son jugement final sur ses compatriotes : « On ne peut se défendre de l'impression troublante que, si le gouvernement américain continue à prendre l'aigle pour symbole, c'est plutôt l'autruche qu'il cherche instinctivement à imiter dans toutes les questions de politique étrangère. »

A. ALBERT-PETIT

M. THOMAS MANN

En décernant le Prix Nobel à l'auteur des *Buddenbrooks* et de *la Montagne enchantée*, l'Académie de Stockholm a certainement contenté la majorité des amis des lettres dans la majorité des pays. Je ne vois guère quelle autre candidature eût à ce point rallié la plupart des suffrages. Comme littérateur et comme penseur, comme simple particulier et comme « citoyen » (puisqu'il y a désormais des citoyens en Allemagne), M. Thomas Mann a mérité la récompense qui lui échoit. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que ses contemporains lui rendent hommage. Ses cinquante ans, qu'il atteignit en 1925, fournirent à ses admirateurs, qui sont légion en Allemagne, l'occasion de proclamer amplement ses mérites. Peu avant, en pleine guerre, en 1917, l'Université de Bonn y était allée, elle aussi, de ses applaudissements et de ses encouragements officiels. Elle avait nommé Thomas Mann docteur *honoris causa* pour le lustre, déclarait-elle, qu'il avait donné à la littérature allemande, pour l'exactitude et la distinction de ses peintures, la qualité remarquable de son style, son sentiment de la responsabilité, sa discipline intellectuelle. Les savants professeurs qui avaient rédigé ce diplôme allaient, dans leur enthousiasme, jusqu'à saluer en Thomas Mann un auteur allemand de la lignée de Gœthe. Et ce jugement ne parut excessif qu'à certains confrères jaloux et à quelques censeurs grincheux, impatients de voir un tel éloge s'adresser à un écrivain vivant. Il y a peut-être quelque imprudence à célébrer si haut l'œuvre d'un contem-

porain. Il est toutefois peu probable que, dans le cas particulier, l'Université de Bonn — et l'Académie de Stockholm — se soient trompées.

***

M. Thomas Mann est né en 1875 à Lübeck au sein d'une famille de négociants, profondément enracinés dans la cité, dans la tradition, dans le métier. Et, comme de juste, les parents de Thomas Mann tentèrent de l'orienter et de le fixer dans le sens familial; mais cet enfant n'avait aucun goût pour les affaires et pour les chiffres. Et d'emblée il se révolta, pareil en cela (le fait mérite d'être signalé) à ce Jakob Wassermann qui, lui aussi, a grandement honoré au cours de ce siècle la littérature allemande. Peut-être Thomas Mann tenait-il de sa mère, créole d'origine, sa nature d'artiste et cet ennui dont il ne pouvait se défendre à l'idée de remplacer son père dans ses entrepôts et dans ses comptoirs. Il résista, s'obstina et, à la faveur de certains revers subis par la famille, obtint qu'on le laissât tenter sa chance dans la littérature. Le succès couronna si rapidement ses efforts qu'il gagna sa cause tout de suite. Beaucoup de gens voient encore son chef-d'œuvre dans le roman par où il débuta : *Die Buddenbrooks*.

Quand parut le roman *Die Buddenbrooks*, en 1901, le naturalisme était mort, mais Thomas Mann avait écrit ce livre sous l'influence des maîtres de cette école, et il y paraît. Les *Buddenbrooks* reflètent bien les aspirations scientifiques plus ou moins fondées et le soin documentaire dont les *Rougon-Macquart*, par exemple, portent l'empreinte. *Die Buddenbrooks* est une chronique plutôt qu'un récit. L'intrigue est nulle. Le dramatique et le pathétique découlent des faits eux-mêmes. L'auteur semble mettre sa coquetterie à n'en point tirer tout ce qu'ils pourraient donner. Tel qu'il est, toutefois, ce tableau de la décadence d'une famille de négociants hanséatiques présente un vif intérêt. M. Thomas Mann a emprunté à la réalité, vécue par lui, maints épisodes poignants et

1. Les ouvrages de M. Thomas Mann ont été publiés par l'éditeur S. Fischer à Berlin.

maintes scènes parmi les plus émouvantes de son livre. Disciple des naturalistes français, très soucieux de rester objectif, M. Thomas Mann n'a pas cru devoir adopter intégralement l'esthétique de Médan. Il ne se défend pas d'une certaine tendresse humaine, d'autant plus digne d'être notée qu'il a, par la suite, fait à l'ironie (surtout dans ses nouvelles) une part très large. M. Thomas Mann n'avait pas voulu devenir négociant, mais il n'avait pas tardé à ressentir vivement, douloureusement, les difficultés et les amertumes de la vie littéraire. Il en éprouva, par comparaison, une sorte d'amitié rétrospective et presque une manière de culte envers les professions plus bourgeoises. Il a dû se demander parfois si le négoce, après tout, ne valait pas la littérature. Tonio Kroeger, le héros d'une de ses nouvelles les plus réussies, exprime à cet égard avec une douloureuse franchise la pensée de l'auteur : « La littérature, déclare M. Mann, aiguisa son regard et il comprit le néant des grands mots qui gonflent les poitrines des hommes. Elle lui ouvrit l'âme des autres et son âme à lui. Elle le rendit clairvoyant et lui révéla tout ce qu'il y a dans la vie et tout ce qui se cache, en fin de compte, derrière les paroles et les gestes. Et ce qu'il vit se réduisait à ceci : du comique et de la misère ».

C'est surtout l'aspect misérable de la destinée humaine qui se dégage de la succession de malheurs décrits dans les *Buddenbrooks*. Dans les nouvelles qu'il composa après son brillant début, M. Thomas Mann garde tout son pessimisme, mais il l'exprime sous une forme sarcastique tellement accentuée qu'on l'a comparé à Swift et à Thackeray. Il y a quelque chose d'anglais, en effet, dans cette indifférence concertée, dans cette impassibilité légèrement hautaine qui caractérisent les récits, d'une facture parfaite, intitulés *le Petit Monsieur Friedemann* et *Louisette*.

M. Thomas Mann est revenu au roman avec *Altesse royale* et *la Montagne enchantée*. *La Montagne enchantée* décrit la vie des infortunés tuberculeux qui viennent à Davos, dans les Alpes, chercher la santé et souvent trouver la mort. Les personnages les plus singuliers, à la fois, et les plus vivants, traversent dans cette ambiance fébrile, avec la frénésie des malheureux dont les jours sont comptés, des aventures typiques.

Le thème est pénible, mais M. Thomas Mann l'a magistralement traité. Je n'en préfère pas moins à cet énorme et lourd récit le conte charmant intitulé *Altesse Royale*. L'ironie, chère à M. Mann, apparaît, dans ce petit roman, heureusement dégagée de ce qu'elle avait de légèrement féroce, de presque macabre dans quelques-unes de ses nouvelles. Et, par la grâce du style, la pureté de la langue, la solidité de la composition, l'originalité des personnages, *Altesse Royale* brille, entre tous les écrits de Thomas Mann, d'un éclat exceptionnel. Ce conte de fées est peut-être le moins ambitieux de ses ouvrages. Je me demande s'il n'est pas le plus achevé et celui qui vivra le plus longtemps. Peut-être, au goût allemand, est-il un peu futile. J'avoue sans vergogne mon faible et même ma préférence pour cette simple et, pourtant, prodigieuse histoire.

Elle a pour théâtre la principauté de Grimmburg qu'on chercherait vainement sur la carte de l'Empire allemand d'avant 1914. La description qu'en fait M. Thomas Mann n'en est que plus vraie dans sa généralité légèrement caricaturale. Grimmburg se réjouit d'une famille princière, ancienne et noble entre toutes, mais désargentée au delà de toute expression. Claude-Henri, grand-duc de Grimmburg et prince héréditaire, mérite pourtant un meilleur sort. Il est charmant, ce prince charmant. Tel est aussi l'avis d'Irma Spoelman, fille d'un multi-milliardaire américain venu à Grimmburg pour y prendre les eaux. Spoelman ne trouve pas à Grimmburg la guérison espérée, mais bien un mari flatteur pour sa fille. A la suite de quelles circonstances et par quel délicieux enchaînement de péripéties, c'est précisément le sujet du récit de M. Thomas Mann.

Romancier doué de toutes les qualités qui font le charme et le mérite d'un roman, M. Thomas Mann a voulu s'essayer aussi à la scène; mais *Fiorenza* ne l'a vraiment pas désigné pour une carrière d'auteur dramatique. Le sujet de ce drame est philosophique autant qu'historique. M. Thomas Mann, qu'on a souvent qualifié d'esthète morbide et même « d'esthète de la décadence » (c'est surtout sa *Mort à Venise* qui lui a valu ces titres), a mis en scène dans ce drame le conflit tragique de l'art et de la vie sous les traits de Laurent le

Magnifique et de Jérôme Savonarole. Le dernier mot reste à Savonarole, mais je ne crois pas que cette conclusion trahisse les sentiments intimes de M. Mann. Non seulement Laurent le Magnifique, mais Pic de la Mirandole et Politien jouent dans sa pièce un rôle sympathique. M. Thomas Mann est trop essentiellement artiste pour accorder à Savonarole et à ses tentatives iconoclastes autre chose qu'une estime toute théorique. Ce drame n'atteste qu'une fois de plus la souplesse de pensée et la diversité du talent de l'auteur allemand.

***

Il faut maintenant marquer rapidement l'attitude observée pendant la guerre par le dernier en date des lauréats du Prix Nobel.

On lui avait tellement fait grief, dans la critique « bien pensante », de son esthétisme, de son dandysme et de son cosmopolitisme qu'il s'estima d'autant plus tenu, quand sonna l'heure tragique, de faire œuvre de bon patriote. Et non seulement il écrivit dans les journaux des articles d'un prussianisme ardent et d'un militarisme qui ne laissait rien à désirer, mais il publia, entre le début des hostilités et leur fin, deux ouvrages, l'un et l'autre chauvins à souhait.

Le premier des « livres de guerre » de M. Thomas Mann est une dissertation historique intitulée *Frédéric et la grande coalition*. Cet essai vise à démontrer, par d'ingénieuses comparaisons, que Guillaume II triomphera, comme fit son glorieux ancêtre, du « monde d'ennemis » ligué contre lui. L'opuscule de M. Mann abonde en portraits et en tableaux de genre adroitement brossés. Il énonce sur le caractère de Frédéric II et ses manies des opinions personnelles et neuves, ou intelligemment renouvelées. M. Thomas Mann compare la situation de la Belgique à l'égard du Reich, en 1914, à la situation de la Saxe à l'égard du grand Frédéric. Guillaume II « a été contraint » de violer la neutralité de la Belgique comme Frédéric II avait « dû » violer la neutralité de la Saxe. On rencontre, à l'appui de cette démonstration, sous la plume du romancier des *Buddenbrooks*, tous les sophismes brutaux, chers aux apôtres du pangermanisme. Il faut vaincre, répétait

Thomas Mann après Maximilien Harden et tous les autres, il faut vaincre, et « la victoire allemande absoudra la guerre d'agression allemande ». M. Mann admet que l'Allemagne n'obéit pas, dans son évolution politique, aux règles morales qui dictent à l'individu sa conduite, mais n'est-ce point parce qu'elle a mieux à faire? Il lui faut, coûte que coûte, imposer la loi allemande au monde, car le salut du monde est à ce prix. Quand les nations auront éprouvé le bienfait de l'hégémonie germanique, elles s'inclineront et remercieront le ciel de la grâce que le sort leur a dispensée.

L'autre ouvrage de guerre de M. Thomas Mann est moins historique que philosophique. Il est intitulé *Considérations d'un esprit non politique* (Betrachtungen eines Unpolitischen). Il prétend justifier au nom de certains principes politiques et sociaux cette « guerre allemande » que l'opuscule sur Frédéric II justifiait en se basant sur des faits passés. Les *Considérations* de M. Thomas Mann respirent un chauvinisme dont l'exaltation le surprend lui-même : « Chroniqueur et exégète de la décadence, observe-t-il à propos de son œuvre de polémiste, amateur de pathologie et de mort, esthète avec le goût de l'abîme, comment en suis-je arrivé à m'identifier avec l'Allemagne? » M. Thomas Mann n'en revient pas, et comment expliquerions-nous ce phénomène qu'il n'a pas réussi lui-même à s'expliquer? Son enthousiasme dura, au surplus, aussi longtemps que la guerre et c'est pourquoi il convient d'en faire état dans un portrait de cet auteur.

M. Thomas Mann, qui a beaucoup lu, beaucoup réfléchi et beaucoup étudié, a subi trois influences prépondérantes : celle de Schopenhauer, celle de Wagner et celle de Nietzsche. Son pangermanisme découlait des doctrines, à vrai dire assez disparates, de ces trois Allemands de génie. L'argument capital de M. Thomas Mann dans les *Betrachtungen* consistait à soutenir que la civilisation occidentale est une chose et que la civilisation allemande en est une autre, et qu'elles devaient quelque jour entrer en conflit. Il est assez téméraire d'identifier, comme il fait, pour les besoins de la cause, les principes du droit romain, la tradition révolutionnaire de la France, le libéralisme anglais, et de montrer dans leur coalition spirituelle contre les « idées allemandes », tellement

supérieures, un fait funeste et logique; mais les écrivains qui se mêlèrent de polémiser, entre 1914 et 1918, ont fait des découvertes bien plus étranges encore. Et si nous signalons les témérités de pensée de M. Thomas Mann pendant la grande mêlée, c'est autant pour observer à quel point, depuis lors, il est devenu plus raisonnable. Après avoir déclaré l'Europe divisée à jamais et l'Allemagne bien décidée à ne point admettre sa défaite, il figura, au contraire, parmi les « intellectuels » allemands les plus enclins à recommander la réconciliation et l'oubli. Il appartient aujourd'hui, avec son frère Heinrich Mann (qui n'eut pas besoin de se convertir pour devenir un *bon Européen*), aux militants d'un rapprochement avec la France et avec la Grande-Bretagne, sans que rien permette, au surplus, de soupçonner sa sincérité.

Interrogé par un journaliste français sur la réalité et la portée de ce rapprochement franco-allemand, qu'il est venu préconiser à Paris même, il répondit : « Certainement, ce mouvement existe et le nombre des adhérents s'accroît sans cesse. » Il ajouta : « Je persiste à croire que la réconciliation est possible. » Il est dit dans les Saintes Écritures qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. Cette forte parole s'applique très exactement au cas de M. Thomas Mann. L'Académie de Stockholm, toujours à l'affût des *pacifistes* pour les encourager, a pris soin, d'ailleurs, de spécifier que la conversion éclatante de l'auteur des *Considérations* à l'idéal pacifique avait largement contribué à sa désignation pour le prix Nobel. C'est pourquoi nous avons cru devoir esquisser brièvement l'évolution politique de cet auteur, non moins intéressante, non moins significative que son progrès littéraire.

MAURICE MURET

PARMI LES LIVRES

Voici la saison où l'on parle des romanciers comme s'ils étaient des chevaux de course, et où les éditeurs les promènent sous les yeux charmés du public, avec des genouillères et un tord-nez.

Entre ces concurrents aux épreuves sportives de la saison d'hiver, il y a tout de même un écrivain. C'est M. Jean Giono, qui vient de publier *Un de Baumugnes*. C'est un récit fait par un journalier de haute Provence, — exactement de Manosque. Elémir Bourges, qui était du pays, eût reconnu le village d'Oraison, qu'on voit de l'autre côté de la Durance, en face de La Brillane.

Ce style rustique, semé d'italianismes, de mots crus et d'images, est savoureux. Il est aussi un peu faux. C'est la loi du genre. Les berrichonades de George Sand le sont aussi. Il est bien évident qu'à plus d'un endroit M. Giono a quelque chose à dire que le valet de ferme de la Douloire est incapable d'exprimer. Il use alors d'un langage, semi-paysan, semi-poétique, qui fait penser au style cul-terreux, mais oratoire, de M. Claudel. Écoutez Albin, l'homme de Baumugnes, vanter la vertu de l'harmonica « pour la guérison de tous ceux qui sont de la terre, ceux qui ont de l'herbe dans le sang, de grandes poitrines en prairies et en vergers, des bras comme la branche des chênes, la peau comme de l'écorce d'arbre et le chatouillis du vent dessus ».

C'est là de l'écriture artiste, comme on n'en fait plus qu'à l'Académie Goncourt. Il y a pis. Il y a « la grande force noire qui le prend et le soulève ». Il y a d'étonnants mélanges de

formules littéraires et de parler populaire. Cette fois le narrateur, le vieux qui se loue dans les fermes, décrit la musique que fait Albin. « C'était grave, profond, de long souffle et de même verte force que le vent. Ça semblait comme le vent, la parole des arbres, des herbes, des montagnes et des ciels. Il me semblait que, sortie de sa bouche, cette voix lente partait dans la nuit, droit devant elle comme un trait et qu'elle dépassait le rond du monde. Ça avait la luisance d'une faux. » — Il me semble surtout que cette description est du toc,

A quoi bon multiplier ces exemples? Ils sont la rançon du livre et non le livre lui-même. Aucune comparaison n'est possible entre le livre dru et franc de M. Giono et le suisse gnan-gnan de M. Ramuz, ou le jargon incompréhensible qu'on parle sur la grande Brière. Ajoutez que ces taches de littérature, dont il est si difficile de garder un livre, sont au total assez rares. A chaque page, au contraire, il y a des trouvailles de mots, des peintures en une phrase, des images naturelles et colorées, quelque chose de simple et de parfait. Voici Albin couché entre les autres ouvrïers. « Un bel homme! Jeunet, sain, large, et qui dépassait la longueur des autres de deux bons pans. Il dormait sans qu'on l'entende respirer, couché à plat sur le dos comme les beaux dormeurs. » — Voici maintenant une voiture qui s'arrête dans la nuit : « L'attelage s'arrête devant l'épicerie, d'un coup de rênes en première : le patatro, puis, d'un seul coup, les quatre sabots plantés dans la poussière, et plus de bruit. Une bonne main qui menait, solide et juste. C'était une fille. » — Elle fait deux sauts de pigeon et la voilà dans la boutique. Nous l'avons vue. Le livre fourmille de ces tableaux achevés. Et il a d'autres qualités encore, et qui sont de premier ordre. La plus rare sans doute est une espèce d'élan, un mouvement qui emporte tout, un sentiment chaud et vivant. On écoute le récit de ce vieux, et chaque scène passe devant les yeux, avec un relief si vif qu'on ne l'oublie plus. Ces scènes se suivent, sans s'interrompre, et une espèce d'émotion vous étreint et ne vous lâche plus.

L'histoire est fort simple. Celui qui raconte s'est loué pour la foulaison à Marigrate, un ménage sur les bords de Durance. On allait le dimanche soir boire le litre à Manosque. C'est

là, à la buvette du Piémont, qu'il rencontre Albin, un grand « avec des yeux d'eau claire qui débordaient sur ses joues, et, sous sa moustache, un rire comme la neige. » C'était un homme de la montagne. Un souci le travaillait, qu'il finit par conter à son compagnon en revenant dans la nuit.

Il avait travaillé avec un homme de Marseille, « un jeune tout creux comme un mauvais radis », qui se nommait Louis. Un jour ils ont vu cette belle fille qui venait dans la nuit à l'épicerie. Louis a dit, de sa voix pleine de crachats : « C'est une poupée comme celle-ci qu'il me faudrait à moi. » Albin a eu envie de le tuer. Mais, quelques jours plus tard, Louis a mené Albin pêcher au bord de la Durance et il lui a montré de l'autre côté de l'eau la même belle fille, à moitié nue, qui arrosait le regain. Il l'a appelée et elle a répondu. Elle était sa maîtresse.

Quelques jours après, Louis a emmené la fille à Marseille, pour faire on devine quel métier. Le pauvre Albin, de désespoir, s'arrangea pour attraper une congestion en travaillant au soleil. On a le suicide qu'on peut. Il en revint après avoir déliré. Mais, depuis ce temps-là, il ne pense qu'à retrouver cette fille de la Douloire.

Voilà ce que raconte Albin au vieux. Qui s'entr'aiderait, sinon les gueux? Voilà le plan qu'ils imaginent. Le vieux ira s'engager à la Douloire, et sitôt qu'il saura ce qu'est devenue la fille, il le dira à Albin, qui travaillera là-haut, à la ferme d'Esménard. Et voilà le bonhomme en route, sur la terre lourde de blés « avec des cyprès contre des bastidettes, avec des touffes de chênes verts, avec de l'herbe roussie de soleil et des ruisseaux vides où coule, à la place de l'eau, le bruit des charrettes ». Quiconque a jamais roulé sur la route coupée dans les anciennes alluvions, entre Manosque et Mirabeau, reconnaîtra un paysage tout pareil. Le vieux suit maintenant la Durance, pour trouver le gué qui mène à la Douloire. Il chemine sur les galets, le long de la rivière bien en chair : « des islettes de bouleaux, des lacs plats, bien creux et tranquilles; des poissons s'amusaient à sauter et retombaient comme des gifles ». Il passe enfin et le voilà sur l'autre rive, où un petit ruban de terre sépare la Durance du sauvage plateau de Valensole. C'est sur ce ruban que la Douloire

s'adosse au rocher. Devant, deux platanes et un pré de luzerne de deux cents pas jusqu'à la rivière : d'un côté, un verger de pauvre; de l'autre, un chaume. « On voyait bien que c'était pas riche, à voir le bois des portes et le rapiéçage du toit ». Maigre terre, terne et croûteuse.

Il s'en faut de peu que le pauvre bonhomme soit accueilli à coups de fusil. Enfin le voilà engagé, à trente sous par jour. Il n'y a là que le patron, sa femme et un vieux domestique nommé Saturnin, qui rit stupidement et qui est à demi de la famille. Voici d'abord le portrait du patron, Clarius, qui a été jadis un brave homme, mais que la douleur a rendu enragé. « Sous sa grande barbe noire, toute emmêlée, on voyait le dessin de sa figure, encore à beaux traits; ses yeux, quoique charbonneux et à feu, comme des ailes de guêpes, avaient, par longs moments, des fils de regards doux comme de l'eau douce et pleins de bonnes paroles; mais, dame, le menton disait : ce que je veux, je le veux ». — La maîtresse, maman Philomène, est toute sèche et plate sous ses habits; « J'aurais taillé une tête de femme dans du bois avec mon couteau, ça aurait fait sa tête. Son cou, comme un cou de poule et nerveux comme ça. Mais il y avait sa bouche : une bonne bouche à goût de pain; il y avait ses yeux toujours mouillés et la façon de renifler avec le bout de son nez qui en disait long sur son bon cœur ». — Au total, de très bonnes gens; mais, leur fille partie, la mère ne pensait plus qu'à pleurer, et le père recevait les gens à coups de fusil.

Il y avait, dans la salle, sur la planche au-dessus de l'évier, au milieu des bols de terre épaisse, une jolie petite tasse de porcelaine, bleue à pois blancs, une tasse de jeune fille. « Elle était retournée cul en l'air sur sa soucoupe, comme les tasses propres doivent l'être dans un ménage bien ordonné. Ça m'avait remué et je pensais à ça, le nez sur ma soupe, et je jetais des cuillers de soupe sur une chose amère qui était au fond de ma gorge. » — Or, un matin, il voit la tasse de porcelaine bleue sur le coin de la table : et il y avait encore au fond un peu de café au lait et des miettes de pain.

Il se souvient alors de ce qu'on fait, dans ce pays, des filles qui reviennent après avoir disparu. « Alors, ces hommes doux, ils sont tous comme ça : on prend le bras de la fille,

on le lui tord, on la bouscule, on la gifle, et, d'un coup de pied... on la lance dans une chambre. Un tour de clef et puis on reste à se ronger les sangs devant les verroux. Voilà. » — C'est ce qui est arrivé à la Clairette Séguirand, d'Enchan, que son père avait verrouillée sans que personne le sût dans une chambre de derrière. Le père mort, la maison resta trois ans abandonnée. Quelqu'un d'Aix la loua pour en faire un rendez-vous de chasse, et l'inaugura avec deux amis et deux filles de la plus belle espèce, par une belle saoulerie. Au milieu de la nuit, toute cette viande montait l'escalier, eux débraillés, elles nues. « Or, en poussant la porte de la chambre, la Clairette Séguirand s'allongea, toute sèche, sur le plancher, décarcassée comme une pannerée d'osselets. Elle s'était accrochée dans le bois de la porte avec ses onglons et là, morte de faim, elle était restée ». — Comme la Clairette, la fille de la Douloire (elle s'appelle Angèle), est sûrement revenue, et elle a été enfermée par ses parents. Mais où?

Cette lente recherche est mêlée aux travaux de tous les jours, que le vieux décrit avec une précision simple, en homme qui sait de quoi il parle. Il y a là des géorgiques de Haute-Provence, d'un style grossier, mais vraies. Le tableau d'un orage, avec un torrent de boue subit qui, d'une rainure de plateau, dévale sur la Douloire, est d'une exactitude saisissante : « Tout à coup, de ce côté-là, ça gronde comme un tremblement de terre... Ça descendait : de la pierre, de la roche, de la terre, de l'eau enragée. Sur le moment, je suis là comme déjà écrasé, et puis le reste je le fais sans me rendre compte, d'un élan des nerfs. Je me souviens juste de deux choses : d'abord, d'être au milieu de l'air avec des fouets de pluie qui me font mal sur le dos et sur les flancs, des grêles qui écorchent mes joues; puis de voir à travers le grillage de la pluie s'avancer sur moi le torrent avec, devant, comme tambour-major, un gros rocher qui fait le pitre en roulant sur le ventre. Après, un coup de tonnerre sec qui me f... au garde à vous, raide comme la justice, et un doux bruit de soie froissée. C'était passé ». — J'ai lu des rapports d'ingénieurs sur les torrents des Hautes-Alpes. Ils étaient moins pittoresques, mais ils n'étaient pas plus précis.

C'est dans cette nuit-là que notre homme a vu Angèle

pour la première fois. Les parents effrayés l'avaient tirée de sa cache et elle a paru un instant dans la raie d'or d'une porte entrebâillée, tenant sur son bras amolli comme une corbeille un enfantelet, tête ballante. « De la porte entrebaillée sur l'orage coulait une petite langue d'air frais. Elle regarde avec sa colère de fille ce méchant air froid, puis, de sa main qui est comme une feuille, elle couvre la petite tête sans cheveux ».

Il n'y a plus qu'à prévenir Albin. Ce qui reste à dire est émouvant comme un conte. Les gens de Baumugnes descendent d'hérétiques qu'on avait relégués là-haut après leur avoir coupé le bout de la langue. Ils avaient inventé alors de dire leur souffrance et leur foi, de leurs lèvres sans paroles, sur ces plaques de fer trouées, qu'on appelle des harmonicas. Albin a un de ces vieux fers. C'est ainsi que dans la nuit, caché dans les branches tordues d'un figuier, il réussit, par la vertu de la musique, à se faire comprendre d'Angèle, enfermée au bout du pré dans un vieux silo qu'on appelle la glacière. La seconde nuit, elle a répondu. La quatrième nuit elle s'évade avec Albin. Toute cette attente, toute cette musique ensorcelée dans la nuit, toute cette vertu d'un cœur pur, toute cette reconnaissance de deux cœurs simples, autant de pages délicieuses. Ils sont en route tous les quatre, Albin, Angèle, l'enfant et le vieux, et déjà il fait grand jour, quand le vieux les arrête. Il sait que Clarius se tuera si sa fille disparaît encore. Il faut revenir. C'est peut-être aller à un coup de fusil. Et les voilà qui passent la porte, et qui s'alignent dans la cuisine. Clarius a pris son fusil et les a tenus en joue Philomène a glissé sur les genoux : « Bonne vierge, dit-elle par le fruit de vos entrailles, priez pour nous! » Mais Clarius ne tire pas. Cette pureté d'Albin, cette pureté des glaces de Baumugnes l'a intimidé.

***

M. René Jouglet a intitulé son roman *L'Étrangère*[1]. Mais à la fin du livre, il a dit de son héros, Roger Delannay, amant d'Elsa von Bœhmen : « Et que lui importait, à lui, Français,

1. Calmann-Lévy. Collection *le Prisme*.

qu'Elsa fût Allemande? Ce n'était point la nationalité d'Elsa dont il pouvait se soucier, c'était de ses erreurs, de cette facilité dont elle n'avait même pas encore conscience. Il le savait aujourd'hui, mûri par ses angoisses : qu'il eût été heureux d'épouser cette étrangère si sa blessure n'eût point été celle-là. »

Nous voilà fixés : le problème des races ne sera pas posé. « Oh! non, dit encore M. Jouglet, tout ce qui servait d'argument à ce haut-parleur du Stahlhelm : les rancunes nationales, la langue différente, et jusqu'à l'incertain avenir, ce n'était rien que fumée tant que durait l'amour. » En fin de compte, Roger épouse Elsa. Il est vrai qu'il l'emmène en France. Seulement voici la difficulté. Cette différence entre les peuples, ces rancunes à vif et cet orgueil d'Allemands, cette aspiration d'autres Allemands à la paix et à l'amour, cette renaissance d'un peuple après sa défaite, ce mélange de rivalités et d'antipathies, contenues par des liens puissants et peut-être par la nécessité de demain, tout cela remplit le livre. Il contient un tableau très vivant de Hambourg. Les deux frères d'Elsa, les fils de Cornelius Hirth, représentent bien deux types classiques d'Allemands : l'aîné, Werner, le combattant à la main mutilée, est de la race conquérante; le cadet, Wilfried, l'enfant « dont la voix monte de l'âme », est de la race métaphysicienne. Les passions populaires sont décrites. Cornelius lui-même est une figure habilement interprétée de grand industriel. Mais comment ce conflit universel peut-il épargner l'amour de Roger et d'Elsa? Parce que c'est l'amour, nous répond l'auteur.

On peut l'admettre. Il faut simplement penser que les amants vivent comme dans une île inaccessible. C'est à peu près ce qui arrive dans le roman. Elsa, belle comme une Valkyrie, défend férocement son amour contre son frère Werner, le nationaliste. — Seulement, dans cette île où ils sont réfugiés, les deux amants se battent. — Eh bien, dites-nous, c'est le duel d'un Français et d'une Allemande. On s'y attendrait, et on aurait tort. Dans cette tragédie les traits proprement ethniques du caractère d'Elsa paraissent à peine. Je veux bien qu'on reconnaisse en elle une Nordique. Mais les mêmes péripéties dérouleraient à la rigueur leur

cycle de violences et d'erreurs, dans une ville de France. Un homme et une femme sont en présence, et voilà tout.

Ce drame sentimental est lui-même assez compliqué. Il commence par les colères et les dépits d'un amant mal satisfait. Il culmine par un épisode très émouvant. Elsa, par loyauté, raconte à Roger ses expériences sentimentales. Cette maladresse, qu'une âme médiocre eût évitée, éveille tous les démons de la jalousie. « Toutes ces phases du passé étaient pour elle effacées; même quand elle en reparlait, obligée pour lui complaire à de grands efforts de mémoire, elle n'en éprouvait plus la moindre émotion. Mais c'est en lui qu'elles reprenaient vie. Elles devenaient en lui autant de surgeons sauvages; il veillait sur eux avec détresse, il les nourrissait de son sang ». Les scènes, les brouilles, les larmes, les interrogations, l'épuisement qui accompagne tant de violences, tout cela est peint avec un art pathétique. Ce long supplice n'est pas vain. En souffrant, en faisant souffrir, Roger éprouve son propre amour : il en connaît la profondeur et la force. « Comme il arrive souvent, dit M. Jouglet, l'amour de cet homme s'était trouvé révélé par la douleur, il faisait corps avec la douleur dont il avait eu besoin peut-être pour exister et pour atteindre à sa plénitude. »

En somme, il y a deux livres dans le roman. L'un est une très intelligente description de l'Allemagne, l'autre est réservé à un drame amoureux, où les différences entre les races humaines n'existent guère. L'auteur l'a voulu; mais le lecteur, qui doit changer sans cesse de point de vue, ressent l'instabilité de son état.

***

On parle beaucoup du roman de mademoiselle Simonne Ratel, *Trois parmi les autres*[1]. Tout le début en est charmant. Il est fait de trois jolis portraits de jeunes filles : Antoinette, belle d'une beauté de jeune abbesse, le visage grave et uni, grande et d'une ligne fière, intelligente, volontaire, sans jalousie; Annonciade, brune et rose, avec des cils de danseuse arabe, médiocrement intelligente, mais qui ne déçoit pas la

1. Plon.

tendresse; Suzon, enfin, la sœur cadette d'Annonciade, née avec la veine, bachelière à dix-sept, parure des monômes d'étudiants.

L'auteur a voulu que ces trois jeunes filles allassent passer toutes seules les vacances dans une maison qu'Antoinette aurait en Bourgogne. Là elles rencontrent trois jeunes gens, qui ont une belle auto. M. Léon Ruth avait déjà imaginé cette fiction dans *Tennis*. Elle me paraît plus opportune à la scène que dans le roman. A ces six personnages, mademoiselle Ratel a ajouté un curé barbu et chasseur, qu'elle aurait pu laisser à M. Vautel.

De ces trois jeunes gens et de ces trois jeunes filles, que va-t-il advenir? Tout ce qu'il plaira à l'auteur. Il lui plaît que Suzon et Bertrand, après une randonnée en auto assez mouvementée, vivent à Paris en camarades. Il lui plaît qu'André soit repoussé par Antoinette, et qu'Antoinette aime Robert, qui aime Annonciade. Il n'y a aucun inconvénient à tout cela. Ces intrigues nous valent des scènes agréablement racontées, des nuances choisies par un œil sensible, et un livre aimable, tracé d'une main facile.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Théories stratégiques (t. I), par l'Amiral **Castex**
(Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales).

Plus heureux que leurs camarades de l'armée de terre, les marins ont le droit de s'occuper publiquement de stratégie. Sur terre et sur mer, les études stratégiques sont la condition fondamentale de la formation des grands chefs. Et, contrairement à l'opinion de certains militaires, elles ne sont pas l'apanage des clients du *Café du Commerce*. L'ouvrage de l'amiral Castex, intitulé trop modestement peut-être *Théories stratégiques* (alors que théorie stratégique, au singulier, paraîtrait convenir beaucoup mieux), est une preuve de l'intérêt qu'offre ce genre d'études et des résultats auxquels elles peuvent mener.

Le livre de l'amiral Castex présente une vigueur de pensée, une rigueur de déduction, qui en font un corps de doctrines d'une haute valeur. L'auteur tente d'abord, dans un chapitre de considérations générales, d'établir, de façon précise, ce que c'est que la stratégie par rapport à la tactique. Problème difficile, car les frontières ne sont pas nettes, et celles qu'on établit, ont toujours quelque chose d'arbitraire. Et d'ailleurs, les procédés reconnus comme appartenant à la pure tactique peuvent avoir des répercussions profondes, sinon sur la doctrine stratégique elle-même, du moins sur ses applications en un temps et dans une situation donnés. D'autre part, stratégie et tactique sont inséparables de la politique de guerre, qu'on serait tenté d'appeler l'échelon supérieur. Ce sont trois parties d'un ensemble que l'on peut isoler pour la commodité de l'étude, mais dont ni le grand homme de guerre, ni le grand politique ne peuvent ignorer l'une ou l'autre.

L'amiral Castex arrive, en fonction des enseignements de l'histoire (c'est évidemment la base des études stratégiques), à une doctrine de stratégie navale, dont le fondement est la prééminence absolue des forces de surface organisées aussi bien en ce qui touche le contrôle des communications qu'en ce qui concerne l'attaque et la défense des côtes. Cette doctrine est précisée par approximations successives, et l'auteur examine les modifications que peuvent, ou non, y apporter l'engin sous-marin et l'engin aérien. Sur ce dernier point, il y a lieu de se demander si les conceptions de l'amiral Castex ne sont pas déjà dépassées par les événements : il appuie son raisonnement sur les possibilités du Superval de Dornier, alors que

celui-ci en est au DO. X, cinq fois plus puissant. Mais on ne peut que s'incliner devant la rigueur de la méthode qu'il emploie, et qui, évidemment, maniée par un homme de bonne foi, permet une revision constante des conclusions, sans que la doctrine fondamentale soit ébranlée.

Pavillon haut, par **Paul Chack** (*Éditions de France*).

Le dieu des armées, dans ses plus mortelles décisions, laisse aux hommes de bonne volonté la faculté de sauver leur honneur. L'expédition des Dardanelles en est une preuve irréfutable. Peu d'escadres ont été engagées dans des conditions stratégiques aussi absurdes, avec un matériel aussi notoirement insuffisant, que la flotte française dans la tentative du 18 mars 1915. Il n'en est aucune sur laquelle l'héroïsme des hommes, leur abnégation, leur esprit de sacrifice aient été poussés plus loin.

Conditions stratégiques : il est prodigieux qu'on se soit flatté d'obtenir un résultat en lançant les navires seuls contre Constantinople; il est prodigieux que, la décision prise, on ait tout fait pour empêcher les marins d'agir par surprise, ce qui eût été leur unique chance de succès, encore bien mince, d'ailleurs. Il ne semble pas qu'il y ait, dans toute l'histoire de la guerre, du côté allié, d'exemple plus frappant de légèreté et de méconnaissance des conditions exactes dans lesquelles il fallait agir. L'idée de rouvrir les communications entre les deux ailes de la coalition alliée était juste : on n'a rien fait de ce qui eût été de nature à la réaliser.

L'idée d'agir uniquement avec la flotte est une idée anglaise. Est-ce pour cela que, contrairement aux conventions antérieures, le commandement fut exercé par les Anglais? Pour cela peut-être; mais aussi parce que le ministre de la Marine français ne sut pas discuter comme il aurait dû, et parce que l'artillerie navale anglaise était seule en mesure de se charger de la besogne décisive. Les cuirassés français, surtout ceux qui furent désignés pour tenter de franchir le détroit avec les camarades britanniques, étaient des vétérans solides, mais peu puissants.

Les marins français ont l'habitude d'être trahis par leur matériel. Ils ont aussi l'habitude, pour compenser cette trahison, de déployer l'héroïsme le plus stupéfiant. Ils n'y manquèrent pas dans la tragique journée du 18 mars.

A cette journée, le commandant Chack consacre la plus grande partie de son ouvrage. Il s'agissait d'ouvrir, par le feu seul, la voie à la flotte franco-britannique à travers le redoutable étranglement des Dardanelles, entre Kilid-Bahr et Tchanak. Après plusieurs heures

d'efforts, le *Bouvet*, l'*Irrésistible*, l'*Océan*, étant perdus, le *Suffren*, le *Gaulois*, l'*Inflexible*, l'*Agamemnon* étant hors de combat, la tentative fut arrêtée.

Mais quelles scènes s'étaient passées à bord des navires disparus ou avariés! Si quelque chose peut consoler de l'échec, c'est bien la splendide attitude des hommes qui, victimes des événements, périrent en affirmant un suprême dédain à leur endroit. Ces scènes, ce dédain, le commandant Chack les dépeint, avec son art ordinaire, dans lequel la simplicité des moyens employés n'a d'égale que la puissance de l'effet produit. Et, pour bien montrer que de tels exemples n'ont rien d'exceptionnel dans la marine française, le commandant Chack s'est plu à encadrer ce récit d'autres épisodes dans lesquels l'héroïsme atteint la même hauteur, arrive au même absolu dans le sacrifice : héroïsme des pêcheurs de mines aux Dardanelles, héroïsme des marins français à Rouad et à Castellorizo. De tels récits entretiendront la flamme du patriotisme traditionnel. Puissent-ils aussi inspirer aux responsables le désir de donner toujours à des hommes aussi vaillants le matériel qui leur permettra, même au prix d'efforts surhumains, d'atteindre le but fixé.

La Prise d'Alger, par **Gabriel Esquer** (*Larose*).

La proximité du centenaire de la prise d'Alger donne à cette réédition un intérêt spécial. M. Esquer a en effet complètement renouvelé le sujet, et son livre doit, dès maintenant, être considéré comme l'histoire définitive de cet événement qui, s'il n'a pas, comme l'espérait Polignac, sauvé la monarchie de Charles X, a marqué le début de l'expansion française en Afrique.

Peu d'événements sont aussi favorables que la prise d'Alger en 1830 à la thèse suivant laquelle les circonstances conduisent les hommes. Sans doute, au XVIIIe siècle, Suffren avait établi un plan de destruction des pirates barbaresques, et, au début du XIXe, Napoléon, reprenant, suivant d'autres données, le plan qui l'avait mené en Égypte, avait songé à une expédition contre Alger : pensée qui s'était précisée dans son esprit, au point qu'il avait fait commencer les reconnaissances nécessaires (on sait que son génie improvisait rarement et qu'il étudiait à fond avant de se lancer dans ses entreprises); le rapport et les croquis établis par le commandant Boutin (1808) ne furent pas utilisés immédiatement, d'autres soins étant venus absorber l'attention de l'empereur. Du moins, le travail de Boutin ne fut pas perdu, et c'est grâce à lui que furent dressés les plans de 1830. Ce sont ses cartes qui servirent au corps expéditionnaire.

M. Esquer a élucidé, dans ses moindres détails, l'affaire des

créances Bacri qui fut l'occasion de l'expédition. Ces créances avaient de la barbe et cette barbe avait été déjà coupée à plusieurs reprises par les intéressés. Seul le dey d'Alger, créancier des Bacri, n'avait pas profité de la récolte ainsi engrangée et, vraisemblablement, la connaissance de ce fait n'était pas sans augmenter son mécontentement et son impatience. M. Esquer suit toute l'histoire de la créance depuis son origine jusqu'à la scène du « coup d'éventail ». On verra notamment le rôle de Talleyrand dans cette affaire qui, avant d'amener la guerre, tourna à plusieurs reprises en un vrai vaudeville. Ce qui montre, en autres choses, que l'histoire, pour être attachante, n'a pas besoin d'être romancée : l'humble vérité est plus passionnante, plus comique, ou plus dramatique, que les reconstitutions les plus ingénieuses, mais hypothétiques.

Au vrai, l'affaire Bacri n'a été qu'une occasion. La raison profonde de la décision prise par Charles X et ses ministres, c'est que la caricature de gouvernement siégeant à Alger était devenue un anachronisme, et son maintien une impossibilité quasi matérielle pour l'Europe du XIXe siècle. Il s'agissait moins de délivrer les populations algériennes d'un joug odieux et ridicule, que de délivrer l'Europe elle-même des prétentions intolérables du dey et de ses fantaisies touraniennes. Et il est curieux de voir que c'est un gouvernement qui, chez lui, avait gardé le plus possible du droit divin, qui appuya par le canon, en terre africaine, la proclamation des principes de l'Europe moderne.

Peut-être y avait-il, dans son cas, quelques souvenirs du temps des croisades, souvenirs qui agissaient sur les autres États chrétiens, sauf dans la mesure où ils gênaient leurs intérêts. L'expédition d'Alger fut approuvée par toute l'Europe, moins l'Angleterre. M. Esquer trace un tableau complet des conversations diplomatiques qui précédèrent l'expédition. On verra combien la situation européenne a changé, en se reportant à la conversation dans laquelle le baron d'Haussez dit à lord Stuart : « La France se f... de l'Angleterre. » C'était quinze ans après le second traité de Paris. Où en sommes-nous, où en est l'Allemagne, dix ans après le traité de Versailles?

Le récit même de l'expédition est fait par M. Esquer de main de maître. Il montre en particulier ce que peuvent des préparatifs bien menés même quand la conduite des opérations est médiocre.

Cette réédition, faite à la veille du centenaire, comporte un hommage aux héros de l'expédition d'Alger : on sera reconnaissant à M. Esquer d'avoir fait dresser des listes complètes des navires qui y prirent part, des régiments et des services du corps expéditionnaire, enfin des officiers et hommes de troupes, morts de leurs blessures ou de maladie.

J.-M. BOURGET

La Tchécoslovaquie, par **B. Mirkine-Guetzevitch** et **André Tibal** (*Delagrave*).

Il existait avant la guerre des livres pratiques et maniables, donnant en peu de pages un tableau précis et complet des constitutions des États de l'Europe et un aperçu de l'essentiel de leur vie politique. Depuis 1919, ces ouvrages, de géographiques, sont devenus historiques; les anciens États se sont transformés, de nouveaux États sont nés; mais il leur a fallu à tous de longues années soit pour prendre corps et s'organiser, soit pour se refaire. Cependant les anciens ouvrages se réimprimaient, tel ce guide de Turquie qui, daté de 1925, retrace fidèlement l'aspect de l'empire ottoman de 1913, énumère les privilèges des étrangers et initie complaisamment le voyageur à un monde et à des coutumes disparus; à moins de se condamner à des recherches bibliographiques à travers journaux, livres d'actualités et revues, il devenait de plus en plus difficile d'être renseigné commodément sur l'Europe nouvelle.

La collection « Documents de politique contemporaine » doit précisément donner au public ces commodités qui lui manquent, elle doit réunir, pour chaque État, nouveau ou rénové, un recueil des textes essentiels : actes diplomatiques, constitutions, lois et règlements. Le premier volume de la collection est consacré au plus prospère et au plus solide de ces états nouveaux, à la Tchécoslovaquie. La première partie, d'une quarantaine de pages, est une « synthèse politique » : c'est l'esquisse du mouvement de rénovation nationale de 1848 à 1919, le commentaire de la constitution de 1920, le résumé des problèmes dont la solution s'imposait immédiatement (régime des minorités allemande et magyare, question slovaque, réforme agraire), une vue d'ensemble de l'évolution politique (affermissement de l'État et du régime démocratique, ralliement des Allemands en 1926, des Slovaques en 1927). Les textes composent la deuxième partie : d'abord les actes de l'indépendance, puis les actes internationaux (traités de Versailles, de Trianon et de Saint-Germain, traité d'alliance avec la France, traités avec la Roumanie et la Yougoslavie), puis la constitution de 1920, enfin l'essentiel des lois et règlements sur le régime administratif, les minorités, la réforme agraire, la défense nationale, l'Église.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

Un Second Voyage aux INDES et à l'île de CEYLAN [1]

(10 Janvier-15 Mars 1930)

Plusieurs de nos correspondants qui n'ont pu prendre part au premier de ces voyages, dont le départ a lieu le 5 décembre, en raison de leur désir de passer les fêtes du Nouvel An en famille, ont demandé aux organisateurs d'en faire un second partant de Marseille vers le 10 janvier 1930.

A l'encontre du premier, la visite des Indes et de l'île de Ceylan commencera à Bombay et finira à Colombo. L'intérêt des villes traversées sera extrêmement varié lorsqu'on saura qu'Ahmedabah, résidence de Gandhi, Mont-Abu et Ajmer dont chaque temple Jain est un chef-d'œuvre, Jaipur au charme de laquelle s'ajoute l'émotion d'Amber et du temple de Krishna, Agra, ville de rêve, Delhi si colorée, Simla élégante station au pied de l'Himalaya, Allahabad célébrant sa foire sacrée, Bénarès la Sainte, Calcutta et ses pittoresques villages bengalis, constitueront la première partie de ce voyage unique.

Puis Madras et les villes brahmanes du Sud de l'Inde : la grande Pagode de Tanjore, les temples géants de Trichinopoly et de Madura.

Enfin la douceur de Ceylan : Anaradhapura, qui fut plus grande que Londres et de civilisation raffinée il y a cinq mille ans, Kandy, l'Eden des anciens, Perradenya dont la flore défie l'imagination, Colombo reposant au creux de ses jardins parfumés...

Le retour, après les escales d'Aden, de Port-Soudan, de Suez et de Port-Saïd, aura lieu à Marseille le 15 mars.

La parfaite exécution de ce programme, agréablement conçu pour éviter toute fatigue, et goûter pleinement la nouveauté et l'attrait incomparable d'une civilisation et de mœurs si différentes des nôtres, a été confiée à un accompagnateur spécialisé.

Le prix du second voyage comprenant absolument tous les frais est de 49 000 francs. Rappelons, comme pour le premier voyage, que les adhésions sont limitées à 12 voyageurs et reçues chez MM. Brendon et Gallet, 56, faubourg Saint-Honoré à Paris.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er septembre et 1er octobre 1929.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DOMINIQUE DUNOIS

PRIX FÉMINA 1928

LE BOURGEOIS AU CALVAIRE

ROMAN

Au moment où les Députés discutaient du sort des petits rentiers français paraissait *le Bourgeois au Calvaire.* — Simple coïncidence : ce beau livre raconte les épreuves après-guerre de la bourgeoisie française.

Un volume : **12** francs.

NOELLE ROGER

PRINCESSE DE LUNE

ROMAN

.. un grand succès..

Un volume : **12** francs.

Nouvelle Collection Historique

UN GRAND PROFITEUR DE GUERRE

Sous la Révolution, l'Empire et la Restauration

G.-J. OUVRARD

PAR

ARTHUR-LÉVY

Un volume : **12** francs.

Chez tous les libraires

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3 fr. 50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4 fr. 50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.